



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Librairie Ancienne et Moderne
H. DAUTHON
8. Rue des Beaux-Arts
PARIS (6^e)
Achat & Vente de Livres
1925
Envoi du catalogue sur demande



FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922-1960

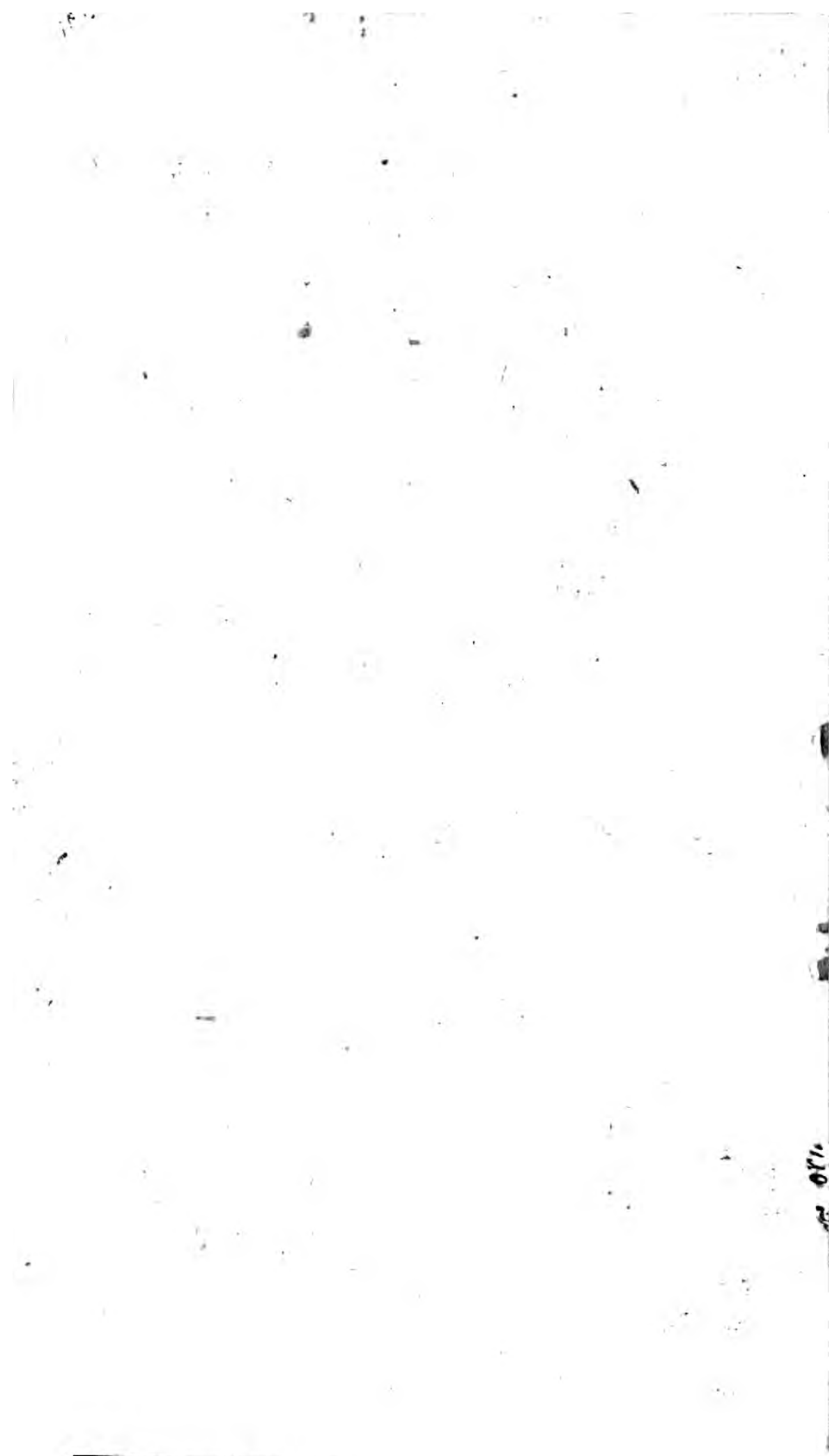




20

~~16~~ 44





Le livre appartient à Mademoiselle Marie Victoire de La Roche 29/

TRAGÉDIES

DE MONSIEUR

CAMPISTRON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

HUITIÈME ÉDITION.

*Augmentée d'une Tragedie & d'une Comedie
du même Auteur. in cuius descriptio
est. Les occupations*

Le prix est de 4. liv.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire
de l'Académie Royale de Musique, Quai
des Augustins, à la Descente du Pont-
Neuf, à l'Image S. Louis.

M. D C C. X V.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES
dans ce Volume.

VIRGINIE.

ARMINIUS.

A

ALCIBIADE.

PHOCION.

ADRIEN.

TIRIDATE.

LE JALOUX DES ABUSE.





P R E F A C E.

ON m'a pressé pendant long-tems de consentir à une nouvelle Impression de mes Tragedies. Je m'en suis défendu jusqu'à present. Les occupations que j'ai, bien differentes de celles du Parnasse, m'ont presque ôté le goût de ces dernieres, & ne m'ont pas laissé depuis six ans un seul jour de relâche pour y penser. Cependant j'esperois toujours de trouver un tems favorable, & quelque intervalle dont je pourrois profiter, pour revoir mes sept Poëmes avec soin, y faire quelques corrections & quelques changemens; & même pour en mettre deux autres que j'ai composez, & qui n'ont point paru sur le Théâtre en état d'être donnez au Public. Comme ce tems n'est point encore venu, je me suis lassé de l'attendre, & j'ai cédé aux instances qu'on m'a faites. Si bien que j'ai permis qu'on travaillât même

pendant mon absence à l'Impression qu'on me demandoit. Elle en sera sans doute beaucoup moins correcte ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement , & d'accorder ce qu'on desiroit de moi.

J'avois d'abord résolu de faire une Préface dans les formes : mais outre, comme je l'ai déjà dit , que je ne suis pas le maître du tems qu'il y faudroit employer , j'ai jugé qu'elle seroit assez inutile. Qu'aurois-je fait , que la remplir de réflexions sur la Poétique , que la plûpart des gens n'entendent pas , & qui ont été si souvent repetées , & de tant de façons , qu'elles ne peuvent qu'ennuyer ceux qui les entendent ? Je me contenterai donc de dire un mot en particulier de chacune des sept Tragedies qui sont contenuës dans ce volume.

V I R G I N I E.

J'Etois si jeune , lorsque je composai cette Tragedie , que je me suis toujours étonné comment j'avois eu la témérité de la commencer , & la force & le bonheur de la finir. Son succès , quoique médiocre , ne me donna pas lieu de me rebuter du Théâtre. Le sujet est tiré de l'Histoire Romaine. Tout en est vrai , & il n'y a point de Personnage Epifodique. Personne n'i-

P R E F A C E. V

gnore que le crime d'Appius , & la mort de Virginie , furent cause que le gouvernement fut changé dans Rome , & que la puissance les Decemvirs y fut abolie. Tous ceux qui ont écrit l'Histoire de la République & de l'Empire Romain , rapportent ce grand événement , mais particulièrement Tite-Live , vers la fin du troisième Livre de la premiere Decade.

A R M I N I U S.

C E sujet est aussi pris de l'Histoire Romaine. Le nom d'Arminius est celebre par mille endroits , mais sur-tout par la défaite de Varus , & par le desespoir d'Auguste. L'ancienne Germanie n'a point eu de Prince ni de Capitaine , qui puisse être comparé à celui-là ; & Tacite nous en fait concevoir la plus haute idée , par le magnifique éloge qu'il fait de lui , à la fin du second Livre de ses Annales. Il n'y a dans cette Tragedie que l'amour de Varus pour Ismenie qui soit de mon invention ; tous les autres faits , & tous les Personnages sont Historiques. Son succès fut grand , quoiqu'elle fût représentée dans un tems peu favorable aux spectacles. J'avouë que j'ai une furieuse prévention pour cet ouvrage. Je ne dirai point tout ce que j'en pense : Mais j'ose avancer har-

diment , qu'il y a peu de Pieces de Theatre où il y ait plus de sentimens & plus de grandeur , que dans celle-ci ; principalement dans le second Acte , que je croi un des plus brillans qu'on ait jamais vû sur la Scene.

Il y a environ trois ans qu'un Gentilhomme de Florence , Académicien de la Crusca , traduisit cette Tragedie en Italien , presque mot pour mot , & en fit un Opera , lequel fut représenté pendant trois mois devant Monsieur le Grand Prince de Toscane , dans son Palais de Pratolin , avec un applaudissement general.

A N D R O N I C.

JE conçus la premiere idée de ce sujet sur une Histoire moderne écrite par Mr. l'Abbé de Saint Real , & qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme par des raisons invincibles je ne pouvois pas mettre sur la Scene les Personnages de Mr. de S. Real sous leurs veritables noms , je fus obligé de chercher ailleurs quelque événement qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je rouvai heureusement ce que je cherchois dans l'Histoire de Constantinople. Les Caracteres de Colojean , d'Andronic , & d'Irene sont les mêmes que M. de Saint

P R E F A C E. vij

Real a donnez à ceux dont il a parlé, & les faits des deux histoires sont entierement conformes dans toutes leurs circonstances. La seule difference qu'on y trouve, c'est que Colojean ne fit pas mourir son fils; il se contenta de lui faire crever les yeux avec du vinaigre brûlant, supplice ordinaire des Princes dans l'Empire d'Orient.

Au reste l'éloge que j'ai fait d'Alexis pere de Colojean, n'est pas sans fondement. Ce fut un très-grand Empereur; & la Princesse Irene sa fille, la Sapho de son siecle, a composé un Poëme à sa louange, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le succès de cette Tragedie fut aussi heureux à la Cour & à la Ville, qu'aucun qu'il y ait jamais eu; & il se passa même, pendant les premieres representations, des choses si avantageuses pour moi, qu'il ne me convient pas de les rapporter.

A L C I B I A D E.

LA réussite d'Alcibiade fut encore, s'il est possible, plus grande que celle d'Andronic, & la quarantième representation fut aussi suivie que la première. Le sujet est tiré des Vies de Plutarque. Il est aisé de voir ce que j'ai changé ou ajouté à l'histoire. On remarquera seulement que le Personnage d'Artemise, lequel paroîtra

peut-être épisodique, ne l'est pas. C'est Herodote qui me l'a fourni, & on trouvera dans cet Auteur, que cette Princesse étoit toute-puissante dans le Conseil du Roi de Perse.

Les Critiques, à leur ordinaire, se déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage; mais les plus severes demeurèrent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractère, l'esprit & les mœurs de l'ancienne Grece, & que tout ce qui s'est passé de memorable entre Darius, Xercés, Artaxerce, & les Grecs, y étoit assez heureusement ramené.

P H O C I O N.

CE sujet est aussi pris des Vies de Plutarque. Je l'ai autant & plus travaillé qu'aucun de ceux que j'ai traitez. La versification est noble & châtiée. Les interêts sont de ceux qui doivent produire les mouvemens les plus pathétiques. Il y a plusieurs situations heureuses & théâtrales. Cependant le succès fut très-médiocre. Cette Tragedie ne parut sur la Scene, qu'onze fois de suite; & le public la reçut avec tant d'indifference, qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujours imputé son mauvais sort, à la pitoyable maniere dont

P R E F A C E. ix

le Personnage le plus important fut représenté. Chacun aime à se flater. Je puis avoir tort ; mais peut-être ai-je raison. Le Lecteur en jugera.

A D R I E N.

VOici la première fois qu'on imprime cette Tragedie, dont le succès fut assez bizarre. On la loua, on en dit du bien ; mais elle n'excita point cet empressement vif & general, qui fait seul l'heureuse destinée des Pieces de Theatre. J'attribuë le sort de celle-ci à la même cause de celui de Phocion. J'ai pris le sujet dans l'Histoire de l'Eglise, & j'y ai changé ou ajouté peu de chose. J'ignore le jugement qu'on fera de cet ouvrage ; mais je sçai bien que pour les Vers, l'ordre, & les mouvemens, il ne doit ceder à aucun de ceux qui sont sortis de ma plume, & que d'excellens Connoisseurs l'ont mis beaucoup au dessus.

T I R I D A T E.

CE fut en lisant le second Livre des Rois, que l'amour d'Amnon fils de David pour sa sœur Thamar, m'inspira le dessein de faire une Tragedie sur ce sujet. Je crus devoir prendre pour cela quelque

x

P R E F A C E.

nom emprunté , & je choisis celui de Tiridate. Ce n'est pas qu'on trouve dans aucun Historien , que ce Prince ait été amoureux de sa sœur; mais plusieurs assurent qu'il mourut d'une langueur dont la cause ne fut jamais connue. J'ai usé du privilege qu'Aristote me donne , & j'ai imputé cette langueur à l'amour. Tout ce que j'ai dit des Parthes , de leur origine , de leurs mœurs , de l'établissement de leur Empire , de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre , est vrai à la lettre , & Justin le rapporte de la même manière. De toutes mes Tragedies , c'est celle où il y a le plus d'art , & de délicatesse dans les sentimens. Le succès en fut prodigieux , & l'on n'en a point vû sur notre Théâtre , ni de plus brillant , ni de plus constant.

VIRGINIE ,

VIRGINIE,

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

A P P I U S , l'un des Decemvirs de
la Ville de Rome.

I C I L E , Chevalier Romain , accordé
avec Virginie.

C L O D I U S , Chevalier Romain.

P L A U T I E , Mere de Virginie , &
femme de Virginus.

V I R G I N I E , fille de Virginus , & de
Plautie.

C A M I L L E , Confidente de Virginie.

F U L V I E , Confidente de Plautie.

S E V E R E , affranchi d'Icile.

F A B I A N , affranchi d'Appius.

P I S O N , Capitaine des Gardes d'Appius.

G A R D E S.

*La Scene est à Rome , dans le Palais
d'Appius.*



VIRGINIE,

TRAGÉDIE.

~~~~~

## ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS, CLODIUS, PISON.

CLODIUS.



E ma temerité Rome encore surprise  
Demande les raisons d'une telle entre-  
prise :

Le Peuple compâtit à la juste douleur  
D'un Amant éperdu, d'une Mere en fureur :  
Il est tems d'informer Rome, Icile, & Plautie,  
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie :  
Qu'ils apprennent, Seigneur, & sans plus diffé-  
rer...

APPIUS.

Helas !

CLODIUS.

Qui peut encor vous faire soupirer ?

A ij

Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gêne ?  
Que craignez-vous ?

A P P I U S.

Je crains l'aspect d'une inhumaine ;  
Je crains de nos projets le succès dangereux :  
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,

D'un amour dans mon cœur formé sans esperance,  
Et dont le desespoir accroît la violence ?

Je me laissai surprendre aux yeux qui m'ont charmé,

Scachant depuis long-tems qu'Icile étoit aimé,  
Quand le don de leur foi, quand leur amour si tendre

Défendoit à mes vœux de pouvoir rien prétendre.  
Dieux ! que n'entreprend point un cœur au desespoir ?

Je ne me souvins plus des loix de mon devoir ;  
Et pour semer entre eux un éternel divorce,  
Mon amour employa l'artifice & la force.

Je t'appris mes malheurs : ton amitié pour moi

Déjà par cent efforts m'assuroit de ta foi,

Et contre Icile enfin ta haine inexorable

Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.

Ainsi je t'engageai dans mes desseins secrets ;

Ton zele aveuglément a pris mes intérêts ;

Cependant quand je voi l'entreprise avancée,

Mille perils divers s'offrent à ma pensée ;

Mais je tremble sur-tout qu'un odieux Rival

Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

C L O D I U S.

De mon zele pour vous assuré dès l'enfance,

Vous m'avez honoré de votre confiance,

Seigneur, & votre main par de nouveaux bienfaits

A semblé chaque jour prévenir mes souhaits :

Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confesse,

*Tragedie.*

C'est d'avoir employé mes soins & mon adresse

Pour rompre le bonheur qu'Icile s'est promis ;  
Je le hais plus lui seul que tous mes ennemis.  
Depuis que par sa brigue assurant ma disgrâce ,  
J'ai vu dans nos Camps commander en ma place ,

Et par l'injuste choix de Rome & du Senat ,  
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat ;  
Que je serois heureux de le pouvoir détruire !  
Je goûterai du moins le plaisir de lui nuire ,  
Puisqu'enfin votre amour me permet aujourd'hui  
D'attacher à ses jours un éternel ennui.  
Mais je n'aurois pas crû , quelque ardeur qui vous  
presse ,

Que le cœur d'Appius fît voir tant de foiblesse.  
Tout flatte vos desirs , tout succede à vos vœux ,  
Vous n'avez qu'à vouloir , Seigneur , pour être  
heureux :

Cependant un Rival que votre amour accable ,  
Vous gêne , & vous paroît encore redoutable.  
Il vous le falloit craindre en cet instant cruel  
Que conduisant déjà Virginie à l'Autel ,  
Par les liens sacrez d'un heureux Hymenée  
Il alloit à son sort joindre sa destinée ;  
Lorsque tout étoit prêt , la coupe , le couteau ,  
La victime , l'encens , le Prêtre , le flambeau ;  
Quand Plautie elle-même à ses desirs propice ,  
Pour l'Hymen de sa fille offroit un sacrifice :  
C'étoit alors , Seigneur , qu'on eût pu pardonner  
Le trouble où votre cœur semble s'abandonner :  
Mais j'ai mis à ces nœuds un invincible obstacle ,  
Et pour vous épargner ce funeste spectacle ,  
J'ai ravi la conquête à cet heureux Amant.  
Dans le Temple , à l'Autel , dans le même moment

Qu'il formoit ce lien à votre amour contraire ;

Et malgré les soupirs & les pleurs d'une mere ,  
 Malgré tous les efforts d'un amant furieux ,  
 J'ai conduit , j'ai remis Virginie en ces lieux.  
 Votre repos enfin de vous seul va dépendre ,  
 Il ne vous reste plus , Seigneur , qu'à faire enten-  
 dre

Une fausse équité qui soutiendra mes droits ,  
 Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.  
 Parlons , & publions enfin que Virginie  
 N'est point du noble sang dont on la croit sortie ;  
 Que chez moi d'un esclave elle a reçu le jour ,  
 Qu'elle doit être aussi mon esclave à son tour ,  
 Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naître ,  
 Hériter de leurs fers , & m'accepter pour maître.

A P P I U S.

Differons un éclat mortel à son honneur.  
 Seule encor de son sort elle sçait la rigueur.  
 Peut-être se voyant au bord du précipice ,  
 Son peril à mes vœux la rendra plus propice.  
 N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers ;  
 Elle craint , il suffit , de tomber dans les fers ,  
 Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

C L O D I U S.

Profitez donc , Seigneur , de ce tems favorable ,  
 Et donnant un cours libre à vos secrets soupirs ,  
 Courez à Virginie expliquer vos desirs.

A P P I U S.

Je me suis tû long-tems , & veux me taire encore.  
 Loin de faire éclatter ce feu qui me devore ,  
 Je doi plus que jamais le cacher en ce jour ,  
 Tout m'y contraint , l'honneur , mon devoir ,  
 mon amour.

Quel tems pour déclarer ma temeraire flâme !  
 A quel trouble nouveau je livrerois son ame !  
 Je ne ferois , hélas ! qu'irriter ses douleurs ,  
 Mes discours grossiroient la source de ses pleurs.  
 C'est assez qu'arrachée à l'Amant qu'elle adore ,

*Tragedie.*

7

Captive dans ces lieux, elle ait appris encore  
Qu'elle est prête à tomber dans la honte des fers,  
Ce seroit à la fois trop de malheurs divers.

Attendons, pour lui faire un aveu si terrible,  
Que le tems ait rendu sa douleur moins sensible;  
Epargnons ses soupirs, & cherchons un moment  
Où je trouve son cœur moins plein de son Amant,  
Mais cachons-lui sur-tout que c'est moi qui l'op-

prime;

Et puisqu'enfin l'amour me coûte un si grand cri-

me,

Que j'en rougisse seul, ou que ma honte au moins  
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour  
témoins.

C L O D I U S.

Prenez garde, Seigneur, qu'une injuste contrainte  
Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte.

Vous nourrissez un feu prêt à vous consumer,  
Vous languirez toujours...

A P P I U S.

Cesse de t'allarmer,

J'ai mes raisons; je veux qu'une action si noire,  
Loin de ternir ma vie, en relève la gloire.

Deguisons ce forfait, couvrons-en la noirceur,  
Et faisons admirer ce qui feroit horreur.

Si la vertu souvent passe pour imposture,  
Le crime imite aussi la vertu la plus pure;

Et mon coupable amour sera mieux écouté  
Sous un pretexte adroit de generosité.

Je vais donc annoncer moi-même à Virginie  
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie,

Et que rien désormais ne la peut secourir,  
Que la main & la foi que je lui viens offrir;

Sous ces dehors flatteurs je cacherai mon crime,  
Par-là je gagnerai son cœur ou son estime,

Et l'on imputera, par ce subtil détour,  
A la seule pitié des effets de l'amour.

A iiij



*Virginie,*  
C L O D I U S.

Je me rends au dessein que l'amour vous suggere,  
De notre intelligence il couvre le mystere :  
Mais il faudroit aussi , pour ne rien negliger  
Eloigner un Rival qui cherche à se vanger.  
Prevenez les transports d'un Amant en furie ,  
Prêt à tout hazarder pour sauver Virginie.

A P P I U S.

Eh , c'est où je l'attens. J'ai sçu déjà prévoir  
Les effets de sa rage & de son desespoir :  
Mais à notre dessein sa colere est utile.  
Aussi , loin de bannir ce redoutable Icile ,  
Bien loin de lui cacher l'objet de son amour ,  
Je pretens qu'il la voye , & même dès ce jour,  
Oùï , je veux qu'il jouïsse ici de sa presence ,  
Afin de le porter à plus de violence.  
Cet objet douloureux aigrira sa fureur ,  
Il voudra la vanger & finir son malheur ;  
Ce Rival odieux , pour servir ce qu'il aime ,  
A mes transports jaloux viendra s'offrir lui-même ;  
Et dès le moindre effort qu'il oséra tenter ,  
Sans bruit dans ce Palais je le fais arrêter.

C L O D I U S.

Ah ! je prevois ...



## S C E N E II.

A P P I U S, C L O D I U S, F A B I A N,  
P I S O N.

F A B I A N.

**P**Lautie , aux pleurs abandonnée ,  
Seigneur , à vous attendre est toujours obstinée.

*Tragedie.*

Elle veut vous parler ; & ses frequens soupirs.....

A P P I U S à *Fabian.*

Qu'elle entre. Cependant , pour flater ses desirs ,  
Dans cet appartement conduisez Virginie ,  
Allez , & dites-lui qu'elle y verra Plautie.  
( à *Clodius.* ) Vous , d'une Mere en pleurs évitez  
les transports ;  
Eloignez-vous.

C L O D I U S.

Seigneur , c'est mon dessein. Je fors ;  
Ma presence fans doute aigrirait sa colere.



S C E N E I I I.

A P P I U S , P L A U T I E , F U L V I E ,  
P I S O N.

P L A U T I E.

A H, Seigneur , écoutez les douleurs d'une Me-  
re :  
Et puisqu'après deux jours d'un mortel desespoir ,  
Vous avez bien voulu consentir à me voir ,  
Pourrai-je me flatter ... ?

A P P I U S.

Ne doutez point , Madame ,  
Que je ne sois frappé du trouble de votre ame.  
J'ai craint avec raison de vous voir en ces lieux ,  
Et que votre douleur n'éclatât à mes yeux.  
J'ai fait plus , j'ai tâché long-tems de me defendre  
De causer tant de pleurs que je vous vois repen-  
dre :  
Mais mon cruel devoir , le plus fort dans mon  
cœur.

A V

D'une pitié craintive est demeuré vainqueur ;  
 J'ai cédé , j'ai suivi la severe Justice :  
 Enfin que vouliez-vous , Madame , que je fisse ?  
 Chargé par tout l'Etat du pouvoir souverain...

PLAUTIE.

Osez-vous vous parer d'un pretexte si vain ?  
 Quoi , vous ordonne-t'il , ce devoir temeraire ,  
 D'enlever sans pitié Virginie à sa Mere ?  
 Dans le tems que son Pere à la guerre occupé  
 Peut-être va mourrir pour ceux qui l'ont trompé ?  
 Mais pourquoi dans ces lieux retenez-vous ma fil-  
 le ?

Pourquoi l'arrache-t'on du sein de ma Famille ?  
 Pour quel crime commis vos barbares soldats  
 Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras ?  
 Pourquoi ... ?

APPIUS.

De son destin n'êtes-vous pas instruite ?

PLAUTIE.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite.  
 En vain depuis deux jours errante dans ces lieux ,  
 Les pleurs que j'ai versez ont épuisé mes yeux ;  
 En vain de tous côtez mes cris se font entendre ,  
 De son destin encor je n'ai pû rien apprendre ,  
 Et je trouve par tout , dans mes soins empressez ,  
 Des Gardes interdits , des visages glacez ,  
 Qui redoutent ma vûë , & prêts à se confondre  
 Se dérobent à moi , sans daigner me repondre.  
 Par vos ordres cruels...

APPIUS.

Cessez de m'accuser ,

Et ne me forcez pas de vous desabuser.

Quand je vous aurai dit...

PLAUTIE.

Quoi , que pourrez-vous dire ?

Expliquez-vous.

A P P I U S.

Je sçai qu'il faut vous en instruire ;  
Mais, Madame, je crains de redoubler vos pleurs.  
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs.  
Cette fille , l'objet d'une amitié si tendre ,  
Que vous me demandez , que vous venez defen-

dre ,  
Cette fille qui fit vos plaisirs les plus doux ,  
Un autre vous l'enleve , elle n'est plus à vous.

P L A U T I E.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

A P P I U S.

Ce n'est plus un mystere,  
Je suis de Virginie icy depositaire ;  
Clodius sçait enfin la noire trahison  
Qui la fit autrefois sortir de sa maison ,  
Où d'un esclave infame elle a reçu la vie ;  
Où, Madame , voilà le sort de Virginie.  
Cet esclave mourant , par les remords pressé ,  
N'a pu dissimuler tout ce qui s'est passé ;  
Le traître a déclaré que dans votre famille ,  
Par un échange adroit il fit entrer sa fille ,  
Et plusieurs Citoyens appelez à sa mort ,  
Sont prêts de confirmer son funeste rapport.  
Cet étrange secret a droit de vous confondre.

P L A U T I E.

Je demeure stupide , & ne sçais que repondre.  
D'un autre Virginie auroit reçu le jour !  
Non , non , elle est ma fille , & j'en crois mon a-

mour.  
Mon cœur fremit, mon sang s'émeut de cette inju-

re ,  
Je sens trop fortement s'expliquer la nature ,  
Et je cede à la voix de ces instincts secrets ,  
Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais.  
Sur Virginie enfin , quoi qu'on ose entreprendre,  
Contre tout l'Univers je sçaurai la defendre,

Ouvrez les yeux , Seigneur ; un perfide aujourd'hui  
d'hui

Pour me percer le cœur implore votre appui ;  
Et vous le soutenez ! Quoy ? votre propre gloire,  
De mes sacrez Ayeux l'immortelle memoire ,  
De mon illustre Epoux les éclatans exploits ,  
Son sang pour le pays repandu tant de fois ,  
Les égards que l'on doit à la vertu trahie ,  
N'ont pas dans votre cœur defendu Virginie ?  
Ah ! rendez-moi , Seigneur , ce tresor précieux ,  
Ma fille , seul present que j'ai reçu des Dieux ,  
Avec tant d'amitié dans mon sein élevée ,  
De cent perils divers par moi seule sauvée ,  
Pour qui j'ai pris enfin tant de penibles soins ,  
Seigneur , dont vos yeux même ont été les té-  
moins.

A P P I U S.

Madame , à vos desirs je voudrois satisfaire ;  
Inexorable loi d'un devoir trop severe ,  
Qui nous fait bien souvent condamner à regret  
Ceux pour qui notre cœur se declare en secret !  
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace ,  
Combattez Clodius , confondez son audace ,  
Madame , & vous verrez les supplices tous prêts  
Vous vanger d'un perfide , & punir les forfaits .  
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre ,  
On peut en liberté lui parler & l'entendre :  
Vous la verrez , Madame , avant que de sortir ;  
Moi-même en ce moment je l'ai fait avertir ,  
Elle entre , je vous laisse .



## S C E N E I V.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE ,  
CAMILLE.

VIRGINIE.

AH ! quel comble de joye ,  
Madame , enfin le Ciel souffre que je vous voye.  
Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens  
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens !

PLAUTIE.

Ma fille , ils seroient doux pour le cœur d'une  
Mere ,  
Mais , hélas ! ils ne font qu'augmenter ma misere  
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs.  
Tremble , frémis , entens le plus grands des mal-  
heurs.

Le traître Clodius . . .

VIRGINIE.

J'ai tout appris , Madame .  
Si l'horreur de ce coup a pû frapper mon ame ,  
Revenue à l'instant de ce trouble soudain ,  
J'ay vû pour m'en parer le remede certain.  
Ne craignez point pour moi l'horreur de l'escla-  
vage ,

Le sang a dans mon sein transmis votre courage :  
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes ayeux ,  
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux.  
De mes jours malheureux je finirai la course ,  
Sans qu'aucune foiblesse en ternisse la source ;  
Le plus cruel trépas me semblera trop doux ,

Mourant avec le nom que j'ai reçu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je previeudrai ta funeste disgrâce,  
 J'admire de ton cœur la genereuse audace.  
 Le dessein de mourir pour conserver ton rang,  
 Est digne de ma fille, est digne de mon sang ;  
 Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée ;  
 Rome dans ton destin est trop interessée ;  
 Virginius déjà par mes soins averti,  
 Pour te venir defendre est sans doute parti.  
 Dès le même moment que tu me fus ravie,  
 Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,  
 J'envoyai vers le Camp, & je ne doute pas  
 Que ton Pere vers nous ne s'avance à grands pas.  
 Icile furieux, menace, prie, exhorte,  
 Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte ;  
 Enfin pour te sauver il suffira de moi,  
 Que ne pourrai-je point en agissant pour toi ?  
 Nous attendons beaucoup de secours de leurs ar-  
 mées,  
 Mais n'espere pas moins de celui de mes larmes.  
 De cet affreux Palais j'ouvrirai les chemins,  
 Je servirai de Chef aux premiers des Romains,  
 Et mes brulans soupirs verseront dans leur ame  
 Cette boüillante ardeur qui m'anime, & m'enflâ-  
 me.

Adieu, je cours . . .

VIRGINIE.

Helas ! vous me quittez si-tôt,

Madame ?

PLAUTIE.

J'en fremis, mais, ma fille, il le faut.

VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux dont je suis déchirée ?  
 Serai-je d'avec vous encore separée ?  
 Après tant de soupirs, à peine je vous voi . . . . .

## P L A U T I E.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toi?  
 Quand à partir d'ici je me crois toute prête,  
 Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arrête.  
 Cet amour toutefois ardent à ton secours,  
 Demande des effets, & non pas des discours;  
 Je te quitte ou plutôt je vais tarir tes larmes,  
 Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes;  
 Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,  
 On m'attend, & j'y vole; adieu, ma fille, adieu.



## S C E N E V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

CAMILLE, connois-tu l'excès de ma misere?  
 Quel triste sort!

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espere.  
 Les premiers des Romains se declarent pour vous,  
 Contre votre ennemi le Peuple est en courroux;  
 Votre Pere est aimé dans Rome & dans l'Armée;  
 Le jeune Icile enfin, dont vous êtes charmée,  
 Et qui doit par l'hymen s'unir à votre sort,  
 Ne fera pas pour vous un inutile effort,  
 Sans doute en ce moment. . .

VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse,  
 Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'interesse?  
 Crois-tu qu'il me conserve une fidele ardeur?  
 Mes disgraces peut-être auront changé son cœur.  
 Ah! si le mien privé seulement de sa vûë,  
 Ne résiste qu'à peine au chagrin qui me tuë,



16

*Virginie ,*

Dieux , contre ma douleur où trouver du se-  
cours ,

Camille , s'il falloit le perdre pour toujours ?

N'importe , en ce moment , quoi que le Ciel or-  
donne ,

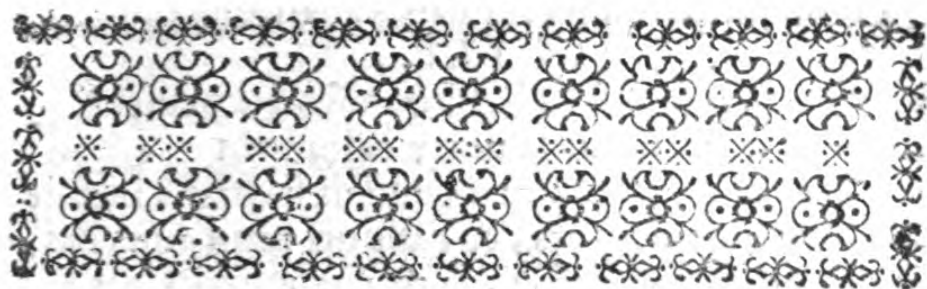
A ses ordres sacrez mon ame s'abandonne ;

Je respecte les traits qui partent de sa main ,

Et je vais sans murmure attendre mon destin .

*Fin du premier Acte .*





## A C T E II.

---

### SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

**O**ui, vous pouvez, Seigneur, aussi-bien que  
 Plautie,  
 Entrer dans ce Palais, parler à Virginie:  
 Vous ne vous plaindrez plus de l'injuste pouvoir  
 Qui vous a jusqu'ici défendu de la voir.  
 Dans cet appartement, où l'on va la conduire,  
 De tous vos sentimens elle pourra s'instruire.  
 Mais pourquoi la revoir? Mon esprit incertain  
 Ne comprend pas encor quel est votre dessein.  
 Je ne sçai que juger de votre impatience.  
 Quel intérêt vous porte à chercher sa presence,  
 Seigneur? Est-ce un effet de la seule pitié,  
 Ou le simple devoir d'un reste d'amitié?  
 Car je ne pense pas, dans sa misere extrême,  
 Averti de son sort par Plautie elle-même,  
 Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,  
 Que vous sentiez pour elle une honteuse ardeur.  
 Non, je ne croirai point qu'un aussi grand coura-  
 ge  
 Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage;

Qu'Icile jusque-là pût jamais s'abaisser.

I C I L E.

Severe , que dis-tu ? Ciel ! qu'oses-tu penser ?  
Crois-tu de Clodius la noire calomnie  
Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie  
Dans la honte des fers , & dans un rang plus bas ,  
Quel que fût son destin , je ne changerois pas.  
Plus on veut l'abaisser , plus je sens que je l'aime :  
Si ses malheurs sont grands , mon amour est ex-  
trême.

Qu'ai-je fait jusqu'ici pour lui prouver ma foi ?  
Je lui rendois des soins ; qui n'eût fait comme  
moi ?

Tout ne flatoit-il pas mes vœux & ma tendresse ?  
Gloire , biens , dignitez , pouvoir , credit , no-  
bleffe ,

Sa main me donnoit tout. Qui n'eût pû presumer  
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?  
Mais du moins aujourd'hui mon amour seul éclat-  
te ;

Et mon ambition n'ayant rien qui la flate ,  
Je ferai hautement triompher en ce jour ,  
La generosité , la constance , & l'amour.

S E V E R E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? votre discours  
m'étonne.

A quel fatal projet l'amour vous abandonne ?  
Une fille sans nom , & qu'on va condamner. . . .

I C I L E.

Parce qu'on la trahit , dois-je l'abandonner ?  
Et ne lui faisant voir qu'une amitié commune ,  
Regler ma passion au gré de la fortune ?  
S'il est des cœurs mal faits , & d'indignes Amans,  
Qui suivent dans leurs vœux ces lâches sentimens ;  
Pour moi , n'en doute point , quand j'aime Virgi-  
nie ,

C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie.

Les grandeurs que le sort peut ravir en un jour ,  
 N'ont jamais attiré mes vœux ni mon amour.  
 La fermeté d'esprit , la grandeur de courage ,  
 La pureté de cœur , voilà ce qui m'engage ;  
 Ce qui dépend du sort est pour moi sans appas ,  
 Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

S E V E R E .

Vous suivez trop, Seigneur, une aveugle tendresse.

I C I L E .

Ah ! ne t'oppose plus à l'ardeur qui me presse.  
 Cependant Virginie est long-tems à venir.  
 Quel obstacle nouveau pourroit la retenir ?  
 Quand verrai-je cesser l'ennui qui me devore ?  
 Neglige-t'elle , hélas ! un Amant qui l'adore ?  
 Dieux ! que puis-je penser de son retardement ?  
 Que je souffre de maux en ce cruel moment !  
 Que je suis déchiré ! Mais je la voi , Severe ,  
 Elle vient.



## S C E N E I I .

I C I L E , V I R G I N I E , S E V E R E ,  
 C A M I L L E .

I C I L E .

**L**E destin ne m'est plus si contraire ,  
 Madame ; je vous voi , & je puis en ce jour  
 Faire encore à vos yeux éclater mon amour.  
 Qui l'eût crû , que si près d'un heureux Hymenée ,  
 Notre amour à ces maux dût être condamnée ?  
 Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs ;  
 Que la joye un moment regne seule en nos cœurs.  
 Pour moi , je l'avoüerai , quand le sort me menace ,

*Virginie* ,

Du bien que je reçois je lui dois rendre *grâce*.  
 J'étois absent de vous , inquiet , desolé ;  
 Je vous vois , je vous parle , & je suis consolé.  
 Le trouble , la douleur qui déchiroit mon ame ,  
 Tout s'est évanoui devant vos yeux , Madame.  
 Ma présence fait-elle au moins dans votre cœur  
 L'effet que votre vûë. . . . ?

VIRGINIE.

Eh , le puis-je , Seigneur ?  
 Puis-je de mes desirs calmer la violence ?  
 Je les sens augmenter même en votre présence ;  
 Ce qui devoit causer mes plaisirs les plus doux ,  
 Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups.  
 Jugez dans quels malheurs le Ciel me précipite.  
 Oûi , je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite.  
 Helas ! j'en connois mieux la perte que je fais ,  
 Car enfin je vous perds , & vous perds pour  
 jamais.

ICILE.

Ah , Madame , éloignez cette injuste pensée ;  
 Par ce cruel discours ma flame est offensée.  
 Pourquoi perdre un espoir à notre amour si doux ?  
 Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?  
 C'est le funeste effort du destin qui me brave ;  
 Et si je fors du sang d'un malheureux esclave ,  
 Je vois qu'à votre Hymen je ne dois plus penser ,  
 Qu'à cet espoir si doux , il me faut renoncer.  
 Oûi , Seigneur , nous cessons de vivre l'un pour  
 l'autre.  
 Mais , Dieux ! que mon malheur est différent du  
 vôtre !  
 Vous ne perdez en moi qu'un cœur infortuné ,  
 Au comble des horreurs par le sort condamné ;  
 Et pour vous consoler de cette foible perte ,  
 Il est plus d'une voye à votre amour offerte.

Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,  
Car je n'ose penser qu'un cœur si genereux,  
Après les doux transports d'une ardeur mutuelle,  
Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle :  
Mais l'honneur immortel qu'au milieu des combats

Votre rare valeur promet à votre bras,  
Le genereux desir de servir la patrie,  
Pourront de votre esprit effacer Virginie :  
Ou si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir ;  
Pour en combattre au moins le triste souvenir,  
Vous pourrez opposer , après votre Victoire ,  
Aux chagrins de l'amour les plaisirs de la gloire.  
Mais moi desesperée , en l'état où je suis ,  
Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis ;  
Je perds l'heureux espoir d'un illustre Hymenée ,  
Et je perds avec lui le rang où je suis née ;  
Enfin pour m'accabler dans ce funeste jour ,  
Je voi d'intelligence & la gloire & l'amour.

ICILE.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée ?  
Que deviendra la foi que vous m'avez donnée ?  
Lié par mes sermens , & presque votre Epoux ,  
N'aurai-je. . . . .

VIRGINIE.

Cette foi n'est plus digne de vous.  
Le sort injurieux. . .

ICILE.

Eh bien , que peut-il faire ?  
Son pouvoir ne peut rien contre un amour sence-

VIRGINIE.

[re,

Penserez-vous à moi dans cet état honteux ?

ICILE.

Ah, croyez-moi, Madame, un peu plus genereux ;  
Rendez plus de justice à mon ardente flâme.  
Votre merite seul l'alluma dans mon ame ;  
Et je jure à vos yeux , qu'il n'est rien que la mort

Qui puisse désormais separer notre sort ;  
 Que par tant de sermens engagez l'un à l'autre ,  
 Les Dieux même . . .

V I R G I N I E .

Ah , Seigneur ! quelle erreur est la vôtre !  
 Lorsque vous me verrez dans un rang odieux . . .

I C I L E .

J'aurai le même cœur , j'aurai les mêmes yeux ,  
 Vous conserverez tout ce que mon cœur adore ,  
 Vous aurez vos vertus ; & vous aurez encore ,  
 Pour m'attacher à vous par un lien plus fort ,  
 Vos craintes , vos douleurs , les injures du sort .  
 Oiii, pour ferrer les nœuds d'une chaîne si belle ,  
 Vos disgraces auront une force nouvelle .

Ah ! si c'est un devoir pour un cœur genereux  
 De plaindre , de servir , d'aider les malheureux ;  
 Pour un cœur enflâmé quelle douceur extrême  
 De soulager en vous le digne objet qu'il aime  
 De finir vos malheurs , & de pouvoir enfin  
 Vanger votre vertu des affronts du destin !

V I R G I N I E .

Ah Seigneur ! cet aveu rend mon ame charmée .  
 Quel plaisir de me voir si tendrement aimée !  
 Mais quand l'amour pour moi vous porte à vous  
 trahir ,

A vos vœux indiscrets , Seigneur , dois-je obéir ;  
 Non , non , remplissons mieux nos devoirs l'un &  
 l'autre ;

Ma generosité doit seconder la vôtre ;  
 Et refusant un bien que j'ai tant souhaité ,  
 Faire connoître au moins que je l'ai mérité .

I C I L E .

Que ce noble discours pleinement justifie  
 Le veritable sang dont vous êtes sortie !  
 Un cœur dans l'esclavage , & d'un vil sang formé  
 D'un courage si grand n'est jamais animé ;  
 Et quelque fier qu'il soit , toujours quelque foi-  
 bleffe ,

Decouvre tôt ou tard sa première bassesse.  
 Mais finissez , Madame , un discours si cruel ,  
 Et qui rend envers moi votre cœur criminel.  
 Dieux ! est-ce là m'aimer, que m'ôter l'esperance ?

VIRGINIE.

Eh , qu'a-t'il ce discours , Seigneur , qui vous offense ?

Croyez que ce refus marque mieux mon amour ,  
 Que tout ce que j'ai fait jusqu'à ce triste jour.  
 Ce n'est pas qu'en effet , de mon dessein troublée  
 Par ce coup genereux je ne sois accablée ;  
 J'en fremis par avance , & jugez par mes pleurs ..

ICILE.

Madame, par pitié cachez-moi vos douleurs.  
 C'est trop de mes ennuis , & de votre tristesse ,  
 Mais je la finirai , croyez-en ma promesse.  
 Je perdrai vos tyrans , & quel que soit leur rang ,  
 Ces pleurs que vous versez leur couteront du  
 sang.

VIRGINIE.

Ah , Seigneur ! arrêtez ; où courez-vous ?

ICILE.

Madame ,  
 Ne vous opposez point à l'ardeur qui m'enflâme ,  
 Il faut que l'insolent qui vous ose insulter ,  
 Apprenne desormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'est à moi de vanger votre injure ,  
 C'est à moi de convaincre & punir l'imposture ,  
 J'y cours , adieu , Madame.







## S C E N E III.

VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

**I**L court vous secourir ,  
 Les Dieux se sont lassez de vous voir tant souffrir ,  
 Madame , espérez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah ! que me fais-tu voir , & qu'ai-je fait , Camille ?

Dieux ! devois-je d'Icile accepter le secours ?  
 Pour mes seuls interêts j'ai hazardé ses jours.  
 Que n'entreprendra point sa tendresse offensée ?  
 De cent perils mortels sa vie est menacée.  
 Helas ! que ce seroit un secours odieux ,  
 S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux.  
 Prevenons-le , essayons de finir ma disgrâce ,  
 Nous-mêmes détournons le coup qui nous menace ,

Hâtons-nous , empêchons mon Amant de perir ,  
 Courons voir Appius , il peut nous secourir ;  
 Que ses yeux soient témoins de mes vives alarmes ,

Peut-être sera-t'il attendri par mes larmes ;  
 Ne nous contraignons plus , le voici.



SCENE IV.



## S C E N E I V.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

**Q**Uoi, Seigneur,  
 Ne calmez-vous pas le trouble de mon cœur ?  
 Rendez-vous aux soupirs que je vous fais entendre ;  
 Perdrai-je tant de pleurs que vous voyez repandre ;

Et n'obtiendrai-je point un utile secours,  
 Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours ?

A P P I U S.

Helas ! n'en doutez point, votre disgrâce extrême  
 Plus que vous ne pensez me déchire moi-même ?  
 Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,  
 Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs.  
 Votre seule jeunesse, & les soins d'une Mere  
 A qui mille raisons vous ont rendu si chere,  
 D'un pere si fameux les illustres exploits,  
 Lorsqu'ils parlent pour vous ont de puissantes  
 voix ;

Souvent par ces égards mon ame s'est émuë ;  
 De vous rendre à leurs cris elle étoit resoluë,  
 Si l'austere devoir d'un emploi glorieux,  
 Cette droite équité prescrite par les Dieux,  
 Si la peur des remords qui suivent l'injustice,  
 M'eût permis de vous faire un si grand sacrifice,  
 Et n'eût malgré l'effort d'une tendre pitié,  
 Fait durer des malheurs dont je sens la moitié.  
 Mais enfin plus je tâche à percer le mystere ,

B

*Virginie*,

Plus je trouve à vos vœux la justice contraire ;  
Témoins, indices, droit, tout parle contre vous.

VIRGINIE.

Eh, vous me porterez de si funestes coups ?  
Helas ! Seigneur,.....

A P P I U S.

Mon ame est toujours incertaine,  
La pitié me retient quand le devoir m'entraîne,  
Sur-tout, tant de vertus, tant de charmes divers  
Ne me semblent point faits pour languir dans les  
fers.

Ainsi je vous soutiens au bord du precipice,  
Je crains de tous côtés de faire une injustice :  
Auquel des deux partis que je donne ma voix,  
J'offense vos vertus, ou j'offense les loix.

VIRGINIE.

Helas ! pour me sauver, n'est-il aucune voye ?

A P P I U S.

Madame, ouvrez-la moi, j'y souscris avec joye.  
Parlez, si je le puis sans blesser mon devoir,  
Je ferai pour vous plaire agir tout mon pouvoir,  
Inventez un moyen ; ma puissance suprême,  
Va tenter,.....

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, inventez-le vous-même,  
Que je vous doive tout, faites un noble effort,  
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort :  
Hâtez-vous, rassurez mon ame impatiente.

A P P I U S.

Hé, l'accepterez-vous, si je vous le presente ?  
Si vous voulez sortir de cet affreux danger,  
Je ne voi qu'un chemin pour vous en degager :  
Mais votre cœur peut-être à mes loix infidelle,  
Osera m'opposer une fierté rebelle ;  
Cependant je vous jure, & j'atteste les Dieux,  
Que mon dessein, Madame, est juste & glo-  
rieux,

Et que si vos refus le rendent inutile. . . . .

V I R G I N I E.

Pour éviter les fers tout me sera facile.  
Pourquoi balancez-vous à me le proposer ?  
En ce funeste état puis-je rien refuser ?  
Ne me les cachez plus , si la pitié vous touche ,  
Par où puis-je. . . ?

A P P I U S.

Il ne faut qu'un mot de votre bouche ,  
Où , dès ce même jour vous briserez vos fers ,  
Vous-même finirez tous vos malheurs divers ,  
Et porterez si haut l'éclat de votre vie  
Qu'aux premières de Rome il pourra faire envie ;  
Si vous voulez. . . . .

V I R G I N I E.

Et quoi ?

A P P I U S.

Me prendre pour Epoux ,  
Et par des nœuds sacrés m'attacher tout à vous.  
Venez , allons au Temple, & que mon Hymenéé  
Repare le malheur de votre destinée ;  
Que Clodius contraint de respecter mon choix ,  
N'ose plus exposer ses temeraires droits.  
Venez , en partageant ma puissance suprême  
Vous acquerir des droits sur Clodius lui-même ,  
Et prendre sur ses jours, à couvert de ses coups ,  
La même autorité qu'il veut avoir sur vous.

V I R G I N I E.

Qu'entens-je ? juste Ciel ! & le pourrai-je croire ?  
Que de soupçons , Seigneur , mortels à votre  
gloire !

Je vois enfin , je vois la cause de mes pleurs.  
Et je connois la main d'où partent mes malheurs.  
Clodius n'a point seul commencé ma disgrâce ,  
C'est un bras plus puissant qui soutient son audace ,  
Seigneur , vous m'entendez.

*Virginie,*

A P P I U S.

Ah ! que soupçonnez-vous ?  
Au moment que ma main vous dérobe à ses coups,  
Que pensez vous de moi ?

V I R G I N I E.

Ce qu'il falloit vous-même  
Me deguifer toujours avec un soin extrême.  
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entretien,  
Faites votre devoir, & je ferai le mien.



S C E N E V.

C L O D I U S, A P P I U S.

C L O D I U S.

Q U'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il  
attendre ?

A P P I U S.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

C L O D I U S.

Quoi ! Seigneur, votre rang, vos soins, votre  
grandeur,  
L'offre de votre main ne peut toucher son cœur ?

A P P I U S.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,  
Helas ! serois-je en proie à ma cruelle flâme ?  
Inutile puissance ! importune grandeur,  
Qui ne peut m'asseurer d'un solide bonheur !  
Malgré tout mon pouvoir, mon ame est à la gêne,  
J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine,  
Je me voi de daigner, & mon amour confus  
Remporte seulement la honte d'un refus.

C L O D I U S.

D'un discours impreuvé Virginie allarmée,

A suivi le penchant de son ame enflâmée ;  
 Mais ne vous troublez point de ce premier trans-  
 port ;

*D'un amour irrité c'est le dernier effort.*

Laissez passer, Seigneur, sa premiere surprise,  
 Laissez-lui peser tout d'un ame un peut remise.

Lorsque d'un œil tranquille, & moins préoccupé,  
 Son cœur verra le coup dont il seroit frappé ;

D'un côté votre Hymen, votre gloire en partage,  
 De l'autre, les horreurs qui suivent l'esclavage,

Son orgueil confondu par des emplois si bas ;

Eh, doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change  
 pas ?

Quand même à votre Hymen il faudroit la con-  
 traindre,

De votre cruauté pourroit-elle se plaindre ?

Vous ne la contraindrez, que pour la mieux ser-  
 vir ;

A ses propres desirs s'il vous la faut ravir,

Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle  
 aime ;

Etablir son bonheur en depit d'elle-même.

A P P I U S.

Je te doi tout, suivons ce conseil important,

Il determine un cœur irresolu, flottant.

Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,

Tôt ou tard on sçaura quelle est mon injustice ;

Ne menageons plus rien, satisfaisons nos vœux,

Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux.

De mon amour dépend le bonheur de ma vie,

Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie.

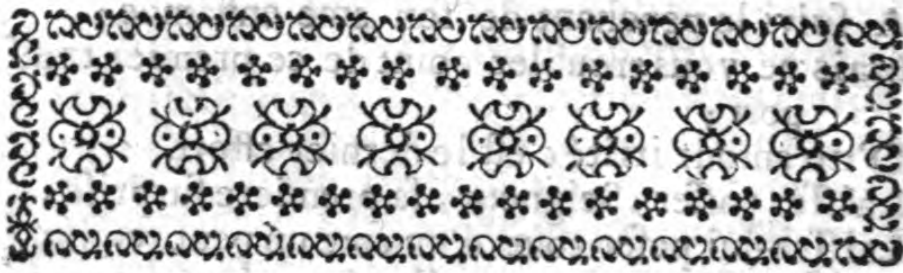
Allons encor un coup lui presenter ma main,

Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain ;

Et si sa flâmme encor la seduit ou l'abuse

Forçons-la d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

*Fin du second Acte.*



# A C T E III.

---

## SCENE PREMIERE. PLAUTIE, FULVIE.

F U L V I E.

**M**ADAME, où courez vous ? Vous verrai-je  
 toujours  
 D'une douleur mortelle entretenir le cours ?  
 Sourde à tous nos conseils, désespérée, errante,  
 Loin d'accourcir vos maux, chaque instant les  
 augmente :  
 Un chagrin dévorant précipite vos pas,  
 Vous courez en cent lieux, où vous n'arrêtez pas :  
 Tantôt parmi le peuple, & tantôt solitaire,  
 Tout ce que vous voyez, ne fait que vous déplai-  
 re.  
 Aux discours des Romains, touchez de vos mal-  
 heurs,  
 Vous avez seulement répondu par des pleurs ;  
 Leurs soins officieux . . .

P L A U T I E.

Eh ! que puis-je répondre ?  
 Leurs discours & leur soins ne font que me con-  
 fondre :  
 Pour flater ma disgrâce, ils me viennent parler,

Et leur zele ne sert qu'à la renouveler,  
 Leur pitié m'assassine , & me devient funeste ;  
 Je ne voi point d'objet que mon cœur ne deteste.  
 En public , en secret , une égale douleur  
 Accable ma raison , & déchire mon cœur.  
 Si je vais me cacher au sein de ma famille ,  
 Tout m'y semble odieux , je n'y vois plus ma fille :  
 Sans elle mon palais m'est un desert affreux :  
 Et quand pour adoucir un sort si rigoureux ,  
 Pleine de desespoir , je cours, je vole au Temple ;  
 Helas ! par un destin qui n'eut jamais d'exemple ,  
 Cet azile sacré contre tous nos malheurs ,  
 Qui toujours des humains soulage les douleurs ,  
 La presence des Dieux irrite ma disgrâce ,  
 Puisque mes tristes yeux y remarquant la place  
 Où ces Dieux ont permis que des monstres cruels  
 Enlevassent ma fille au pied de leurs Autels.  
 Comment calmer les maux où mon malheur  
 m'expose ?

Tout retrace à mes yeux la perte qui les cause ;  
 Quoi que je fasse enfin pour calmer mes ennuis ,  
 Je rencontre par-tout les horreurs que je suis.

F U L V I E,

Mais , Madame , souffrez . . . .

P L A U T I E,

J'ai tout perdu , Fulvie ,  
 Et ne puis que traîner une importune vie.  
 Tandis que Virginie a lieu d'apprehender ,  
 Au severe Appius je cours la demander ?  
 Non que j'ose esperer qu'il daigne me la rendre ,  
 Jene veux seulement que l'obliger d'attendre  
 Que mon Epoux du Camp soit ici de retour ;  
 Helas ! ce seul espoir rassure mon amour.  
 Si je puis le revoir , mes douleurs & mes crain-  
 tes.  
 Ne me donneront plus que de foibles atteintes.



Courons donc essayer .... Mais que vois-je ? grands Dieux !

Quel objet impreveu se presente à mes yeux ?  
C'est Appius , que suit mon ennemi perfide.  
Ah ! je ne sçais que trop le dessein qui le guide ,  
Il lui parle en secret . . . J'en fremis . . .



## SCENE II.

APPIUS, PLAUTIE, CLODIUS,  
FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

**AH !** Seigneur ,  
Ecoutez-vous encor la voix d'un imposteur ?  
Que dit-il ? ose-t'il , comblant sa perfidie ,  
Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?  
Ne previez-vous pas son funeste dessein ,  
Prêterez-vous le bras pour me percer le sein ?  
Me refuserez-vous le secours que j'implore ,  
Seigneur , entre nous deux balancez-vous encore ?  
Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher  
Qu'ils n'ont pas eu la force , hélas ! de vous tou-  
cher ?

Dans le tems qu'à vos yeux je suis presque mou-  
rante ,

Mon extrême douleur fera-t'elle impuissante ?  
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur ;  
Et mes tristes soupirs , mes transports , ma fureur ,  
Mon desespoir mortel , mon ardente priere ,  
Tout vous prouve , Seigneur , l'amitié d'un Mere.  
Faut-il d'autres raisons , pour vous persuader ?

Il en est mille encore à qui tout doit céder :  
 Considérez , Seigneur... Mais mon ame trou-  
 blée

Succombe à tant de maux , dont elle est accablée ,  
 Ma parole se perd. . . je cede à mes douleurs. . .  
 Hélas! . . Je ne vous puis parler que par mes pleurs.

C L O D I U S.

J'ose encor me flater , malgré tant d'artifice ,  
 Que vous suivrez, Seigneur , la severe Justice.  
 Je ne vous dis plus rien pour soutenir mes droits ;  
 Vingt temoins differens ont d'assez fortes voix.  
 Donnez-moi Virginie , & forcez au silence  
 Une femme en fureur dont la plainte m'offense ,  
 Et qui s'autorisant de l'amour maternel ,  
 Cache sous ce pretexte un dessein criminel.  
 Ne differez donc plus. . . venez. . .

P L A U T I E à *Clodius*.

Tai-toi , parjure :  
 N'ajoute point encor l'outrage à l'imposture.  
 ( à *Appius*. ) Seigneur, si mes soupirs peuvent vous  
 émouvoir ,

Eloignez Clodius que je ne sçaurois voir.  
 Plus que tous mes malheurs , sa funeste presence  
 Demes profonds ennuis aigrit la violence.  
 Vous me verrez sans doute expirer en ces lieux ,  
 Si plus long-tems ce traître est present à mes  
 yeux.

A P P I U S.

Oùii , Madame , je vais soulager votre peine.  
 ( à *Clodius*. ) Sortez. Retirez-vous dans la cham-  
 bre prochaine ,  
 Je sçaurai prononcer lorsqu'il en sera tems.

C L O D I U S.

Vous differez encor , Seigneur ; je vous entens :  
 Vous n'osez de Plautie augmenter la misere ,  
 Mais un Chef des Romains doit être plus severe :  
 Juste à recompenser , intrepide à punir ,

B v

Il doit voir le passé sans craindre l'avenir,  
 Sans qu'aucun intérêt le retienne ou l'anime,  
 Et la pitié d'un Juge est souvent un grand crime.  
 Puisque la vôtre ici combat votre devoir,  
 Seigneur, je vais d'un autre implorer le pouvoir ;  
 Votre retardement me servira d'excuse,  
 Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuse.



### SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE,  
 FABIAN, PISON.

APPIUS.

Vous le voyez, Madame, il va chercher ailleurs  
 L'inevitable arrêt qui comble vos malheurs.  
 J'ai craint de prononcer cet arrêt si funeste ;  
 Qu'une autre main au moins vous portera les  
 coups

Dont mon cœur allarmé fremit déjà pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoi ! votre pitié sera-t'elle inutile ?  
 Ne peut-elle à mon sang assurer un azile ?  
 Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moi  
 Ces coups dont votre cœur a déjà quelque effroi ?  
 Dans mes justes desirs me seriez-vous contraire ?  
 Servirez-vous plutôt l'ennemi que la Mere ?  
 Il demande ma fille, & sur quoi ? par quels droits ?  
 Son esclave a parlé ; mais il n'a point de voix.  
 Un homme que le sort dans les fers a fait naître,  
 N'a d'autre volonté que celle de son maître :  
 Plûtôt mort que vivant, comblé d'un long ennui,  
 Il ne peut ni parler ni vivre que pour lui.

Seigneur, sans écouter ce suspect témoignage,  
 De l'amour d'un Epoux rendez-moi le saint gage.  
 Pour prononcer au moins attendez son retour,  
 Vous le verrez sans doute avant la fin du jour.  
 C'est lui qui soutiendra les droits de sa famille,  
 C'est à lui de defendre & de sauver sa fille.  
 Brisera-t'on des nœuds que le sang a formez,  
 Ces saints nœuds par l'amour, par le tems confir-  
 mez ?

En condamnant la fille, on condamne le Pere ;  
 Et peut-on lui ravir ce sacré caractère  
 Que la forte nature a pris soin de graver,  
 Et dont même les Dieux ne sçauroient le priver ?

A P P I U S.

Moderez les terreurs de votre ame craintive.  
 Puisque vous le voulez, j'attendrai qu'il arrive,  
 Madame ; mais enfin que fera votre Epoux,  
 Que déjà ma pitié n'ait pas tenté pour vous ?  
 Pour tâcher de vous rendre une fille si chere,  
 Je n'ai pas attendu les larmes de sa mere.  
 J'avois formé tantôt un genereux dessein,  
 Et que les Dieux sans doute avoient mis dans  
 mon sein.

J'allois avec éclat reparer sa misere ;  
 Mais elle a refusé ce conseil salutaire,  
 Et preferé les fers qui menacent ses jours,  
 A la necessité d'accepter mon secours.

P L A U T I E.

Que dites-vous, Seigneur ? L'ingrate Virginie  
 Refuse le secours qui la rend à Plantie ;  
 Et sans égard pour vous, sans tendresse pour moi,  
 Elle aime mieux subir une si dure loi ?  
 Elle se livre entiere au destin qui la joue ?  
 Seigneur, s'il est ainsi, mon cœur la desavouë.  
 Mais ne puis-je sçavoir ce dessein glorieux,  
 En faveur de ma fille inspiré par les Dieux ?

Je la voi qui paroît , elle peut vous l'apprendre.  
 Mais songez que des fers rien ne la peut defendre ,  
 Si toujours obstinée en son premier dessein ,  
 Elle fuit les bien-faits qui partent de ma main.



**S C E N E I V.**

**PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE.**

**PLAUTIE.**

**Q**ui pourra m'expliquer ce trouble & ce silen-  
 ce ?

Du discours d'Appius que faut-il que je pense ,  
 Ma fille ? devois-tu refuser le secours  
 Qui te rend à Plautie , & rassure tes jours ?

**VIRGINIE.**

Ah ! quand vous le sçavez , ce secours si funeste ,  
 Vour le detesterez comme je le deteste.  
 Dieux ! à quel prix cruel , à quelle extremité  
 Le perfide Appius a mis ma liberté !  
 Dure , dure toujours le malheur qui me presse ,  
 Si je n'en puis sortir que par cette bassesse.

**PLAUTIE.**

Comment ? que pretend-il ? quel injuste dessein ?

**VIRGINIE.**

Me forcer malgré moi de lui donner la main.  
 Il n'a pû me cacher sa tyrannique flâme ,  
 Ses yeux & ses discours m'ont decouvert son ame :  
 Que vous dirai-je enfin ? vos craintes , mon mal-  
 heur ,  
 Sont les tristes effets de sa coupable ardeur.

**PLAUTIE.**

O coup ! ô trahison à jamais inouïe !

Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie ?  
O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain ,  
Ait osé concevoir cet horrible dessein ?

VIRGINIE.

Helas ! dans quel état le Tyran m'a l'aissée !  
Le plus sensible effort de ma douleur passée ,  
Tout ce que j'ai souffert , ne sauroit égaler  
Les maux dont son amour commence à m'accabler.  
Mais , grands Dieux ! quel sera le desespoir d'Ici-  
le ,

Quand de la trahison averti par Camille ,  
Il saura qu'Appius ne s'arme contre moi ,  
Qu'afin de me contraindre à violer ma foi ?  
Ah ! pour tirer raison d'un si cruel outrage ,  
Que n'entreprendront point sa haine & son cou-  
rage ?

Dans quels nouveaux périls se va-t'il engager ?  
Sans doute en ce moment tout prêt à se vanger ,  
Il va. ...



S C E N E V.

ICILE , PLAUTIE , VIRGINIE ,  
FULVIE , CAMILLE , SEVERE.

ICILE.

CONsolez-vous , & retenez vos larmes ,  
Madame , je sçais tout , & conçois vos allarmes ;  
Mais les gemissemens sont ici superflus ,  
Appius perira , vous ne le craindrez plus.  
Nos genereux amis partagent notre offense ,  
Et brûlent d'en tirer une prompte vengeance.  
D'abord que le Tyran sortira du Palais ,

Tout son sang répandu lavera ses forfaits ;  
 Et dans le desespoir , Madame , qui me guide ,  
 Moi seul je percerai le cœur de ce perfide.  
 Attendez cet effort de ma juste fureur.

PLAUTIE.

O Ciel ! quel doux espoir je sens naître en mon  
 cœur !

Vous allez immoler la main qui nous outrage.  
 Mais , Dieux ! en quel dessein votre amour vous  
 engage !

Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Cessez , Seigneur , cessez de nous faire trembler ;  
 De ce fatal projet vous seriez la victime ;  
 Et quand vous perdriez le Tyran qui m'opprime,  
 Qu'Appius periroit ; croyez que son trepas ,  
 D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas.  
 Neuf Tyrans resteroient , qui pour vanger sa perte,  
 Prendroient pour nous punir l'occasion offerte.  
 Je verrois ces cruels armez contre vos jours ,  
 Se prêter à l'envi de funestes secours ;  
 Et presenter enfin à mon ame étonnée ,  
 Votre mort , & les fers où je suis destinée.

ICILE.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pou-  
 voir ,

Madame , j'ai prévu tout ce qu'il faut prévoir ,  
 Perdre un de nos Tyrans , sans accabler les autres  
 Ce seroit redoubler vos perils & les nôtres ;  
 Pour terminer l'horreur de votre triste sort ,  
 De tous les Decenvirs j'ai résolu la mort ;  
 Et sans borner mes coups à la perte d'un homme,  
 Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Ro-  
 me ;

Vous vanger l'une & l'autre , & remplir en ce  
 jour

Les devoirs de ma gloire , & ceux de mon amour.

Je remarque à vos yeux , quelle extrême surprise  
Jette dans vos esprits une telle entreprise ,  
Sans doute vous croyez que ce hardi projet  
Est de mon desespoir un temeraire effet ;  
Qu'aujourd'hui seulement j'en ai conçu l'idée ;  
Mais d'un noble courroux mon ame possédée ,  
A formé dès long-tems ce genereux dessein ,  
L'amour ne l'a pas seul fait naître dans mon sein ;  
Seulement les malheurs que pour vous j'appre-  
hende ,  
Me font précipiter une action si grande.  
Quand je tremble pour vous , rien ne peut m'ar-  
rêter ,  
Et je suis assez fort pour tout executer.  
Nos Tyrans séparez dans nos Camps , dans la  
Ville ,  
Rendent de ce projet le succès plus facile ,  
Horace , Numitor , Valere , & Loelius ,  
Doivent au Tribunal immoler Appius.  
Je dois , accompagné d'une nombreuse escorte ,  
De ce Palais fatal environner la porte ,  
Dont Appius sortant , par mille coups certains  
Nous previeudrons l'horreur de ses lâches des-  
seins. . .  
Les Chefs & les soldats n'attendent à l'armée ,  
Que d'oïr de nos faits parler la Renommée ;  
Et dès le même instant , de nos exploits jaloux ,  
Impatiens , heureux , & hardis comme nous ,  
Vous les verrez , poussez d'une ardeur magnanime ,  
Se disputer l'honneur d'abattre une victime ,  
Et sur huit ennemis confondans leurs efforts ,  
A chacun des Tyrans asseurer mille morts.  
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique ,  
Est tout prêt de finir la misere publique.  
Déjà , pour l'animer , j'ai sçu peindre à ses yeux  
Les funestes horreurs qui desolent ces lieux ;  
Les sacrés Tribunaux ouverts à l'avarice .



Le commerce honteux qu'on fait de la Justice,  
 Le Senat depeuplé des plus vieux Senateurs,  
 Leur puissance donnée à d'indignes flatteurs ;  
 Le crime triomphant, l'innocence tremblante,  
 Du sang de ses Heros Rome toujours fumante,  
 Les tragiques effets du fer & du poison,  
 La violence jointe avec la trahison,  
 La pudeur exposée à de coupables flâmes,  
 Les Vestales en proie à des monstres infâmes ;  
 Tous nos Temples détruits, deserts, ou prophanez :

Les augures confus, les Prêtres consternez :  
 Enfin des maux plus grands, un joug moins supportable,

Que ne fut de Tarquin le regne abominable.  
 Le Ciel me favorise, & je puis en ce jour  
 Servir la République en servant mon amour.  
 Si je reviens vainqueur, ma gloire est infinie,  
 J'affranchis ma Patrie, & j'acquiers Virginie ;  
 Et, s'il faut succomber dans un si noble effort,  
 Où pourrois-je trouver une si belle mort ?

## VIRGINIE.

Je n'ose condamner l'ardeur qui vous entraîne ;  
 Je vous aime, & je crains : mais j'ai l'ame Romaine.

L'interêt du pays doit ici prévaloir :  
 Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir.  
 Je ne vous aurois pas hazardé pour moi-même,  
 Mais je consens pour lui d'exposer ce que j'aime.  
 Le genereux amour qui regne dans mon cœur,  
 Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur ;  
 Je brûle, comme vous, de voir Rome sauvée,  
 De voir votre vertu jusqu'aux Cieux élevée.  
 Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant,  
 Ils se peuvent entr'eux secourir puissamment,  
 Leur union vous offre une double victoire,  
 Du côté de l'amour, du côté de la gloire ;

De toutes parts enfin vous serez couronné ,  
 Comme illustre Guerrier , comme Amant fortuné.  
 Les Romains admirant cette grande victoire ,  
 Dresseront des Autels , Seigneur , à votre gloire ;  
 Et moi , n'en doutez point , à votre heureux re-  
 tour

Je prens sur moi le soin de couronner l'amour.

I C I L E.

Ah ! souffrez. . .

V I R G I N I E.

Mais , hélas ! que je suis insensée ;  
 Je me laisse séduire à ma douce pensée.  
 Peut-être que le sort nous menace tous deux.  
 Le plus juste parti n'est pas toujours heureux.  
 N'importe, allez , Seigneur ; & si la destinée  
 Marque de votre mort cette triste journée ,  
 Je jure que mon sang par ma main repandu ,  
 Dans le vôtre aussi-tôt se verra confondu ,  
 Que mon bras. . .

I C I L E.

Eloignez cette funeste image ,  
 J'accepte seulement votre premier présage ;  
 J'espère qu'aujourd'hui , content , victorieux ,  
 Madame , je viendrai vous tirer de ces lieux ,  
 Adieu.

P L A U T I E.

Je vous suivrai , Seigneur ; & mon courage  
 Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.





## S C E N E V I.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE,  
CAMILLE.

VIRGINIE.

Q Uoi , vous voulez vous-même. . .

PLAUTIE.

Oùï , je veux que mes cris  
Réveillent la vertu des Romains assoupis ;  
Je veux leur inspirer les transports de mon ame ;  
Sans doute ils rougiront , en voyant une femme,  
Moins timide cent fois & plus Romaine qu'eux ,  
Tâcher de ranimer cet esprit genereux  
Qu'a versé dans leur sein le sang de leur ancêtres ,  
Sans cesse révolté contre d'injustes Maîtres.  
Ah ! songe quel triomphe , & quel bonheur pour  
nous ,

Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux ,  
Des perils du dehors nous sauver , nous defendre ,  
L'on voit en même tems son épouse & son gendre  
Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs ;  
Le sort secondant nos soins & nos desirs ,  
Notre famille seule assurant sa memoire ,  
D'un Empire si saint faire toute la gloire !

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein ;  
Mais , hélas ! que je crains qu'on ne le tente en  
vain !

Je crains. . .





## S C E N E V I I.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE,  
FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un secours inutile,  
Madame, ç'en est fait, on nous enleve Icile;  
Un traître qu'il croyoit ferme en ses interêts,  
Vient d'instruire Appius de ses desseins secrets.  
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre,  
On l'a mis hors d'état de vous pouvoir défendre;  
De sa juste colere on previent les effets,  
On le vient d'arrêter en sortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel!

VIRGINIE.

Cruel destin! quelle perseverance!  
Puis-je après un tel coup avoir quelque esperance!  
Vous le voyez, Madame, il n'est plus de secours,  
Il est tems de finir mes deplorables jours.  
Icile est arrêté; le Ciel nous est contraire,  
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere;  
Ç'en est fait, je me livre à mon seul desespoir.

PLAUTIE.

Ah! prens sur toi, ma fille, un peu plus de pouvoir.

Mourir lorsque le sort rend la vie importune,  
C'est l'ordinaire effet d'une vertu commune:  
Mais vivre en essuyant ses plus funestes coups,  
Lui faire voir un cœur plus grand que son courroux,

C'est-là que la vertu doit briller davantage ;  
 Dans ces extremités éclate un grand courage.  
 Que te dirai-je , enfin ? tu dois par ces efforts  
 Me prouver qu'en effet c'est de moi que tu fors.....

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moi ? Pourquoi vouloir , Ma-  
 dame ,  
 Faire durer les maux qui déchirent mon ame ?  
 La mort les eût finis : loin de vous allarmer ,  
 A ce juste dessein vous deviez m'animer.  
 Prête à souffrir des fers l'affreuse ignominie ,  
 Rien ne semble à mon cœur si cruel que la vie.  
 Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voi ,  
 Quelles mains , quels amis voudront s'armer pour  
 moi ?

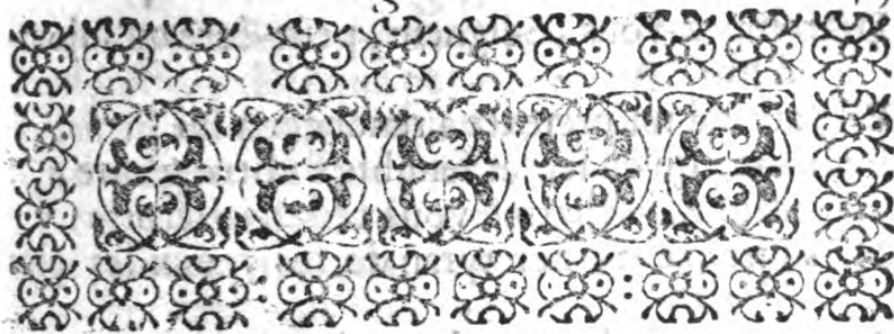
PLAUTIE.

Tous les Romains Ta cause est la cause commune,  
 Il s'agit de leur sort comme de ta fortune ;  
 Le perfide Appius a commencé par nous ,  
 Mais demain sur quelqu'autre il portera ses  
 coups ;  
 Si tous nos Citoyens armez pour ta defense  
 N'asseurent leur repos en vangeant notre offense.  
 Je vais , par un recit des maux que je prevoi  
 Faire trembler le cœur des Meres comme moi ,  
 Je vais les allarmer pour toute leur famille  
 Par l'exemple inoui des malheurs de ma fille ;  
 Je vais tout animer contre Appius ; enfin ,  
 Je cours perir moi-même , ou changer ton destin.

VIRGINIE.

Secondéz , Dieux puissans , ce desir legitime.  
 Que si pour vous fléchir il faut une victime,  
 Frappez , me voilà prête , & par un prompt  
 effort ,  
 Epargnez-moi des maux plus cruels que la mort.

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E IV.

---

### SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.



Uy, ce Rival heureux, par la fin  
de sa vie,

Bien-tôt à vos transports livrera  
Virginie.

Que tardez-vous, Seigneur, à le  
faire périr.

Vancez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir

Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un  
crime ?

Croyez-vous ?...

APPIUS.

Non, je croi sa peine legitime.

N'a-t'il pas hautement, par un lâche attentat,

Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat ?

Sa perte en ce moment est juste & necessaire,

Mais Virginie.

CLODIUS.

Eh bien, craignez-vous sa colere ?

Détrompez-vous , Seigneur ; peut-être qu'aujourd'hui

Elle attend un pretexte à renoncer à lui ;  
Peut-être qu'en secret sensible à votre gloire ,  
Son cœur déjà charmé vous cede la victoire :  
Mais l'honneur , fier tyran de ses vœux les plus  
doux ,

L'empêche seulement de s'unir avec vous.  
Epargnez-lui, Seigneur, la cruelle contrainte  
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte ;  
Perdez-le , & par sa mort assurez-vous d'un  
cœur

Déjà presque insensible à sa première ardeur ,  
Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-être  
Que l'éclat d'un amour qui doit parler en maître.

A P P I U S.

Quelle honte pour moi , s'il faut que mon amour,  
Pour vaincre mon rival , lui ravisse le jour !  
Quel triomphe pour lui , quelle gloire immor-  
telle ,

De n'avoir jamais vû Virginie infidelle !  
D'avoir gardé son cœur , enfin d'avoir vaincu  
Ma grandeur & mes feux , tant qu'il aura vécu !

C L O D I U S.

Et qu'importe , Seigneur ? quel scrupule vous  
presse ?

A P P I U S.

J'aime pour mon malheur , avec trop de tendresse,  
Enfin de mon rival je me vengerai mieux  
Si je puis épouser Virginie à ses yeux.  
J'attens ici l'ingrate & je ne veux plus lui taire  
De nos desseins secrets le dangereux mystère ;  
Je vais tout employer pour ébranler sa foi ,  
Priere , soin , respect , amour , menace , effroi ,  
J'espere que des fers l'épouvantable image ,  
Et qu'icelle mourant , flechiront son courage ,  
Je vais lui faire voir son Amant enchaîné ,

Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné ;  
 Il est instruit déjà que pour sauver sa vie ,  
 Il doit en ma faveur parler à Virginie ,  
 Qu'il ne peut qu'à ce prix échapper à la mort ,  
 Peut-être mon Rival fera-t'il cet effort.  
 Que je serois heureux , si par cette foiblesse ,  
 Il ne meritoit plus l'objet de sa tendresse ;  
 Qu'en la tenant de lui , j'eusse encor la douceur  
 D'avoir flétri sa gloire , & fait trembler son  
 cœur !

Cependant cours , ami , t'informer dans la Ville  
 Des discours , des desseins des Partisans d'Icile ;  
 Examine avec soin , observe exactement  
 Les démarches qu'ils font , leur moindre mouve-  
 ment :

Va , tu m'apprendras tout , comme témoin fi-  
 delle

Virginie entre , il faut m'expliquer avec elle.



## SCENE II.

APPIUS , VIRGINIE , CAMILLE.

APPIUS.

**M**Adame , il faut enfin vous découvrir mon  
 cœur ,

Il faut de mon amour vous déclarer l'ardeur.

En ce moment fatal je ne sçauois plus feindre ,

Depuis assez long-tems je cherche à me contrain-  
 dre :

Pour vous j'ai tout trahi , gloire , devoir , emploi

L'amour fait tous mes soins , & mon unique loi ,

Je suis les mouvemens d'une aveugle tendresse

Et si votre pitié pour moi ne s'interesse ,



Songez que rien ne peut ébranler mon dessein,  
Que je ne perdrai pas toute ma gloire en vain ;  
Songez....

## VIRGINIE.

Vous m'aimez donc , Seigneur , & votre flâme  
me

Par d'illustres effets se declare à mon ame ?  
Barbare , de quel front m'osez-vous presenter  
Une main attachée à me persecuter ?  
Je fremis à la voir , cette main violente ,  
Qui m'arrache des bras d'une mere tremblante ,  
Qui m'a déjà causé tant de malheurs divers ,  
Et pour toucher mon cœur me presente des fers.  
Comment avez-vous cru qu'au mépris de ma gloi-  
re ,

Mon cœur lâche , & cedant une indigne victoire ,  
D'un si funeste Hymen voulût former les nœuds ,  
Et joindre l'innocence à vos crimes affreux ?

## APPUIUS.

Ah cruelle ! est-ce à vous de parler de mes cri-  
mes ?

Leur seule cause , hélas ! les rend trop legitimes  
Est-ce à vous de montrer à mon cœur abattu ,  
Qu'il a souillé sa gloire , & trahi sa vertu ?

M'osez-vous repocher mon ardeur criminelle ,  
Vous qui rendez mon cœur à son devoir rebelle ;  
Vous qui seule causez mes forfaits odieux ?

Ah ! je puis justement en accuser vos yeux ,  
Leur demander raison des malheurs de ma flâme ,  
De mon repos perdu , du trouble de mon ame ,  
D'avoir de mon esprit , malgré mes soins prudens ,  
Effacé les leçons de plus de quarante ans ,  
Et d'avoir fait enfin , par un coup effroyable ,  
D'un Souverain henreux un Amant miserable.

Aussi n'esperez pas de pouvoir m'abuser ;  
Je connois la raison qui vous fait m'accuser ,  
Pour un heureux Rival votre ardeur empressée

Fait

Fait que de tous mes soins vous êtes offensée ;  
Cet Icile , l'objet de vos ardens souhaits ,  
Me défend . . .

VIRGINIE.

Oùï , je l'aime autant que je vous haits.  
Vous me tyrannisez , il m'a toujours servie ;  
Il fait tout le bonheur , vous l'horreur de ma vie :  
Et je voyois enfin dans cet illustre Epoux ,  
Encor plus de vertus , que de crimes en vous.

APPIUS.

On conserve sans peine une entière innocence  
Quand un bonheur constant prévient notre espé-  
rance.

Icile satisfait dans ses vœux les plus doux  
Tranquille , glorieux , enfin aimé de vous ,  
A-t'il pû jusqu'ici se charger d'aucun crime ?  
Mais si de vos mepris déplorable victime ,  
Accablé des tourments que mon cœur a souffert ;  
Il avoit ressenti tout le poids de mes fers ;  
Si vous l'aviez contraint d'aimer sans espérance ,  
Qu'il eût comme moi la suprême puissance ,  
Cet Icile à vos yeux digne de votre foi ,  
Seroit peut-être encore plus coupable que moi.  
Ah ! son bonheur allume un couroux dans mon  
ame ,

Qui pourroit... mais songez à repondre à ma flâ-  
me ;

Autrement malgré moi . . .

VIRGINIE.

Favorable retour !

Votre courroux me plaît bien plus que votre a-  
mour.

Menacez , accablez l'impuissante innocence ,  
Je crains moins les tourments , qu'un amour qui  
m'offense ,

Je préfere mes maux à d'injustes bienfaits ,  
Armez votre fureur , j'en brave les effets.

*Virginie ,*  
A P P I U S.

Eh bien , pour me vanger de votre ingratitude ,  
Vos malheurs ne sont pas un supplice assez rude ,  
Et je veux désormais vous porter d'autres coups ,  
Moins funestes pour moi , mais plus cruels pour  
vous.

Je jure qu'il n'est rien que ma fureur ne tente.  
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante ;  
C'est lui qui rend pour moi votre cœur si cruel ,  
Et puisque vous l'aimez , il est trop criminel.  
Il faut par un seul coup accabler l'un & l'autre  
Je percerai son cœur qui me ravit le vôtre :  
Pour goûter à la fois le plaisir sans égal ,  
De punir vos dédains , & de perdre un rival.

V I R G I N I E.

Helas ! Seigneur . . .

A P P I U S.

Pour vous la menace est terrible ,  
Je vous frappe à la fin par votre endroit sensible :  
Mais ne m'accusez point , c'est vous qui l'ordon-  
nez ,

Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

V I R G I N I E.

Il mourra donc, Seigneur, & c'est moi qui l'opprime ?

N'importe , je suivrai cette chère victime ,  
Et par ce grand effet d'une immortelle foi ,  
Je le vengerai bien si vous brûlez pour  
moi.

Votre esprit libre alors de sa jalouse envie ,  
Verra qu'un même coup aura fini ma vie ;  
Et j'aurai ce plaisir , parmi tous mes malheurs ,  
Que la mort d'un Rival vous coûtera des pleurs.

A P P I U S.

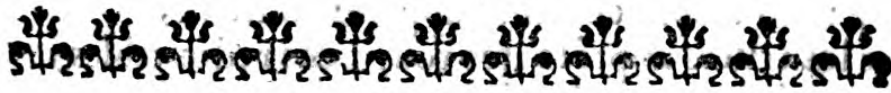
Madame , prévenons un malheur si funeste ,  
Du tems que je vous donne employez mieux le  
reste ,

*Tragedie.*

51

Icile en ce moment va paroître à vos yeux ,  
J'ai moi-même ordonné qu'on l'ameine en ces  
lieux.

Il vient.



S C E N E I I I .

APPIUS , ICILE , VIRGINIE ,  
CAMILLE , PISON ,  
GARDES .

APPIUS à *Icile.*

**D**Érobez-vous au coup qui vous menace,  
Icile , par vos soins meritez votre grace.

(à *Virginie*) Madame , songez-y , vous sçavez  
mon dessein ,

Il me faut dès ce soir son sang ou votre main.

Je fors pour un moment ; Gardes , qu'on se retire.



S C E N E I V .

ICILE , VIRGINIE ,  
CAMILLE .

VIRGINIE .

**V**ous avez entendu ce qu'il vient de nous dire.  
Cessons de nous flater , voici le jour affreux  
Où l'on va pour jamais nous separer tous deux.  
De notre heureux Hymen l'esperance est perduë ;  
Je ne puis qu'un moment jouir de votre vûë ;  
Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix  
Ce dernier entretien vient de m'être permis.

C ij

Je sçai que contre nous on met tout en usage ;  
 Même pour essayer d'ébranler mon courage ,  
 On a fait en passant étaler à mes yeux  
 De mon trépas certain l'appareil odieux ,  
 Et les tristes apprêts des tourmens redoutables ,  
 Dont la rigueur des loix punit les grands coupables :

Mais parmi ces objets , mon cœur , sans s'émouvoir ,

N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir ,  
 Madame , qu'il m'est doux de vous parler encore ,  
 De pouvoir attendrir la beauté que j'adore ,  
 Et de voir une fois au moins avant ma mort ,  
 Vos yeux donner des pleurs à mon funeste sort !  
 Car ne presumez pas que mon ame étonnée  
 Vienne vous conseiller un honteux hymenée.  
 Si le lâche Appius étoit digne de vous ,  
 J'oserois vous prier d'en faire votre Epoux ;  
 Je vous immolerois mon amour & ma vie ;  
 Je serois trop heureux de vous avoir servie ,  
 Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains  
 La suprême puissance , & le sort des Romains.  
 Ne pensez pas aussi que je vienne , Madame ,  
 Pour vous solliciter en faveur de ma flâme ,  
 Votre bonté pour moi feroit tomber sur vous  
 La fureur d'un Rival tout-puissant & jaloux.  
 Sauvez-vous. . . .

V I R G I N I E.

Arrêtez ; en ce malheur extrême ,  
 Je prétens désormais me conseiller moi-même ;  
 Je voi ce qu'il faut faire , & ne balance plus ,  
 Vos conseils & vos soins sont ici superflus ;  
 Je sçai par où finir vos maux & ma misère ,  
 Et dès ce même jour. . .

I C I L E.

Quoi ? que voulez vous faire ?

*Tragedie.*

53

Par où prétendez-vous nous pouvoir secourir ?  
Qu'avez-vous résolu, Madame ?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah Ciel !

VIRGINIE.

Le sort nous force à périr l'un & l'autre,  
Mais souffrez que ma mort précède au moins la  
vôtre ;  
Je le veux, votre cœur ne doit point l'envier,  
Le plus foible des deux doit mourir le premier ;  
J'ai du courage assez pour m'immoler moi-même,  
Et n'en ai point pour voir expirer ce que j'aime.

ICILE.

Ah renoncez ! Madame, à ce cruel dessein.  
J'en fremis. . .

VIRGINIE.

Vous tremblez, & vous êtes Romain !

ICILE.

Oùï, je tremble sans doute, & je vous le con-  
fesse,  
Mais mon cœur s'applaudit d'avoir cette foiblesse.  
Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais ?  
Ah, plutôt ! . .

VIRGINIE.

Le trépas fait mes plus doux souhaits :  
Mourons, puisqu'il le faut, genereux & fidelles,  
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;  
Servons de noble exemple aux siècles à venir,  
D'une foi que la mort n'aura pû de sunir ;  
Rempportons du Tyran une entière victoire,  
Mourons, & me laissant partager votre gloire,  
Faisons que l'univers déplore notre mort,  
Et forçons le Tyran d'envier notre sort.

ICILE.

Non, Madame, vivez... Mais le Tyran s'approche,

C iiij

Ç'en est fait, de ma mort l'instant fatal est proche,  
 Le suplice m'attend au sortir de ce lieu,  
 L'appareil est tout prêt, & pour jamais, adieu,  
 Je ne vous verrai plus... Mais je vous prie encore,  
 C'est le dernier souhait d'un cœur qui vous adore,  
 De vouloir...



## S C E N E V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE,  
 CAMILLE, FABIAN,  
 PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel succès aura votre entretien ?  
 Qu'avez-vous résolu ? parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'est donc là tout l'effet d'une telle entrevüe ?  
 C'est ainsi que pour moi vous l'avez résoluë ?  
 J'ai crû que par vos soins je recevrois sa foi.

ICILE.

Je n'ai pas seulement daigné penser à toi.  
 Comment t'es-tu flatté que pour sauver ma vie  
 Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ?  
 J'ai dû mieux employer un tems si précieux,  
 Qu'à servir d'un Tyran les desseins odieux.

APPIUS.

Ah, perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,  
 Punira de ton cœur l'audace criminelle ;  
 Rien ne te peut sauver, ç'en est fait.

Hâte-toi ,  
La mort n'a rien d'affreux ni de triste pour moi :  
Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie ,  
De ton amour jaloux excitera l'envie ;  
Je mourrai plaint , heureux , & sans être trahi ;  
Tu vivras criminel , malheureux , & hai.

VIRGINIE.

Cesse de te flatter ; en vain ta tyrannie  
S'attache à separer Icile & Virginie ;  
En vain d'un feu si beau tu veux rompre le cours,  
L'amour plus fort que toi nous rejoindra toujours.

APPIUS.

Oùi , vous serez unis... mais c'est vous faire gra-  
ce,

Il faut bien autrement confondre votre audace.  
Vous voulez m'irriter ; un trépas éclatant  
Est le suprême bien que votre amour attend :  
Mais vous vous abusez ; mon adroite colere  
Par un long châtiment cherche à se satisfaire :  
Je prétens que vos cœurs endurent chaque jour  
Mille tourmens divers , mille maux tour à tour ;  
Vous craindrez pour sa vie , il craindra pour la  
vôtre ;

Ainsi vous tremblerez sans cesse l'un & l'autre ,  
Et pourvû que l'effet repond à mes projets ,  
Vous mourrez mille fois sans expirer jamais.  
(aux Gardes.) Qu'on les ramene.

VIRGINIE.

Adieu , Seigneur.

ICILE.

Adieu Madame.





## S C E N E VI.

A P P I U S. *seul.*

C'En est fait banissons la pitié de mon ame ,  
 Ne songeons qu'à vanger le mépris. . .



## S C E N E VII.

A P P I U S , C L O D I U S.

C L O D I U S.

A H , Seigneur !

Plautie. . .

A P P I U S.

Eh bien ?

C L O D I U S.

Craignez sa fatale douleur.  
 On la voit en tous lieux , de Romaines suivie ,  
 A tous nos Citoyens demander Virginie.  
 Ces femmes , à l'envi , par de tristes accords  
 Expriment leurs regrets en des termes si forts ,  
 Qu'il semble que chacune ayant perdu sa fille ,  
 Déploie les malheurs de sa propre famille.  
 Les unes par des pleurs exhalent leur courroux ;  
 D'autres , pour animer le peuple contre vous ,  
 Poussent jusques au Ciel mille cris pitoyables ;  
 Plusieurs , pour éviter des disgraces semblables ,  
 Embrassent leurs enfans , & courent les cacher ,  
 Craignant que de leurs bras on les vienne arra-  
 cher :

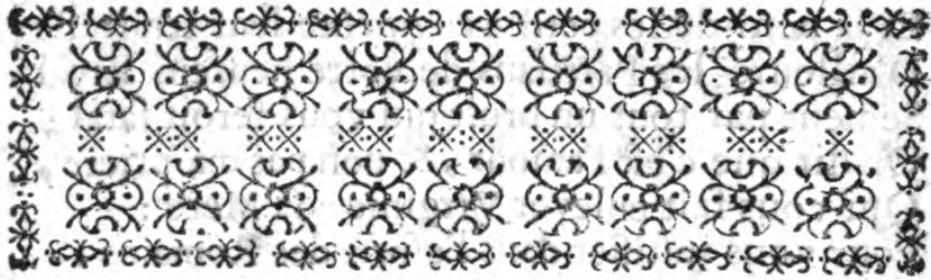
Enfin, à les sauver leur amitié s'empresse,  
Et la peur de les perdre augmente leur tendresse ;  
D'ailleurs les Partisans de votre heureux Rival,  
Sement par tout un bruit qui vous seroit fatal ;  
On dit que c'est l'amour, & non pas ma priere,  
Qui vous fait enlever Virginie à sa Mere :  
Pour vous justifier dans l'esprit des Romains,  
Il faut dès ce moment la remettre en mes mains,  
Attendant que ce bruit avec le tems s'efface.

A P P I U S.

Vien, sui-moi, nous verrons ce qu'il faut que je  
fasse.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

---

## SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.

Q Uoi ? l'on me traîne ici ! quel injuste projet... ?

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obéis à regret ,  
Madame ; mais... .

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime  
C'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime  
Il retient Virginie , & me fait arrêter !

PISON.

Madame , à cet effort il a dû se porter.  
Le soin de son salut l'a forcé d'y souscrire ,  
Il n'a pû s'en defendre , & j'oserai vous dire  
Que son cœur inquiet a long-tems balancé ;  
Mais d'un peril trop grand il s'est vû menacé.  
Vos pleurs étoient plus forts que les armes d'Icile,  
Déjà de toutes parts on voyoit dans la Ville  
Les femmes à l'envi sur vos pas s'assembler ;  
Déjà... .

PLAUTIE.

Quoi ! nos clameurs l'ont pû faire trembler ?  
Il craint notre douleur , dont les plus fortes ar-  
mes

N'ont été que des vœux , des soupirs , & des  
larmes ?

Mais voilà le destin des Tyrans tels que lui ,  
Ils traînent avec eux un éternel ennui ;  
Et c'est des justes Dieux un ordre legitime ;  
Que la crainte sans cesse accompagne le crime :  
Sa rage va sans doute éclatter contre moi.



S C E N E I I.

PLAUTIE , VIRGINIE , PISON ?  
FULVIE , CAMILLE.

VIRGINIE.

Fuyons , Camille , Ah , Ciel ! est-ce vous que  
je voi ,  
Madame ? quel dessein ici vous a conduite ?

PLAUTIE.

Mais toi-même , quelle est la raison de ta fuite ?  
Qu'a fait notre ennemi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

VIRGINIE.

Madame , mon Arrêt vient d'être prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu ?

VIRGINIE.

Le Tyran , sans égard pour sa gloire ,  
De ses derniers sermens oubliant la memoire ,  
A suivi les conseils de son funeste amour ,  
Et n'a pas de mon pere attendu le retour.  
Par son ordre tantôt conduite en sa présence ,

J'ai conçu les raisons de son impatience ;  
 J'ai jugé que l'excez d'un amour criminel ,  
 M'alloit abandonner au sort le plus cruel :  
 L'effet n'a point trompé mon présage sinistre ,  
 Appius m'a livrée à son lâche Ministre ,  
 Il a fait Clodius le maître de mon sort.  
 Pour éviter les fers , je ne voi que la mort ,  
 Il faut mourir , Madame , & que cette journée ,  
 Termine mes malheurs avec ma destinée.

P L A U T I E.

Quel funeste dessein ! N'est-il point de secours  
 Dieux tout-puissans? . . . . .

V I R G I N I E.

Les Dieux nous sont cruels & sourds.  
 Je n'espere plus rien ; & mon ame assurée ,  
 Au plus grand des tourmens est enfin préparée ;  
 Clodius me poursuit , des gardes furieux  
 Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux,  
 Vous allez voir , Madame , une troupe barbare...

P L A U T I E.

Ah ! quel spectacle encor pour mes yeux se pré-  
 pare ,  
 Ma fille ! je verrai de farouches soldats ,  
 Une seconde fois t'arracher de mes bras ?  
 Je t'entendrai gemir , & ma tendresse oisive . . . ?  
 Non , malgré leurs efforts , il faut que je te suive ,  
 En vain ces inhumains voudront nous séparer.

V I R G I N I E.

Madame , à cet effort il faut vous preparer :  
 Je conçois , par les pleurs dont votre amour  
 m'honore ,  
 Quelle vive douleur , quel chagrin vous devore ,  
 Et je ne voi que trop , qu'une tendre pitié  
 Vous fait de mes maux ressentir la moitié :  
 Cependant retenez vos soupirs & vos larmes ,  
 Au fond de votre cœur renfermez vos allarmes ,  
 Clodius va venir , faites un noble effort ,

De tous vos déplaisirs moderez le transport,  
 Nos regrets, les ennuis où nous sommes en proye,  
 D'un ennemi cruel redoubleroient la joye.  
 Ne permettez-donc pas que ses barbares yeux  
 Jouisent des douleurs de nos derniers adieux ;  
 Aussi-bien près de lui la plainte seroit vaine,  
 C'est l'amour d'Appius qui dans les fers m'en-  
 traîne.

J'avois tantôt prévu la rigueur de mon sort,  
 Et j'allois m'en sauver par une juste mort :  
 Vous n'avez pas voulu, vous vous êtes troublée.  
 Vos discours, vos soupirs, vos pleurs m'ont acca-  
 blée ;  
 Voyez le triste effet de vos funestes soins,  
 J'ai souffert plus long-tems, je n'en mourrai pas  
 moins,  
 Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage,  
 Je mourois libre alors, je meurs dans l'esclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeste secours.  
 Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours ?  
 Je me flattois. . . Mais, Ciel ! notre ennemi s'a-  
 vance.

VIRGINIE.

Madame, au nom des Dieux, évitez sa presence,  
 Laissez-moi seule, allez ; ne vous exposez pas  
 Aux affronts d'un perfide, aux transports des sol-  
 dats ;  
 Il ne reste plus rien, pour combler ma misere,  
 Que de voir leur fureur outrager une mere.

PLAUTIE.

Moi, que je t'abandonne en cette extrémité ?  
 Que j'aïlle loin de toi chercher ma seureté ?  
 Ah ! plutôt le trépas. . .





## SCENE III.

CLODIUS , PLAUTIE , VIRGINIE ,  
 FABIAN , PISON , FULVIE ,  
 CAMILLE , GARDES.

PLAUTIE à *Clodius*.

**T**U viens ici , perfide ?  
 Quel dessein criminel te conduit & te guide ,  
 Montre inhumain , viens-tu , me déchirant le  
 flanc ,  
 M'accabler , me ravir le plus pur de mon sang ?  
 Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave ;  
 Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens ici pour prendre mon esclave.  
 Cette fille est à moi , je suis son maître enfin :  
 Appius à mes loix a soumis son destin.  
 Gardes , qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie !  
 Leurs criminelles mains vont saisir Virginie.

*Aux Gardes qui veulent la saisir.*

Osez-vous ? . . .

VIRGINIE.

Arrêtez , ne portez point vos mains ,  
 Sur le sang glorieux des plus fameux Romains ;  
 N'approchez point de moi , je vous suivrai sans  
 peine

Dans le honteux état où le destin m'entraîne.  
 Trahie , abandonnée , en proie à vos fureurs ,  
 Je n'ai que ma vertu contre tous mes malheurs :

Mais elle me suffit , je puis tout avec elle.  
Adieu , Madame , adieu , votre douleur mortelle  
Ebranle ma constance , & me fait plus trembler  
Que l'approche des fers qui me vont acçabler.  
Prenez soin de vos jours , j'aurai soin de ma gloire ;  
J'ose esperer qu'un jour ma déplorable histoire ,  
Apprenant ma disgrâce aux siècles à venir ,  
Laissera de mon sort un digne souvenir ,  
Et fera confesser à la plus noire envie ,  
Que d'illustres Ayeux m'avoient donné la vie ,  
Adieu.

## P L A U T I E.

Je cours . . .

P I S O N *en l'arrêtant.*  
Souffrez . . .







## S C E N E I V.

PLAUTIE, FULVIE, PISON,  
GARDES.

PLAUTIE.

**Q**Uoi ? l'on m'ose arrêter ?  
 Inhumains , ç'en est trop , je ne la puis quitter.  
 Souffrez que dans les fers je suive Virginie ;  
 Sans ma fille je hais & mon rang & ma vie :  
 Par rage ou par pitié percez mon triste flanc ;  
 Après m'avoir ravi la moitié de mon sang ,  
 Achevez , repandez tout celui qui me reste :  
 Helas ! heureuse encore en ce moment funeste ,  
 Si je pouvois au moins , par une prompte mort ,  
 Arracher Virginie aux horreurs de son sort ,  
 Ou tourner sur moi-même , en m'exposant pour  
     elle ,  
 De son affreux destin l'influence cruelle !  
 Je ne puis la sauver , la suivre , ni mourir ,  
 Cruels , aucun de vous ne veut me secourir.  
 Mais que vois-je ! comment . . .





## S C È N E VI.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE,  
FABIAN, GARDES.

SEVERE.

**T**out a changé de face,  
Madame, vous verrez finir votre disgrâce ;  
Reprenez de l'espoir : déjà les Dieux plus doux  
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous.  
Icile est libre enfin, sa prison est forcée,  
J'ai vû par ses amis la garde dispersée,  
Et sans perdre de tems, les armes à la main,  
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin.  
Ils sont aux mains, Madame, & le Ciel équitable  
Fera perir sans doute un tyran detestable.  
De votre esprit troublé dissipez la terreur,  
Tout semble vous promettre un tranquille bon-  
heur.

Appius prévenu d'une aveugle furie,  
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie,  
Et resté presque seul, abandonné, troublé,  
Sous les efforts d'Icile il doit être accablé ;  
Contre tant d'ennemis il ne peut se deffendre.  
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre,  
Et de vous avertir, Madame, qu'en ces lieux  
Vous le verrez bien tôt venir victorieux.  
Je cours le retrouver.

PLAUTIE.

Non, je pretens vous suivre,

Courons, que j'aïlle voir la main qui nous déli-  
vre ;

Aussi-bien dans ces lieux on ne me retient plus ,

Je voi fuir à ce bruit mes Gardes éperdus ;

Allons. . . mais ç'en est fait, & mon ame ravie. . .





## S C E N E V I.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE,  
SEVERE.

ICILE.

Où, ç'en est fait, Madame, Appius est sans vie,  
Je viens de le punir, enfin tout est sauvé,  
Et déjà votre Epoux dans Rome est arrivé.

PLAUTIE.

Virginus!

ICILE.

Madame, on vient de me l'apprendre,  
Le bruit de son retour par-tout s'est fait entendre.  
Mais que fait Virginie, on ne m'en a rien dit,  
Elle seule sans cesse occupe mon esprit.

PLAUTIE.

Clodius escorté d'une troupe cruelle,  
S'en est saisi, Seigneur.

ICILE.

Ah! courons après elle;  
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Ro-  
mains,

Le traître Clodius soit puni par mes mains;  
Que je puisse goûter le plaisir & la gloire  
Que prepare à mon cœur une pleine victoire.





## SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE,  
EULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE à Icile.

**H**Atez-vous donc Seigneur... ( à Camille. )  
Que viens-tu m'annoncer ?  
Di-moi , que fait ma fille , où l'as-tu pû laisser ?

CAMILLE.

Votre fille ?

ICILE.

Apprens-nous , où faut-il que je vole ?  
Où sont mes ennemis , que mon bras les immole ,  
Que Virginie enfin ne les redoute plus ,  
Que j'aïlle.....

CAMILLE.

Modérez des transports superflus.  
Il n'est plus tems.

ICILE.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie .....

PLAUTIE.

Eh bien , qu'est-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie.

PLAUTIE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? Ah ! destin rigou-  
reux ,

Quel coup !

## I C I L E.

De tous mes maux voici le comble affreux,  
 Que puis-je craindre après ce que je viens d'ap-  
 prendre,  
 Grands Dieux!

## C A M I L L E.

Virginus venoit pour la défendre.  
 Au moment qu'il l'a vûë au milieu des soldats,  
 Ce spectacle cruel a retenu ses pas.  
 Il s'arrête, & du peuple il apprend que sa fille  
 Vient d'être pour jamais ravie à sa famille,  
 Qu'elle est soûmise aux fers du traître Clodius  
 Et sans doute exposée aux transports d'Appius.  
 A ce fatal recit, son desespoir extrême  
 Fait qu'il veut la sauver, ou se perdre lui-même;  
 Il attaque lui-seul plus de mille ennemis,  
 Le succes répond mal à ce qu'il s'est promis;  
 On le saisit d'abord, il se voit sans épée:  
 Hé que sert, a-t'il dit, à ma valeur trompée  
 L'inutile bonheur de mes autres exploits,  
 Puisque je suis vaincu cette dernière fois?  
 Mais, hélas! permettez, cruels, dans ma disgrâce,  
 Si je perds Virginie, au moins que je l'embrasse,  
 De cet embrassement la puissante douceur,  
 D'un cœur desesperé flatera la douleur.  
 On le laisse, il y court, la joint malgré la presse  
 Par ses embrassemens il marque sa tendresse;  
 Je le suis, & j'entens qu'elle lui dit: Seigneur,  
 Ah! donnez-moi la mort, & sauvez ma pudeur.  
 Virginus surpris admire son courage,  
 Il soupire à la fois & d'amour & de rage:  
 A tes desirs cruels, dit-il, puis-je obéir?  
 Mais ne t'obéir pas ce seroit te trahir;  
 Satisfaisons ton âme, & malgré ma foiblesse,  
 Dérobons ta pudeur au peril qui la presse,  
 Par un coup rigoureux prouvons notre amitié,  
 Montrons-nous inhumains par excès de pitié,

Et que tout l'Univers sachant que je suis pere,  
 Admire mon courage , & plaigne ma misere.  
 Après ces tristes mots , égaré , furieux ,  
 Il promene par tout ses regards curieux ,  
 Il voit, cherche avec soin, ah disgrâce imprévüe!  
 Un funeste coûteau se presente à sa vûë :  
 Il le prend , & poussé d'une indiscrete ardeur ,  
 De sa constante fille il veut percer le cœur :  
 Mais en vain pour ce coup son courage s'apprête  
 Quand il croit l'achever sa tendresse l'arrête :  
 Car à peine a-t'il vû le coûteau près du sein ,  
 Que la nature semble avoir glacé sa main :  
 Il demeure immobile à ce triste spectacle ,  
 On court , à son dessein chacun veut mettre obstacle ,  
 Virginie en tremblant voit venir ce secours ,  
 Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours ,  
 Elle se hâte alors de terminer sa vie ,  
 Se lance sur le fer , & d'une main hardie  
 Prend celle de son pere , & poussant le coûteau ,  
 S'en frappe , tombe , & s'ouvre un chemin au  
 tombeau.

## P L A U T I E.

Helas !

## C A M I L L E.

Virginus après ce sacrifice ,  
 De ce sang precieux demande la justice ;  
 Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté ,  
 Le fait voir aux Romains ; le peuple épouvanté ,  
 Fremit en regardant cette victime offerte ,  
 De tous les Decemvirs il conspire la perte ,  
 Il court de tous côtez vanger votre malheur ;  
 Clodius a déjà ressenti sa fureur ,  
 Et moi je suis venu en ce lieu vous apprendre  
 Les funestes horreurs que vous venez d'entendre :  
 Heureuse si ma mort avoit pû devancer  
 La douleur que je souffre à vous les annoncer !

**I C I L E.**

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë !  
Voilà cette union que j'avois attenduë !  
Mourons : mais d'une mort qui soit utile à tous,  
Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups.  
Allons , Madame , allons , & courons l'un & l'autre  
Faire parler par-tout ma douleur & la vôtre ;  
Allons , que mille morts marquent ce triste jour ,  
Puisque Rome l'exige aussi bien que l'amour.

**F I N.**



ARMINIUS.

# ARMINIUS,

TRAGEDIE.



## A C T E U R S.

**V**ARUS, Gouverneur de la Germanie, pour Auguste.

**SEGESTE**, Prince des Cattes.

**ARMINIUS**, Prince des Cherusques, accordé à Ismenie.

**SIGISMOND**, Fils de Segeste, accordé avec Polixene.

**ISMENIE**, Fille de Segeste.

**POLIXENE**, Sœur d'Arminius.

**BARSINE**, Confidente d'Ismenie.

**TULLUS**, Confident de Varus.

**SUNNON** } Capitaines des Gardes  
**SINORIX** } de Segeste.

Suite.

*La Scene est dans le Camp de Varus, près les Forêts de Teutberg, dans les Tentes de Segeste.*



# ARMINIUS,

TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

~~~~~

SCÈNE PREMIÈRE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.



Où, Sunnon, je le veux, je l'attens
de ton zèle,

Parle, trace à mes yeux la peinture
fidele

Des sentimens divers du Peuple &
des Soldats.

SUNNON.

Seigneur. . .

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.

Je sçai que le Traité que je viens de conclure,
De la plupart des miens excite le murmure ;
Que ne penetrant point dans mes justes desseins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains.

D ij

Je le sçai , dis le reste , il ne me faut rien taire.

S U N N O N.

Puisque vous m'ordonnez , Seigneur , d'être fin-
cere ,

Je ne vous cele point que de ce changement
Les Peuples étonnez cherchent le fondement.
Quoi , Segeste , dit-on , par qui la Germanie
Jusqu'ici des Romains brava la tyrannie ,
Qui de flots de leur sang couvrit nos Champs
vingt fois ,
Qui fit trembler le Tybre au bruit de ses exploits,
Ce Segeste aujourd'hui peut étouffer sa haine ,
Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine ?

S E G E S T E.

Jé fais plus. Du Senat je brigue la faveur ,
Son estime est pour moi le comble du bonheur ,
Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire , & Citoyen de Rome :
Je regarde ces noms comme un illustre prix.
Toy-même à ce discours tu me parois surpris :
Mais apprens les raisons de ce qu'on m'a vû faire ,
Et ne condamne plus une paix nécessaire.
Les Dieux me sont témoins que dans tous mes des-
seins ,

Me proposant pour but le salut des Germains ,
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire ,
J'ai combattu pour eux , & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans , par un heureux effort ,
Entre l'Empire & moi j'ai suspendu le sort :
Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine , ou du jeune Pompée ;
Et ses Chefs divisez par leurs propres fureurs ,
Nous laissoient aisément reculer nos malheurs.
Maintenant que par-tout regne une paix profonde,
Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le
monde ,

Devois-je attendre ici qu'il rassemblât sur nous

Tout l'effort, tous les traits de son vaste cour-
roux ?

J'ai cru devoir ceder, puisqu'un leger hommage
M'assuroit le repos, & détournoit l'orage.

Ce n'est pas que souvent un reste de fierté

Ne m'ait presque contraint de rompre le Traité :

Mais de mille Heros la perte encore éclate ;

Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithridate,

Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux ?

Etois-je plus puissant, étois-je plus heureux ?

J'ai sauvé mes Etats en finissant la guerre ;

Et quand je me soumets avec toute la terre,

J'obéis aux decrets des Dieux & du Destin,

Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

S U N N O N.

Je croi de cette paix les causes legitimes ;

Des Princes vos voisins vous suivez les maximes :

Cependant si je puis, en vous obéissant,

Vous opposer, Seigneur, un interêt puissant,

J'oserai dire encor qu'une immortelle gloire

Auroit à l'avenir transmis votre memoire,

Si voyant l'Univers par les Romains dompté,

Vous seul aviez joui de votre liberté.

Pour abattre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut-être ne faut-il que le bras d'un seul homme.

Vous l'avez dit cent fois. Eh ! qui pouvoit, Sei-

gneur,

Prétendre mieux que vous à ce suprême honneur ?

Rome s'affure en vain sur la foi des Oracles,

Les Mortels quelquefois y mettent des obstacles ;

Ils relevent un Trône, un Etat abattu,

Et font changer les Dieux à force de vertu.

Mais sans développer un si profond mystere,

Arminius croit-il ce Traité salutaire ?

Votre amitié confond vos droits avec les siens,

Vous l'allez confirmer par de plus forts liens ;

Bien-tôt en épousant la Princesse Ismenie,

D iij

Il verra sa famille avec la vôtre unie ;
 On dit que cet Hymen si long-tems différé
 A son retour ici doit être célébré :
 Déjà tous nos Soldats en preparent la Fête ,
 Déjà chacun s'attend. . .

S E G E S T E.

C'est en vain qu'on l'apprête.
 Cependant garde-toi de parler désormais
 D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour ja-
 mais.

S U N N O N.

Ciel ! Qu'entens-je , Seigneur ? Qui peut être la
 cause. . .

S E G E S T E.

Un obstacle invincible à cet Hymen s'oppose.
 Je le romps à regret ; je plains Arminius :
 Mais enfin j'ai promis Ismenie à Varus.
 Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
 Eleye ce Romain au dessus de nos Princes ;
 Il adore ma Fille , & son cœur amoureux
 Me presse chaque jour de les unir tous deux.
 Je m'y suis engagé , ma parole est donnée.

S U N N O N.

A ce discours , mon ame interdite , étonnée ,
 De soupçons differens se laissant agiter ,
 Ne sçait auquel , Seigneur , elle doit s'arrêter.
 Eh quoi ! par votre choix dès sa tendre jeunesse
 Arminius reçut la foi de la Princesse ,
 Il lui donna la sienne ; & jusques à ce jour
 Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour.
 De ce grand changement que faut-il que je pense ?
 Croirai-je qu'oubliant une longue alliance ,
 Par des conseils flatteurs réglant tous vos desseins,
 Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
 Pardonnez-moi , Seigneur : mais , Dieux ! que
 puis-je croire ?
 Quel sujet. . . ?

S E G E S T E.

Ne croi rien de funeste à ma gloire.

Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le seul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Cesar j'avois droit de préten-
dre,

Sans vouloir séparer nos communs interêts,
J'exigeai que ce Prince entrât dans cette Paix ;
Je dépêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendrait confirmer cette auguste alliance ;
Il différera pourtant : Je pressai ; mais en vain.
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin.
Mais pendant quatre mois sans daigner me répon-
dre,

Par ses retardemens je me suis vû confondre.
Les Romains me pressaient, & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le Traité commencé ;
Je l'ai conclu tout seul ; & ma Fille est le gage
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté, j'ai fait ma paix sans lui,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'hui,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon sang, mes amis, ma patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain ;
Et je deviens suspect, par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes soins sauvent du précipice.
Je suis même averti qu'il conspire en secret.
S'il arrive en ce Camp, il se perd, ç'en est fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me deffendre.
Je t'avouërai bien plus. Je croi que sans douleur
Je livrerois ce Prince à son dernier malheur.
Sa fortune, son nom, la gloire de sa vie,
Ont versé dans mon cœur une secreete envie
Qui me force à rougir de voir entre ses mains

Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.
 Cependant, quel que soit l'interêt qui me presse,
 Sa franchise, son rang, sa vertu, sa jeunesse,
 Le soin de mon honneur, un reste de pitié,
 Enfin le souvenir d'une longue amitié,
 Me porteroient peut-être à prendre sa défense :
 Mais je crains des Romains la haine & la vengeance.

Je voudrois que ce Prince inspiré par les Dieux,
 Bien loin de s'approcher s'éloignât de ces lieux.
 Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

S U N N O N.

Ah, Seigneur ! sur ses jours voudroit-on entreprendre ?

Il se confie à vous, vous l'appellez : Eh, quoi ?
 Vous verroit-on pour lui violer votre foi ?
 Laisseriez-vous. . . . ?

S E G E S T E.

Varus dans ce Camp est le maître.
 Arminius se perd s'il ose ici paroître,
 A moins que des Romains desarmant le courroux,
 Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
 Mais le soin de son sort me cause peu de peine ;
 Ma Fille seule, hélas ! m'inquiète & me gêne.
 Je viens de la mander, je l'attens en ces lieux ;
 Elle vient, laissez-nous. Que lui dirai-je, ô Dieux !



S C E N E I I.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

DE votre part, Seigneur, on est venu me dire
 Que vous aviez ici quelque ordre à me prescrire :

J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas ;
Que voulez-vous, Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Helas !
Que ne puis-je à jamais, ma Fille, vous le taire !

ISMENIE.

Vous soupirez, Seigneur ? Ciel ! quel est ce
mystere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moi ? grands Dieux ! Serois-je assez infortu-
née

Pour troubler le bonheur de votre destinée ?

Qu'ai-je pû faire ? hélas ! quel crime ai-je commis ?

SEGESTE.

J'en vous blâme point. Les Destins ennemis
Vous demandent, ma fille, un cruel sacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice ;
Ils contraignent ma main de vous porter les
coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez ; sur-tout consultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous votre cœur constant, inébranlable ?
Répondez-moi.

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir,
Sans foiblesse au trepas vous me verrez m'offrir.
Votre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire.
Expliquez-vous ; le Ciel a-t'il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par le

[fort :

Mais quand les dures loix vous auroient condam-
née ,

Croyez-vous que mon cœur vous eût abandon-
née ?

I S M E N I E.

Quel est donc cet effort ?

S E G E S T E.

Souvenez-vous au moins

Quels ont été pour vous mon amour & mes soins ;

Songez que de vos maux j'ai fremi par avance ,

Et que vous me devez entiere obéissance.

Je croi par ce discours vous devoir preparer

Au secret que je vais enfin vous declarer.

Dés vos plus jeunes ans vous esperez , ma Fille ,

De voir Arminius entrer dans ma famille :

Cependant à ce Prince il ne faut plus penser.

I S M E N I E.

Ah ! quel projet , Seigneur , venez-vous m'an-
noncer ?

Dans quel tems. . . ?

S E G E S T E.

Je vous plains ; comme vous , je soupire :

Mais Rome le défend , je ne puis l'en dédire.

D'autres raisons encor s'opposent à vos vœux ,

Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

I S M E N I E.

De ce coup imprévû justement confonduë ,

Dieux ! quelle horreur je sens dans mon ame éper-
duë !

Ah ! Seigneur , pardonnez dans cette extremité

Si j'ose m'expliquer avec sincerité.

Votre bonté pour moi bannissant la contrainte ,

M'a permis de tout tems de vous parler sans crain-
te.

Vous disiez que le sort n'attaquoit point mes
jours.

Eh ! cet Arrêt funeste en termine le cours ,

S E G E S T E.

Qu'entens-je? vous cedez à l'ardeur qui vous presse?

Ma Fille s'abandonne à toute sa foiblesse?
Quoi? loin de m'obéir, votre devoir trahi. . . .

I S M E N I E.

Eh! mon malheur ne vient que d'avoir obéi.
Arminius courant de victoire en victoire
En vain pour m'enflâmer faisoit parler sa gloire:
Ses soins pour moi, ses feux, & ses heureux combats

Lui gaignoient mon estime, & ne m'engageoient pas.

Souvenez-vous, Seigneur, que vous vintes vous-même

Joindre à ses vœux ardens votre pouvoir suprême,

Et par les justes droits que vous avez sur moi

A ce jeune Heros vous promîtes ma foi;

J'obéis sans effort: cet ordre legitime

Fit alors succeder la tendresse à l'estime:

Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, sans desespoir

Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir?

S E G E S T E.

Recevez mieux des loix prescrites par un pere;

Et bien loin de fremir d'un effort necessaire,

Montrez. . . .

I S M E N I E.

Ç'en est donc fait; & vous ne pensez plus
A vos engagements avec Arminius?

Vous avez oublié qu'avec mon hymenée,

A mon Frere, sa Sœur fut aussi destinée.

Des yeux de Polixene il a senti les coups.

Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.

Verra-t'elle. . . .

S E G E S T E.

Je sçai que Sigismond l'adore;

D vj

Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre ;

Et mon Fils par Cefar fait Chevalier Romain ,
Ne peut fans son aveu difpofer de fa main.

Mais ne penfons qu'à vous. Ce que je viens de dire

N'est pas la feule loi que je dois vous prefcrire ,
Et vous devez encore . . .

ISMENIE.

Eh ! que dois-je , Seigneur ?

Quoi , ne fuffit-il pas de bannir de mon cœur . . .

SEGESTE.

Non, il ne fuffit pas , & vous l'allez apprendre.
C'est peu pour vous de rompre une union fi tendre ,

Il faut encor fentir en faveur de Varus
Tout ce que votre cœur fent pour Arminius.
Ce Romain deormais ne fonge qu'à vous plaire ,
Voilà l'Epoux enfin que vous destine un Pere.
Fuyez Arminius ; & pour mieux m'obéir ,
Portez-vous , s'il le faut , jufques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juft murmure
Qui s'éleve en mon cœur contre une loi fi dure.
Quoi donc ? vous prétendez forcer des fentimens

Qu'ont affuré vos foins , l'habitude & le tems ?
Dès que j'ouvris les yeux , vos discours , votre zele

M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ;
Et moi , pour fatisfaire à vos premiers deffeins ,
Aimant Arminius , j'ay haï les Romains.

Seigneur , c'est bien affez de contraindre mon ame

De s'attacher fans cefse à combattre ma flâme ,
De perdre pour jamais un legitime espoir
Que j'avois trop conçu fur la foi du devoir :

Daignez vous contenter de cette obéissance,
Ne forcez point mon cœur à plus de violence,
Et croyez que c'est trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obéir à cette loi si dure,
D'un effort genereux votre vertu m'assure.
Varus vient. Vous sçavez quel est votre devoir,
Preparez-vous ma Fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

Quelle gêne!



SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE,
BARSINE.

SEGESTE.

JE viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre amour veut combler ma
famille :
Seigneur, elle est toujours prête à subir mes loix,
Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix.
Vous pouvez sans contrainte expliquer votre flâ-
me,
Je vous laisse, Seigneur.





S C E N E I V.

V A R U S , I S M E N I E , B A R S I N E .

V A R U S .

Vous vous troublez , Madame ;
 J'en connois les raisons ; on veut vous arracher
 Un Amant dès l'enfance à vos desirs si cher ,
 Un Amant si long-tems avoué par un Pere ,
 Jeune , charmant , enfin trop digne de vous
 plaire.

Mais c'est peu ; l'on vous offre encor un autre
 Epoux

Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.

Je serai le premier à me rendre justice ,

Mes soupirs sont pour vous un triste sacrifice :

Un Amant tel que moi ne doit point se flatter.

D'autres s'attacheroient à vous représenter ,

Traçant de leurs travaux une brillante histoire ,

Qu'un front ne vieillit point environné de gloire ,

Qu'un long amas d'honneurs , des exploits éclatans

Reparent quelquefois les injures des ans ;

Que c'est même à vos yeux un plus grand avantage

De charger de vos fers un captif de mon âge ,

Et d'embraser un cœur que les ans , la raison

Sembloient devoir sauver de ce fatal poison.

Cependant aujourd'hui je ne veux point , Madame ,

Prêter auprès de vous ces secours à ma flâme.

Je ſçai que dans un cœur plein de ſa paſſion
De ſemblables diſcours font peu d'impreſſion :
Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inacceſſi-
ble

Au bonheur des Germains ſe montrera ſenſible ;
Que le juſte deſir d'aſſurer pour jamais
A votre Pere , aux ſiens , l'abondance & la Paix ,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire :
C'eſt par là ſeulement que je pretens vous plaire.
Faites pour la Patrie , en donnant votre foi ,
Ce que je n'oſe encor vous demander pour moi.

I S M E N I E.

Helas ! puis-je , Seigneur. . . ?

V A R U S.

Non , arrêtez , Madame ,
Et ſuſpendez encor le deſtin de ma flâme.
Avant que me l'apprendre , attendez pour le
moins
Que mes profonds reſpects, que le tems, que mes
foins ,
Que mes ſinceres vœux , mes ardens ſacrifices
Puiſſent de mon Rival balancer les ſervices.
Sur-tout ne craignez point que j'aïlle contre vous
Solliciter un Pere , allumer ſon courroux.
Je ne veux employer ſa puïſſance abſoluë
Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vûë ;
Et je vais deſormais borner tous mes plaiſirs
De prévenir vos vœux & vos moindres deſirs.
Des graces de Ceſar j'ai comblé votre Pere ,
Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre
Frere :

Tout vous retracera mon amour , mes transports ,
Vous pourrez ſur mon ſort vous expliquer alors.
Adieu , Madame.



S C E N E V.

ISMENIE , BARSINE.

I S M E N I E.

O Coup ! ô disgrâce imprévüe !
Malheureuse !

B A R S I N E.

Quoi donc ?

I S M E N I E.

Ma mort est resoluë.

Mon Pere me condamne , il m'ôte Arminius.
Barsine , c'est vouloir que je ne vive plus.
Pere injuste ! pourquoi tyranniser ma vie ?
Puis-je aimer ou hair au gré de votre envie ?
Ne concevez-vous point , en m'imposant ces loix ,
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une
Déplorables effets de l'amitié Romaine ! fois !
Perisse Rome , objet trop digne de ma haine.
Toi , cher Arminius , qu'on arrache à ma foi ,
Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voi.
Reçois de mon amour mes jours que je t'immole :
Mais fuis loin de ces lieux , écarte-toi , cours , vole.
Si toujours à te voir j'ai borné mes souhaits ,
Maintenant je les borne à ne te voir jamais.
Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime ?
C'est le dernier malheur que j'aye à redouter ,
Courons , hazardons tout afin de l'éviter.
Faisons partir vers lui quelque ami plein de
zele.
Vien , Barsine.



SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

Apprenez une heureuse nouvelle,
 Madame, Arminius va paroître à vos yeux,
 Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
 Sigismond s'avancant dans la forêt prochaine,
 Est allé hors du Camp recevoir Polixene,
 Que le Prince son Frere a voulu devancer.
 J'ai cru que je devois venir vous l'annoncer,
 Pour être le premier à vous marquer mon zele.
 Madame, en d'autres lieux mon devoir me rap-
 pelle,
 Fy cours.



SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Qu'ai-je entendu ? Dans quel tems,
 justes Dieux !
 Allez-vous presenter mon Amant à mes yeux ?
 Quels malheurs, quels combats, quel spectacle
 barbare
 Ce funeste retour aujourd'hui me prépare ?
 De quel œil se verront mon Pere & mon Amant ?

Ah ! pouvois-je prévoir cet affreux changement ?
 Jusqu'ici les Destins propices & fideles
 Marquoient tous mes momens par des faveurs
 nouvelles :

Mais dans un seul instant leurs tyraniques loix
 Ont fait tomber sur moi tous les maux à la fois.
 Je ressens en un jour plus d'ennuis , plus d'allar-
 mes.

Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de char-
 mes

C'en est trop , justes Dieux ! & si votre rigueur
 Condamnoit les transports d'une innocente ar-
 deur ;

Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
 Des sensibles douceurs d'aimer & d'être aimée ,
 Hélas ! pour me punir n'étoit-ce point assez
 D'égalier mes douleurs à mes plaisirs passés ?

B A R S I N E .

Ah ! Madame , espérez . . .

I S M E N I E .

Que veux-tu que j'espère ?

Tu le vois mieux que moi , tout me devient
 contraire.

Mais c'est trop m'attendrir. Mes soupirs & mes
 pleurs

M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs.
 Courons donc à mon Frere apprendre ma disgr-
 ce :

Il m'aime , un sort pareil aujourd'hui le menace.
 Cherchons-le , puissions-nous accorder en ce jour
 Les devoirs opposez du sang & de l'amour.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Que fait Arminius, dis, l'as-tu vû, Barsine ?
 Attendra-t'il ici le fort qu'on lui destine ?
 De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir ?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir.
 En vain de votre part, à vos ordres fidelle,
 J'ai peint votre douleur, votre crainte mortelle;
 En vain à ce Heros j'ai prédit, j'ai tracé
 Les perils, les malheurs dont il est menacé :
 Constant dans ses projets, & toujours intrépide,
 Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
 Et croit que de Segeste ayant reçu la foi,
 Il peut paroître ici sans danger, sans effroi ;
 Qu'on respecte toujours, même pendant la guerre,
 Ce fameux droit des gens saint par toute la terre :
 Mais à l'heureux Cesar dût-t'il être immolé,
 Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens sa fermeté m'expose !

Il perira, Barsine, & j'en ferai la cause.
 Va, retourne vers lui, qu'il parte en ce moment,
 Je-le veux, je l'ordonne; & s'il m'aime ardem-
 ment,
 De son amour pour moi la marque la plus chere
 C'est de fuir les Romains, & Varus, & mon
 Pere.
 Qu'il ne s'obstine plus à demeurer ici;
 Cours, redouble tes pas.

BARSINE.

Madame, le voici.



S C E N E II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré votre défen-
 ce,
 J'ose jusqu'en ces lieux chercher votre presence.
 Quand Segeste s'obstine à me manquer de fo i
 Je viens voir si la Fille est plus juste pour moi :
 Enfin pour disposer de ma funeste vie
 Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie.
 S'ils peuvent sans regret consentir à me voir,
 Je n'abandonne point un legitime espoir :
 S'ils daignent me montrer leur tendresse ordinaï-
 re,
 En vain à mon amour tout le reste est contraire :
 Mais si d'intelligence avec mes ennemis, [mis;
 Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toujours per-
 Sans laisser aux Romains le soin de me poursui-
 vre,
 Madame, avec plaisir je vais cesser de vivre.

ISMENIE.

Dans un tems moins cruel, vous le sçavez, Seigneur,

J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur :

Mais, hélas ! la douceur d'une si chere vûë,

Par une juste crainte est ici suspenduë.

Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,

Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux ?

Où de votre Rival la puissance m'allarme ;

Où pour vous perdre enfin, tout conspire, tout s'arme.

Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas ?

Que venez-vous chercher ?

ARMINIUS.

Ne le sçavez-vous pas ?

Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,

Je ne pouvois sans vous vivre un moment encore.

J'ai volé vers ce Camp, plein d'amour & d'espoir.

Eh ! qui jamais, Madame, auroit osé prévoir

Le funeste dessein qu'a formé votre Pere ?

Je sçavois qu'engagé dans un parti contraire,

Ce Prince s'étoit joint avec mes ennemis :

Mais devois-je penser, qu'indignement soûmis,

Il n'eût point conservé des droits sur une Armée

A vaincre les Romains long-tems accoutumée ?

Qu'il reconnût ici Varus pour Souverain,

Et voulût vous forcer de lui donner la main ?

Pouvois-je soupçonner. . . .

ISMENIE.

Oùi, vous deviez tout croire

Des fureurs des Romains jaloux de votre gloire ;

Et ne deviez-vous pas sur-tout vous défier

D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer ?

Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste. . . ?

ARMINIUS.

Eh ! Madame, l'Amour raisonne-t'il si juste ?

J'esperois, & j'espere encore en ce moment,

De ramener Segeste à son premier ferment.

Vous le voyez, ce Prince évite mes approches,
Il ne soustiendra point ma vûë & mes reproches;
Rassurons-nous: bien-tôt, par un effort heureux...

ISMENIE.

Helas ! Seigneur, cessons de nous tromper tous
deux.

En vain vous vous flattez de regagner mon Pere:
Mais quand il changeroit, que prétendez-vous
faire ?

Seul contre les Romains armez contre vos jours;
Sans forces, sans soldats...

ARMINIUS.

Nous aurons du secours.

Oiii, Madame, apprenez que toute mon Armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre en-
fermée,

Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma presence & mon commande-
ment.

En divers petits corps ces troupes divisées,
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées:
Et passant par des lieux inconnus aux Romains;
Dans les eaux, dans les bois se traçant des che-
mins,

Après trois mois de soins, de perils, & de peines,
Se sont jointes enfin dans les forêts prochaines.

Madame, tout est prêt à marcher sous ma loi,
Votre frere conspire, & s'unit avec moi,
Je viens de lui parler: il ne voit qu'avec peine
Segeste adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuse Polixene à son cœur amoureux.

Un intérêt commun dans mes desseins l'engage,
Et nous allons tous deux.....

ISMENIE.

Ah ! quittez ce langage,

Un seul mot peut vous perdre, & ces funestes lieux

Pour observer vos pas ont peut-être des yeux,
Ne vous assurez point sur votre rang suprême,
Seseste prévenu, Seigneur, n'est plus le même;
Il ne connoît que Rome; & les droits les plus saints

Contre elle dans son cœur n'ont que des titres vains.

Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que j'endure,

Fuyez ce Camp fatal; l'amour vous en conjure,
Le plaisir que je sens tandis que je vous voi,
Cede à votre peril qui me glace d'effroi.

Partez je vous l'ordonne, & ne puis m'en défendre.

Les larmes que m'arrache un intérêt si tendre,
Prince, tant de soupirs ne vous font que trop voir
Que votre cœur faisoit ma joye & mon espoir,
Et je vous perds! aussi, dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reste du monde;
Tout est perdu pour moi. Si pourtant désormais
Je puis jusqu'à la mort former quelques souhaits
Je demande à l'amour, qu'il conserve en votre
ame

L'éternel souvenir du feu qui nous enflâme;
Que tandis que je vais vous tout sacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier;

Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,
C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquietude;
Helas! ce n'est pas trop. Allez, quittez ces lieux;
Dans ce dernier soupir, recevez mes adieux.

A R M I N I U S.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.
S'il faut vous perdre, hélas! que m'importe du
reste?

Madame, quelque sort qui me soit préparé,

Je dois l'attendre ici d'un visage assuré.
 Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse,
 J'aille loin de vos yeux expirer de tristesse ?
 Vous livrer à Varus ? Ah ! s'il me faut mourir,
 Que ce soit pour la gloire , & pour vous conquérir.

Quel ordre , quel départ ! Dieux , quand je l'envisage ,

Je fremis , & je sens chanceler mon courage. ⁴
 Quoi , j'irois , pour sauver de misérables jours ,
 Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
 Errer desespéré de contrée en contrée ,
 Et portant dans mon cœur votre image adorée ,
 Sans cesse dévoré d'inutiles souhaits ,
 Vous chercher en tous lieux , & ne vous voir jamais ?

Quoi , j'irois loin de vous languir sans espérance,
 Sans trouver un moment d'intervalle à l'absence ;
 Tandis que mon Rival content , favorisé ,
 Jouïroit du bonheur qu'on m'auroit refusé.
 M'en préserve le Ciel ; qu'ici plutôt je meure.
 Vivre dans ces horreurs , c'est mourir à toute heure.

Vous le connoissez trop , retenez donc vos pleurs,
 Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs.
 Laissez-moi voir Segeste , il doit ici se rendre ,
 Je vais frapper son cœur par l'endroit le plus tendre ;

Je vai l'encourager , rappeler à ses yeux
 Sa parole , son sang , ses exploits glorieux.
 Il se rendra peut-être , & me fera justice.
 Mais dût-il de mon sang hâter le sacrifice ;
 Fidele à mon amour , fidele à mon país ,
 L'un & l'autre par moi ne seront point trahis.
 Que Segeste en fureur s'arme contre ma vie ,
 Je n'aime fortement que vous , & ma Patrie.
 J'en atteste les Dieux : le coup me sera doux ,

Qui

Qui me fera perir & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Helas! à quels malheurs. . . Mais j'apperçois mon
Pere.

Ah! Prince, gardez-vous d'allumer sa colere;
Sur tout souvenez-vous durant votre entretien,
Qu'aujourd'hui votre sort décidera du mien.

Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeste.*

Fais-moi fléchir ce courage barbare,

O Ciel!



SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON,
SINORIX.

SEGESTE à Sunnon, & à Sinorix.

A M'obéir, Gardes qu'on se prépare
Executez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laissez-moi, ne suivez point mes pas.



SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *assis.*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après six mois d'absence,
Seigneur, le sort répond à mon impatience.
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour.

E

Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source
 Tant d'obstacles divers ont retardé ma course
 Que malgré mes efforts & mon empressement,
 Je n'ai pu l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

S E G E S T E.

Seigneur, de vos desseins vous seul êtes le maître,

Et pour vos intérêts vous avez crû peut-être
 Qu'il falloit négliger mes utiles avis :
 Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis.
 Je n'examine point quelle raison puissante
 Vous a fait refuser une paix importante ;
 Cependant, je l'avouë, après vos longs refus,
 Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

A R M I N I U S.

Vous ne m'attendiez plus ! O Ciel ! pouviez-vous
 croire

Qu'un ferment solennel sortît de ma memoire ?
 Que je pusse le rompre, & vous manquer de foi ?
 Mais, vous justifiez l'état où je vous voi.
 Quel vous laissai-je hélas ! quel aujourd'hui vous
 êtes !

Ma raison se confond, à voir ce que vous faites.
 Segeste, ce Heros que nous admirions tous,
 Dont la valeur, le nom, faisoit tant de jaloux,
 Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
 Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres.
 Vit-on jamais, grands Dieux, un semblable re-
 tour,

Et nos neveux, Seigneur, le croiront-ils un jour ?

S E G E S T E.
 De tout ce que j'ai fait j'ai pesé l'importance,
 Seigneur, & j'ai suivi les loix de la prudence.
 Ce sont des changemens où les Princes, les Rois,
 Se portent par raison plutôt que par leur choix.
 Ils considerent peu quel ferment les engage ;
 Ils consultent leur foi moins que leur avantage ;

Et réglant leur parole aux caprices du sort ,
 Fléchissent sous les loix qu'impose le plus fort.
 Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonore ,
 Et si vous l'ignorez , vous êtes jeune encore ,
 Vous l'apprendrez, Seigneur ; & peut-être qu'un
 jour

Vous vous en servirez vous-même à votre tour.

A R M I N I U S.

Ah ! pour me détourner de ce funeste exemple ,
 Il suffit qu'aujourd'hui , Seigneur , je vous con-
 temple.

Où sont tous vos emplois , votre Cour , vos gran-
 deurs ? [leurs

On vous commande ici , vous commandiez ail-
 Vous faisiez le destin de toutes nos Provinces ,
 Vous serviez de modele à nos Chefs , à nos
 Princes ;

Vous étiez aimé , craint , renommé , souverain ;
 Vous n'êtes aujourd'hui qu'un Citoyen Romain ;
 Et vous sacrifiez à ce titre sans gloire ,
 Ces noms toujours suivis d'une longue memoire.

S E G E S T E.

Et cet abaissement doit me combler d'honneur.
 Tous ces noms éclatans ne flatent point mon
 cœur,

Ma puissance me gêne , & cesse de me plaire
 Lorsque de mes sujets elle fait la misere ;
 Et pour leur assurer un sort , des jours heureux ,
 J'embrasse leur destin , & suis sujet comme eux ;
 Voilà ce qu'on appelle Amour de la Patrie ,
 Et non de vos pareils l'indiscrette furie.
 Vous sacrifiez tout au soin de votre rang ,
 Des peuples malheureux vous prodiguez le sang ,
 Et votre ambition d'un faux zele animée
 Achete de leur vie un peu de renommée.
 Quel bonheur dans la guerre ont trouvé nos
 Etats ?

De quoi leur ont servi nos sieges , nos combats ?
 Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes.
 Les Temples ruinez , les Provinces desertes ,
 Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans ,
 Les massacres cruels des Femmes , des Enfans ,
 Les campagnes par tout languissantes , steriles ,
 La faim , les fers , la mort , le pillage des Villes ,
 Ce sont là les effets par la guerre produits ,
 Et de votre fierté les déplorables fruits.
 Les peuples cependant ne respirent qu'à peine ,
 Et votre amour pour eux est semblable à la haine.
 Pour moi , je ne veux plus de victoire à ce prix ,
 Je préfere la paix à ces tristes débris.
 La paix rend un Etat florissant , riche , illustre ;
 La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.
 Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers ,
 Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers.
 Ici le frere en pleurs redemande son frere ,
 Là le Pere son fils , ici le fils son Pere ,
 Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
 Lequel des deux partis est le plus malheureux.

A R M I N I U S.

Où Seigneur , j'avoüerai que souvent la victoire
 Nous vend cher ses faveurs , empoisonne sa gloire ;
 Que la Paix a des biens plus solides , plus doux :
 Je l'aurois recherchée enfin autant que vous
 Avec un ennemi moins fier & moins terrible :
 Mais la paix avec Rome est un joug infailible ;
 Et sous les noms flatteurs d'amis , ou d'alliez ,
 Elle asservit les Rois , & les foule à ses pieds.
 Du moment qu'avec elle un Traité nous engage ,
 Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage ,
 Et dès leurs jeunes ans arrachez de nos bras ,
 Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas.
 Sur le moindre projet de quelque autre alliance ,
 Ne voit-on pas sur nous tomber sa défiance ?
 Avant que rien refoudre , il faut prendre sa voix ,

Et jusqu'à notre Hymen tout dépend de son
choix.

Mais c'est peu. De nos jours arbitre souveraine,
Lorsqu'elle nous proscriit, notre perte est cer-
taine.

Son barbare Senat, sans foi, sans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié;
Des Princes qu'elle craint la plus legere offence
Attire sans retour les traits de sa vengeance,
Et sa fausse clemence, en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix sous ses loix est un bonheur funeste,
Elle me fait horreur, le Peuple la deteste.

Les Germains, des trésors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour se la conserver, & tout sexe, & tout âge,
De tout tems parmi nous a prouvé son courage.
Les femmes dans les Camps, auprès de leurs
époux,

Méprisent les dangers, & s'exposent aux coups.
Sans foiblesse, sans art, sans parure éclatante,
Leur pompe est leur vertu, leur Palais une Tente;
Leurs fils dans le travail, dans la guerre formez,
Dès le flanc de leur Mere y sont accoûtumez.

Ces Enfants-nez guerriers au milieu des allarmes,
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des
armes,

Ils en font tous leurs jeux. Ah! pouvez-vous,
Seigneur,

Sous un joug odieux enchaîner leur valeur?

S E G E S T E.

Eh! qu'a-t'il d'odieux ce joug où je l'enchaîne?

Rome n'a plus pour nous de mépris ni de haine,

Elle nous traite en fils, & ne distingue plus

Nos peuples & les siens unis & confondus.

Elle regle nos mœurs; sa prudence en separe

Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare;

Elle enseigne à cherir , à respecter les loix ,
 A faire des vertus le veritable choix ;
 Elle épanche pour nous ces tresors que la guerre
 A portez dans son sein des deux bouts de laterre ;
 Ses bontez envers nous éclatent chaque jour ,
 Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

A R M I N I U S.

Eh , quoi ? vous rendez-vous à ces fausses tendres-
 ses ?

Voyez , voyez les fers cachez sous ses caresses :
 Pour imposer le joug au grand cœur des Ger-
 mains ,

Rome change à present de route & de dessein.
 Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
 De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'allar-
 mes ,

Elle a toujours trouvé , quand on a combattu ,
 Valeur contre valeur , vertu contre vertu :
 Elle veut aujourd'hui par un chemin contraire
 Achever ce qu'encore la force n'a pû faire ,
 Et cherche le secours de ces feintes douceurs ,
 Qui ne manquent jamais d'abuser les grands
 cœurs.

Mais , Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre,
 Vous blâmez mon parti , je condamne le vôtre ;
 Il est tems de finir ce fâcheux entretien ,
 Qui porteroit trop loin votre esprit & le mien.
 Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
 D'Ismenie à mon sort joigne la destinée ;
 Vous me l'avez promise , & dès nos jeunes ans
 Nous sommes engagés par de communs sermens.

S E G E S T E.

Ma fille ! Quoi, Seigneur , y pensez-vous encore ?
 Se peut-il

A R M I N I U S.

Si j'y pense ! Ah , Seigneur ! je l'adore,
 Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

S E G E S T E.

Elle n'est pas pour vous , Seigneur , d'assez haut
prix.

Songez que cet Hymen blesseroit votre gloire.
Vous, épouser ma fille ! ah ! pourroit-on le croire ?
Voulez-vous jusques-là profaner votre main ,
Vous qui méprisez tant un Citoyen Romain ?
Je le suis , & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain , je reconnois un Maître.
Seigneur , portez ailleurs vos soupirs & vos feux,
Cent Reines brigueront votre main & vos vœux.

A R M I N I U S.

Seigneur , n'insultez point au malheur qui m'ac-
cable ,

Ne desesperez point un Prince déplorable.

Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

S E G E S T E.

Je vous fers en effet , & fais ce que je doi ?

Seigneur , à d'autres noeuds ma fille est destinée ;

L'Etat où je me vois regle son Hymenée ;

Enfin , pour son Epoux j'ai fait choix d'un Ro-
main ,

Et Varus dans ce Camp doit l'épouser demain.

A R M I N I U S.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime ,

Ce Rival perira , fût-ce Cesar lui-même.

S E G E S T E.

Nous n'apprehendons point vos funestes projets.

A R M I N I U S.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.

Je ne vous dis plus rien , adieu , Seigneur ; peut-
être

Le tems & le succès vous le feront connoître.





S C E N E V.

S E G E S T E *seul.*

LE succès, ne sera que malheureux pour toi.
 L Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.



S C E N E VI.

V A R U S , S E G E S T E .

V. A R U S .

Q U'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on
 attendre . . . ?

Mais, quoi? quel est ce bruit que je ne puis com-
 prendre . . . ?

Qui cause ce tumulte & ces cris confondus?

S E G E S T E .

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.

A notre feureté sa perte est nécessaire.

Hâtons-nous, ou craignons sa fureur temeraire;

Perdons sans balancer ce mortel ennemi;

On ne doit jamais nuire & hair à demi.

Seigneur, je suis instruit de toutes ses pensées,

Par des Lettres des siens à lui-même adressées;

Sinox a surpris celui qui les portoit,

Elles sont en mes mains; ce Prince se flatoit

D'attaquer notre Camp, d'enlever Ismenie;

Assurons-nous la paix aux depens de sa vie.



S C E N E V I I.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS
se défendant au milieu des Gardes,
 SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH, traîtres! achevez, percez, percez mon sein;
 Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la
 main?

Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie,
 Sans m'exposer encore à tant d'ignominie?

Voyant Segeste.

Te voilà. Tu n'as plus ni parole ni foi,
 Segeste, par ton ordre on attende sur moi.
 Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui t'ar-
 rête,

Et tu veux aux Romains faire un don de ma tête?
 Digne emploi d'un Héros qui durant quarante
 ans,

A rempli l'Univers de ses faits éclatans!

(à Varus.) Mais toi qui vient jouir de toute ma
 disgrâce,

Toi, dont le front déjà du trépas me menace,
 Magnanime Varus, pensés-tu m'étonner?

J'avois juré ta mort, tu peux me la donner,
 J'entendrai sans fremir l'Arrêt le plus severe;
 Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point jouir de ta douleur,
 Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
 Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire,
 Je veux que de ton sort le Senat délibere;
 Lui seul te jugera. Cependant ne crois pas

E V

Que la pitié me touche, & retienne mon bras.
Ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même.

Ismenie a ta foi, tu l'adores, je l'aime;
Comme Chef des Romains je te dois condamner,
Mais comme ton Rival je te veux épargner,
Pour assurer ma gloire, & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

A R M I N I U S.

Détrompe-toi, Varus, & sois moins genereux;
Précipite ma mort si tu veux être heureux.
D'un Rival tel que moi la vie est importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
L'exemple en est commun; mais sois seur qu'à
mon tour

Je balancerai moins à te priver du jour.

V A R U S.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendant maître
A tes yeux sans secours me forcent de paroître,
Tu pourras ou me perdre, ou me sauver; & moi,
Sans prévoir l'avenir, je fais ce que je doi.

S E G E S T E.

Je ne scaurois souffrir, Seigneur, qu'il vous outrage,
Qu'on l'ôte.

A R M I N I U S.

De Segeste est-ce-là le langage?

Regarde en quels malheurs tu t'es précipité?
Voi de nous deux enfin qui doit être imité.
Tu respectes Varus, tu le crains; je le brave:
Je ne parle qu'en Roi, tu parles en esclave;
Et captif, desarmé, je suis plus Souverain,
Que tu l'as été les Armes à la main.

V A R U S.

Laiſſons un libre cours à sa douleur mortelle,
Seigneur, un ſoin preſſant en d'autres lieux m'appelle.

Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon , appliquez-y vos soins ,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins ,
Sur-tout souvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

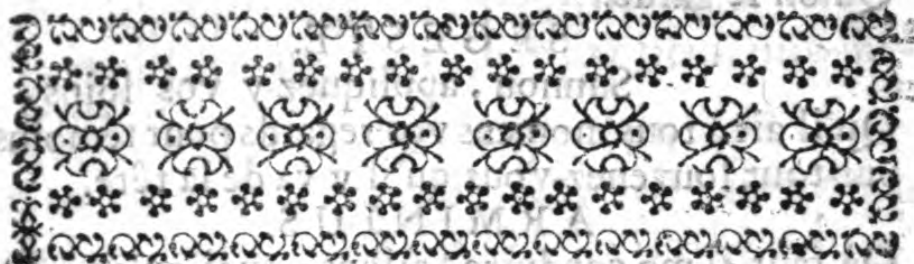
Où faut-il me conduire ? allons ; quoi qu'on m'ap-
prête ,

Je défie à la fois le sort & les Romains.

Iustes Dieux ! vous sçavez les malheurs que je
crains.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APPRENS-moi donc, Barsine, où l'on garde
mon frere,
Que j'aie lui prouver une amitié sincere,
Et m'acquitter vers lui du plus juste devoir...

BARSINE.

Vous fera-t'il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon osera-t'il enfreindre
L'ordre exprés...

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre.
Etrangere en ce Camp, sans secours, sans soldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats.
Loin de pouvoir defendre un Prince qu'on op-
prime,
Je cours offrir à Rome une double victime ;
Suivre le sort d'un frere, adoucir son ennui,
Le plaindre, le servir, & mourir avec lui.

BARSINE.

O Ciel ! auriez-vous pris un dessein si funeste ?

P O L I X E N E.

En puis-je former d'autre; & quel espoir me reste
 Du sein de nos Etats on m'amène en ces lieux,
 Sous l'appas, sous la foi d'un Hymen glorieux;
 Je me flatte qu'ici dès long-tems attendue,
 La joye en tous les coeurs doit regner à ma vûë;
 Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour,
 Qu'ai-je trouvé? Je vois que dès le premier jour,
 Segeste me traitant en mortelle ennemie,
 Par le dernier mépris me couvre d'infamie;
 Pour un trône promis me prepare des fers,
 Et joint de ma peine aux yeux de l'Univers.
 Mais, hélas! ce n'est point ce qui me desespere,
 Je sens moins mes malheurs que les perils d'un
 frere;

Et de quel frere encor! Pour loier ses exploits,
 La Renommée à peine a-t'elle assez de voix.
 Lui seul a des Germains fait revivre la gloire,
 Et sous leurs Etendarts ramené la victoire.
 On le livre aux Romains, sans doute il va perir.
 Dieux! n'est-il point de bras prompts à le se-
 courir?

Laissez-vous tomber cette tête proscrire,
 Vous, Soldats tant de fois triomphans à sa suite,
 Et vous, Peuples, du joug sauvez par sa valeur,
 Ne défendez-vous point votre heureux défen-
 seur?

B A R S I N E.

Où, Madame, espérez qu'un secours favora-
 ble...

P O L I X E N E.

Eh! qui voudroit servir ce Prince déplorable?
 Qui voudroit de ses maux avoir quelque pitié,
 Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié,
 Quand ceux que l'amour même engage à sa dé-
 fense,
 Semblent passer pour lui jusqu'à l'indifférence?

Sigismond, Ismenie, ont oublié tous deux
 Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
 Leur voit-on rien tenter pour assurer sa vie ?
 Ah ! de leur souvenir je suis aussi bannie.
 Prennent-ils quelque soins de flatter ma douleur ?
 L'infortune du frere est commune à la soeur.
 Helas ! dans tous les cœurs quel changement je
 trouve ?

Par quel destin fatal, Dieux, faut-il que j'éprouve
 Que nos cruels malheurs glacent dans un seul
 jour

L'amitié la plus forte, & le plus tendre amour ?

B A R S I N E.

Cet injuste soupçon offense l'un & l'autre,
 Madame, leur douleur est égale à la vôtre,
 Les larmes d'Ismenie en ce même moment
 A son Pere irrité parlent pour son Amant ;
 Sigismond a juré de sauver votre frere...
 Mais il vient, apprenez si son cœur est sincere.



S C E N E II.

SIGISMOND, POLIXENE,
 BARSINE.

SIGISMOND.

Q Uel est votre dessein ; venez-vous dans ces
 lieux,

Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
 Je n'ose me flater que ma seul presence
 Puisse de vos ennuis calmer la violence.
 Si pourtant votre amour étoit égal au mien...

P O L I X E N E.

Ah ! Seigneur, finissez cet étrange entretien.
 Quel tems choisissiez-vous ? La triste Polixene

N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine ;
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour ,
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous ? ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire ;
Je deteste Varus , je tremble pour mon frere.
Je vois l'un Souverain , l'autre persecuté ,
Jugez de ma douleur dans cette extremité ;
Si je dois m'occuper d'une inutile flâme.
Mais quand l'amour encor regneroit dans mon
ame ;
De quoi me serviroit ce vain amusement ,
Seigneur , doit-on aimer lorsqu'on n'a plus d'a-
mant ?

SIGISMOND.

De ce fatal discours que faut-il que je pense ?
Me soupçonneriez-vous... Mon esprit en balance ,
Ne sauroit...

POLIXENE.

Non , Seigneur , je ne vous connois plus ,
J'en ai jamais aimé l'Esclave de Varus.

SIGISMOND.

Juste Ciel ! votre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez , Seigneur , quand vous souffrez
un Maître.

Où , lorsque je vous vois , en vain je veux cher-
cher

Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit si cher.
L'amour m'assure en vain que vous êtes le même ;
Ah ! j'en vois malgré lui la difference extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand , glorieux ,
Cette grace , ces traits , qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui soutenoit jadis la fierté Germanique ,

Ce courage élevé ; cette noble grandeur ,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur.

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice.
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse.
De tout . . .

POLIXENE.

Helas ! Seigneur , pendant ce vain discours ,
De mon frere peut-être on va trancher les jours ,
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre . . .

SIGISMOND.

Calmez votre douleur , ne craignez rien encore ,
Madame , & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir ;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere :
Mais j'en laisse le soin au Prince votre frere ,
Il parlera ; Madame , & vous convaincra mieux .



SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND,
POLIXENE, SUNNON,
BARSINE.

POLIXENE.

Ciel , que vois-je ? est-ce vous ? en-croirai-je
mes yeux ,
Seigneur ? & quel secours , quelle main pitoyable
Finit en vous sauvant le tourment qui m'accable ?
A qui dois-je mon frere , & qui me l'a rendu ?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moi-même étonné , confondu .
Gardé près de ces lieux , tout plein de mes disgraces ,

De mes fiers ennemis rappelant les menaces,
 Préparé par avance aux cruautés du fort,
 J'attendois à toute heure une sanglante mort ;
 Lorsque Sunnon entrant, j'ai lû sur son visage
 De quelque grand dessein l'infaillible présage :
 Hâtons-nous, m'a-t'il dit, Seigneur, & suivez
 moi,

Du salut de vos jours fiez-vous à ma foi.
 Je le suis. Nous trouvons une route secrète,
 Qui jusques dans ces lieux guide notre retraite ;
 De la nuit qui survient l'heureuse obscurité
 A si bien secondé notre temerité,
 Que je vous vois, enfin ; le reste je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout osé pour vous, Seigneur, je dois encore
 Remettre entre vos mains l'instrument glorieux !
*Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon,
 & la lui rend.*

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux.
 Ce n'est pas tout. Du Camp sortez en diligence,
 Prenez en lui, Seigneur, une entière assurance,
 Il est instruit de l'ordre, & connu des Soldats ;
 Allez, ne craignez rien, & bien-tôt sur ses pas
 Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zèle pour moi votre ame est enflâmée !
 Puis-je jamais payer des soins si genereux ?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux,
 Prince, puisque c'est vous qui me rendez mon
 frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez l'implacable colere
 De Segeste aveuglé des Romains furieux...

SUNNON.

Il n'est pas tems encor de fortir de ces lieux ;
 Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture,

Rendent en cet instant votre fuite moins feure,
 Attendons, qu'oubliant leurs penibles travaux,
 Dans les bras du sommeil ils cherchent le repos,
 Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée.

SIGISMOND.
 Oui, par votre conseil je change de pensée,
 Et je vais avec soin observer le moment
 Où vous pourrez, Seigneur, vous sauver seure-
 ment.

Moi-même dans ces lieux je viendrai vous reprendre.

(à Polixene.) Vous, auprès de mon Pere, il est
 tems de vous rendre,
 Madame, par vos pleurs vous sçaurez l'abuser.

POLIXENE.
 J'y cours; vous, pour leur fuite, allez tout dis-
 poser.

Adieu, Seigneur; le Ciel secondant mon envie,
 Puisse-t'il par nos soins assurer votre vie.



SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS,

Vous, qui pour mon salut travaillez avec eux,
 Qui plaignez le destin d'un Prince malheu-
 reux;

Ami, de qui le zele à ma perte s'oppose,
 J'admire vos bontez, & j'en cherche la cause.

Quel charme à me servir vous a rendu si prompt?

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigismond?
 C'est lui qui relevant ma naissance commune,
 Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune;

Qui pour vous assurer mes soins ; & mon se-
 cours ,
 M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours .
 Déjà mon cœur pour vous craignoit un coup fu-
 neste ,
 J'étois presque ébranlé , le Prince a fait le reste ;
 Et quels que soient les noms qu'on me peut im-
 poser ,
 Vos vertus , vos exploits me sçauront excuser .
 Suivez , Seigneur , suivez l'ardeur qui vous ani-
 me ,
 Dans le sang des Romains courez laver mon cri-
 me ;
 Des Peuples asservis courez briser les fers ,
 Vangez-les des mépris , des maux qu'ils ont souf-
 ferts ;
 Forcez tous les Germains enfin , de reconnoître
 Que si Sunnon pour vous devient perfide & trai-
 tre ,
 Sa trahison sauvant son pays abbatu ,
 Mérite leur estime , & le nom de vertu .

ARMINIUS.

Oùï , laissez-moi le soin d'une juste vengeance .

SUNNON.

Mais , Seigneur , si le Ciel trahit notre esperance ?
 Que sert de vous flatter ? Je vois de toutes parts
 Mille perils divers s'offrir à mes regards ;
 La fuite de ce Camp paroît si difficile . . .

ARMINIUS.

N'importe , je mourrai satisfait & tranquile ,
 Si je puis expirer les armes à la main ,
 Et si mes derniers coups versent du sang Romain .



S C E N E V.

ARMINIUS, ISMENIE,
SUNNON.

ISMENIE.

VOUS êtes libre enfin, Seigneur ; & Polixene
M'apprenant votre sort vient d'adoucir ma
peine.

Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senti
percer ?

Non, nul autre que moi ne sçauroit le penser.

A peine je respire, abattue, interdite...

Mais grace au Ciel, je voi tout prêt pour votre
fuite,

Vous vivrez... Mais hélas ! plus d'Hymen, plus
d'espoir ;

Pour jamais aujourd'hui je cesse de vous voir,

Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchirai le sort & votre Pere,

Je vais, puisqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux ;

Mais bientôt en vainqueur je reverrai ces lieux ;

La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure,

Le sang de mon Rival lavera mon injure :

Varus & les Romains dans ce Camp égorgez,

Serviront de victime à mes feux outragez ;

Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?

Voulez-vous dans leur chute envelopper mon
Pere ?

Quel est votre dessein ? Ah Ciel ! prétendez-vous

Dans un Camp qu'il défend venir porter vos
coups ?

Vous verri-je au combat animez l'un & l'autre,
 Peut-être de sa main, peut-être de la vôtre
 Je fremis. C'est assez que nous l'osions trahir,
 Voulez-vous me forcer encore à vous hair ?
 Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.
 Quels que soient les affronts qu'il m'a fait au-
 jourd'hui,
 S'il se trouve au combat, je veillerai sur lui :
 Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire
 Que de sauver ses jours au dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos soins ne me rassurent
 pas ;
 Pourrez-vous retenir la fureur des soldats ?
 Je défens . . .

ARMINIUS.

Revoquez une loi si barbare,
 Ou redoutez les maux que Rome nous prépare ;
 Souffrez

ISMENIE.

Non, ç'en est fait, je n'y puis consentir,
 N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi, je ne veux plus partir.
 Je rentre dans les fers de votre injuste Pere,
 J'abandonne ma tête à toute sa colere ;
 Ce Prince, les Romains alterés de mon sang,
 De la derniere goutte épuiseront mon flanc,
 Vous le sçavez ; déjà ma perte est resoluë,
 Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émûë ;
 Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain
 D'un combat éloigné le peril incertain,
 Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
 Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
 Triste effet de mes soins ! je suis prêt à perir,

Et vous me deffendez de m'oser secourir !
 Mais que dis-je , grands Dieux ! quel espoir est le
 vôtre ?

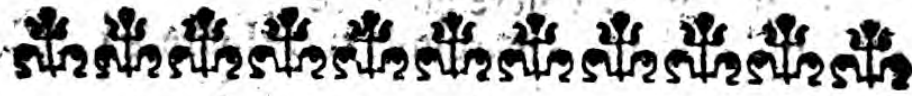
Voulez-vous vous jeter entre les bras d'un autre ?
 Vous donner à Varus ? & que de son bonheur
 Pour vous plaire je sois tranquille spectateur ?
 Non , non , n'esperez pas que mon obéissance
 Jusques à cet effort porte ma complaisance ;
 Votre fausse pitié m'éloigne de ces lieux ,
 Et moi je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux,
 J'y cours.

I S M E N I E.

Quelle fureur , quelle affreuse menace !
 Arrêtez... Tout mon sang dans mes veines se
 glace.

Amitié , sang , amour , je cede à votre effort
 Vous déchirez mon cœur ; qui sera le plus fort ?
 Qui... Je sens que l'amour plus fort que la nature,
 Du sang qui le combat surmonte le murmure ,
 Je me rends , & je laisse agir votre valeur.
 Entre mon Pere & vous j'ai partagé mon cœur :
 Mais un juste transport le fait panacher , l'entraîne
 Du côté de celui dont la perte est prochaine ;
 Et quand je prens parti , Seigneur , entre vous
 deux ;
 C'est pour le plus à plaindre & le plus malheu-
 reux.





S C E N E V I.

ARMINIUS, SIGISMOND,
ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame.

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence.

La nuit dant tout le camp fait regner le silence.

Allons, marchez Sunnon, & ne differons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas,

Revenez, triomphez, mais sauvez-moi mon pere.



S C E N E V I I.

ISMENIE *seule.*

Il part, que fera-t'il ? que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un rival vain-
queur,

Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur ?

Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire,

Brillant de cet éclat que donne la victoire,

Plein d'amour, à mes pieds, venir prendre mes
loix ?

Mais si je l'avois vu pour la dernière fois ?

Si du Ciel irrité la colere obstinée
 Par la finde ces jours marquoit cette journée ?
 Helas ! s'il perissoit en combattant pour moi ?
 Que d'horreurs ! tout-ici redouble mon-effroi.
 Peut-être sa victoire également funeste,
 En épargnant Varus fera tomber Segeste.
 Non, non, rassurons-nous. Mon Amant aujourd'hui

N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui,
 Il en triomphera sans accabler mon Pere.
 Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
 Segeste ; je t'honore, & les devoirs du sang
 Dans mon cœur agité tiennent le premier rang :
 Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine,
 Et l'Etat menacé d'une entiere ruine
 Fait revolter mon cœur contre un joug odieux.
 Segeste avec Varus, quelle union, grands Dieux!
 Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine,
 Separez ces objets & d'amour & de haine ;
 Que je puisse aimer l'un avec fidelité,
 Et voir immoler l'autre avec tranquillité.
 Mais on vient, c'est Barsine ; hélas ! que me veut-elle ?



S C E N E V I I I .

I S M E N I E , B A R S I N E .

B A R S I N E .

MAdame, c'en est fait, la fortune cruelle
 Retient Arminius dans ce Camp odieux.

I S M E N I E .

O ciel ! qn'entens-je ?

B A R S I N E .

A peine il sortoit de ces lieux,
 Qu'il

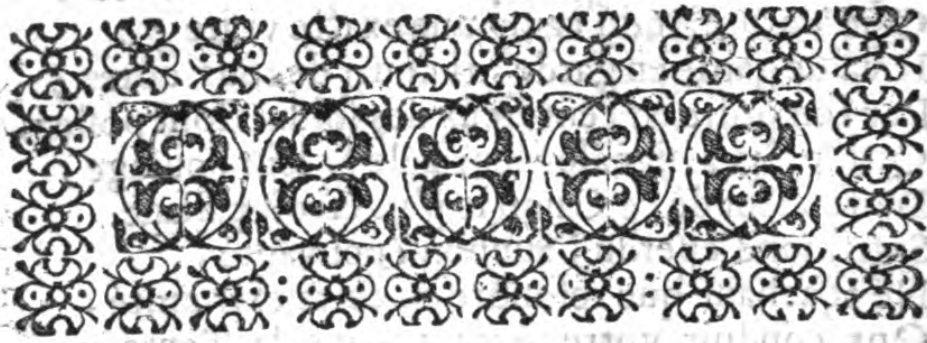
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
 Que Varus fait du camp une exacte visite ;
 Il va de garde en garde , il court de tous côtez ;
 Par son ordre en cent lieux des soldats sont postez,
 Qui prêts à signaler leur zele & leur courage,
 D'effendent de ce Camp le plus étroit passage.
 Sigismond éperdu , Sunnon épouvanté ,
 Ne sachant que résoudre en cette extremité ,
 Ont conduit votre Amant dans la Tente pro-
 chaine :

Mais enfin desormais leur entreprise est vaine.
 J'ai vû leur desespoir , ils ne se flattent plus
 De pouvoir hors du Camp conduire Arminius,
 La faite-cette nuit leur paroît impossible.

I S M E N I E.

Ainsi de ce Heros la perte est infaillible.
 A peine un seul instant , un peu d'espoir me luit,
 Que ma crainte redouble au moment qui le suit.
 Me faudra-t'il toujours trembler pour ce que
 j'aime ?
 Grands Dieux ! ah ! que plutôt je perisse moi-
 même ,
 Ne menagons plus rien : l'amour au desespoir
 Se fait de ses transports un souverain devoir.
 Allons trouver ce Prince , allons ; dans mes allar-
 mes ;
 Dans les pleurs que je verse il trouvera des char-
 mes ,
 Et je sentirai moins mes mortelles douleurs ,
 Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

V A R U S *seul.*

JE ne sçai que refoudre , & comment me con-
duire ;
Des ordres de César j'aurois voulu m'instruire.
Tullus que dès long-tems j'ai depêché vers lui ,
De Rome auprès de moi doit se rendre aujourd'hui ,
Qu'un moment paroît long à mon impatience !
Mais on vient , & je crois . . . Oûi , c'est lui qui
s'avance.





SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

Eh bien, Tullus, eh bien; qu'est-ce qu'on me prescrit?
Qu'ai-je à faire?

TULLUS *lui présentant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit;
Des ordres de Cesar instruisez-vous vous même,
Lisez, & connoissez sa volonté suprême.

VARUS *lit.*

*Je suis content des soins que vous prenez
Pour ranger les Germains sous mon obéissance;
Continuez Varus, & vous ressouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'est pas sans recompense.
Je n'ai qu'un ordre à vous donner;
Qu'Arminius par vous soit poursuivi sans cesse;
Employez pour le perdre & la force & l'adresse,
Je vous deffens de l'épargner.*

O Ciel!

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeste?
Plaignez-vous l'ennemi que l'Empereur deteste?

VARUS.

Je fonde sur sa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'ose des siens faire trancher le cours.
Arminius est cher à l'objet que j'adore,
J'en suis hai, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi jusqu'au dernier mo-
ment?

De quel front oserois-je aborder Ismenie,

F ij

Du sang d'Arminius ma main, encor rougie,
 Teint d'un sang si cheri voudroit-elle épouser
 Celui qu'innocent même elle ose refuser ?
 Ah ! sans trahir Auguste & la cause publique,
 Accordons ma tendresse avec ma politique ;
 En assurant ici les loix de l'Empereur,
 Assurons, s'il se peut, le repos de mon cœur ;
 Que par la main d'un autre Arminius perisse,
 Qu'Ismenie en pleurant ce sanglant sacrifice,
 Ne me reproche point la source de ses pleurs,
 Et porte son courroux & sa vengeance ailleurs.

T U L L U S.

Eh ! qui l'immolera, si vous lui faites grace ?
 Qui punira, Seigneur, sa criminelle audace ?

V A R U S.

Segeste avec plaisir prendra ce triste emploi,
 Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi :
 Ce jeune Chef par-tout suivi de la victoire,
 Des exploits de Segeste a surpassé la gloire ;
 Les peuples, les soldats charmez de sa valeur,
 L'ont honoré du nom de leur libérateur ;
 Tous couroient le chercher d'une ardeur em-
 pressée,
 Et Segeste déchû de sa grandeur passée
 S'est rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
 De le voir plus illustre & plus aimé que lui.
 Mais le voici.





SCENE III.

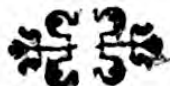
VARUS, SEGESTE, TULLUS,
SINORIX.

SEGESTE.

Seigneur, sur de justes allar-
mes
Tout le camp se prépare, & chacun prend les ar-
mes,
On vient de m'avertir que sur la fin du jour
Nos ennemis fortoient des forêts d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous: ils ont appris peut-
être
Les extrêmes perils; la prison de leur maître:
Ils craignent en ces lieux de voir trancher ses
jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à son secours.
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous résoudre?

V. A. R. U. S. à *Sinorix*.

Allez, qu'on me l'amene
Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas,
Que chacun au combat dispose ses soldats,
Je vous suivrai de près. Si l'ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.





S C E N E I V.

V A R U S , S E G E S T E .

S E G E S T E .

Q'avez-vous resolu , Seigneur ? vous flattez-
vous

De vaincre Arminius , de l'attacher à nous ?

V A R U S .

Je ne sçai , mais je vais du moins lui faire enten-
dre

Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre ;

Je vais lui presenter les supplices tout prêts.

Peut-être qu'à ses yeux paroissant de plus près ,

Leur funeste appareil malgré toute sa haine ,

Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

S E G E S T E .

Ah ! ne l'esperez pas. Ce farouche ennemi

A mépriser la mort n'est que trop affermi ,

Vous-même l'avez vû dans la guerre passée. . .

V A R U S .

Seigneur , les tems divers font changer de pensée ;

Le plus grand cœur s'effraye aux apprêts du tré-
pas :

Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats ,

Et vû d'un front serain la mort presque infailible ,

Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.

Un esprit enflâmé d'une noble chaleur ,

Poussé par la vangeance ou flatté par l'honneur ,

Occupé des moyens d'emporter la victoire ,

Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire ,

Et fait que le guerrier jaloux de l'acquérir

Vole après les dangers & s'expose à mourir ;

Mais ce même guerrier dans un état tranquille ,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile ,
D'une mort odieuse , & qu'il ne cherche pas ,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des combats :
Il fait voir sa foiblesse , il fremit , il murmure ;
L'esprit moins prévenu laisse agir la nature ,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

S E G E S T E.

Non, non , Arminius à tout ce qu'on prépare
Opposera , Seigneur , sa constance barbare.
Mais s'il ne se rend point , cessez de ménager
Un ennemi toujours prompt à vous outrager ;
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous ap-
prête ,

A ses troupes , Seigneur , faites porter sa tête.
Alors tout fléchira ; rien ne peut résister.

Qu'attendez-vous ? faut-il encore consulter ?

V A R U S.

Non , ne differons plus une vangeance juste ,
Allons , executons les volontez d'Auguste ,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux ,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

S E G E S T E.

Prononcez donc , Seigneur , l'Arrêt de son sup-
plice ,

De son sang à Cesar offrez le sacrifice ,
Commandez. Un seul mot. . . Mais sçachons. . .





S C E N E V.

V A R U S , S E G E S T E , S I N O R I X .

S I N O R I X .

A H , Seigneur !

S E G E S T E .

Eh bien ? Arminius . . . ?

S I N O R I X .

Apprenez un malheur
 Dont je fremis encore , & qui va vous surprendre ,
 Sunnon vous a trahi .

S E G E S T E .

Dieux !

V A R U S .

Que viens-je d'entendre ?

S I N O R I X ,

On ne le trouve plus . Dans l'ombre de la nuit
 Avec Arminius il s'est coulé sans bruit .
 Tous ceux qu'il commandoit , interdits & timides ,
 Abusez par ses soins , ignorent . . .

S E G E S T E

Les perfides !

Tous m'ont manqué de foi , je vai les punir tous ,
 A peine tout leur sang suffit à mon courroux ,
 Mille morts . . .





S C E N E VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND,
SINORIX.

SIGISMOND.

NON, Seigneur, connoissez le coupable,
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable,
Dans le sang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moi, j'ai tout fait, j'ai trompé vos des-
seins,
J'ai fait partir Sunnon, je l'ai pressé. . . .

SEGESTE.

Toi, traître ?
Tu trahis les Romains, & ton Pere, & ton Maî-
tre ?
Tu fers un ennemi par nos soins abbatu ?
Qui te le fait servir contre nous ?

SIGISMOND.

Sa vertu,
Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on renom-
me,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le soin de votre honneur, mon amitié pour lui,
Tout m'a sollicité de lui servir d'appui.
Eh, quoi ? pouvois-je voir ce Prince magnanime,
Des Romains, de Varus, devenir la victime,
Et vos mains se souiller de son sang précieux,
Consacré par les loix, par son rang, par les
Dieux ?

Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie
Perdre son défenseur contre la tyrannie ;

F V

Et Polixene en proye à ses vives douleurs ,
 Me demander son frere , & m'accabler de pleurs ?
 J'ai rempli mon devoir , Seigneur , faites le vôtre ,
 Je sauve une victime , & vous en livre une autre.
 Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé ,
 Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vengé ;
 Versez , versez du sang : mais changez de victime ,
 Répandez tout le mien sans scrupule & sans crime ,
 Si j'avois craint la peine , & l'horreur du trépas ,
 Du Prince Arminius j'aurois suivi les pas :
 Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
 Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables.

Au gré de votre haine ordonnez de mon sort ,
 Je ne m'en plaindrai pas : trop heureux si ma mort
 D'un reproche honteux sauvant votre memoire ,
 Aux dépens de ma vie assure votre gloire.

S E G E S T E.

Oùii , lâche , tu mourras , puisque tu me trahis.

V A R U S.

Ingrat , quelle fureur agite vos esprits ?
 Où puisez-vous l'excès de cette haine injuste ,
 Vous , de tant de bienfaits honoré par Auguste ,
 Comblé par le Senat de graces & d'honneurs ?

S I G I S M O N D.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
 Lorsqu'à m'en accabler votre Senat s'applique ,
 Dans ses fausses bontez je voi sa politique ;
 Et ces fiers ennemis devenus complaisans ,
 Me font , plus que leurs coups , redouter leurs
 presens.

Eh ! qu'ai-je affaire , ô Dieux ! de la grandeur
 Romaine ?

Que me sert-elle , hélas ! si je perds Polixene ?
 Oiii , Cesar , si par toi je m'en voyois priver ,
 Quand sa perte à ton rang me devoit élever ,
 Dans mon cœur indigné de cette recompense

La haine tiendrait lieu de la reconnoissance.
 Eh quoi ! tous tes presens , ta liberalité ,
 Me pourroient-ils jamais payer ma liberté ?
 J'aurois des fers dorez ; mais je serois esclave.
 Je ne puis rien souffrir qui me gêne , ou me brave ,
 Et ne connois pour maître en terre , & dans les
 Cieux ,
 Que la vertu , l'honneur , la justice & les Dieux.

V A R U S.

Pourquoi venez-vous donc , ame ingrate & per-
 fide ,
 Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous
 guide ?
 Quel charme , quel dessein vous conduit parmi
 nous ?

S I G I S M O N D.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous ,
 D'apprendre de plus près ce grand Art de la guer-
 re
 Qui vous a fait dompter presque toute la terre ;
 D'en joindre la pratique à ce que nous sçavons ,
 Et de vous vaincre un jour par vos propres le-
 çons.

V A R U S.

Juste Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
 Sçaurois-je assez punir ce discours temeraire ?
 Rendez graces au sang dont vous êtes sorti.

S E G E S T E.

Il n'est plus de mon sang s'il quitte mon parti.
 Fait Citoyen Romain, j'en ai pris les maximes ;
 Mon fils n'est plus mon fils , traître , couvert de
 crimes.
 Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin ;
 Je le suivrai , Seigneur , & de ma propre main ,
 Immolant sans pitié ce fils lâche & rebelle ,
 Je sçaurai me couvrir d'une gloire immortelle ,
 Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané ,

Et meriter le nom que vous m'avez donné.

V A R U S.

Quoi ! Seigneur...

S E G E S T E.

Punissons ma coupable famille.

Dans ce fatal moment je hais jusqu'à ma fille ;
Sans doute elle est complice , & du moins , de ses
vœux

Elle a favorisé son Amant malheureux.

Je veux que l'Univers étonné du supplice...



S C E N E V I I.

V A R U S , S E G E S T E , S I G I S M O N D ,
I S M E N I E , P O L I X E N E , S I N O R I X ,
B A R S I N E .

P O L I X E N E .

Arrête , Pere aveugle , & voi ton injustice ,
Épargne tes Enfans , & de ton fier courroux ,
Sur Polixene seule épuise tous les coups.
L'amour dans Sigismond a vaincu la nature ;
Et si tu veux punir l'auteur de ton injure ,
C'est moi : voi dans mes yeux le souverain pou-
voir

Par qui ton fils forcé s'oppose à ton espoir.
Ne délibère plus , me voilà toute prête ,
Je m'offre à ta fureur. Mais qu'est-ce qui t'arrête ?
A me donner la mort faut-il t'encourager ?
N'oses-tu te baigner dans un sang étranger ,
Toi qui voulois verser celui de ta famille ?
Ou peut-être crains-tu de punir une fille ?
Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius ,

Segeſte, ſouviens-t'en ; toi , penſes-y , Varus ;
 J'ai mêmes ſentimens , même cœur que mon
 frere ,

Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire :
 Si je ne puis verſer du ſang dans les combats ,
 Je puis par mes diſcours animer les ſoldats ,
 Et ſuivant les transports de l'ardeur qui m'entraîne ,

Contre Rome en tous lieux faite éclater ma haine,
 L'inspirer à cent Rois abuſez ou ſoumis ,
 Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

S I G I S M O N D.

Helas ! que faites vous ? eh voulez-vous, Madame,
 Ebranler mon courage , intimider mon ame ?
 Je m'offrois à la mort ſans trouble , ſans douleur ,
 Ah ! venez-vous. . . ?

P O L I X E N E.

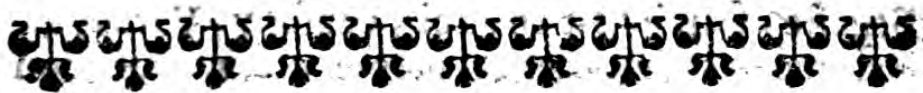
Je viens partager ton malheur.
 Puisqu'un ſaint nœud n'a pû lier nos deſtinées ,
 Que par la mort au moins elles ſoient enchainées,
 Que tu ne vives pas un inſtant après moi ,
 Que je ne pouſſe pas un ſoupir après toi.

V A R U S.

Quel diſcours ! quel deſſein ! enfin , que puis-je
 faire ?

Faut-il. . . ?





S C E N E VII.

VARUS , SEGESTE , SIGISMOND ,
POLIXENE , SINORIX ,
TULLUS .

TULLUS .

Votre présence est au camp nécessaire,
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui poussent jusqu'ici le nom d'Arminius.
Il vient fondre sur nous & malgré la nuit sombre,
De ses troupes , Seigneur , on découvre le nombre :
Nos Chefs & nos soldats au combat préparez
N'attendent que l'emploi que vous leur donne-
rez ;
Tous à l'envi . . .

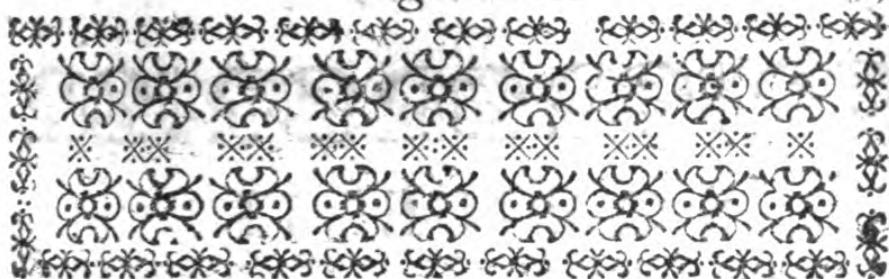
VARUS .

Marchons ; venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrâce .

SEGESTE .

Je vous suis . Sinorix , gardez ce criminel ,
Ce rebelle chargé du courroux paternel .
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste ,
Si je l'épargne après sa trahison funeste .

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

NE sçaurons-nous jamais quel fera notre
fort?

Cet état incertain est pire que la mort.

Helas! chacun de nous, tremblant pour ce
qu'il aime,

A peine en ce moment se souvient de lui-même.

De ce fatal combat que je crains le succès :

J'y vois de toutes parts de sinistres effets :

Ou mon Pere expirant, ou mon ami sans vie,

Et peut-être sa mort de la vôtre suivie.

Quel supplice, grands Dieux! où me vois-je
réduit?

ISMENIE.

O courroux! ô rigueur du Ciel qui nous pour-
suit!

Que de soupirs perdus! que d'inutiles plaintes!

Toujours des soins nouveaux & de nouvelles
craintes :

Est-ce-là le bonheur que j'avois attendu?

Mais Barsine revient.



S C E N E II.

SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

Parle, n'as-tu rien vû ?
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire
entendre.

J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards ;
Je n'ai pû rien connoître, & ma timide vûe
Dans mille objets affreux s'est d'abord confondue.
Les clameurs des soldats mourans, ou renversez,
Les cris des combatans, les plaintes des blesez,
Le carnage, le sang, l'horreur, le bruit des ar-
mes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes lar-
mes ;

Je n'ai pû soutenir ce spectacle sanglant ;
J'ai frémi, j'ai couru vers ces lieux en tremblant,
Où des soldats Romains la joye & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flattons donc plus, notre perte est cer-
taine,
Votre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Helas, Madame !

POLIXENE.

Eh quoi ! Prince vous soupirez ?
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?
Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse,
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse ?

Je la cache à vos yeux, pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler ;

Je vous cache la mienne, ah ! cachez-moi la vôtre,
Rassurons-nous plutôt, aidons-nous l'un & l'autre.

Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
Lorsqu'on fait son bonheur d'un mutuel amour :
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye :
Nous mourrons satisfait ; vous de moi, moi de vous ;

Nous n'avons ni soupçons, ni mouvemens jaloux,
Cher Prince, notre sort est plus doux qu'il ne semble,

Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Où, dans votre malheur vous êtes trop heureux.
Un semblable destin attire tous mes vœux :
Mais moi, de mon Amant absente, séparée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,

Je ne sçaurois, hélas ! pour flatter mon ennui,
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui.
Et quoyque chez les morts je m'appête à le suivre,

J'aurai le déplaisir d'avoir pû lui survivre.
O Dieux ! en cet instant peut-être que Varus

Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
 Peut-être de soldats une troupe barbare
 Foule sa tête auguste, ou du corps la sépare,
 Et portant sur un Dard ce trésor précieux,
 En fait à tout le Camp un trophée odieux.
 Juste Ciel! quel objet! Mais j'apperçois mon Père,
 Et je vois dans ses yeux éclater sa colere;
 C'en est fait, n'attendons qu'un trepas rigoureux.



S C E N E III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE,
 POLIXENE, BARSINE,
 SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

Traîtres, les Dieux cruels ont exaucé vos
 vœux.

Du sang de mes Soldats & des Troupes Romaines
 Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines:
 Mais de ce grand succez vous ne jouïrez pas;
 Et loin que son triomphe ait pour lui des appas,
 Lui-même il pleurera, du moins j'ose le croire,
 L'avantage fatal de sa triste victoire,
 Puisqu'il perd aujourd'hui, pour nous avoir dé-
 faits,

Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
 Varus encor suivi des restes de l'Armée,
 Soutient d'Arminius la valeur enflâmée;
 Il l'arrête, & je viens pour vous enlever tous
 Aux vœux d'un ennemi qui ne cherche que vous.
 Venez, venez à Rome, où Varus vous envoie,
 Je vais vous y mener, & je sens quelque joye
 A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs

Honorera bientôt ma fuite de ses pleurs.
 Gardes, qu'on les conduise, allons, c'est trop at-
 tendre,
 Marchons.



S C E N E I V.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE,
 POLIXENE, BARSINE, SINORIX,
 TULLUS, GARDES.

TULLUS.

IL n'est plus tems, & songez à vous
 rendre,
 Seigneur, tous mes Soldats sont dispersez, ou
 morts,
 Arminius me suit, tout cede à ses efforts,
 Et Varus animé d'un genereux courage
 Vient de mêler son sang au reste du carnage.
 S E G E S T E.

Il est mort !

TULLUS.

Oùi, Seigneur, en Heros, en Romain,
 Et bravant l'injustice, & les coups du destin ;
 Après avoir trois fois, par des faits incroyables,
 Soutenu des Germains les assauts redoutables,
 De ruisseaux de leur sang inondé les fillons,
 Et presque renversé leurs épais bataillons,
 Il voit de toutes parts ses troupes fugitives,
 Et ne peut rassembler ses Legions craintives ;
 Alors demeuré seul, encore il se deffend,
 Et fait sentir la crainte aux Vainqueurs qu'il at-
 tend :

Ils n'osent l'aborder, sa fierté les étonne ;
 Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,
 Et honteux de se voir par lui seul arrêtez,
 Lui pouffent à l'envi cent coups précipitez ;
 Son sang coulé aussitôt, il le voit, & rappelle
 De sa force épuisée une force nouvelle :
 C'est assez, a-t'il dit, ah ! ne permettons pas
 Que mes jours soient tranchez par d'indignes Soldats ;

Sur-tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
 De devoir au Vainqueur le reste de ma vie.
 Il se frappe à ces mots ; mortellement blessé
 Sur un monceau de corps il tombe renversé ;
 Et ce coup à jamais consacrant sa memoire,
 Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

S E G E S T E.

Ah ! Varus ; que je plains, que j'admire ton sort !
 Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort ;
 Je jure ainsi que toi de fuir l'ignominie
 De tenir du Vainqueur une importune vie.
 Mais, avant qu'achever le dessein que je prens,
 Faisons un sacrifice à tes manes errans :
 Que ces perfides cœurs que le destin me livre,
 Dans la nuit du tombeau soient forcez de te suivre ;

Que sans égard enfin du sexe ni du rang,
 De tous trois à mes yeux on répande le sang ;
 Que j'y mêle le mien ; qu'Arminius ne trouve
 Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve ;
 Qu'il ne rencontre ici, pour fruit de ses Exploits,
 Que son ami, sa sœur, sa Maîtresse aux abois ;
 Et pour vanger les maux où son bonheur m'expose,

Qu'il plaigne mon trepas par les horreurs qu'il cause.

Frappez Gardes... Mais Dieux ! le voici ce Vainqueur.

Ah ! que mon bras du moins seconde ma fureur.

Que je meure...

SIGISMOND.

Ah, Seigneur ! quel dessein ? quelle envie ?

ISMENIE.

Arrêtez...

SEGESTE.

Quoi, cruels ; vous menagez ma vie ?
 Vous m'osez desarmer ; & vous voulez enfin
 Qu'Arminius soit seul maître de mon destin ?



S C E N E V.

SEGESTE, ARMINIUS,
 SIGISMOND, ISMENIE,
 POLIXENE, BARSINE,
 SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
 La Fortune en tes mains met le sort de Segeste !
 Tu sçais de quelle ardeur j'ai poursuivi tes jours ;
 Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours ;
 Vange-toi sans scrupule, & prens une victime
 Dont la perte est utile, & la mort legitime.

Frappe ; perce ce cœur qui n'attend que tes coups,
 ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux.
 Vos derniers attentats, vos cruelles injures
 Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures,
 Pour me porter sans peine à vous donner la mort ;
 Et je ne doute point, si la rigueur du sort
 Vous eût par ma défaite abandonné ma vie,
 Que déjà vos fureurs ne me l'eussent ravie.
 Que n'avez - vous point fait aujourd'hui contre
 moi ?

Ce n'étoit pas assez de me manquer de foi ?
 Sans égard pour les droits que ma naissance
 donne ,

Vous avez attenté jusques sur ma personne ;
 Et de vos fers honteux osant charger mes mains ,
 Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains.
 L'Univers étonné du bruit de mon offense ,
 Ne le fera pas moins d'apprendre ma vengeance.
 D'un mot je puis vous perdre , & je suis offensé ;
 N'y pensons plus , Seigneur , oublions le passé ,
 C'est moi qui vous en prie. Enfin de ma victoire
 Je ne veux d'autre prix , je ne veux d'autre gloire
 Que le charmant espoir d'être de vos amis ,
 Et le parfait bonheur de me voir votre fils.
 Craignez moins de Cesar la puissance funeste ,
 Combattons seulement , je vous répons du reste ,
 En vain vous avez crû que fidele aux Romains
 La victoire par-tout seconde leurs desseins ;
 Que contre leurs efforts rien ne nous peut def-
 fendre ;
 Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre ,
 Vous venez de les voir expirer sous mes coups ,
 Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
 Mais dussions-nous perir , Seigneur , pour la pa-
 trie ,
 Mourons libres du moins , s'il faut perdre la vie :
 Un malheur éclatant est toujours glorieux ;
 Souûtenons notre gloire , & laissons faire aux
 Dieux.

S E G E S T E .

Vaincu , desesperé , que pourrois-je répondre !
 Prince , tous vos discours ne font que me confon-
 dre ,
 Je ne m'attendois pas à ces soins genereux ,
 Et si vous vous vangiez serois-je plus heureux ;
 Joüissez à loisir des fruits de la victoire ,
 Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.

Tragedie.

143

Quand vous me découvrez vos nobles sentimens,
Ma honte & ma douleur croissent à tous momens,
Epargnez ma foiblesse, & loin de votre vûë
Laissez-moi devorer le chagrin qui me tuë.

A R M I N I U S.

Suivez-le, Sinorix, & veillez sur ses jours.
Madame.....

I S M E N T E.

Non, Seigneur, je vole à son secours,
Permettez.....





SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE,
ISMENIE, SIGISNOND,
BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous suis, venez, allons, Madame,
Remettre par nos soins le calme dans son ame.
Malgré son desespoir, malgré tout son courroux,
Le tems & nos respects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de vanger mon-outrage,
De m'ouvrir jufqu'à vous un glorieux passage;
Varus est mort, enfin les Romains font-défaits,
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes fouhairs;
De mes libérateurs reconnoiffons le zele,
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

F I N.

ANDRONIC.

ANDRONIC.

TRAGEDIE.



A C T E U R S.

COLOJEAN PALEOLOGUE,
Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Trebisonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON,

MARCENE, } Ministres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprès de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, }
GELAS, } Officiers des Gardes de
l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

*La Scene est à Constantinople, autrefois Bisance,
dans le Palais de l'Empereur.*



ANDRONIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.



Uoi, malgré nos chagrins & notre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à
Marcene ?

A moi ? Me dis-tu vrai ? Puis-je le
croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, Seigneur, & bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,

Pour contraindre un moment le courroux qui
l'enflâme ?

Après que si long-tems soigneux à m'offenser ,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser ,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance ,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Bisance ?
Pour moi , je l'avoïerai , dans ma haine affermi ,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi ;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire ,
Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant ; & pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme. . . .

C R I S P E.

Le voici.



S C E N E II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je
prétendre

Crispe se retire & l'on continue.

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ;
Et que de vos soupçons interrompant le cours ,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes dis-
cours ?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrète :
Mais dans quelque embarras où ce discours me
jette ,

Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moi ;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,

Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte :
Depuis plus de vingt ans , vous le sçavez , Sei-
gneur ,

Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empe-
reur :

Il partage entre nous son cœur & sa puissance ,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.
Du rang que vous tenez , confus , desespéré ,
Pour vous en dépoüiller j'ai cent fois conspiré ;
Et vous que contre moi pouffoit la même envie ,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie :

Jene craignois que vous , vous ne craigniez que
moi ,

Et puisqu'il faut ici parler de bonne foi ,
C'étoit avec raison que jaloux l'un de l'autre ,
Vous craigniez mon pouvoir , que je craignois
le vôtre ,

Puisque chacun de nous estimant son Rival ,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal :
Persuadez tous deux , en voulant nous détruire ,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant prêts de finir ,
L'Empereur a pris soin de les entretenir :
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que notre
zele ;

Chacun de nous étoit un Ministre fidelle ,
Dont les yeux attachez sur un seul ennemi ,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi ;
Ainsi , tant qu'ont duré nos haines mutuelles ,
L'Empereur a joiü du fruit de nos querelles ,
Il faut les terminer , le jour en est venu.
L'Etat de cette Cour , Seigneur , vous est connu :
Depuis près de deux mois qu'en épousant Irene ,
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne ,
Qu'enlevant la Princesse à son fils malheureux ,
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds ;
Andronic tout entier se livre à la colere ;

Et si dans ses transports il épargne son Pere ,
 S'il le respecte encore , ah ! croyez que sur nous
 Il en fera tomber les plus funestes coups :
 Il impute à nos soins sa triste destinée ,
 Il croit que pour résoudre un second hymenée
 Enfin pour en former les injustes liens ,
 L'Empereur a suivi vos conseils & les miens.
 Nos perils sont égaux , nos craintes sont commu-
 nes ,

Seigneur , associons nos cœurs & nos fortunes ,
 Et pour nous maintenir , hâtons-nous de dresser
 Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

M A R C E N E .

Je ne sçai si je puis avec quelque assurance ,
 Seigneur , de vos discours bannir la défiance :
 Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter ,
 Nous sommes seuls ; enfin , qu'aurois-je à redouter ?
 Quand vous m'accuseriez , votre seul témoignage
 Ne peut contre ma foi donner le moindre ombra-
 ge ,

Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
 Je vais donc vous répondre , & vous ouvrir mon
 cœur.

Seigneur , de vos avis je voi trop l'importance ,
 Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne
 pense ;

Il regnera , comment nous pourrons-nous sauver ?
 Pour moi , qui fus chargé du soin de l'élever ,
 Je me suis fait long-tems une penible étude
 De percer les raisons de son inquiétude.

Vous sçavez que toujours solitaire , inquiet ,
 Farouche , il a paru ne vivre qu'à regret :
 Grace à mes soins , j'ai lû jusqu'au fond de son
 ame ,

J'ai vû son desespoir ; l'ambition l'enflâme ;
 Au desir de regner sans cesse abandonné ,
 Tout lui déplait ici , n'étant point couronné :

Quelque soin qu'on ait pris d'abaiffer son coura-
ge,

De dompter son orgueil dans un long esclavage ,
On l'a vû chaque jour , loin de s'humilier ,
Se roidir contre nous , & devenir plus fier :
Trop instruit de ses droits , trop plein de sa nais-
sance ,

Il ne scauroit souffrir la moindre dépendance :
Mais sur-tout j'ai connu que son cœur est épris
D'un invincible horreur contre les favoris :
Il voit notre pouvoir dans la Cour de son Pere ,
Seigneur , comme un larcin que nous osons lui
faire ;

Et si de l'Empereur il souhaite la mort ,
C'est plus pour nous punir , que pour changer de
fort.

Voilà quel est le Prince , & je puis dire encore ,
Qu'il est cher à la Cour , que le Peuple l'adore :
Dès l'enfance affectant une fausse pitié ,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié :

Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares :
Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares
L'entretient , le consulte ; & près de l'Empereur ,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur :

Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile ,
Que serions-nous tous deux dans un Etat tran-
quille ?

L'Empereur libre alors de craintes & de soins ,
Etant plus absolu , nous écouterait moins ,
En vain de sa tendresse il nous donne des mar-
ques ,

Il est , n'en doutez point , comme tous les Mo-
narques ,

Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils ,
Et des plus grands bienfaits achètent leur con-
seils ,

Tandis que le desordre , ou le destin contraire

Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire :
 Mais après le danger , à l'abri du malheur ,
 Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
 Nous devenons suspects en cessant d'être utiles ,
 Nos services passez sont de foibles aziles ,
 On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ,
 Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ,
 Et l'exil, la prison, que dis-je ? une mort prompte
 Chez la posterité fait passer notre honte :
 D'autant plus malheureux , qu'accablez de dou-
 leurs ,
 Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
 Qu'an milieu des fureurs que sur nous on déploie,
 Nos maux font le sujet de la publique joye ;
 Que le Peuple triomphe , & loin de s'attendrir,
 Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant
 mourir.

L E O N.

Oùi , Seigneur , prévenons le retour ordinaire ,
 Qui du fort indigné nous montre la colere ;
 Occupons l'Empereur , ne le laissons jamais
 Gouter le plein bonheur d'une profonde paix :
 Ainsi maîtres de tout , nous n'aurons plus de
 maître ,
 Et le fier Andronic mais je le voi paroître ;
 L'Envoyé l'accompagne , & Martian aussi.





SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON,
LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC à Leonce.

JE vais leur en parler, ils sont tous deux ici.
Leonce, vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je défens la querelle.
Vous dont les seuls avis & la pleine, faveur
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il se rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et cesse d'accabler du sort le plus cruel
Un Peuple malheureux, & non pas criminel.
Pressez, n'épargnez rien; secondez mon envie,
Qu'on me laisse partir, que j'aïlle en Bulgarie;
Des Peuples ébranlez j'assurerai la foi,
J'en répons, si l'on veut s'en reposer sur moi.
Songez que vos conseils ont causé ma misere;
Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere,
En faveur de vos soins je puis tout oublier;
Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah! Seigneur. . . .

ANDRONIC.

C'est assez. Il me reste à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laissez-moi.





S C E N E I V.

ANDRONIC, LEONCE,
MARTIAN.

LEONCE.

SUR l'espérance d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons

ANDRONIC.

Eh ! que puis-je aujourd'hui ?
Helas ! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites ;
Et vous pouvez un jour dans une douce paix,
Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre :
Trop heureux si mes soins donnent à vos Etats
Ce repos souhaité dont je ne jouis pas !





S C E N E V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

Seigneur, Leonce encor vous demande audience,
Et vous avez daigné m'assurer. . . .

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos
genoux,

J'ose vous supplier d'écouter. . . .

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le tou-
che !

Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma
bouche ;

Un peuple qui toujours à vos ordres soumis,

Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,

Et de qui la valeur justement renommée

Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,

Quand votre illustre Pere achevant ses Exploits,

Se vit & la terreur & l'arbitre des Rois.

Vous le sçavez, Seigneur, ce peuple magnanime

Fut toujours honoré de sa plus tendre estime ;

Et ce digne Heros, pour ses fameux combats

Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.

Cet heureux tems n'est plus ; ces Guerriers in-
trepides

Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides ;

Sous des fers odieux leur cœur est abattu ,

La rigueur de leur sort accable leur vertu ;

Tout se plaint , tout gemit dans nos tristes Provinces .

Les Chefs & les Soldats , & le Peuple , & les Princes.

Chaque jour sans scrupule on viole nos droits ,

Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.

En vain nos ennemis à nos Peuples soutiennent

Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent ,

Non , vous n'approuvez point leurs sanglants attentats ,

Je dirai plus , Seigneur , vous ne les sçavez pas.

Ah , si pour un moment vous pouviez voir vous-même

Pour quels coups on se sert de votre nom suprême ;

Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser ,

Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;

Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere ,

Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere ,

Et qu'à punir bientôt avec sévérité

Ces indignes abus de votre autorité.

Enfin , si l'on a vû nos peuples en furie

S'armer pour maintenir les droits de la Patrie ,

Seigneur , nos Gouverneurs sont les plus criminels ,

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.

Pour vous nous conservons la foi la plus constante ;

Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?

Faut-il pour soutenir l'honneur de votre rang ,

Prodiguer tous nos biens , verser tout notre sang ?

Faut-il , nous exposant aux horreurs de la guerre ,

Suivre vos étendarts jusqu'au bout de la terre ?
 Vous nous verrez, contens au milieu des deserts,
 Braver, pour vous servir, tous les perils offerts,
 Et meriter de vous, en cherchant à vous plaire,
 Les bontez dont jadis nous combla votre Pere :
 Mais si il faut chaque jour par de nouveaux Tyrans
 Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
 Et les trésors tirez du sein de nos Provinces,
 Rendre ces inhumains plus puissans que nos Prin-
 ces ;

Je l'avouïerai, Seigneur, nos Peuples irritez
 S'emporteront toujours contre leurs cruautez.
 C'est à vous de juger en Prince legitime,
 S'il faut ou nous absoudre ou punir notre crime.
 Si vous nous condamnez ; pleins de respect pour
 vous,

Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos
 coups ;

Mais du moins rejetez les avis sanguinaires
 Des perfides auteurs de toutes nos miseres ;
 Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
 Des cœurs interessez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous esperez, avec cet artifice,
 Dérober votre tête au plus juste supplice.
 Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
 Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
 C'est à vous d'obéir, sans vouloir vous défendre,
 Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait enten-
 dre ;

Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
 Je ne vous répondrois que par des châtimens :
 Mais je veux bien encor suspendre ma colere ;
 Je verrai si il faut être indulgent ou sévere :
 Allez, je suis instruit de vos prétentions,
 Et vous sçaurez bientôt mes résolutions.



S C E N E VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

Eh bien, parlerez-vous encore pour ces rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de sujets plus fidelles ;
Et malgré vos bontez pour leurs persecuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs mal-
heurs.

L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour
moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puisque votre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace meritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos ;
Il faut que j'aïlle

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte,
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'écar-
te ;
Tout m'en presse, Seigneur : un Peuple que je
 plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains ;

Le desir de calmer les troubles de l'Empire ,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Bisance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oùi, j'exige de vous cette marque d'amour.

Me refuserez-vous une première grace ?

Seigneur, si le succès répond à mon audace,

Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,

Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sçai que juger d'un discours qui m'étonne.

A quel bisarre soin votre esprit s'abandonne ?

Pourquoi quitter des lieux où tout vous est sou-
mis,

Pour courir vous jeter parmi nos ennemis ?

Vous êtes dans Bisance où ma Cour vous adore,

Quel étrange projet ! je le repete encore ;

Pour des Peuples ingrats faut-il vous empressez ?

Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.



SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
L'Hâtons, cher Martian, un départ nécessaire ;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoi ! vous flatez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitteront
pas ;

Changerez-vous de cœur en changeant de climats,

Et croyez-vous sentir, en sortant de Bisance,
Des transports moins pressans, & moins d'indifférence ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'ose me flater,
Ç'en est fait, mes tourmens ne me sçauroient quitter.

Loin de guerir des traits dont mon ame est blessée,

Je n'en puis seulement concevoir la pensée :
Irene est trop charmante, & je sens mon amour,
Sans espoir, sans desirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès sa plus tendre enfance,
Cet amour s'est nourri de cinq ans d'espérance,
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient
alors,

Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit se contraindre :

Je ne puis voir mon pere avec tranquillité
Possesseur d'un tresor que j'avois mérité :
Il m'a trop fait de maux, en m'enlevant Irene ;
Il s'éleve en mon cœur des sentimens de haine,
Que toute ma vertu ne sçauroit étouffer,
C'est en m'éloignant que j'en puis triompher.

Je fçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'est témoin combien je le révere,
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté ;
Son choix... n'en parlons plus, je suis trop agité ;
Je ne me connois plus, & je me crains moi-même :

Je suis jeune, jaloux, j'ai perdu ce que j'aime ;
Fuyons, n'exposons point ma tremblante vertu

Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur ! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée !
Sans lui, toujours content, révérend, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Votre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du
monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoi, pour pénétrer l'excès de ma misère,
Ne te suffit-il pas de connaître mon Père ?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
Dans son austère cœur passeroient pour un crime ;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un père pour son fils.

MARTIAN.

Quoi, Seigneur . . .

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.

Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang :
Sur-tout, de mon ayeul, & l'exemple & la gloire,
M'enflâme à tous momens, & remplit ma mémoire.

Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché ;
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours fortunés je compare ma vie :
Rien ne s'offre à mes yeux, dans le cours de ses
ans,

Que de nobles travaux , des succès éclatans ,
 Que des murs embrasés , que des Villes surprises ,
 Des Peuples asservis , des Provinces conquises ,
 Des Rebelles punis , des Rois humiliés ,
 Le repos maintenant chez tous les Alliez ;
 Ou si jamais le sort démentant son courage ,
 A ses prosperitez a mêlé quelque outrage ,
 Il me paroît plus grand dans son adversité ;
 Je le voi triompher du destin irrité ,
 Et tirant de sa chute une nouvelle gloire ,
 A force de vertu rappeler la Victoire.

Moi , toujours renfermé dans ces murs malheu-
 reux ,

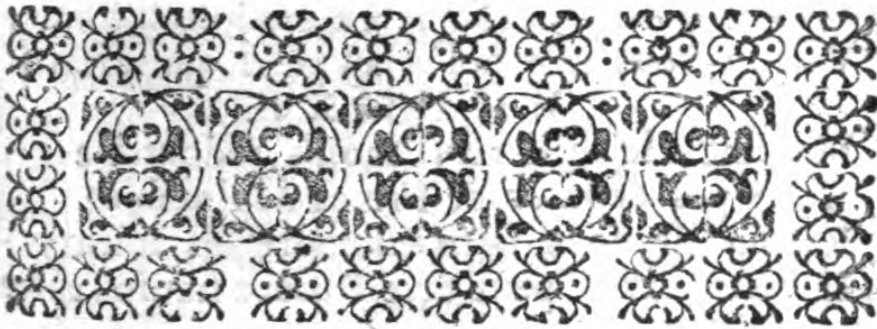
Occupé jusqu'ici par de frivoles jeux ,
 Je ne sçai ni l'emploi ni l'ordre d'une armée ,
 Que par des traits confus ou par la renommée.
 Ah ! ce seul souvenir , plus que tous mes mal-
 heurs ,

M'irrite , me dévore , & m'arrache des pleurs.
 Allons , obéissons au transport qui me guide ,
 Et prenons vers la gloire un essor si rapide ,
 Que dans leur nombre un jour mes exploits con-
 fondus ,

Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus.
 Cependant cherche Eudoxe , elle connoît ma
 peine ,

Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene.
 Du dessein que j'ai pris , il la faut avertir ;
 Va la trouver , di-lui qu'avant que de partir
 Je demandé sur-tout à voir l'Imperatrice ,
 Et qu'elle doit encor me rendre cet office ;
 Que j'ose m'en flater ; adieu , cours , hâte-toi ,
 J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

JE ne le verrai point, non, j'y suis resoluë,
M'osez-vous conseiller cette fatale vûë,
Eudoxe, ignorez-vous son destin & le
mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bifance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son desespoir ;
Et puisque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que
j'entende ?
Vous qui me déroband à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zele & la prudence

Devroient à tous momens rassurer ma constance,
 Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
 Voulez-vous m'exposer au peril que je fuis ?

E U D O X E.

Madame, le peril est-il moins redoutable
 A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
 Resolu de vous faire entendre ses adieux,
 Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous
 lieux,

Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
 Le plaisir de vous faire une plainte importune :
 Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
 Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?

On se propose en vain de quitter ce qu'on aime.
 Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même,
 Montrez-lui le danger que vous courez tous
 deux ;

Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de
 ses feux ;

Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
 Oublieroit les saints noms & d'époux & de pere,
 Et vous perdrait tous deux sur un simple regard,
 Où peut-être l'amour auroit eu peu départ.

Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
 Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle ;
 Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais,
 Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais,
 Qu'il pense à tous momens que son sort & le
 vôtre

Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de
 l'autre.

O Ciel ! que feriez-vous si trompant votre espoir,
 Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
 Renouvelloit un jour par sa triste presence
 Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?

Que de nouveaux combats ! que de secrets sou-
 pirs !

Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaisirs.
 Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
 Dene plus traverser le repos de votre ame,
 D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
 Etouffer ou nourrir un malheureux amour ;
 Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le
 presse,
 Madame, j'en répons, il tiendra sa promesse.
 Voyez-le ; & sans frémir de son destin cruel,
 Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel :

I R E N E.

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
 Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste ;
 J'ai causé ses malheurs, en causant son amour,
 Le presserai-je encor de sortir de la Cour,
 Et d'aller essuyer chez un Peuple barbare,
 Du destin ennemi le caprice bizarre ?
 Que dis-je ? Pensez-vous que dans mon triste
 cœur,
 Ma vertu devant lui résiste à ma douleur ?
 Au bruit de ses soupirs à l'aspect de ses lar-
 mes
 Non, ce seul souvenir me donne trop d'allarmes ;
 Je ne puis m'exposer à ce triste entretien,
 C'est trop de mon tourment, sans y joindre le
 sien ;
 C'est trop, pour triompher de toute ma constance,
 Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naissance ;
 Ces lieux, où tout sembloit prévenir mes desirs,
 Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.
 O bienheureux séjour ! aimable Trebifonde !
 O murs, où je vivois dans une paix profonde !
 Que n'ai-je, en vous perdant, de mes funestes
 jours,
 Par une prompte mort, vû terminer le cours !
 Je m'éloignai de vous, en ces lieux entraînée
 Par le trompeur espoir d'un heureux hymenée ;

Je croyois qu'Andronic à mon destin lié ,
 Pour jamais avec moi seroit associé ;
 Nos Peres l'ordonnoient ; Trebifonde & Bisance
 Sur cet illustre hymen fondoient leur esperance ;
 Je venois avec joye en celebrer les nœuds ,
 Le Prince étoit aimable , il étoit amoureux ;
 Vains projets ! vains transports ! esperance inu-
 tile !

J'arrive enfin ; à peine entrai-je en cette Ville
 Que je me vois livrée à des maux infinis ,
 Il me faut épouser le pere au lieu du fils :
 Nos destins sont changez ; un ordre de mon pere
 Détruit dans un instant le bonheur que j'espere :
 En victime d'Etat , contrainte d'obéir ,
 Pour conserver ma gloire il fallut me trahir.

E U D O X E.

Eh ! pourquoi rappelant vos disgraces passées ,
 Occuper votre esprit de ces tristes pensées ?
 Madame , faites-vous un genereux effort ;
 Avec moins de douleur remplissez votre sort ,
 Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
 Les déplaisirs secrets

I R E N E.

Ah ! que m'osez-vous dire ?
 Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi ,
 Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
 Cependant qui jamais eut le sort plus contraire ?
 Observée avec soin par une Cour austere ,
 Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
 Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis ;
 Où sans cesse livrée à ma douleur extrême ,
 Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même ;
 Que vous dirai-je enfin ? où ce cœur malheureux
 Est souvent malgré moi moins fort que je ne
 veux.

E U D O X E.

Redoublez vos efforts ; le tems , votre constance ,

De vos profonds ennuis vaineront la violence,
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez



SCENE II.

IRENE, EUDOXE,
NARCE'E.

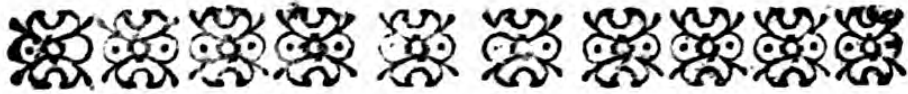
NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez lui parler & l'entendre ;
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.





S C E N E III.

I R E N E , A N D R O N I C , E U D O X E ,
N A R C E ' E .

A N D R O N I C .

V O U S me fuyez , Madame ? ah Ciel ! quelle in-
justice !

Quoi , de tous mes malheurs vous rendez-vous
complice ?

Helas ! pour accabler un cœur infortuné ,
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné ?

I R E N E .

Que demandez-vous , Prince ? & que pourrez-
vous dire ?

Méprisez-vous des loix que je vous fais prescrire ?

Quel est votre dessein , de venir en ces lieux

Me faire malgré moi recevoir vos adieux ?

Puisque vous êtes prêt à sortir de Bisance ,

N'en pouviez-vous sortir avec votre innocence ?

Avez-vous oublié qu'un serment solennel

Nous impose à tous deux un silence éternel ?

Qu'il n'est plus entre nous d'entretien legitime ;

Qu'un seul mot , qu'un regard , qu'un soupir est
un crime ?

Que sans cesse attentive à remplir mon devoir ,

Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir ,

Et quels que soient les maux que vous avez à
craindre ,

Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous
plaindre ?

A N D R O N I C .

ANDRONIC.

Qu'entens-je , jûste Ciel ! de quoi m'accusez-vous ?

Madame , qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander , que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
m'accable ?

Viens-je vous demander que vous me permettiez ,
Puisqu'il me faut mourir , d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous même ,

J'ai soin de m'exiler , parce que je vous aime ;
Pardonnez-moi ce mot pour la dernière fois ,
Et songez que je pars sans attendre vos loix ;
Qu'en vain à me bannir vous étiez résolue ,
Puisque déjà mon cœur vous avoit prévenue .
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi ,
Madame , vous viviez pour un autre que moi ,
Quoyque toujours brûlé jusques au fond de l'ame ,
Vous sçavez si mes yeux ont parlé de ma flâme ;
Si le moindre transport , un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir ;
Tout a gardé , Madame , un rigoureux silence ,
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence ,

Je sçai tous les combats qu'il me faudroit livrer ,
Si sous un même Ciel nous osions respirer ;
Je sçais enfin , je sçais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis , les miens , peut-être tout l'Empire .
Ils ont sçu mon amour , & doivent présumer
Que qui vous aime un jour , doit toujours vous
aimer ,

Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre .
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la vôtre ,
Je cherche à m'éloigner ; vous , pressez l'Empereur

D'accorder à mes vœux cette unique faveur :

H

Heureux si par vos soins mon attente est remplie !
 J'irai des revoltez appaiser la furie ,
 Ils me veulent pour Chef , & je ne doute pas
 Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats ;
 Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours
 prête ,
 Ils n'entreprennent tout , si je marche à leur tête.
 Je viens donc vous offrir leurs armes , mon pou-
 voir.

Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir ,
 Qui me fait étouffer une flâme si belle ,
 Ne scauroit pour le moins s'offenser de mon zele.
 S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux ,
 Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
 Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire ,
 Ou pour aller servir l'Empereur votre pere ,
 Ou pour faire perir , ou chasser de ces lieux
 Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux ;
 Appelez-moi , Madame , & je pourrai tout faire ,
 Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
 A vous donner mon sang je borne mon bonheur ,
 Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon
 cœur.

I R E N E.

En vain vous me flattez des ces fameux services ;
 Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
 Quand vous aurez quitté ce funeste séjour ,
 Qu'aurois-je à craindre encor , Prince , dans cette
 Cour ?

Helas ! j'y verrai tout avec indifferance.
 M'exercer aux vertus dignes de ma naissance ,
 Accoûtumer mon cœur trop souvent mutiné ,
 A cherir un époux que le Ciel m'a donné ,
 Obéir à ces loix , ne songer qu'à lui plaire ,
 Me sa crifier toute à mon devoir severe ,
 Soulager les Sujets qui vivent sous ma loi ,
 Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.

J'avouërai cependant , & je le puis sans crime ,
 Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime :
 Que pour vous applaudir , pour louer vos
 exploits ,
 Je joindrai mon suffrage à la commune voix ;
 Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine ,
 C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous
 destine ;

Et de votre grand nom cent Monarques jaloux ,
 Justifier le choix que j'avois fait de vous.
 Après cela partez. A votre exil fidele ,
 Ne revenez jamais que je ne vous rappelle ;
 Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats ,
 Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC. [ame,

Est-il tems ? ce bonheur dont vous flattez mon
 Helas ! en vous perdant je l'ai perdu , Madame ,
 Et je n'en connois plus où je puisse aspirer ;
 Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
 Si quelque soin encore occupe mon courage ,
 C'est de faire rougir le destin qui m'outrage ,
 D'apprendre à l'Univers , par quelque illustre
 effort ,

Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort ;
 Et payant de mon sang ma premiere victoire ,
 D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
 Vous cependant, Madame, oubliez mes malheurs ;
 Et tandis que nourri de soupirs & de pleurs ,
 Mes déplorables jours vont courir à leur terme ,
 Regnez , & . . .

I R E N E.

Croyez-vous ma constance si ferme ?
 Ce reproche cruel , plus que tous vos regrets ,
 Etonne mon courage , & confond mes projets.
 Ah ! Prince , pensez-vous qu'insensible , inhu-
 maine ,
 Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine ?

H ij

Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
 Vous soyez seul à plaindre & le seul malheureux?
 Mais que dis-je ? où m'entraîne une force incon-
 nue ?

Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma
 vûe ?

Partez, Prince, c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je voi l'Empereur en ces lieux.



SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
 IRENE, EUDOXE, LEON,
 MARCENE.

L'EMPEREUR.

MAdame, quel étoit son discours & le vôtre ?
 Mon abord imprévu vous trouble l'un &
 l'autre,

Je le voi, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher :

Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire

Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere :

Il vient de me presser de vous parler pour lui,

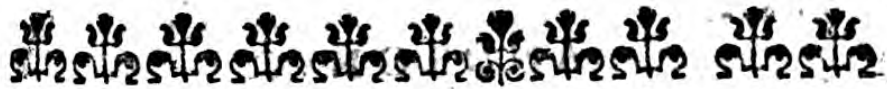
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui ;

Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,

Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere.

Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez :

Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez !



S C E N E V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Q Uoi, Prince, vous cédez à votre impatience ?
Vous êtes resolu d'abandonner Bifance ?
Vous me faites encor presser d'y consentir ?

ANDRONIC,

Oùi, Seigneur, & déjà je brûle de partir ;
Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne ;
Et j'aurois souhaité que ce fatale dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en

pere,

Que je n'approuvois point ce départ téméraire ;
C'en étoit trop, je croi, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander :
Mais puisque malgré moi, puisque sans com-

plaisance,

Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah, Seigneur ! voulez-vous . . .

L'EMPEREUR.

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une ame plus soumise,
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux.

Dont nous pourrions un jour nous repentir tous
deux.

ANDRONIC.

Eh bien , Seigneur , je fors ; mais c'est trop me
contraindre ;

Dans l'état où je suis , je ne sçaurois plus feindre ;

Et d'un si dur refus les perfides auteurs

Me pourroient bien un jour payer tous mes
malheurs.



S C E N E VI.

L'EMPEREUR, LEON,
MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle témérité , quel discours , quelle audace !
A mes yeux !

LEON.

Vous voyez , Seigneur , qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous ,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.

Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête ?

Que je prévoi de maux pour nos fils malheureux !
Qu'Andronic leur prépare un destin rigoureux !

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils , s'il faut servir le
pere ,

Andronic me dût-il accabler le premier ,

Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
 Son ame, d'un refus eût été moins surprise,
 S'il n'eût point médité quelque grande entre-
 prise.

Iroit-il donc chercher des Peuples révoltez,
 S'il ne vouloit servir leurs infidelitez ?
 Qui pourroit l'arracher du sein de sa patrie,
 S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie ?
 Et peut-être va-t'il, par Leonce engagé,
 Desobéir encore, & partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'apprehende,
 C'est le seul Andronic que Leonce demande ;
 Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
 Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
 Les Bulgares armez contre votre puissance,
 Seront bien-tôt remis sous votre obéissance ;
 Mais qu'ils vous causeront & de peine & d'ennui,
 S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que
 lui !

S'ils peuvent désormais braver votre colere,
 En opposant le fils aux menaces du pere,
 Et publier par tout que leurs soins, leur valeur,
 Conspirent au salut de votre successeur !

LEON.

Hélas ! en quel excès pourra-t'il se répandre,
 S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre !
 Mécontent, & suivi de ces mêmes guerriers
 Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers,
 Après avoir chez eux assuré sa puissance,
 Peut-être viendra-t'il l'établir dans Bisance.
 Un jeune cœur heureux dans ses premiers for-
 faits,

S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
 Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loüe,

Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoïe ;
 Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
 Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand ;
 Rempli de confiance, il court, triomphe, im-
 mole :

Pour lui le sort se fixe, & la victoire vole ;
 Il gagne des soldats & l'estime & le cœur,
 Les Peuples à son nom sont glacez de terreur ;
 Ainsi gardant sur tout un empire suprême,
 Tout l'honneur ou le fuit, tout le redoute ou l'ai-
 me

Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux
 Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! Mais prévenons sa
 fuite,

Sans cesse de plus près éclairons sa conduite ;
 Veillez sur tous ses pas, & redoublez vos soins,
 Placez autour de lui de fideles témoins,
 Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
 Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
 Allez.



SCENE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment
 Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
 Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me
 gêne !

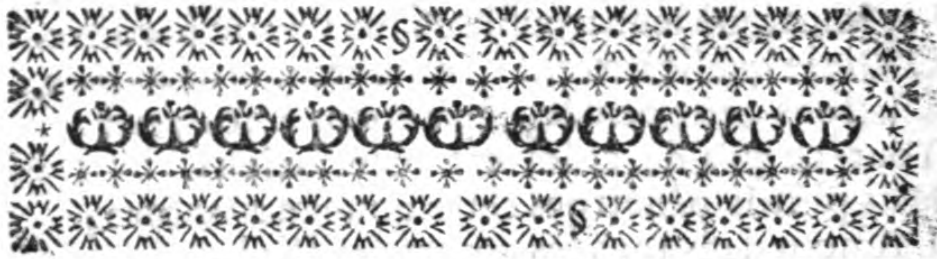
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
 Quel intérêt prend-elle au destin de mon fils ?

Que dis-je ? ils se parloient quand je les ai surpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître,
O Ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée ; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure ;
L'Amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour est extrême , il se croit tout per-
mis.

Andronic , je le sçais , aime l'Imperatrice ;
Et bien qu'à ses desirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint ,
Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.
Ah ! si je le croyois . . . un châtiment severe . . .
Allons , développons ce funeste mystere :
Ils se cachent en vain , & pour tout deviner
C'est assez que mon-cœur commence à soupçon-
ner.

Ne differons donc plus ; & si je voi le crime.
Punissons sans songer si j'aime la victime.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

S Eigneur, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martian, tes discours sont ici superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi, ne sçauriez-vous un moment vous
contraindre ?

Moderez vos transports ; est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?

Est-il prêt ? qu'a-t'il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir
Mais il vient.



S C E N E I I.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon
espoir.

A des maux éternels la fortune me livre ;
Ami , je suis perdu , si je ne puis vous suivre,
L'Empereur avec vous me défend de partir ;
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir.
Si je puis par vos soins assurer ma retraite ,
Mes souhaits sont remplis , mon ame est satisfaite :
Parlez , sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis ?

L E O N C E.

Oùi , Seigneur, tout est prêt , vous n'avez qu'à me
suivre ;

Allons , que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins , des perils, qui menacent vos jours ;
De nos peuples armez acceptez le secours ,
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre ,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre :
Brisez un joug fatal , & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

A N D R O N I C.

Non , ne balançons plus : par trop de violence
On a poussé mon cœur , & lassé ma constance :
Ouvrons des yeux enfin trop long-tems abusez ,
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a causez.

H vj

Vangez-vous , vangez - nous ; nos peuples vous attendent ,

Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent ,

Vous avez en vos mains le projet arrêté ,

Comme un gage certain de leur fidélité ;

Vous trouverez , Seigneur , des troupes toutes prêtes ,

Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes ,

Fidèles à leur Chef , patiens à souffrir ,

Et toujours résolus de vaincre ou de mourir ;

Courez les commander , & tentez la fortune ;

Mais sur tout bannissez une crainte importune.

En livrant votre bras à ces nobles efforts ,

Prenez soin de fermer votre cœur aux remords ;

Ne vous souvenez plus , pendant votre entreprise ,

Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise ;

Entrez dans la carrière , & sans vous arrêter ,

Au degré le plus haut hâtez vous de monter :

Ces scrupuleux devoirs , & ces égards sévères ,

Seigneur , sont des vertus pour des hommes vulgaires :

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher ,

Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher ;

Les hommes destinés à gouverner la Terre ,

A traîner avec eux la terreur & la guerre ,

Loin de porter un cœur de remords combattu ,

Par la seule grandeur mesurent la vertu.

A N D R O N I C.

Mais pour ma fuite , ami , quel parti dois-je prendre ?

L E O N C E.

Martian est instruit , & je cours vous attendre :

D'abord que l'Empereur congédiant sa Cour ,

Se fera retiré pour attendre le jour ;

Martian sur mes pas soigneux de vous conduire,
 Assurera la fuite où votre cœur aspire ;
 J'ai dans tous les chemins par où vous passerez,
 De fideles amis, & des cœurs assurez,
 Qui tous brillans pour vous d'une amitié parfaite,
 Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
 Hâtez-vous donc, Seigneur ; moi sans plus diffé-
 rer,
 A remplir vos desirs je vais tout préparer.



S C E N E III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma
 priere,
 Vous suivez les transports d'une aveugle colere ?
 Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter ?
 Dans quels affreux perils vous courez-vous jet-
 ter !
 Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene ?
 J'en frémis, vous cherchez votre perte certaine ;
 Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
 Et vous êtes perdu si vous êtes surpris ;
 Ne calmez-vous point cette ardeur indiscrete ?

ANDRONIC.

Ah ! cruel, oses-tu condamner ma retraite ?
 Laisse, laisse-moi fuir ; est-il quelque séjour
 Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour ?
 Je sçai dans mon projet quels malheurs je m'ap-
 prête ?
 Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
 Qu'aujourd'hui découvert, je perirai demain,

Que mon sang, que l'Etat me défendront en vain :
 Mais mon destin le veut, il faut que j'obéisse ;
 Eh que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse ?
 Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens,
 La rigueur de mon sort, mes craintes, mes tour-
 mens ?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore ;
 Je vois dans la splendeur deux hommes que j'ab-
 horre ,

Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné ,
 Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
 Malgré tant de raisons, malgré tant de contrain-
 te,

Laisai-je un seul moment échaper quelque plain-
 te ?

J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets,
 Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits :
 Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
 D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie :
 Enfin lassé de voir des objets si cruels,
 Pour m'épargner des coups, ou des vœux cri-
 minels

Moins soigneux de mes jours que de mon inno-
 cence ,

Je demandé par grace à partir de Bisance ,
 Et d'aller exercer mon courage & mon bras
 A soumettre, à calmer de rebelles Etats ;
 On me refuse encor l'emploi que je demande ,
 On soupçonne ma foi, je voi qu'on m'apprehende,
 On m'impute à forfait le soin de m'éloigner ,
 On me croit devoré de l'ardeur de regner ,
 Et tout prêt de tenter par un orgueil extrême ,
 Ce que je n'ai pas fait en perdant ce que j'aime :
 Sur ces fausses raisons on me retient ici ,
 Je voi contre mes pleurs qu'un pere est endurci ,
 Je voi mes ennemis triompher de ma peine ,
 On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne ,

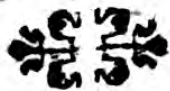
On veut me voir souffrir , & mes persecuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur.....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage,
Je me livre aux transports de ma secrette rage ;
Plus de conseils , il faut m'éloigner, ou périr,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide,
Je veux que désormais la colere me guide ;
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
Mais déjà dans ces lieux regne un profond silence,
Cours, hâte-toi , réponds à mon impatience ;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.





S C E N E I V.

ANDRONIC *seul.*

ENfin, dans un instant, ma fortune cruelle
 Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
 Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
 Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
 O vous, dont si long-tems j'ai cheri la présence,
 Lieux à mes vœux si doux, sacrez murs de Bi-
 fance,

Palais de mes ayeux où je reçus le jour,
 Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
 Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
 Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma
 vie;

Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
 Je l'aime, je l'adore, & ne l'ose nommer.
 Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos char-
 mes,

Voyez couler ses jours sans trouble, sans allar-
 mes,

Et le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
 Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses
 pleurs.

Enfin....





S C E N E V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, Seigneur, l'heure nous favorise.
Partez.....

ANDRONIC.

Alfons. O Ciel, conduis notre entreprise !
Puiffions-nous fans témoins abandonner ces lieux.
Mais on vient, l'Empereur se presente à mes
yeux,
Serois-je découvert !





S C E N E VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE,
ANDRONIC, MARTIAN,
ASPAR, CRISPE, GELAS,
Gardes.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les faisisse:

ANDRONIC.

Ah ! du moins par ma mort prévenons sa justice.
Il se veut tuer, on le detarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à crain-
dre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de
feindre ?

Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir ?

Oùi, je suis criminel, vous connoissez mon cri-
me,

Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ;
 Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec
 soin,
 Et qu'on fasse expirer au milieu des supplices
 Leonce & Martian ses malheureux complices.
 Vous Leon, hâtez-vous, & sans perdre un mo-
 ment,
 Suivez le Prince, allez chercher exactement
 Tout ce qui peut servir à nous prouver son cri-
 me,
 Et rendre contre lui ma fureur légitime.



SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE,
 Gardes.

MARCENE.

VOUS l'avez vû, Seigneur ; sans nous, sans
 nos avis,
 Le perfide Leonce emmenoit votre fils,
 Ils s'éloignoient tous deux, & ce Palais tran-
 quile
 Sembloit leur assurer une fuite facile ;
 Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus
 près,
 A connu leur dessein, & vû tous leurs apprêts ;
 Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite,
 Et de leurs attentats la déplorable fuite ;
 Par-là, n'en doutez point, des peuples revoltez
 Les projets sont trahis, les transports arrêtez ;
 Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.



S C E N E V I I I .

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE,
NARCE'E, MARCENE, Gardes.

I R E N E .

Q U'ai-je entendu, Seigneur ? quel bruit , quel
les allarmes ,

Quel danger imprévu ? quel dessein odieux
Trouble votre repos , vous attire en ces lieux ?
Tremblante pour vos jours , inquiète , éperdue ,
Je vous cherche , je cours , rien ne s'offre à ma
vûe ,

Que des pleurs , des soupirs , que des yeux con-
sternés ,

Des Soldats interdits , des Gardes étonnés.

Qui cause dans la Cour ce changement terrible ?

L'EMPEREUR.

Madame , à mes perils vous êtes trop sensible ,
Je les ai détournés , ne craignez rien pour moi ,
Je puis punir un fils qui me manque de foi .

I R E N E .

Quoi , Seigneur

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere ,

Couroit insolémment s'armer contre son pere ;
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux ,
Suivre des revoltes les transports furieux.

Mais le Ciel qui toujours me conduit & me gui-
de ,

A trompé les desseins de ce Prince perfide ,

Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix :
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

I R E N E.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L' E M P E R E U R.

Madame

I R E N E.

A cet excès pousser votre colere ?
Quelle horreur ! . . . pardonnez à mon discours
sincere :

Je crains pour vous, Seigneur, l'infailible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'a-
mour,

Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous couteroit des plaintes :
Je crains pour vous la honte & les noms malheu-
reux

Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice ;
La haine se répand sur celui qui punit,
L'Amour & la pitié sur celui qui périt,
Et qui peut sur son fils porter sa main cruelle
Semble peu mériter qu'il demeure fidelle.
Peut-être j'en dis trop : mais mon zele, Sei-
gneur,

Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L' E M P E R E U R.

Madame, c'est assez, j'aurai soin de ma gloire.
Je voi ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ?
Je connois votre cœur, je sçai tout ce qu'il pense :
Allons, ne doutez point de ma reconnoissance.

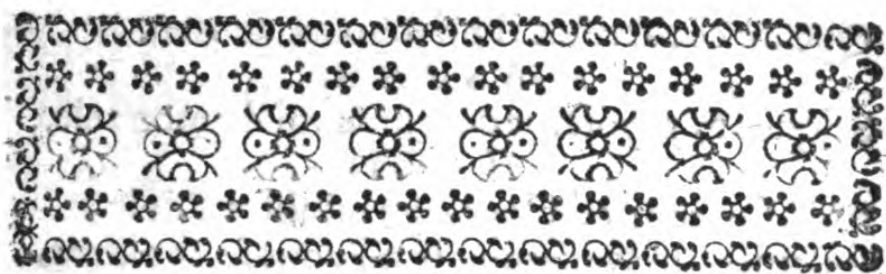


S C E N E I X.

M A R C E N E *seul.*

FNfin le Prince est près de périr aujourd'hui,
FAigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
Ah ! prenons sans effroi l'occasion offerte,
Il nous a menacez, il nous perdrait un jour,
N'attendons point du fort ce funeste retour.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

Oui, c'est vous que je cherche, & je
viens vous instruire
D'un ordre necessaire au salut de l'Empire,
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà vû la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.

Vous sçavez que celui qui l'avoit entrepris,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons surpris :

Cependant l'Empereur veut que son fils la voye,
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoie;

Andronic,

Faites-la rendre au Prince, & trompez-le si bien,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

A S P A R.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

L E O N.

Mais sur-tout employez un ministre fidele,
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez,
Souvenez-vous enfin que vous en répondez.
Adieu.



S C E N E I I.

A S P A R *seul.*

NE craignez rien, je vous ferai con-
noître
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un
traître.
Mais je vois Andronic, il porte ici ses pas.



S C E N E I I I.



S C E N E III.

ANDRONIC , ASPAR ,
Gardes.

ANDRONIC.

Q' on me laisse un moment , qu' on ne me trouble pas.

Dessins mal concertez , malheureuse vangeance.
Dont mon cœur abusé gouta trop l'esperance ,
Douces illusions de mes esprits charmez ,
Projets évanouis aussi-tôt que formez ,
Nem'entretenez plus de vos vaines chimères ,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres.
O Ciel ! dans quel état me trouvai-je réduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis , sans secours , dans ce moment funeste ,
A quoi dois-je m'attendre , & quel espoir me reste ?

Leonce & Martian que déjà l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur ;
De moment en moment ma garde redoublée ;
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée ;
Mille tristes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Où , je n'en doute plus , on a juré ma perte ,
Puisque de mes desseins la trame est la découverte ,
Je suis trahi , je meurs , & la rigueur du sort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en punisse ,
Mais aussi , qu'il se juge , & se fasse justice ;

Qu'il songe à nos destins, & lequel de nous deux
 Est le plus criminel ou le plus malheureux.
 Emporté par le feu d'un imprudent courage
 Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
 Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter,
 Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
 Mon pere... mais que dis-je ? il refuse de l'être,
 A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
 Il m'ôte ma Maîtresse, & l'Empire, & le jour,
 Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
 Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
 Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse ;
 Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
 Mes jours ne valent pas qu'il m'en coute un sou-
 pir.
 Mais que veut-on de moi ?



SCENE VI.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'est une Lettre
 Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remet-
 tre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire ? & ne puis-je sçavoir

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon
 devoir.



S C E N E V.

ANDRONIC *seul.*

EST-il quelque remede au malheur qui m'accable ?

Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?

Qui peut être touché de mon sort inhumain ?

Lisons. Je ne scaurois reconnoître la main.

Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vûë,

Que d'un trouble soudain mon ame s'est émûë.

Je ne sçais quel présage & quels secrets combats

Me causent des transports que je ne sentoïis pas.

(*Il lit.*)

Par un dernier effort appeisiez votre Pere ;

Ne menagez plus rien , Prince , pour vous sauver ;

Assurez une vie à l'Etat necessaire ,

Et songez qu'en mourant Je ne puis achever.

(*Après avoir lû.*)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !

Quoi , pour mes jours encor votre cœur s'intéresse ?

Oüi , je n'en doute plus , mon cœur est éclairci ,

Et vous seule avez droit de me parler ainsi.

Je connois votre voix , il me semble l'entendre.

A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?

Abandonné de tous. . . . Ah ! Prince trop heureux,

Par où merites-tu des soins si genereux ?

Non , ne nous plaignons plus de la rigueur d'un
pere ;

Quels bienfaits me vaudroient autant que la
colere ?

Irene, de vos vœux je me fais une loi,
Vous voulez que je vive & c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre;
Mais hélas ! l'Empereur voudra-t'il bien m'en-
tendre ?

N'importe; pour vous plaire il faut tout hazarder;
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder.

Refous-toi donc, mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueil, quoyque sans esperance.

Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi,
Mais après cet effort; craignez d'en faire d'autres;
Pour conserver mes jours n'exposez point les vô-
tres,

Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.

Hola, Gardes, quelqu'un.





SCENE VI.
ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

SEigneur, que-faut-il faire ?

ANDRONIC.

Scachez si je pourrois entretenir mon pere ;
Si suspendant le cours de son reffentiment ;
Il daigneroit encor m'écouter un moment ?



SCENE VII.

ANDRONIC *seul.*

Que vai-je faire, ô Ciel ! quelle triste entre-
vûe !

Que dire à l'Empereur ? quelle honte à sa vûe ?

Je vais donc lâchement implorer la bonté.

D'un pere qui me traite avec indignité ?

Qui ne me fit jamais ni careffe, ni grace,

Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me
glace ;

Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,

Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel ?

Pourrai-je seulement soutenir sa presence ?

Il ne me repondra qu'avec un froid silence ;

Son front ne m'offrira qu'un severe dédain.

J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain :
 Est-il quelque malheur , est-il quelque supplice
 Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice ?
 O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur !
 Quels terribles assauts tu livres à mon cœur !



SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR,

ASPAR.

P Reparez-vous , Seigneur , votre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat ! quel reproche !

Je sens plus que jamais mon cœur se revolter.



SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
 ASPAR.

L'EMPEREUR.

Q U'on nous laisse. A mes pieds viendra-t'il se jeter ?

ANDRONIC.

Par où commence-rai-je , & qu'est-ce que j'espere ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obéïssons & ne balançons plus.
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince? quelle es-
perance

Vous a fait en ces lieux souhaiter ma presence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi,
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t'il tant de foibles?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils,

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah Ciel! qu'osez-
vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible & severe?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere?

ANDRONIC.

Eh quoi, ç'en est donc fait? Il ne m'est plus per-
mis,

Seigneur, de me donner le nom de votre fils?

Et cependant, hélas ! dans ce moment funeste,
 Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
 Oïr, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux,
 Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous.
 J'ose dans votre cœur, avec cette défense,
 Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est-là ce qui vous rend plus coupable à mes
 yeux,
 Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
 Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître
 Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un
 traître.

ANDRONIC.

Seigneur. . . .

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
 Nous avons découvert toutes vos trahisons.
 Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
 Soulevez contre moi toute la Bulgarie,
 Dans ces nobles emplois signalez votre bras ;
 D'autres crimes encore. . . .

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas.

Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi, se rendre le chef d'un peuple temeraire,
 Traiter secretement avec des revoltez,
 Sont-ce-là dites-moi, des crimes inventez ?
 Que ne puis-je douter de ton ingratitude !
 S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
 Bientôt en ta faveur je sçaurois m'abuser,
 Et je te deffendrois au lieu de t'accuser.
 Mais de ta propre main j'ai vû le seing parjure,
 Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
 A quoi tendoient enfin ces perfides Traitez,
 Ces aziles offerts, ces secours acceptez,

Ces sermens mutuels , cette coupable ligue ,
 Qu'au Trône où dès long-tems un pere te fatigue ?
 Réponds-moi , si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
 Ou plutôt , sont-ce là toutes tes trahisons ?
 Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non , Seigneur , je ne puis ou n'ose vous répondre.
 Je suis moins criminel que je ne le parais ,
 Et vous ne sçavez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
 Pourroit justifier le dessein de ma fuite :
 Sous le joug importun de leurs severes loix, [fois
 Les cœurs les plus soumis murmurent quelque-
 Et l'on doit imputer dans un jeune courage
 De tels-égaremens aux foiblesses de l'âge :
 Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous :
 Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
 Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
 Quoi , loin de m'écouter , vous détournez la vûe ?
 Votre cœur se refuse aux tendres mouvemens
 Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
 Regardez-moi , Seigneur , avec des yeux de pere :
 Mais hélas ! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince , n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non. D'en avoir tant dit je suis même confus.
 Ah ! ce n'est point l'horreur du coup qui me
 menace ,

Qui m'a fait mandier une honteuse grace ;
 Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous ,
 Après tant de rigueurs , un traitement plus doux ;
 Je sçai trop que pour moi vous êtes insensible ,
 Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.

Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort... ↓

L'EMPEREUR.

C'est assez , je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort ,

Hâtez le coup fatal d'une lente justice ;

La vie est désormais mon plus cruel supplice ,

Et je mourrois bientôt de honte & de regret.

De m'être à vos genoux abaissé sans effet.



S C E N E X.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel! jusqu'ou l'emporte une aveugle insolence ?

C'est trop en sa faveur me faire violence.

Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort ,

Dit-il Ah ! ce mot seul décide de sa mort .

Je suis trop éclairci , l'Imperatrice l'aime :

Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle même :

Irene a fait tracer cet odieux écrit ,

Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.

Tremblante pour ses jours , à tous mes vœux contraire ,

Elle a tout hasardé pour ce fils temeraire :

Je n'en puis plus douter , le traître s'est trahi :

A d'autres loix enfin auroit-il obéi ?

Et n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime ,

Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même ?

De quel air l'insolent s'est-il humilié ?

Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié :

J'ai vû jusqu'à mes pieds ce superbe courage ,

De ses respects forcez desavoüer l'hommage :

Il n'a pu soutenir un repentir trompeur ,

Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.

Dans quel tems ? au moment que malgré ma
colere

Le traître me faisoit sentir que j'étois pere ;

Que toute ma fureur m'alloit abandonner ;

Que sçai-je ? quand mon cœur eût pû lui par-
donner,

Que cette lettre entre eux marque d'intelligence !

Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence ,

Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pû m'é-
bloüir ?

Comment ont-ils osé songer à me trahir ?

Moi , qui par tant de soins & de perseverance ,

De penetrer les cœurs possède la science ?

Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets ,

Connois tous les chemins , tous les détours
secrets ;

Qui par ma politique & mon adresse à feindre ,

Force tous mes Voisins , tous les Rois à me crain-
dre ?

Dans mon propre Palais , au milieu de ma
Cour ,

Je me vois le jouët d'un temeraire amour :

Deux perfides , sans art & sans experience ,

Aveuglant ma raison , & trompant ma prudence ,

Démentent , par des feux mortels à mon honneur ,

Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.

Helas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude ,

Je n'avois de leur part aucune inquietude ,

Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point com-
battu ,

Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.

O malheureux époux ! ô déplorable pere !

Où dois-tu t'arrêter ? où porter colere ?

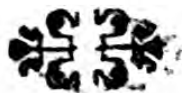
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt ,

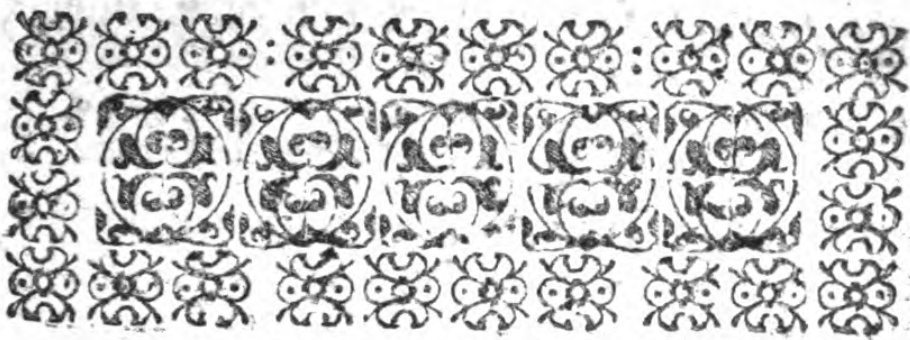
Dans leur perfide sang étouffons cet affront : [ce ;

Mais sur-tout menageons le ur mort avec pruden-

Par des chemins divers achevons ma vengeance ;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat ,
Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
Par un effort secret perdons l'Imperatrice ,
Et cachons à la fois son crime & son supplice.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

S Erai-je encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t'on vivre un Prince criminel ?

Cette lenteur funeste , & cette incertitude
M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude ;
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours malheureux ,

Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur après notre entrevûe,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?

Si par mes attentats il se croit outragé ,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.

Que je souffre ! Je cede à mon impatience.

Ciel , qui vois mes combats , redouble ma constance ,

Je ne puis résister à tout ce que je sens :

Mais enfin voici l'ordre & la mort que j'attens.



SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS;
CRISPE.

SEigneur. . . . ASPAR.

ANDRONIC.
Je vous entens, on veut que je perisse,
Allons donc.

ASPAR.
Vous pouvez choisir votre supplice,
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.
Sa bonté me surprend,
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop
grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace:
Qu'on me prepare un bain; quand il faudra partir,
Vous me trouverez prêt, revenez m'avertir.





SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Mais hélas ! quel transport , quel mouvement
me presse ?

Que l'on me donne un siege. * Il suffit , qu'on me
laisse.

Sortez-donc ; à mes yeux n'offrez point vos dou-
leurs :

Que servent à mes maux les soupirs & les pleurs ?

* *Crispe lui donne un siége.*



SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance.
Où se termine , hélas ! toute mon esperance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'Univers ,
Maître dès le berceau de cent Peuples divers ,
Quand je croi m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug si long-tems fit gemir mon courage ;
Quand les biens , les honneurs , la gloire , les
plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs ,
Je meurs , & dans le cours de mes ieunes années ,
Je voi d'un coup fatal trancher mes destinés.
Mais quoi , toujours en proye à la rigueur du sort ,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort ;

Il est à mon repos un si puissant obstacle,
 Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
 Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
 Je serois criminel, ou serois malheureux:
 Furieux sans effet, Amant sans esperance,
 Contraint dans mon amour, contraint dans ma
 vengeance,
 Penetré de tendresse, agité de courroux,
 Sans oser signaler ni mes vœux, ni mes coups;
 Ah! le Ciel me devoit être un peu moins contrai-
 re,
 Laisser libre du moins ma flâme, ou ma colere,
 M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brû-
 ler,
 Ou le sang d'un Rival que je pusse immoler.
 Enfin dans ces combats je ne sçauois plus vivre,
 Et je doi rendre grace au coup qui m'en délivre.
 Oiii, je suis resolu. Mais que deviendrez-vous,
 Irene? De mon Pere évitez le courroux.
 Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,
 L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
 Et que sçai-je? Peut-être en ce moment fatal,
 Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
 Ah! penser accablant où mon cœur s'abandonne!
 Que peril pour Irene, ô Ciel, s'il la soupçonne!
 Princesse, que je crains que ses terribles coups,
 Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous!
 Voilà ce qui m'étonne, & non pas le supplice;
 Mais je touche au moment du fatal sacrifice.
 Ciel! je t'offre ma mort, appaise ta rigueur,
 Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
 Contre un barbare époux protege l'innocence,
 Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense.



S C E N E V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoi me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Où, Seigneur, tout est prêt, je tremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt ? allons donc.

ASPAR.

O vertu que j'admire !

Gelas, menez le Prince.



S C E N E V I.

ASPAR *seul.*

AH ! dans son triste sort
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort.
Sinistre événement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toi sommes-nous menacez ?



S C E N E VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes soins empressez,
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée, & lui donner tout le tems qui me reste.
Que fait le Prince, Aspar? l'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR.

Madame....

IRENE.

Expliquez-vous, parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Après de l'Empereur un ordre exprès m'attire,
Vous sçaurez tout.

IRENE.

Allez, prenez soin de lui dire
Que je suis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Prête à lui reveler des secrets importans.



S C E N E VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis que pretendez-vous, & qu'est-ce que vous faites?

Madame, songez-vous à l'état où vous êtes ?
 Helas ! que je vous plains ! Mon cœur saisi d'es
 froi
 Regarde votre sort. . . .



S C E N E IX.

I R E N E , E U D O X E .
 N A R C E E .

E U D O X E .

Ciel ! qu'est-ce que je voi
 Quel est votre dessein ? vous m'avez donc trom
 pée ?
 Quoi , Madame , à mes bras n'êtes-vous échapée ?
 Que pour courir ici par d'indignes douleurs ,
 Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?
 Quel succès de mes soins ! Ah ! l'aurois-je pu
 croire
 Que vous eussiez si mal ménagé votre gloire ?
 Que dira l'avenir , tout l'Empire , un Epoux ?

I R E N E .

O Ciel ! pour ces conseils quel tems choisirez
 vous ?
 Helas ! en ma faveur soyez plus indulgente ,
 Je vai mourir , Eudoxe , & mourir innocente :
 Vous m'avez vû toujours si soumise à vos loix ,
 Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois ;
 Calmez votre courroux , étouffez vos reproches .
 Je commence à sentir les fatales approches ,
 Voilà le prompt effet du breuvage mortel
 Qui consume l'horreur de mon destin cruel .
 Vos yeux en sont témoins , avec quelle industrie

Les traîtres ont voulu me cacher leur furie :
Mais tous leurs soins n'ont pû m'abuser un
moment,

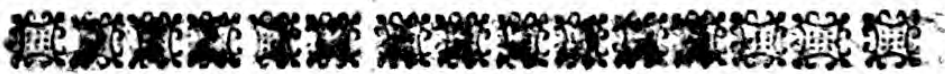
Et ma main & ma bouche ont pris avidement
Le vase criminel & la liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consommer le reste.

E U D O X E.

Ah ! quittez ce dessein , & cherchez du secours.

I R E N E.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non , non , qu'à l'Empereur je serve de victime ,
Il croit son fils & moi noircis du même crime :
Ah ! courons le chercher , il est près de ces lieux ,
Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux :
Que les derniers regards de ce Prince fidelle ,
Lui fassent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée ,
Se montre toute entiere à la sienne affligée ;
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes
nœuds ,
Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux ;
Que rendue à celui pour qui seul j'étois née ,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée.



S C E N E X.

I R E N E , E U D O X E , N A R C E E ,
G E L A S.

G E L A S.

M Adame où courez-vous , & qu'allez-vous
chercher ?
Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher ,

Évitez un objet qui déchire mon ame.

I R E N E.

Andronic est donc mort ?

G E L A S.

Il ne vit plus , Madame ,
Je viens en ce moment de le voir expirer
Dans le bain que lui-même avoit fait preparer.

I R E N E.

Soutenez-moi : Je cede après ce coup funeste :
Et vous , du sort du Prince apprenez-moi le reste.

G E L A S.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans fremir il entre dans le bain ,
Offre ses bras lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit , & ses yeux s'obscurcissent ,
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent ,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler ,
Court au terme fatal

I R E N E.

Je me sens accabler ,
Donnez un peu de tems à mon ame abattue ,
C'est assez : achevez un discours qui me tue.

G E L A S.

Il leve au Ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
*O mort ! des malheureux unique & sur azile ,
Je verrois ton approche avec un œil tranquile ,
Si du courroux vangeur donc je subis la-loy ,
La rigueur aujour d'hui ne tomboit que sur moi ;
Je crains . . . En cet instant son ame s'est émûë ;
Il promene par tout une inquiete vûë ;
Pere cruel , dit-il , d'un fils infortuné ,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné ,
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage :*

Alors de la parole il perd presque l'usage ,
 Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus ;
 Cene sont que des mots toujours interrompus ,
 Son esprit se confond , le trouble s'en empare ,
 En de vagues projets il s'emporte , il s'égare ;
 Il adresse sa voix à vous , à l'Empereur ,
 Paroît tantôt tranquille , & tantôt en fureur ;
 Enfin son sang s'épuise , & sa force succombe ,
 Sa tête sur son sein panche , chancelle , tombe .
 Il meurt , & tout son corps sanglant , pâle , glacé ,
 Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé :
 Pour moi , le cœur percé de cette affreuse image
 De ses persecuteurs je déteste la rage ,
 Et craignant qu'on me fasse un crime de mes
 pleurs ,
 Je vais en d'autres lieux renfermer mes dou-
 leurs .



S C E N E X I .

IRENE , EUDOXE , NARCE'E .

IRENE .

C'En est fait , à ses yeux la lumière est ravie ,
 Eclatez mes soupirs , sa mort vous justifie .

EUDOXE .

Quoi donc ? . . .

IRENE .

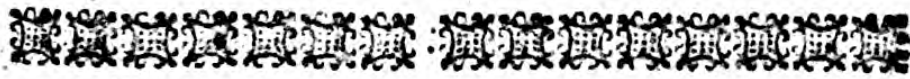
Regrets , transports jusqu'ici retenus ,
 Paroissez , il est tems , je ne vous contrains plus .
 Il est mort ! Ciel quel sang a-t'on osé répandre ?
 Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cen-
 dre ,

Cher Prince , vois Irene au bruit de ton malheur ,
 Ne ménager plus rien , expirer de douleur .

Mais, hélas ! du poison l'atteinte se redouble,
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon trouble,

Et le mortel venin par un injuste effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois, ils agissent ensemble,
Tous deux en même tems L'Empereur vient, je
tremble,

Ma peine à son aspect vient de se redoubler.



SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE,
NARCE'E.

IRENE.

SEigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler,
Andronic est puni, je meurs empoisonnée ;
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.

Une Lettre aujourd'hui tombée en votre main,
A sans doute achevé notre sort inhumain.
Elle venoit de moi : je pourrois vous le taire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangere :
Sans honte je l'avouë : Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher,
J'en atteste le Ciel, ce Ciel dont la puissance,
Au poids de nos vertus punit ou recompense :
Ni votre fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle :

C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux,

A vos tristes soupçons nous immole tous deux.

Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,

Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire;

Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort,

Je passe sans regret dans les bras de la mort,

Puisquelle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie.

Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie,

Otez-moi de ces lieux, & que je puisse au moins

N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

Qu'entens-je ? quel effroi, quelle pitié soudaine

S'empare de mon cœur, m'épouvante & me gêne ?

Etoient-ils innocens ou coupables tous deux,

Je ne sçais : mais hélas ! que je suis malheureux !

F I N.

ALCIBIADE,

ALCIBIADE,

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ARTAXERCE , Roy de Perse.

PALMIS , Fille d'Artaxerce.

ARTEMISE , Princesse du Sang des
Rois de Perse.

PHARNABAZE , Satrape , Favori
d'Artaxerce.

ALCIBIADE , Athenien , banni de
sa partie.

AMESTRIS , Gouvernante de Pal-
mis.

BARSINE , confidente d'Artemise.

AMINTAS , Athenien , Confident
d'Alcibiade.

MEMNON , Officier de l'Armée
d'Artaxerce.

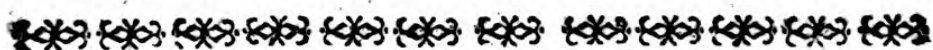
GARDES,

La Scene est à Sardis , Capitale de la Lydie.



ALCIBIADE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.



ENEZ Memnon, venez; dans mon
impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu
de négligence.

MEMNON.

Eh, pouvois-je prévoir que votre prompt réveil,
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil?
Que sans être lassé d'une course rapide,

K ij

Pharnabaze fidelle à l'ardeur qui le guide ,
 Arrivant à Sardis après mille travaux ,
 Refuseroit d'y prendre un moment de repos ?

PHARNABAZE.

Helas ! depuis le jour où le grand Artaxerce
 Daigna me confier le destin de la Perse ,
 Attaché sans relâche à ce pénible emploi ,
 J'ai vu que le repos n'étoit plus fait pour moi.

MEMNON.

Quoi, Seigneur . . . ?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je passe ma vie ,
 Je redoute à la fois l'imposture & l'envie ;
 Leurs traits également m'attaquent chaque jour ,
 Et ma fortune en craint un funeste retour.
 Ainsi pour les forcer l'un & l'autre à se taire ,
 J'observe tous mes pas avec un œil severe ;
 Je crains à tous momens qu'un trop vaste pou-
 voir

Me porte quelque jour à trahir mon devoir ,
 Ou que persuadé qu'on ne peut me détruire ,
 Je neglige les soins que je dois à l'Empire.
 Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois ,
 Un moment leur suffit pour faire un autre choix :
 En vain nous prétendons , pas d'assidus servi-
 ces ,

D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
 Un seul mot contre nous à propos avancé ,
 Un seul de nos projets par le sort renversé ,
 Détruit dans un instant toute la confiance
 Que nous donnoient trente ans de peine & de
 prudence ;

Et souvent pour remplir les emplois les plus
 grands ,

On y place après nous d'indignes concurrents ,
 Qui pour toute vertu ne possèdent peut-être
 Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur
 Maître.

Mille exemples connus de ces fameux revers
Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts,
Et me font redoubler le zele qui m'anime :
Mais du bonheur public je deviens la victime ;
Et mon cœur accablé des efforts que je fais,
Donne à tous un repos qu'il ne goute jamais.

M E M N O N.

Eh ! pourquoi vous gêner d'une crainte impor-
tune ?

Seigneur , tant de vertu soutient votre fortune.
Que personne n'osant y prétendre après vous ,
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux.
Alcibiade eul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Etat sa puissance à la vôtre ,
Et partager du Roi l'estime & la faveur ;
Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur,
Et ce Heros cherchant un sejour plus tranquille,
Dans les murs de Sardis a choisi son azile ,
Où depuis plus d'un an son sort enseveli
Demeureroit peut-être en un profond oubli ,
Si l'Univers entier occupé de sa gloire ,
Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

P H A R N A B A Z E.

Ah ! que n'est-il encor engagé près du Roi !
Que ne partage-t'il son cœur & mon emploi !
Ce fut pas mes avis que proscrit dans la Grece,
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vengeresse ,
Il vint vers Artaxerce , & sut trouver en lui
Un Maître genereux , un salutaire appui.
Bien que ce Grec lui seul, auteur de nos allarmes
Eût long-tems arrêté les progrès de nos armes ,
Affoibli notre empire , & dans mille combats
Embrasé nos Vaisseaux , immolé nos soldats ;
Cependant peu de jours après son arrivée ,
Je vis au plus haut rang la fortune élevée ;
Je vis même le Roi se confier à lui ,
Artemise à la Cour devenir son appui ,

Et Palmis lui marquant une bonté sincere ,
Applaudir aux bienfaits dont le combloit son
pere.

D'abord voyant tomber cet honneur infini
Sur un Chef étranger qu'Athenes a banni ,
J'en sentis , je l'avouë , une secrete peine ;
Mais bien-tôt sa vertu triompha de ma haine ;
Il m'aima , je l'aimai ; chacun avec ardeur
De l'Etat par ses soins soutenoit la grandeur ;
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade ,
On veut le retenir , rien ne le persuade ;
D'une étroite amitié j'atteste en vain les noctids ,
En vain le Roi s'empresse à prevenir ses vœux ;
Ni ses nouveaux bienfaits , ni les soins des Prin-
cesses ,

Ni d'une Cour en pleurs les pressantes caresses
Ne purent avec nous l'arrêter un moment ,
Il s'imposa lui-même un dur bannissement.
Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure ,
Dites-moi , que fait-il dans sa triste demeure ?
Quels sont ses sentimens ? que pense-t'il ?

M E M N O N .

Seigneur ,

Puis-je vous informer de l'état de son cœur ?
Tous mes efforts n'ont pu le découvrir encore.
Je ne vous dirai point quel chagrin le devore ;
Mais les dehors trompeurs de sa tranquillité
Nous cachent mille soins dont il est agité.
Ce mépris de la Cour , cet exil volontaire
Fut trop precipité pour être sans mystere.
Il n'en faut point douter , Alcibiade feint ,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint ,
Et dans les sentimens qu'il éta'e sans cesse ,
Son cœur a moins de part , Seigneur , que son
adresse.

P H A R N A B A Z E .

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point trou-
blez

De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez , Seigneur , & dans votre entrevüe

Il vous découvrira son ame toute nuë ,
Son secret avec vous ne peut long-tems durer.

PHARNABAZE.

Puisse-je le contraindre à me le declarer ?

Mais allons voir l'Armée , il est tems d'y paroître ,

Et de la disposer à recevoir son Maître ;

Pour la dernière fois annonçons aux soldats ,

Qu'il arrive aujourd'hui pour conduire leurs pas ,

Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devore

Et chercher desormais au delà du Bosphore ,

Confondant avec eux & son rang & son sort ,

L'honneur de la victoire , ou celui de la mort.

MEMNON.

Du bruit de votre nom l'Armée est prevenüe ,

Seigneur , & chaque jour attend votre venue.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp. Mais il faut m'arrêter ,

Alcibiade vient , je le dois écouter.



SCENE II.

ALCIBIADE , PHARNABAZE ,
AMINTAS , MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel , je puis enfin vous rendre ,

Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez at-
tendre

D'un cœur reconnoissant, d'un ami genereux,
Persecuté du sort, & toutefois heureux,
Si le tems, & les Grecs dont je suis la victime,
N'ont point détruit pour moi votre première
estime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le
tems

Eussent changé pour vous mes justes sentimens ?
C'est moi qui vous dois tout : sans cesse ma me-
moire

Me rappelle ce jour pour vous si plein de gloire,
Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
Vous previntes la mort présentée à mes yeux.
Votre amitié toujours m'est également chere :
Mais pour moi votre cœur est-il encor sincere ?
Quand je vous vois ici soigneux de vous cacher,
Vous montrant à regret à qui vient vous cher-
cher,

Et me celant encore avec un soin extrême
Vos maux que je voudrois sentir comme vous mê-
me :

Car ne pretendez plus par de foibles raisons,
Satisfaire mon cœur, & calmer mes soupçons :
Un Heros tel que vous, nourri dans les alarmes,
Dans les soins de la paix, dans la gloire des ar-
mes ;

Qui réglant des Etats confiez-en ses mains,
Pouvoit encor suffire à de nouveaux desseins ;
Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchainée,
Par de moindres objets ne peut être bornée ?
Un cœur que l'Univers eût eu peine à rem-
plir,

Dans un desert affreux peut-il s'ensevelir ?
Abandonner un Roi qui l'estime, qui l'aime ?

Si quelque coup du sort ne l'arrache à lui-même,
 Ou si quelque autre soin plus fort que ses desirs,
 A de grands interêts n'immolle ses plaisirs;
 Au nom d'une amitié si rare & si parfaite,
 Quel chagrin dans ces lieux cause votre retraite?
 Qui vous rend insensible aux faveurs d'un grand
 Roi?

Parlez, Seigneur, parlez, fiez-vous à ma foi.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer? la fureur de la Grece,
 La colere d'Agis qui me poursuit sans cesse,
 Du peuple Athenien, l'injuste cruauté,
 Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté.
 Mais pourquoi rappeler la douloureuse histoire
 Des maux dont Artaxerce efface la memoire;
 Ce genereux Monarque à mes soupirs rendu,
 M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu:
 Par son heureux secours j'ai pu braver l'envie,
 Rétablir ma fortune, & conserver ma vie,
 C'en est assez pour moi. Si j'ai quitté la Cour,
 Dans le cœur des humains chaque chose a son
 tour:

Tantôt l'ambition y regne en souveraine,
 Et dans un autre tems trop de grandeur le gêne,
 Selon que le destin reglant nos passions,
 Par un secret pouvoir conduit nos actions.
 Je l'éprouve, Seigneur; & mon ame changée,
 De ses premiers desirs se trouve dégagée;
 Loin de l'éclat pompeux que j'ai tant recherché,
 Je ne demande plus qu'un azile caché;
 J'y joiis d'un repos qu'aucun soin ne traverse,
 Les Dieux me l'ont donné par la main d'Ar-
 taxerce:

Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses souhaits,
 Au succès attendu conduire ses projets,
 Au comble du bonheur porter ses destinées,
 Et prolonger ses jours au prix de mes années!

K. v.

P H A R N A B A Z E.

Je le voi bien, Seigneur, je deviens indiscret :
 Je ne vous presse plus, gardez votre secret :
 Mais ne m'abusez point par une indigne feinte.

A L C I B I A D E.

Eh bien, Seigneur, s'il faut m'expliquer sans con-
 trainte,

J'ai crû que je devois être éloigné du Roi,
 Tandis que dans la Grece il va porter l'effroi :
 Peut-être le succès trompant son esperance,
 Artaxerce eût sur moi fixé sa défiance,
 Et crû que j'aurois pû, par des avis secrets,
 Pour sauver mon pais trahir ses interêts :
 Voilà quelle pensée à m'éloigner m'engage.

P H A R N A B A Z E.

Eh ! sur quoi fondez-vous un si triste presage ?
 Vous offensez le Roi, vous connoissez son cœur ;
 Magnanime, constant.

A L C I B I A D E.

Je le connois, Seigneur :

Il a mille vertus dignes du Diadême ;
 Mais avec ces vertus, je le sçais de vous-même,
 Superbe, soupçonneux, & prompt à s'irriter,
 Dans ses premiers transports rien ne peut l'ar-
 rêter.

Enfin pour confirmer ma conduite passée,
 Themistocle est toujours present à ma pensée :
 Ce Grec persecuté vint chercher un appui
 Dans les mêmes climats où je suis aujourd'hui,
 Xerxés en sa faveur prodigua sa puissance,
 L'honora de ses soins & de sa confiance :
 Mais Dieux ! qu'il paya cher ces honneurs écla-
 tans,

Pour les avoir voulu conserver trop long-tems ;
 Les Courtisans de Perse ardens à sa ruine,
 Rappelèrent si haut l'affront de Salamine,
 Que Xerxés animé par leur cris éternels,

Prit insensiblement leurs sentimens cruels ;
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
Son fort , Seigneur , sembloit m'annoncer mon
destin ;

Je ne crains point la mort ; mais s'il faut qu'à la
fin

Aux yeux de l'Univers je m'immolle moi-même ,
Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême ,
Que mon trepas alors soit au moins imputé
A ma vertu plutôt qu'à la nécessité.

PHARNABAZE.

Artaxerce , Seigneur , domptera ce caprice ,
Et vous deviez lui rendre un peu plus de justice.
Il vient , vous le verrez : mon zele & mon devoir
Me pressent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous suivrai , Seigneur , j'allois pour vous le
dire

Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'est assez , Seigneur , je me retire ,
On m'attend dans le Camp , soiez prêt à partir ,
Memnon dans un moment viendra vous avertir.



SCENE III.

ALCIBIADE , AMINTAS.

AMINTAS.

Après un tel aveu , nous vous verrons repren-
dre
Le rang dont vos soupçons vous avoient fait
descendre ;

Artaxerce, Seigneur, entendra vos discours,
 Et d'un scrupule vain arrêtera le cours ;
 Allez, & qu'une fois encor la Grece admire
 Le pouvoir d'un proselit dans cet auguste Empi-
 re ;

Qu'à son tour votre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voici le jour qui me doit accabler,
 Où malgré mes efforts, ma fuite & mon adresse,
 L'Univers apprendra ma dernière foiblesse.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roi vient, Amintas ;

Artemise, Palmis, accompagnent ses pas.
 J'avois fui de la Cour, leur approche m'étonne ;
 A de nouveaux transports mon ame s'abandonne ;
 Tu connois mon penchant, tu vois couler mes
 pleurs,

Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

AMINTAS.

Je vous entends, Seigneur, j'en penetre la cau-
 se ;

Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose ;
 Après tant de périls avec peine évitez,
 Osez-vous vous lier au joug donc vous sortez ?
 Ne vous souvient-il plus, quelle suite cruelle
 D'embarras, de remords, de contrainte mortelle,
 Quel funeste poison a versé sur vos jours
 De vos attachemens le déplorable cours ?
 Pardonnez-moi, Seigneur, je ne scaurois me tai-
 re,

Et je vous trahirois, si j'étois moins sincere :

De vos travaux l'amour vous a ravi le fruit,

Et de votre nom même a prophané le bruit.

Quel Guerrier couronné des mains de la Vic-
 toire,

Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?
 Quel Heros avec vous auroit-on comparé,
 Si votre cœur jamais ne se fût égaré,
 Et n'eût fait voir souvent, par un mélange in-
 juste,
 Des foiblesses d'amour dans une vie auguste ?
 Ah, Seigneur ! rappelez ce fatal souvenir.

A L C I B I A D E.

Helas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
 Mon penchant à l'amour, je l'avouërai sans peine,
 Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :
 Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins, des sou-
 pirs,
 J'en'ai pu refuser mon ame à ses plaisirs :
 Car, enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
 Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
 Où trouve-t'on ailleurs cette vive douceur
 Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
 Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
 Et gemissant aux pieds d'un objet adorable,
 J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
 Que mes soins de son cœur avoient troublé la
 paix ;
 Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
 La mienne a pris encore une force nouvelle ;
 Dans ces tendres instants j'ai toujours éprouvé
 Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

A M I N T A S.

Ah ! quel indigne aveu, Seigneur, osez-vous
 faire ?

A L C I B I A D E.

Je le fais Amintas, sans honte & sans mystere,
 Ah ! si j'ai succombé dans mes premiers transports,
 Toute la Grece a vû les fruits de mes remords.
 J'aurois lieu de rougir, si sans aucun scrupule
 J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il
 brûle ;

Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs ,
 Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs :
 Mais sur moi ma raison a pris assez d'empire
 Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'at-
 tire.

Toi-même tu m'as vû confus de mes erreurs ,
 Changeant de lâches feux en de nobles fureurs ,
 Pour effacer des traits honteux à ma mémoire ,
 D'un pas plus assuré courir après la gloire.
 Enfin si de ma vie on observe le cours ,
 On y pourra compter quelques-uns de mes jours
 Passez dans le repos , perdus dans la mollesse :
 Mais pour un de ces jours marquez par ma foi-
 bleffe ,

On y verra des ans l'un à l'autre enchaînez ,
 Par mille exploits fameux justement couronnez.
 Tu vois que sans chercher d'excuse à mes capri-
 ces ,

J'avouë également mes vertus & mes vices ;
 Je te découvre ici mes sentimens secrets ,
 Mais sçache qu'un grand cœur ne se cache jamais ,
 Et veut , sans se parer d'un indigne artifice ,
 Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

A M I N T A S.

Par tant d'illustres faits votre nom consacré ,
 Seigneur , dans l'avenir doit être reveré ;
 Nos neveux . . .

A L C I B I A D E.

Est-il tems de tenir ce langage
 Quand mon dernier malheur accable mon cou-
 rage ?

Par tes sages conseils aide à le ranimer ,
 Et modere l'ardeur qui me va consumer.
 Je reverrai Palmis : quelle approche terrible !
 Et brûlant à ses yeux , paroîtrai-je insensible ?
 Pourrai-je encor garder ce silence obstiné ,
 Où par un juste effort je m'étois condamné ?

En te nommant Palmis, sans te dire autre chose,
 Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose.
 Persecuté, proscriit, fugitif en ces lieux,
 Vers elle j'ai porté mes vœux audacieux.
 En vain mille beautés dans la Perse adorées
 Contre ma liberté paroissent conjurées;
 En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur
 Près d'elles m'annonçoient un facile bonheur:
 En vain par mille soins la Princesse Artemise
 Sembloit sur mon repos former quelque entre-
 prise,

Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix;
 Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois,
 Elle qui par le sang unie aux Rois de Perse,
 S'est acquis l'amitié, l'estime d'Artaxerce,
 Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bien-
 faits

Assurer sa fortune, & combler ses souhaits:
 Je fus aveugle à tout; mon ame trop blessée,
 De la seule Palmis occupa ma pensée,
 Lui consacra mes vœux, & ferma pour jamais
 Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets.
 Et que peut-on aimer, justes Dieux! auprès d'elle?
 Ses beautés, ses vertus n'ont rien d'une mortelle,
 Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs,
 Et sa présence embrase ou trouble tous les cœurs.
 Un mélange confus de louanges secrètes,
 De cris d'étonnement, de plaintes inquietes,
 De soupirs étouffés, d'inutiles souhaits,
 Lui marquent chaque jour l'effet de ses attraits.
 Si-tôt quelle paroît, tout s'empresse autour d'elle;

Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle:
 Que de justes raisons d'enfler sa vanité!
 Cependant de son cœur la modeste fierté
 Semble de ses appas ignorer la puissance,
 Et jouit sans orgueil des droits de sa naissance.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis,
 Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix :
 Mais de les adorer il falloit vous défendre ;
 D'un amour si fatal que pouvez-vous attendre ?

ALCIBIADE.

Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux,
 Et que j'ai-je ? peut-être un trepas rigoureux :
 Car enfin malgré moi quelque éclat de ma flâme
 Découvrira ma feinte, & l'état de mon ame :
 Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
 Lui le moins indulgent & le plus fier des Rois,
 Trop jaloux du respect qu'on doit à sa famille,
 D'un temeraire amour voudra vanger sa fille ;
 S'immolera ma vie, ou pour mieux me punir,
 De la Perse avec honte il me fera bannir ;
 Je le voi, je perdrai par cette ardeur funeste
 L'azile le plus sûr, & le seul qui me reste :
 Telle est ma destinée ; un autre amour jadis
 Me fit chasser de Sparte & de la Cour d'Agis.
 De mes feux pour Palmis j'avois prévu la suite ;
 Mes terreurs, de la Cour avoient bôté ma fuite ;
 Je courus vers ces lieux : mais j'ai beau m'y ca-
 cher,
 Jusques dans ces deserts Palmis vient me cher-
 cher ;
 Contre elle de formais quel parti dois-je prendre ?
 Je ne puis fuir plus loin, & je n'ose l'attendre.
 Ciel ! de cet embarras ne pourrai-je sortir ?





SCENE IV.

ALCIBIADE, MEMNON,
AMINTAS.

MEMNON.

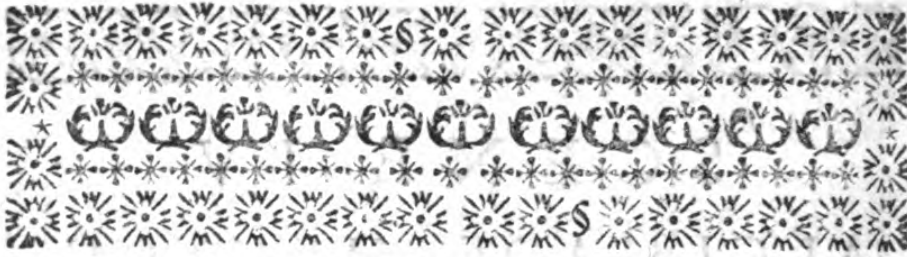
PHarnabaze , Seigneur , vous attend pour par-
tir.

ALCIBIADE.

Allons donc , suspendons une crainte importune
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE. ALCIBIADE , AMINTAS.

AMINTAS.

OU courez-vous , Seigneur ? quoi , fuyez-
vous le Roi ?

ALCIBIADE.

Je ne sçais où j'en suis , Amintas , laisse-moi ;
Je suis tous les objets dans ma douleur extrême ,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.
Dieux ! j'ai revû Palmis ; mon amour redoublé,
Par ma foible raison ne peut être réglé.
Je ne voi plus le rang où le Ciel la fit naître ,
Je ne me souviens plus qu' Artaxerce est mon Maître ;

Que mon honneur , mes jours , sont soumis à ses
loix ,

Je ne me souviens plus de ce que je lui dois :
Je songe seulement à mon sort déplorable ,
Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable ,
A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel ! quel dessein ! contraignez-vous ,
Seigneur.

De ce fatal secret vous sçavez l'importance,
Souffrez plutôt encore en gardant le silence,
Que de vous exposer à des malheurs plus grands.

A L C I B I A D E.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je sens ?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste
Pour accâbler un cœur la colere celeste ;
Moi qu'un sort favorable avoit accoûtumé
Aux transports les plus doux , au plaisir d'être
aimé ;

Quel changement grands Dieux ! quels efforts
pour mon ame !

J'aime plus que jamais , & tout plein de ma flâme,
Je contrains mes desirs , je devore mes pleurs ;
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs !
Ç'en est trop , finissons & mon trouble & mes
craintes ,

Courons chercher Palmis , qu'elle entende mes
plaintes ;

Je ne balance plus ; l'Amour au defespoir,
N'écoute ni conseil , ni raison , ni devoir.
Eh , qu'elle est la beauté qu'un tendre amour
offense ?

Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnois-
sance ?

Allons , redoutons moins un temeraire aveu ,
Il peut m'être permis de me flater un peu.

Que dis-je , malheureux ! que pensai-je ? où m'en-
traîne

L'effor impetueux de mon audace vaine ?

Ah ! mon cœur , que tu vas payer cher ta fierté !
Toujours bien loin de toi tes vœux t'ont emporté ;
Enfê de tes succès , & du bruit de ta gloire ,
Tu ne t'est plus connu , tes lauriers t'ont fait
croire

Qu'après avoir souvent humilié des Rois ,
L'Univers n'avoit rien au dessus de ton choix.

La Grece t'a nourri dans cette erreur fatale :
 Mais dans la Perse , à moins d'une naissance égale ,
 Pour la fille du Roi tu ne peux soupirer ,
 Apprens que ce défaut ne se peut reparer :
 C'est une loi reçue : ô Ciel , qu'elle est injuste !
 Quoi , dépend-il de nous d'être d'un sang au-

guste ?
 Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
 Que la seule vertu ne doive mériter ?

A M I N T A S.

Dans la Grece , Seigneur , la vertu toute nue :
 Par son mérite seul est assez soutenue ,
 Et sans parer son nom de titres fastueux ,
 On est grand parmi nous quand on est vertueux :
 Mais ici nos decrets , nos mœurs & nos maximes
 Perdent toute leur force , & passent pour des crimes
 Une crainte servile est le premier devoir [mes ;
 Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir :
 Tout tremble , tout fléchit sous la grandeur suprême :

Heureux dans ces climats qui porte un Diadème ;
 Ou qui peut se vanter d'être sorti d'un sang
 Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
 Cessez donc de poursuivre un projet inutile ,
 Ne perdez point en vain votre dernier azile ;
 Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas ,
 Qui lui font un tribut d'armes & de soldats ;
 Les Princes ses voisins , & ceux de sa famille
 Ont des yeux comme vous , & brûlent pour sa
 fille ;

Sans doute quelqu'un d'eux s'est déjà déclaré ,
 Et du cœur de Palmis s'est peut être emparé ;
 Votre amour fait lui seul les maux qui vous arri-

vent :
 Cessez . . . mais le Roi vient , les Princesses le sui-

vent.



SCENE I.

ARTAXERCE , PALMIS , ARTEMI-
SE , ALCIBIADE , PHARNABAZE ,
MEMNON , AMINTAS , AMES-
TRIS , BARSINE , Gardes.

ARTAXERCE.

ENfin, graces aux Dieux, nous sommes dans
Sardis,
Ma fille, mille soins occupent mes esprits ;
Souffrez que de ces soins la suite necessaire
Pour quelque tems ici vous cache votre pere ;
Allez vous reposer dans votre appartement,
Je veux entretenir Artemise un moment,
L'instruire d'un secret où son cœur s'interesse.

ARTEMISE.

Moi, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oùi, Madame ; & vous, que l'on nous laisse.



SCENE III.

ARTAXERCE , ARTEMISE.

ARTAXERCE.

VOici le jour fatal que j'ai tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-tems con-
certé
D'emporter sur la Grece une entiere victoire,
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire.

Mes soldats sont tout prêts , & les vents & les
eaux

Semblent pour me conduire attendre mes vais-
seaux ;

Un mouvement secret vers la Grece m'appelle,
Mais parmi tous les soins que ce jour renouvelle,
Alcibiade seul fait mon plus grand ennui ;
Près de moi dans ma Cour vous fûtes son appui ;
C'est par cette raison que j'ai voulu, Madame ,
Vous confier son sort, & vous ouvrir mon ame.

A R T E M I S E.

Eh quoi ! n'avez-vous pas assuré son destin ?
Par vous de ses malheurs n'a-t'il pas vû la fin ?
C'est vous qui dans ces lieux réparant sa misere...

A R T A X E R C E.

Je n'ai rien fait alors que ce que j'ai dû faire ;
La Perse jouïssoit d'une profonde paix ,
Mais la guerre aujourd'hui change tous mes pro-
jets.

Sera-t'il dans ces murs l'espion de la Grece ?
Lorsqu'elle sentira ma fureur vangeresse ,
Que j'irai l'attaquer ; laisserai-je à Sardis
Un Grec pour lui donner mille secrets avis ?
Ne nous assurons point sur le sanglant outrage
Dont les Atheniens ont payé son courage.
Nous voyons tous les cœurs que la Grece a nour-
ris ,

Du soin de sa grandeur si vivement épris ,
Que bannis de son sein , accablez d'injustices ,
Ils lui font chaque jour de nouveaux sacrifices :
Trop heureux de pouvoir par tout leur sang versé
Servir un seul moment leur país menacé.

A R T E M I S E.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure,
Contre ces sentimens sa vertu vous rassure ;
Sa fuite de la Cour , & l'éclat de son nom
Les mettent à couvert de ce honteux soupçon.

Les Grecs ne l'ont-il pas chassé de sa patrie ?
 Il conserve contre eux une juste furie :
 Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus
 rien,

Seigneur, & sa valeur le justifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah ! s'il faut avec moi le mener dans la Grece,
 Ne sentira-t'il point encor quelque tendresse,
 A l'aspect de ces lieux de sa gloire témoins,
 Qui furent si long-tems l'objet de tous ses soins ?
 Insensible, & fidelle à nos mortelles haines,
 Vera-t'il d'un œil sec tomber les murs d'Athenes,
 Et refusera-t'il son bras victorieux,
 A la Grece mourante, & mourante à ses yeux ?
 Ah ! sans trop l'accuser d'une humeur inconstante,
 La haine cederait à la pitié presente ;
 Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moi,
 Il me gêne par tout, par tout je crains sa foi.
 Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Ambas-
 sade

N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade ! Ah ! pouvez-vous, Sei-
 gneur,
 Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'hor-
 reur !

Ce Heros, sur la foi de ce fameux azile,
 A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
 Et que par vos bontez, plus heureux desormais
 Il jouïroit ici d'une éternelle paix :
 Quoi ? la mort par vos mains lui seroit donc of-
 ferte ?

ARTAXERCE.

Non, je n'ai point, Madame, encor conclu sa
 perte ;
 Et puisque de son sort je confere avec vous,
 Croyez que je lui garde un traitement plus doux.

J'estime sa valeur, sa gloire me fut chere,
 Il a mille vertus que mon ame revere ;
 J'ai conservé sa vie, & veux même aujour d'hui
 Si le sort y consent, faire encor plus pour lui :
 Mais, il faut que l'Etat, que la raison-conspire
 Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'at-
 tire,

Et que la Politique approuvant sa grandeur,
 Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
 Si ces Ambassadeurs que la Grece m'envoie,
 Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur
 proye,

La Grece cede Ephese, & demande la paix :
 Mais si par un refus je confonds leurs projets,
 Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse,
 Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece.
 Un homme tel que lui n'est pas à dédaigner,
 Il faut absolument le perdre ou le gagner.
 Vous-même concevez, par la pressante envie
 Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie,
 Par les soins dont leur haine achete son trépas,
 Combien ils craignent tous les efforts de son bras.

A R T E M I S E.

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa tête,
 Avec lui de la Grece achevez la conquête.
 Contre tant d'ennemis sur de votre secours
 Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
 Ira-t'il, vous devant & l'honneur & la vie,
 De ses persecuteurs tenter encor d'envie ;
 Et se deshonorant par un retour ingrat,
 De tant d'exploirs fameux diminuer l'éclat ?
 Oüi, si vous l'engagez à la reconnoissance,
 Seigneur, je vous répons de son obéissance.

A R T A X E R C E.

Faites donc plus, Madame, & puisque dans ma
 Cour
 Vous m'assurez pour lui d'un éternel séjour,
 Rendez-lui

Rendez-lui pour jamais ce séjour nécessaire ,
 En redoublant des Grecs la haine & la colere ,
 Et joignez de si près Alcibiade à moi ,
 Qu'ils ne puissent jamais se fier à sa foi.
 Pour lui vous avez pris une si forte estime ,
 A conserver ses jours tant d'ardeur vous anime :
 Ah ! s'il faut sans détour m'expliquer avec vous ,
 Je serois sûr de lui , s'il étoit votre époux.
 Je ne vous prescriis point encor cet hymenée ,
 Il pourroit seul pourtant fixer sa destinée ,
 Faire taire les Grecs , venger tous ses malheurs ,
 Assurer sa fortune , & finir mes frayeurs.
 Sur-tout ne croyez point qu'ici ma politique
 Immole votre sort à la grandeur publique ;
 En vous faisant pour nous cet effort glorieux ,
 Vous ne descendez point du rang de vos ayeux :
 Vous verrez votre époux si cheri d'Artaxerce ,
 Qu'il sera le premier après moi dans la Perse.
 Et que toute ma Cour tombant à vos genoux ,
 Partagera ses soins & son zele entre nous.
 Adieu , je ne veux point presser votre réponse ,
 Consultez à loisir ce que je vous annonce ;
 Je vous verrai dans peu , songez qu'en votre
 main
 De ce fameux proscrit vous tenez le destin.



S C E N E I V.

ARTEMISE *seul.*

Quel trouble me faitit , & me rend si timide ?
 Aux tendresses d'un Roi je demeure stupide !
 Il m'assure un hymen où je n'osois penser ,
 Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer !
 Inevitable effet d'une joye imprévûe !

L

Transports impetueux dont mon ame est émüe,
 Espoir flateur, je cede à vos efforts puissans.



S C E N E V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE,

AH! Barsine, prends part au plaisir que je sens,
 Artaxerce s'apprête à couronner ma flâme,
 A remplir ses desirs il exhorte mon ame,
 Et me demande enfin comme un effort heureux,
 De souffrir qu'il m'unisse à l'objet de mes vœux.

BARSINE,

Quoi, Madame, le Roi vous propose lui-même...

ARTEMISE,

Oùi, Barsine, le Roi me donne à ce que j'aime.
 Cet amour si long-tems dans mon cœur retenu,
 Nourri de tant de pleurs, à toi seule connu,
 Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un
 crime,

Peut paroître sans honte, & devient legitime:
 Ou plutôt, il arrive au comble de ses vœux,
 Au moment qu'il n'attend qu'un succès malheu-
 reux;

Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne,
 Barsine, mon bonheur n'est connu de personne.





S C E N E VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

PALMIS.

JE vous cherche, Madame; un desir curieux
Précipite mes pas, & m'amene en ces lieux
Sans offenser le Roi, me pourrez vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, osez-vous les fier à ma foi?

ARTEMISE.

Madame, ces secrets ne regardent que moi.
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire;
Cependant je rougis....

PALMIS.

Qu'a-t'il donc pu vous dire?

ARTEMISE.

Le Roi d'Alcibiade a réglé le destin,
Il veut que dès ce jour je lui donne la main:
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eût pu faire;
Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié.
Madame, pardonnez, je vous laisse avec peine,
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne,
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.



S C E N E V I I .

P A L M I S , A M E S T R I S .

N O N , non , à son bonheur je ne puis consentir.
P A L M I S .
A M E S T R I S .

Ciel !

P A L M I S .

Je ne prétens point vous cacher ma surprise ,
Ni mes chagrins secrets sur l'hymen d'Artemise :
Dès mes plus jeunes ans soumise à vos avis ,
Je ne me repent point de les avoir suivis ;
Mais je sens qu'aujourd'hui toute votre sagesse
Aurá peine à calmer la douleur qui me presse.

A M E S T R I S .

Madame , au nom des Dieux , finissez ce discours ,
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours ,
Et ne m'affligez point par une confiance
Indigne de mes soins & de votre naissance.

P A L M I S .

Cependant , c'est vous seule , ô ma chere Amestris ,
Qui pouvez redonner le calme à mes esprits ,
Et par ces mêmes soins à qui ma douleur cede ,
Suspendre ou soulager l'ennui qui me possède.

A M E S T R I S .

C'en est donc fait , grands Dieux ! votre esprit
confondu ,

D'un poison dangereux ne s'est point défendu :
Insensible au bonheur que goûte un cœur tran-
quille ,

Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile ,
Pour un vil Etranger la Fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi

PALMIS.

Je ne sçai si l'on doit donner le nom de flâme
 Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame ;
 Mais je ne puis souffrir les traits injurieux
 Dont vous osez noircir un Heros glorieux.
 Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie ?
 Ah ! ce vil Etranger , digne objet de l'envie ,
 Ce Banni , ce Proscrit que vous me reprochez ,
 Du monde entier sur lui tient les yeux attachez.
 C'est lui dont la valeur tant de fois couronnée ,
 Ranima la vertu de la Grece étonnée ;
 Qui forçant la fortune à seconder son bras ,
 Vainquit autant de fois qu'il donna de combats ;
 C'est lui dont les regards , & dont le front au-
 guste

Font naître une tendresse aussi prompte que juste ;
 Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur ,
 Lui seul a pu troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible ,
 Lui qui dans ses devoirs paroissoit inflexible ,
 Qui les remplissoit tous sans trouble & sans

PALMIS. [regret ?

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret ?
 Je ne vous celai point ma premiere surprise ,
 Je la sens reveiller par l'espoir d'Artemise ,
 Il me trouble , il me gêne , il déchire mon cœur ,
 Et ses heureux transports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quoi , votre ame agitée,
 Par tant d'égards pressans ne peut être arrêtée ?
 D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir ?
 Et quel projet contre elle osez-vous concevoir ?
 Quoi , vous flateriez-vous qu'un honteux hyme-
 née. . .

PALMIS.

Je n'ai point oublié le rang où je suis née ;

Je ſçai combien du ſang l'imperieufe loi
 A mis de difference entre Artemiſe & moi ;
 Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle ;
 Qu'à l'hymen d'un grand Roi ma naiſſance m'appelle ;

Je le ſçai : mais ces loix & ces pompeux diſcours ,
 Contre un charme puiffant ſont d'un foible ſecours.

Lorsqu'on trouve un Heros d'un merite ſuprême,
 Qu'il fait en ſa faveur parler la vertu même,
 Qu'il paroît ſeul aimable , & ſeul digne de vous ,
 Dans ces occaſions que le penchant eſt doux !
 Qu'un cœur en cet état qui ſe fait violence ,
 Pleure ſouvent l'honneur d'une illuſtre naiſſance !

A M E S T R I S.

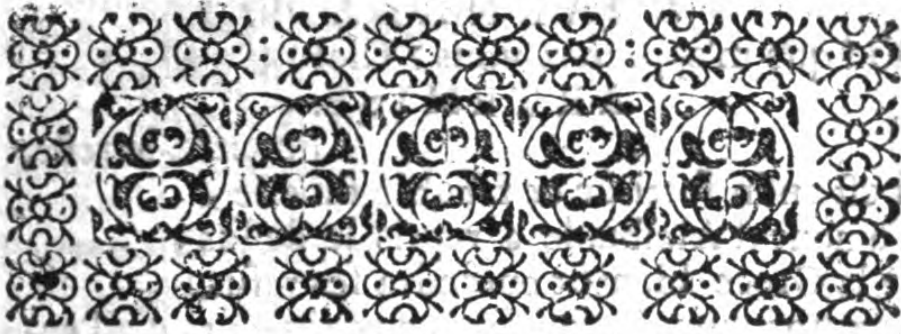
Madame , ç'en eſt trop , redoublez vos efforts ,
 Etouffez où calmez ces indignes transports ,
 Je crains pour votre gloire, & que ſur votre vie...

P A L M I S.

Non , j'oſe défier tous les traits de l'envie.
 Plus par ces mouvemens mon cœur eſt combattu ,
 Et plus vous connoîtrez ce que peut ma vertu.
 Quand même ce Guerrier n'eût cherché qu'à me
 plaire ,

Il eût reçu de moi des mépris pour ſalaire,
 Cependant , & telle eſt l'injuſtice d'un cœur
 Dont l'amour en ſecret s'eſt rendu le vainqueur ;
 Je ne ſçaurois ſouffrir qu'une autre ait l'avantage
 D'arrêter dans ſes fers ce ſuperbe courage.
 Mais c'eſt trop prolonger d'inutiles diſcours ,
 Obſervons avec ſoin leur fort & leurs amours.
 Puisque je perds ce cœur à qui ma fierté cede ,
 Dieux puiffans , empêchez qu'une autre le poſſe.
 ſede.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE,
BARSINE.

ARTEMISE.

Oui, du plus grand peril votre ami me-
nacé,
Ignore, comme vous, tout ce qui s'est
passé.

La Grece s'humilie, & par son ambassade
Nous demande aujourd'hui la mort d'Alcibiade.
Artaxerce rempli des soins de sa grandeur,
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Estime sa vertu; mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans son cœur un retour de ten-
dresse,

Sans pouvoir démêler si ses vrais interêts
Demandoient qu'à ce prix il conclût cette paix,
Sur-tout ne croyant point sa perte legitime;
Mais des plus noirs soupçons malgré lui la vic-
time

Il m'a fait voir les soins qui troubloient son repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros.

L iij

P H A R N A B A Z E.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

A R T E M I S E.

Ecoutez le reste.

Il est enfin sorti de ce trouble funeste ,
 L'amour d'Alcibiade a repris le dessus ,
 Et la Grece bientôt entendra ses refus.
 Aux horreurs de son sort , aux rigueurs de l'en-
 vie ,

Il dérobe à jamais une si belle vie ;
 Mais il veut l'attacher au destin des Persans
 Par des droits si sacrez , par des noeuds si puis-
 sans ,

Qu'affurez desormais , & contens l'un de l'autre,
 Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nôtre :
 Enfin pour s'affurer de lui , le croirez-vous ?

P H A R N A B A Z E.

Quoi ? Madame.

A R T E M I S E.

En ce jour il en fait mon époux.

Il ne m'a point pourtant prescrit cet hymenée ,
 Et même ma réponse encor n'est pas donnée :
 C'est vous que j'ai choisi pour la porter au Roi ,
 Vous serez plus tranquile & plus libre que moi :
 Dites-lui que mon ame à ses loix est soumise ,
 Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise.

P H A R N A B A Z E.

Qu'Alcibiade ici trouve un sort glorieux !
 Il l'ignore, Madame; ah ! souffrez qu'en ces lieux
 Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire

A R T E M I S E.

On vient, parlez au Roi; Seigneur, je me retire.





SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE,
MEMNON.

ARTAXERCE.

Artemise m'évite, & s'éloigne d'ici.

PHARNABAZE.

De ses desseins par moi vous serez éclairci ;
A vos ordres, Seigneur, elle est prête à se rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut lui faire entendre

Quels bienfaits, quels honneurs, l'attendent en ces lieux.

J'ai caché mes soupçons & son sort à vos yeux,
Pharnabaze, j'ai craint votre amitié fidelle,
Et je n'ai pas voulu commettre votre zele
Avec les interêts d'un ami tel que lui ;
Mais enfin ses malheurs finiront aujourd'hui ;
J'espère que charmé du prix dont je l'honore,
Il sera le premier à passer le Bosphore,
Et qu'au bruit de son nom, tous les Grecs étonnez

Livreront aux Persans leurs Ports abandonnez.
Mais cependant parlez, vous avez vû l'Armée ;
A remplir mes desirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Instruite de l'approche & des vœux de son Roi,
Elle n'épargne rien pour lui prouver sa foi.
Déjà chaque soldat s'applaudit & s'empresse
De redoubler encor sa force & son adresse ;

On voit au gré des vents voler les étendards,
 Le fer étincellant brille de toutes parts ;
 Sans attendre des Chefs l'ordre ni la menace,
 Chacun cherche son rang, le démêle, & s'y place ;
 Parmi tant de guerriers nez sous tant de climats,
 Il n'est soupçons jaloux, trahisons, ni débats :
 Opposez dans leurs mœurs, ils semblent ne plus
 l'être,

Pour répondre encor mieux à l'espoir de leur
 Maître :

Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
 Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens,
 Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
 Le serment de voler où son Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus
 doux,

J'irai dans un moment; mais on vient, laissez-nous.



SCENE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

Approchez, il est tems de finir l'un & l'autre
 Les importuns soupçons de mon cœur & du
 vôtre ;

Oublions les raisons qui vous firent quitter
 Des lieux où tout sembloit vous devoir arrêter ;
 Je ne m'attendois pas de vous voir disparaître
 Dans un tems..... mais enfin vous en étiez le maî-
 tre,

Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu,
 Reprenez près de moi le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE.

Ah ! puis-je ?

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle ,
 Il ne faut que vos soins , vos conseils , votre zele ;
 Enfin j'en ai besoin encor plus que jamais ,
 Et pour les obtenir j'y joins vos interêts :
 Vous sçavez qu'en ces lieux une nombreuse armée
 Sous moi depuis long-tems à vaincre accoûtumée,
 Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir ,
 Et ne sçait de quel sang ses traits doivent rougir ;
 C'est du sang de la Grece. Oüi , c'est votre patrie ,
 Qui doit de cette armée éprouver la furie ;
 Les Grecs vous ont banni, nous sommes outragez,
 Mais j'ose me flater que nous seront vangez.

ALCIBIADE.

Rien ne peut resister à l'effort de vos armes, [mes
 Toute l'Europe en tremble ; & la Grece en allar-
 Croit déjà

ARTAXERCE.

Finissez un discours trop flateur ,
 Et ne présumez pas que plein de ma grandeur ,
 Ebloüi de l'éclat de cet Empire immense
 Dont cent peuples divers composent la puissance ,
 Je pense sans peril dompter des ennemis
 Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soumis :
 Ainsi sans me flatter avec toute la terre ,
 Parlez ; comment faut-il conduire cette guerre ?
 Quel succès croyez vous que j'en doive esperer ?
 En quels lieux, en quel tems, par où faut-il entrer ?

ALCIBIADE.

Puisque vous l'ordonnez , & que sans vous dé-
 plaire ,
 Puissant Roi , désormais je ne puis plus me taire ,
 Je parlerai du moins avec la liberté
 D'un Grec qui ne doit point cacher la verité.
 Vous allez attaquer des peuples indomtables ,

Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,

Qui ne comptent pour rien les caprices du fort,
Toujours certains de vaincre ou de braver la mort ;

Des peuples élevez dès leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obéissance ;

Qui pour braver la honte & le joug étranger,
Chercheront à l'envi la gloire & le danger ;

Tout votre or ne sçauroit y faire un infidele ;

Nez tous pour la patrie, & pleins du même zele,

Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,

Défendre constamment leurs pays & leurs loix :

Sur tout ne croyez pas, pour vous faire un passage,

Choisir quelque endroit foible, en prendre l'avantage ;

Les Grecs sur leur valeur fondant tout leur espoir,

De l'assiette des lieux n'osent se prévaloir,

Tout est égal pour eux. Quand le peril commence,

Ils volent vers l'endroit où l'ennemi s'avance,

De leur seule vertu jusqu'au bout soutenus,

Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.

Ce n'est pas tout encore. Ah ! si dans ces contrées

Par de si vastes mers des vôtres séparées,

Affoibli de soldats, & privé de secours,

Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,

Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante ?

Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante ;

Ils ont terni l'éclat de cet Empire heureux,

Darius & Xerxés ont-ils rien pû contre eux ?

L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse,

Les seuls Atheniens y vangerent la Grece ;

Xerxés qui le suivit, dépeupla ses Etats,

Il fit gemir les mers du poids de ses soldats,

Des monts les plus affreux il perça les barrières,

Et son immense Camp épuisa les rivieres.

Que produisit enfin l'amas prodigieux
 D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux ?
 Trois cens Grecs assemblez au pas de Termopiles ;
 Rendirent en un jour ses efforts inutiles ,
 Et les Atheniens aimèrent mieux cent fois
 Abandonner leurs murs , que d'attendre ses loix.
 J'ignore le succès que le Ciel vous destine ;
 Mais , Seigneur , regardez Platée & Salamine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre discours ;
 Cependant sans chagrin j'en ai permis le cours.
 Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime,
 De ma juste colere ils seront la victime ;
 Non que je les méprise , & veuille me cacher ,
 Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
 Mais s'il est chez ces Grecs des brigues & des
 haines ,
 Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes ;
 Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs
 ports ,
 Ils viendront avec joye appuyer mes efforts ,
 Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres ,
 Et les faire sous moi succomber les premieres.
 D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'a
 rêter ?

Si jamais à Xerxés on les vit résister ,
 Ils avoient Themistocle , ils avoient Miltiade :
 Plus que tous ces guerriers j'ai craint Alcibiade ;
 Mais il est parmi nous , & ces peuples ingrats
 Ont engagé son cœur à me prêter son bras.
 Oui, j'attens de vous seul cette illustre conquête.
 Ah ! lorsque mes soldats vous verront à leur tête,
 Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que
 vous ?

Vangez donc votre exil en servant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moi , Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oùï vous-même , il est tems que la Grece
 Ressente par vos mains ma fureur vangeresse.
 N'allez point m'opposer , par un subtil détour ,
 Que ce pays ingrat vous a donné le jour ,
 Qu'il est toujours honteux d'accabler sa patrie ;
 Enfin souvenez-vous qu'Artaxerce vous prie ,
 Ou plutôt qu'il commande , & c'est assez pour
 vous :

Mais pour vous engager par des moyens plus
 doux ,

Avant que de tenter cette grande entreprise ,
 Je vous offre le cœur & la main d'Artemise ,
 Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer ,
 J'ai fait ce choix , son cœur l'a daigné confirmer ,
 Épousez-là. Voyez quel honneur vous prépare
 Malgré les Grecs jaloux une faveur si rare ;
 Hâtez-vous d'y répondre , allez sur nos Autels
 Pour témoins de vos feux prenant les immortels ;
 Jurer en même tems la perte de la Grece ,
 Confondre des sermens de haine & de tendresse ;
 Et sans vous arrêter à de communs succès ,
 Portez votre valeur plus loin que mes souhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoi , la politique & la saine prudence
 Peuvent-elles souffrir qu'un Grec . . .

ARTAXERCE.

Oùï , ma vengeance
 Ne peut être remise en de meilleures mains
 Qu'en celles d'un Guerrier , que mille affreux de-
 dains ,

Mille sanglans affronts ont chassé de la Grece ;
 Mais je voi dans vos yeux des marques de tristesse ;
 Vous recevez mes dons avec tant de froideur . . .

ALCIBIADE.

Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de mon
 cœur ?

Tragedie.

255

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien ? quel trouble !

ALCIBIADE.

Mon silence,

Seigneur, vous dit assez tout ce que mon cœur
pense.

De vos dons les plus chers vous voulez m'accab-
bler ;

Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler.

Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime,

La Princesse Artemise en seroit la victime,

Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux

Liât mon sort funeste à ses jours glorieux.

Nommez quelque'un des Rois dont les vœux la
demandent,

Ne lui dérobez point les honneurs qui l'atten-
dent ;

Et ne la forcez pas par une austere loi,

D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roi.

Ce seroit trop, Seigneur ; je dois encor vous dire,

Que pour la dignité de cet auguste Empire,

Ce sont des Chefs Persans, qui traversant les mers,

Doivent perdre les Grecs, ou les charger de fers :

Choisissant pour les vaincre une main étrangere,

Vous honorez la Grece, & la rendez plus fiere,

Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,

Qu'il vous falut un Grec, Seigneur, pour la punir

Et qu'elle auroit joui d'une gloire immortelle

Si l'un de ses enfans n'eût conspiré contre elle ?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens, impuissantes raisons !

Je sens plus que jamais renaître mes soupçons,

Je sçais ce qu'il faut croire, & toute votre adresse

Ne sçauroit me cacher votre amour pour la Gre-
ce.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, je ne le cele pas,

J'aurois peine contre elle à vous offrir mon bras.
 Pouvez-vous condamner un amour legitime,
 Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs
 imprime ?

A R T A X E R C E.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné, proscri,
 Enfin c'est par moi seul qu'Alcibiade vit ?

A L C I B I A D E.

Oùi, je ne dois qu'à vous le jour que l'on me lais-
 se,

Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse,
 Et j'atteste les Dieux, que mes vœux les plus doux
 Seroient que tout mon sang fût répandu pour
 vous ;

Mais, Seigneur, voulez-vous ?

A R T A X E R C E.

Jene veux rien, perfide ;
 Je connois ta pensée, & le soin qui te guide,
 C'en est fait. Indigné de tes lâches refus,
 À protéger tes jours rien ne m'engage plus :
 Apprens donc que les Grecs me demandent ta tête ;

Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conquête ;
 Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas,
 Prêts à tout m'accorder pour hâter ton trépas ;
 Aux yeux de l'Univers tu feras leur victime.
 Je pourrois dans leurs mains te remettre sans cri-
 me :

Cependant fuis leurs coups, sauve-toi, malheu-
 reux,

Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux ;
 Mais graces au Destin, tu vois toute la terre
 Attachée à te faire une mortelle guerre ;
 Entouré d'ennemis & de persecuteurs,
 Si tu fors de mes mains, tu tombes dans les leurs ;
 Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage ;
 Ingrat, dans ce moment rappelle ton courage.

Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moi,
Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toi.



SCENE IV.

ALCIBIADE *seul.*

Qu'a-t'il dit ? qu'ai-je fait ? & quelle est ma
disgrace ?

Justes Dieux ! quels perils, quel destin me menace ?
Helas ! qui l'auroit crû qu'après tous mes malheurs
La Grece encor sur moi déployât ses fureurs ?
Où fuir ? De tous côtez la fuite est inutile,
Et pour moi deormais je vois au lieu d'azile
Par tout des ennemis, par tout des envieux :
Ah ! puisqu'il faut perir, perissons en ces lieux.
Je ne tenterai point une retraite vaine,
Déjà mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me
suit.

Je n'avois point prévu qu'un châtiment severe
Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire ?
Je me flattois toujours qu'il me feroit permis
De vivre ici caché, d'y penser à Palmis :
Cette foible douceur par le sort m'est ravie.
Avec quel soin funeste il termine ma vie !
En me donnant la mort, sa barbare fureur
La presente à mes yeux dans toute son horreur.
Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence ;
Je meurs pour mon país qui poursuit mon trépas,
Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.



S C È N E V.

ALCIBIADE , PHARNABAZE.

P H A R N A B A Z E.

QU'avez-vous fait , Seigneur ? quel est votre caprice ?

De la rage des Grecs vous rendez-vous complice ?
 Pourquoi par des refus offensez-vous le Roi ?
 Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroi ;
 Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere ;
 Dieux ! à quoi pensiez-vous ?

ALCIBIADE.

Eh , que pouvois-je faire ?

Je ne m'attendois pas à recevoir la mort ;
 Mais quand j'aurois prévu la rigueur de mon sort,
 Esclave malheureux d'une injuste puissance,
 Aurois-je sur la Grece exercé ma vengeance,
 Et conduisant les coups qui lui sont destinez,
 Moi-même ravagé ses climats fortunez ?
 Voilà ce que j'ai crainé , ce que ma prévoyance
 Fit l'objet d'une sage & juste défiance ;
 Voilà ce qui m'avoit banni de votre Cour :
 Et lorsque par vos soins avancé chaque jour,
 Accablé de faveur , je vis toute la Perse
 Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce ,
 Je prévis que pour prix de ses rares bienfaits,
 On voudroit m'engager à d'injustes projets ;
 Que contre ma patrie irritant mes caprices,
 On prétendroit de moi de criminels services ;
 Non , on ne dira point dans la posterité ,
 Que la Grece par moi perdit sa liberté.

P H A R N A B A Z E.

Mais falloit-il, Seigneur, pour cette ingrante Grece

Accabler de mépris une illustre Princeſſe ?
Ah ! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager

A L C I B I A D E.

Quoi , Pharnabaze encor conſpire à m'affliger ?
Seigneur , depuis long-tems vous devez me connoître ,

J'ai fait ce que j'ai pû , le Ciel le ſçait. Peut-être
Si je vous découvrais mes déplaiſirs ſecrets ,
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets.
Mais allez , laissez-moi. Votre pitié m'accable ,
C'eſt trop s'intereſſer au ſort d'un miſerable ;
Chargé de tant de haine & du courroux du Roi ,
C'eſt faire mal ſa Cour que de parler pour moi.
Adieu ; que pour jamais ce moment nous ſepare ,
Je vais attendre ſeul la mort qu'on me prépare.

P H A R N A B A Z E.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennui ,
Ès'il ſe peut , ſauvons ce Heros malgré lui.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

ARTEMISE.

M Adame, c'en est fait, qu'il vive ou qu'il
perisse,
Que de son sang aux Grecs on fasse un
sacrifice,

Je ne m'informe plus de l'état de son fort,
Je verrai d'un même oeil ou sa vie, ou sa mort.

PALMIS.

Je vois malgré vos soins, qu'en secret agitée,
Vous sentez les transports d'une Amante irritée;
L'indifference enfin que vous me faites voir,
Est l'infaillible effet d'un mortel desespoir;
Que dis-je, de vos yeux le trouble vous accuse.

ARTEMISE.

Hé bien, Madame, il faut que je vous desabuse.
Pour rétablir ma gloire, & finir votre erreur,
Des Ambassadeurs Grecs j'appuirai la fureur:
Ils arrivent, le Roi s'apprête à les entendre,
Je vais lui faire voir le parti qu'il doit prendre;
Je vais le disposer à servir leurs desseins,

A livrer la victime à leurs barbares mains ,
 A voir perir l'ingrat que j'ai sauvé moi-même ;
 Madame , après cela croirez-vous que je l'aime ?

P A L M I S. [aimé,

Vous ne l'aimez donc plus ? mais vous l'avez
 Ce penchant par vos soins nous fut trop confirmé,
 Pourrez-vous sans fremir vous faire une victime
 D'un cœur qui vous parut digne de votre estime ?
 Pour moi , vous le sçavez , insensible à l'amour .
 Mon cœur est libre encor : mais s'il aimoit un
 jour ,

Quelque injuste que fût l'auteur de mes allar-
 mes ,

Je sens que contre lui je n'aurois que des larmes ;
 Quand il me haïroit , je l'aimerois toujours ;
 Dans ses moindres périls ardente à son secours ,
 J'y veillerois sans cesse , & ma plus forte envie
 Seroit de le sauver aux dépens de ma vie.

Ah ! quand vers quelque objet on a porté ses
 vœux ,

Est-il rien de plus bas que d'éteindre ses feux ?
 Mais qu'il est peu d'amours longues & violentes !
 Sur tout que l'on voit peu de ces femmes constan-
 tes ,

Qui jusques au tombeau fidelles à leurs choix ,
 N'ont aimé , n'ont brûlé , ne l'ont dit qu'une fois.
 Madame , écartez-vous de la route commune ,
 D'Alcibiade enfin détournez l'infortune ;
 Ne vous assurez point sur un dépit trompeur ,
 Et craignez un retour mortel à votre cœur.

A R T E M I S E.

Non , non , je ne crains point ce retour de ten-
 dresse ,

Des infideles cœurs cruelle vangeresse.
 Lorsqu'à ce Grec enfin j'ai conservé le jour ,
 La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour .
 Du bruit de sa vertu mon ame fut seduite .

De ses persecuteurs j'arrêtai la poursuite,
 Je fus d'un malheureux l'inébranlable appui,
 Je prodiguai mes soins. J'ai fait plus aujourd'hui,
 Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
 J'ai presque de mon sang oublié la noblesse,
 Je n'ai pas dédaigné de l'unir à mon sort,
 Le Roi l'a sçu, c'étoit un assez grand effort :
 Mais après son refus à lui seul trop funeste,
 La seul indifference est tout ce qui me reste ;
 De ses perils mon cœur ne sent aucun effroi,
 Et croit que la colere est indigne de moi.

Pour vous convaincre mieux de tout ce que je
 pense,

Je voudrois que soigneux d'expier son offense,
 Prodigue de soupirs, de pleurs & de sermens,
 Il vînt me consacrer ses vœux, tous ses momens,
 Je voudrois qu'inspiré par l'amour le plus ten-
 dre

Mais il vient, que veut-il ? quel parti dois-je pren-
 dre ?

Daignez nous écouter, & par cet entretien,
 Madame, connoissez & son cœur & le mien.



S C E N E I I.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE,
 PHARNABAZE, AMESTRIS,
 BARSINE.

ALCIBIADE.

Que vois-je, juste Ciel ! que faut-il que je fasse ?
 Où m'avez-vous conduit ?

PHARNABAZE.

Obtenez votre grace,

N'épargnez ni soupirs, ni prieres, ni pleurs,
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.



SCENE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE,
AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

IL fuit, dans quel état cette fuite me laisse !
Parlons, puisqu'il le faut, surmontons ma foiblesse.

Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je sçai que votre cœur m'a déjà condamné ;
Que brûlant contre moi d'une vive colere,
A peine tout mon sang vous pourroit satisfaire ;
Mais si pour un moment votre esprit adouci,
Sur tout ce que j'ai fait vouloit être éclairci ;
S'il pouvoit sans chagrin consentir à m'entendre,
Peut-être par mes soins

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre ;
J'aurois trop de regret, si ma lâche bonté
Un seul moment encor vous avoit écouté,
Pour un indigne cœur ce seroit trop de gloire,
De vos égaremens j'ai perdu la memoire,
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus souvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir.
Vous ne verrez en moi ni fureur ni foiblesse ;
Mais cependant songez au peril qui vous presse.
Les Ambassadeurs Grecs dans ce même moment
Poursuivent votre mort avec empressement,
Tout seconde aujourd'hui leur cruelle entreprise,
Et vous avez perdu le secours d'Artemise.
Adieu.



S C E N E I V.

PALMIS, ALCIBIADE,
AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté ! j'ai du la pressentir ;
Mais Palmis suit ses pas , & je la vois sortir.
Avec la même horreur vous me voyez. Madame ?
Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans votre ame.
Ne verrai-je personne en ces momens affreux
Prendre quelque intérêt au sort d'un malheureux ?

PALMIS.

Que me demandez-vous ? que pouvez-vous attendre
D'une foible pitié qui ne peut vous défendre ?
Artemise & le Roi brûlent d'un fier courroux,
Contre eux , vous le sçavez , je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non , vous ne pouvez rien contre elle & contre un pere ,
Moi-même je ne puis condamner leur colere ;
Elle est juste , Madame , & bien-tôt l'Univers
Apprenant quels honneurs ici m'étoient offerts,
Qu'il n'a tenu qu'à moi d'en jouir & de vivre,
Approuvera la mort où ce refus me livre :
Mais aussi l'Univers instruit de mon secret,
Honoreroit mon sort d'un éternel regret ,
S'il sçavoit qu'inextinguible aux soupirs d'Artemise,
D'une plus noble ardeur mon ame étoit éprise ;
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs
mains ,

Pour

Pour attirer lui seul tous les vœux des humains,
 Qui confond d'un regard la raison, la prudence,
 Que tant d'infortunez aiment sans esperance,
 Me contraint de mourir pour ses divins appas :
 Madame, en cet état ne me plaignez-vous pas ?
 Vous détournez vos yeux, je commence à com-
 prendre,

Que vous feignez encor de ne me plus entendre ;
 D'un criminel amour votre cœur irrité,
 Cherche à pouvoir douter de ma temerité :
 Non, non, n'en doutez point, j'ose le dire encore,
 Alcibiade meurt parce qu'il vous adore,
 Et de ses ennemis ne craint point le courroux,
 Puisqu'au moins vous sçavez qu'il s'immole pour
 vous.

Je prévoi quelle horreur va fondre sur ma tête,
 Je voi qu'à m'accabler votre bouche s'apprête ;
 Mais attendez, Madame, & pour quelques mo-
 mens

Daignez suspendre encor vos premiers sentimens.
 Portez du moins vos yeux sur toute ma conduite.
 Forcé de vous aimer, je m'imposai la fuite,
 Je m'éloignai du Roi, j'abandonnai la Cour,
 Trop content pour tout bien d'emporter mon
 amour :

Vous venez, je vous voi, je ne puis plus me taire.
 De mon bizarre sort j'explique le mystere ;
 Mais je ne parle, hélas ! par un dernier effort,
 Que dans le même instant où je cours à la mort,
 Où je n'ai plus d'espoir, où rien ne peut défendre
 Ce sang infortuné que les Grecs vont répandre ;
 Je vous le sacrifie avec la même ardeur,
 Dont les autres Amans recherchent leur bonheur ;
 Mon cœur en vous aimant n'eut jamais d'autre en-
 vie,

Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu.
Quel discours ? quelle audace ? ai-je bien entendu ?

Un banni de la Grece à mes yeux se declare,
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ;
Et sans aucun égard trahissant ma bonté,
Abuse lâchement de ma credulité.

Comment prétendez-vous expier cette offense ?
Une autre avec éclat marqueroit sa vengeance :
Mais un juste mépris vous en punira mieux,
C'est une peine dûë aux cœurs audacieux :
Il me suffit des maux où le destin vous livre,
Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre.

Allez donc, étouffez des soupirs indiscrets,
Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non, j'atteste des Dieux la grandeur souveraine,
Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gêne ;
Il faut vous le cacher, je vais prendre ce soin.
Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus loin.

Je ne vous parle plus de ma funeste flâme,
C'en est fait ; cependant souvenez-vous, Madame,
Que si dans mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits :

Que si pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne :
Qu'enfin s'il n'a pas mis un sceptre dans ma main,
Je ne dois pas rougir des fautes du Destin.

Je vous laisse, il est tems de remplir votre attente.
Jamais ma passion ne fut si violente :

Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris,

Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mépris.



S C E N E V.

PALMIS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'Admire cet effort, il me charme, Madame ;
 Achevez, triomphez d'une honteuse flâme.
 Mais quoi, vous soupirez ; faut-il vous attendrir ?

PALMIS.

Alcibiade, hélas ! me quitte, & va mourir.
 O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare !
 Que de maux, que de pleurs ta rigueur me pré-
 pare !

Qu'il m'en coûtera cher d'avoir crû ma fierté !
 Mais n'ai-je pas trop loin poussé la cruauté ?
 Injuste que je suis ! ma bouche desespere
 Un cœur que l'amour-même a choisi pour me
 plaire.

Quand le mien s'applaudit & triomphe en secret,
 Je feins de m'offenser de l'aveu qu'on me fait :
 Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
 La peur de me trahir me rend plus inhumaine.
 C'est à vos seuls conseils, trop barbare Amestris,
 Qu'Alcibiade doit un si funeste prix.
 Sans vos cruels avis, loin de votre presence,
 J'aurois eu moins de force & moins de violence.
 Avez-vous remarqué, lorsque je lui parlois,
 Quel desespoir . . . Mais quoi, si je le rappellois ;
 Si par des mots plus doux je lui faisois compren-
 dre . . .

AMESTRIS.

Madame . . .

PALMIS.

Laissez-moi, je ne veux rien entendre.

M ij

Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
Je veux de ce Heros prévenir le malheur.

Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste ?
Sauvons-le, s'il se peut ; qu'il apprenne du moins
Par mes tristes soupirs, par mes plus tendres soins,
Qu'en le desesperant je m'immole moi-même ;
Qu'enfin s'il meurt pour moi, s'il m'adore, je
l'aime.

Pensez-vous qu'un amour que soutient la vertu,
Avec tant de rigueur doive être combattu ?
Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime,
Puisse être avec raison regardé comme un crime ?
Ah ! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
Qu'il seroit glorieux s'il étoit éternel !
Si. . .



SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS,
PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

DAignez pardonner à l'ardeur qui m'en-
flâme,
Je cherche Alcibiade, il est parti, Madame,
Quel chemin a-t'il pris ? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne sçai ; mais quel trouble éclate dans vos
yeux ?

Pourquoi le cherchez-vous ? enfin de quelle
crainte,

De quel fremissement votre ame est-elle atteinte ?

PHARNABAZE.

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roi
Aux Ambassadeurs Grecs vient de donner sa foi,
Il vient de leur livrer le sang qu'ils lui deman-
dent ;

Prêtes à le verser leurs mains déjà l'attendent :
Ces cruels ennemis par tout vont le chercher,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher :
Jusques dans ce Palais, sans attentat, sans crime,
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victi-
me ;

Madame, ç'en est fait.

PALMIS.

Ah ! courons le trouver ;
Suivez-moi, Pharnabaze, il faut...

PHARNABAZE.

Quoi ?

PALMIS.

Le sauver.

PHARNABAZE.

Vous, le sauver, Madame ? ô Ciel !

PALMIS.

C'est trop attendre,
Craignez-vous avec moi d'oser trop entrepren-
dre ?

L'abandonnerez-vous à ces Grecs furieux ?

PHARNABAZE.

Moi, Madame ! ah ! plutôt que j'expire à vos
yeux.

PALMIS.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime.
Regarde qui voudra mon dessein comme un crime,
Si je puis arracher ce Heros du trépas,
De mon empressement je ne rougirai pas.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*

NE pourrai-je assouvir la fureur qui m'en-
traîne ?

Je cours de tous côtez , & ma recherche
est vaine :

Où font-ils les cruels contre moi conjurez ,
Ces Grecs, ces traîtres Grecs de mon sang alterez ?

On dit que dans ces lieux leur troupe divisée
A me donner la mort est enfin disposée ;
Que d'une ardeur égale on les voit me chercher :
Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me ca-
cher,

Mon desespoir répond à leur impatience.
Les traîtres pourront-ils soutenir ma presence ?
Et sera-t'il quelqu'un parmi ces inhumains ,
Qui ne tienne la vie ou l'honneur de mes mains ;
Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage ,
Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?
Quels dégrez , quels chemins m'ont conduit à la
mort ?

Justes Dieux ! de quels traits marquâtes-vous
mon sort ?

Quelle diversité de bonheur, d'infortune,
 De pleine confiance, ou de crainte importune ?
 Tantôt comble d'honneur & par tout adoré,
 Tantôt chargé de honte, & par tout abhorré ;
 Jadis de tous les Grecs le Démon tutelaire,
 Aujourd'hui triste objet de toute leur colere.
 Mais que dis-je, haï, méprisé de Palmis,
 Dont j'ai craint les dédains plus que mes ennemis.
 Qui croira que du Ciel l'Arrêt irrevocable
 Ait fait pour un seul homme un sort si peu sem-
 blable ?
 Mais que veut Amintas ?



S C E N E II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

JE vous trouve en ces lieux,
 Je vous revois enfin, j'en rend graces aux Dieux ;
 Nous vous cherchions, Seigneur, avec un soin
 extrême,
 Pharnabaze me suit, & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'entens-je ? ah Ciel !

AMINTAS.

Seigneur, dans un moment
 Vos yeux seront témoins de son empressement ;
 Mais la voici.



S C E N E III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHARNABAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer votre vie,
 Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie.
 Cet ami genereux s'interesse pour vous,
 Jusqu'à braver du Roi l'inflexible courroux.
 Ne vous informez point quel mouvement m'ins-
 pire :

Adieu, fuiez, Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moi fuir? ah! je ne puis pour de malheureux jours
 D'une fuite honteuse emprunter le secours;
 Laissez-moi près de vous malgré le sort contraire
 M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere.
 Quel transport imprévu succede à mon effroi?
 Je puis vous voir sans crime; ah! ç'en est trop
 pour moi.

PALMIS.

Obéissez, craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'est sacré, Madame, je l'adore;
 Mais ne me pressez plus, c'est un secours trop
 vain;

Qui pourroit de ma fuite assurer le chemin?

PHARNABAZE.

Moi, Seigneur, je le puis; du moins pour cet
 outrage,

Quels que soient mes perils, j'ai tout mis en u-
 sage,

Déjà sur le Pactole un vaisseau préparé,
 Vous offre sur les eaux un chemin assuré ;
 Confiez votre vie au vent qui vous appelle,
 Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle :

Sans chercher un azile auprès d'un autre Roi,
 Que les Grecs forceroient de vous manquer de
 foi,

Cachez-lui votre sort, nos soins dans votre absence

Agiront près du Roi, prendront votre défense,
 Et peut-être qu'un jour vous reverrez ces lieux
 Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
 Vous sçavez vers le Port une secrète issue
 Dont la route à vos Grecs n'est pas encor connue,

Je vais vous devancer : vous suivi d'Amintas,
 Secondez mon projet, & marchez sur mes pas :
 Ne vous étonnez point si l'on vient vous surprendre,

Vous me verrez bien-tôt voler pour vous défendre.



S C E N E I V.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS,
 AMINTAS.

A L C I B I A D E.

A Rrêtez ; il me laisse. Ami trop genereux,
 Pourquoi vous chargez-vous du sort d'un
 malheureux ?

Madame, permettez que je désobéisse ;
 Voulez-vous que pour moi Pharnabaze perisse,

M v

Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang ?
 Ah ! puis-je plutôt voir couler tout mon sang ?
 Aussi-bien pensez-vous que je puisse survivre
 A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
 A souffrir le trépas mon cœur s'est préparé ;
 Mais , Madame , ce cœur triste , désespéré ,
 Ne peut porter ailleurs le feu qui le dévore ,
 Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore ?
 Que sans cesse vers vous tous mes vœux em-
 portez

PALMIS.

Finissez ce discours. On vous attend : partez ,
 Contraignez un amour qu'il faut que je déteste ,
 Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste ,
 Ma gloire m'en prescrit l'indispensable loi ,
 Artaxerce est mon pere , & vous n'êtes pas Roi :
 Ce vous doit être assez dans ce moment terrible ,
 De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;
 Je vous dirai bien plus, pour flater vos douleurs ,
 L'état où je vous voi me coûtera des pleurs ,
 Et malgré les efforts de mon ame offensée ,
 J'en garderai long-tems la funeste pensée.

ALCIBIADE.

Madame

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez ,
 Ne me repliquez point , fuiez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Hélas !





SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel ! prens-en foin ! où me vois-je réduite ?
 Je ne puis partager les perils de sa fuite ,
 Cruel devoir ! je suis tes ordres absolus,
 Magnanime Héros , je ne te verrai plus ;
 Tu cours au gré du sort , des flots & de Neptune ,
 Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune ,
 Les vents vont pour jamais t'emporter loin de
 moi ,

Je te jure du moins de ne penser qu'à toi.
 Fatigué de la Cour du plus grand Roi du monde,
 Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde,
 Mes soupirs enflâmez après toi vont voler
 Jusqu'à l'heureux instant où prompte à m'accabler
 Une mort favorable à mes desirs offerte
 Arrêtera les pleurs que je donne à ta perte.



SCENE V.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

ARTEMISE à Barsine.

JE la voi , penetrons les secrets de son cœur.
 Puis-je vous demander quelle injuste douleur,
 Quel transport imprévu , quelles vives allarmes,

M vj

Madame, de vos yeux ont fait couler des larmes,
 Fille du plus puissant, du plus juste des Rois,
 Cent Monarques jaloux attendent votre choix;
 Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere,
 Une superbe Cour vous sert & vous revere;
 Quand tout conspire ensemble à vos vœux les
 plus doux,

Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous?

PALMIS.

Madame, je n'ai point de sujet de tristesse.

ARTEMISE.

Pourquoi me cachez-vous la douleur qui vous
 presse?

Jusques à ce moment vous ne me celiez rien,
 Et l'amitié joignoit votre sort & le mien,
 Aujourd'hui de vos pleurs vous faites un mystere,
 Je ne vous presse plus, c'est à moi de me taire;
 Mais, Madame, souffrez que j'ose m'informer
 D'un proscriit dont le sort peut encor m'allarmer.
 Tantôt quand je l'ai fui vous êtes demeurée,
 Comment vous êtes-vous d'avec lui separée?
 Quels étoient ses discours? A-t'il justifié
 Les criminels refus qui l'ont sacrifié?
 On dit même qu'ici vous venez de l'entendre;
 Vous vous troublez: voilà ce que je veux appren-
 dre,

Et sans chercher encor de nouvelles raisons,
 Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soup-
 çons.

De l'orgueil de mon sang reprenons les maximes,
 D'un perfide Etranger punissons tous les crimes:
 C'en est un que sa mort ne sçauroit reparer,
 D'avoir pû sans amour me faire soupirer.

Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre?
 C'est pour mes interêts qu'il doit cesser de vivre.
 Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
 D'un pere justement irrité contre vous.

Moi, Madame !

ARTEMISE.

Courons. O Ciel ! que vais-je faire ?

Quoi donc, en un moment à moi-même contraire,
Je vais perdre un Heros que j'ai tant protégé,
De tant d'autres malheurs par le sort affligé ?
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine ?
S'ils n'ont pû resister au penchant de leur cœur,
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoiqu'un fol amour encor me persuade,
M'étoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin, foible Artemise, voi
Quel opprobre à jamais va rejaillir sur toi.
Hier encore tes jours couloient dans l'innocence,
Ton cœur ne connoissoit ni courroux ni vengean-
ce,

Tu n'aurois pû former, sans tressaillir d'horreur,
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur ;
Regarde où te conduit l'ardeur d'être vangée,
Malheureuse, & combien un jour seul t'a chan-
gée.

Madame, pardonnez à mon égarement ;
Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment.
Et toi perfide amour qu'à jamais je deteste,
Terrible passion, penchant vraiment funeste,
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison,
Pour bannir la vertu, pour troubler la raison ?
Laisse-moi, je reprends l'empire de mon ame :
Si j'ai pû m'égarer par une indigne flâme,
Je montrerai bien-tôt par des soins éclatans,
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-tems.



S C E N E VII.

ARTAXERCE , PALMIS, ARTEMISE,
AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE à *Artemise.*

J'Ai prononcé , Madame , & vous serez vannée,
J'A punir un ingrat ma gloire est engagée ;
 Ma pitié désormais ne sçauroit l'épargner ,
 Sans rompre le Traité que viens de signer ;
 Ce jour éclairera cette mort legitime ,
 Les Grecs impatiens poursuivent leur victime ,
 Et dans ces mêmes lieux témoins de ses mépris ,
 Cet infidèle cœur en recevra le prix.
 Son adresse ne peut le cacher à leur vûë ;
 Ici de tous côtez leur troupe est répandue ,
 Il n'est point de passage , il n'est point de détour ,
 Que leurs yeux irrités n'observent tour à tour.
 Jamais contre un Tyran des peuples en furie
 N'ont montré tant de haine & tant de barbarie ,
 Que contre ce proscriit , autrefois leur appui ,
 Ces mortels ennemis en font voir aujourd'hui.
 Mais quoi , vous fremissez , craignez-vous de
 m'entendre ?

ARTEMISE.

Au prix de tout mon sang je voudrois le défendre.

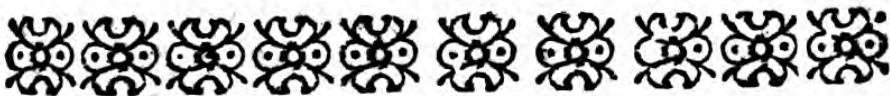
Oùï , Seigneur , revoquez un ordre trop cruel ,
 Sauvez Alcibiade , il n'est point criminel ;
 Vous apprendrez un jour toute sa destinée ,
 Elle est , n'en doutez point , assez infortunée ,
 Pour meriter de vous un reste de pitié :
 Au nom de mes ayeux & de votre amitié ,

Hâtez-vous, & des Grecs prévenez la vangeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ! de ce discours que faut-il que je pense ?
 J'ai crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
 Cependant je n'y vois que les plus tendres pleurs.
 Un banni de la Grece ose braver la Perse,
 Il méprise les dons, l'amitié d'Artaxerce,
 Il refuse la main que vous lui presentez,
 Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
 Quel mouvement secret, quelle force invincible,
 A tant d'affronts reçus peut vous rendre insensibile ?

Avez-vous oublié l'orgueil de votre sang,
 Et tous les fiers devoirs qu'exige votre rang ?
 Mais quoi, tous mes efforts, tant de raisons pres-
 santes,
 Contre un lâche ennemi deviennent impuissantes ?



SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE,
 AMESTRIS, BARSINE,
 MEMNON.

MEMNON.

SEigneur, Alcibiade attend près de ces lieux,
 S'il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entens-je, justes Dieux !
 Qu'il entre. Que mon ame est ici combattue !
 Puis-je.... Mais quel objet se presente à ma vue ?



S C E N E I X.

ARTAXERCE , ALCIBIADE , PAL-
MIS , A R T E M I S E , PHARNABA-
ZE , A M E S T R I S , BARSINE ,
MEMNON.

A L C I B I A D E.

Laissez-moi, Pharnabaze, en vain vous me priez,
Je veux voir Artaxerce, & mourir à ses pieds.
Ah ! Seigneur, vous voyez au gré de votre envie,
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie.
Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué ;
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage,
Le fidele Amintas, victime de leur rage,
Est mort en combattant. Par tout envelopé,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frappé,
Je tombois dans leurs mains sans le bras secoura-
ble

D'un ami trop soigneux des jours d'un miserable.
Pharnabaze, Seigneur, près de nous arrivé,
Avec quelques soldats de leurs mains m'a sauvé:
Daignez lui pardonner sa genereuse audace,
Je viens à vos genoux vous demander sa grâce ;
Ne la refusez pas à mes soupirs mourans,
Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens.
Madame, c'est à vous qu'en mourant je m'adresse.
Voyez quel est le prix qu'a reçu ma tendresse,
D'un amour sans espoir le tyrannique effort
A plus fait contre moi que les Grecs ni le sort.

A R T A X E R C E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

ALCIBIADE.

Je parlai. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour temeraire.
Si je n'ai pû prétendre à recevoir sa foi,
Quels biens possédez-vous qui soient dignes de
moi ?

Et que peut pour un Grec le plus grand Roi du
monde,

Quand sur la liberté notre bonheur se fonde ?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour ou troublée ou soumise,
Et sur tout d'être ingrat aux bontez d'Artemise.

(*Pharnabaze le soutient.*)

C'en est fait, je succombe, & mon sort est trop
beau,

La gloire m'a suivi jusques dans le tombeau.
Je triomphe, & pour moi le trépas a des charmes,
Puisque je vois vos yeux me donner quelques lar-
mes,

Et m'honorer enfin d'une noble pitié.

(*à Pharnabaze.*)

Vous, pour dernier effet d'une illustre amitié,
Otez-moi de ces lieux pour sauver ma constance,
Elle craint ces objets, & cede à leur presence ;
Pour remplir mon destin sans en être abattu,
Je sens que j'ai besoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quels malheurs, justes Dieux !

PALMIS.

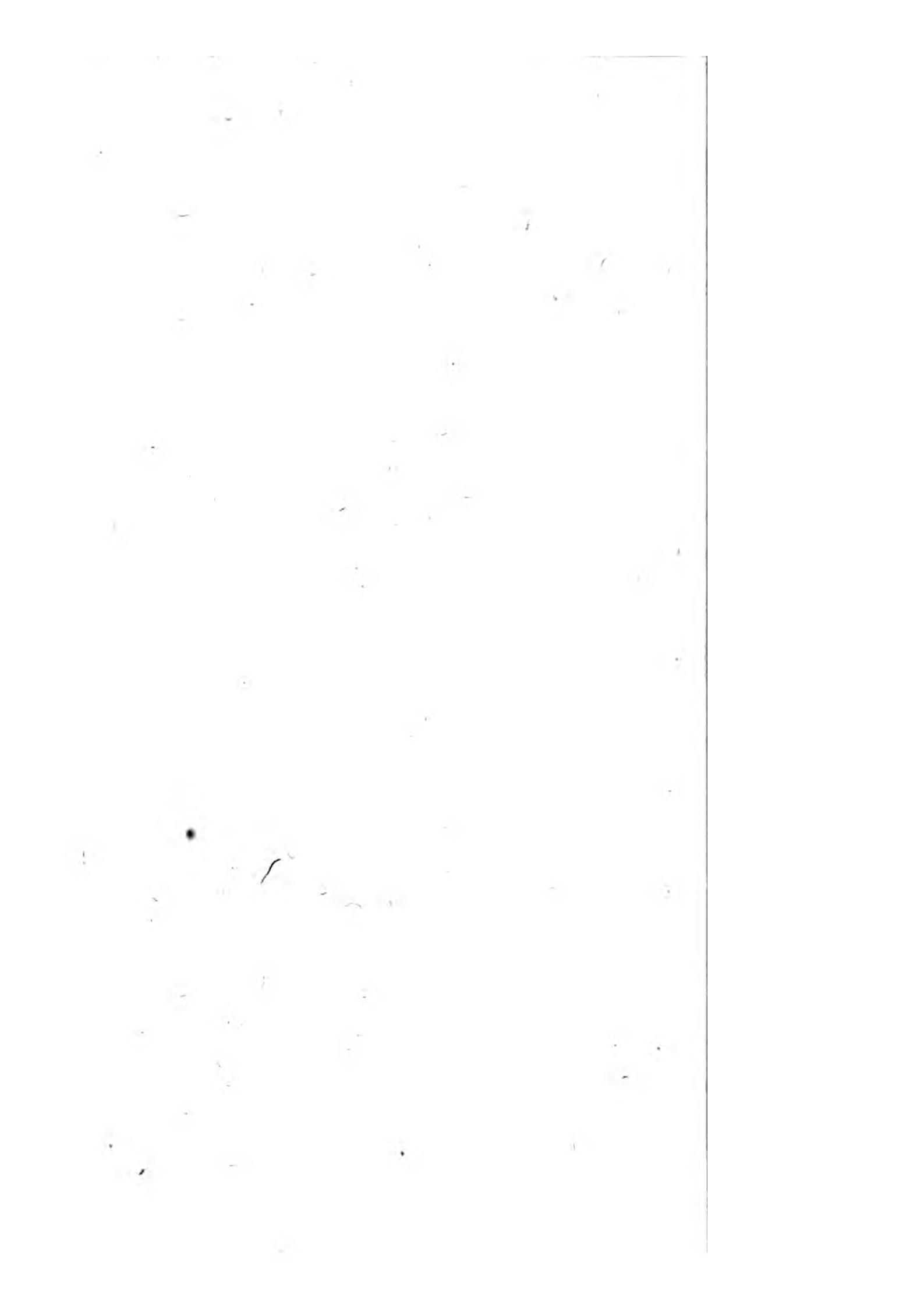
Fortune impitoyable !

Il expire.

ARTAXERCE.

Je voi que ce coup vous accable !
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prêt avec vous de répandre des pleurs.

F I N.



PHOCION.

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

PHOCION, General des Atheniens.

AGNONIDE, autre General d'Athenes.

CHRISIS, Fille de Phocion.

ALCINOUS, Fils d'Agnonide, Amant
de Chrisis.

DIONE, Confidente de Chrisis.

LICAS, Gouverneur d'Alcinois.

CLITUS, Capitaine Athenien.

ARCAS, autre Capitaine Athenien.

GARDES.

*La Scene est à Athenes, dans le Palais
de la Republique.*



PHOCION,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.



H bien, Licas, eh bien, puis-je
voir Agnonide ?

L'avez-vous informé du dessein qui
me guide ?

Sçait-il que pour mon Pere une ju-
ste terreur

Accable mes esprits, & déchire mon cœur ?
Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre ?

LICAS.

Madame, par mes soins Agnonide est instruit

De l'état déplorable où le sort vous réduit ;
 Votre douleur le touche, & prêt à vous entendre,
 Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.



S C E N E I I.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

Quel accueil, quel discours, quel changement, grands Dieux !
 Puis-je me méconnoître ? & suis-je dans ces lieux,
 Où mon Pere en ses mains tenant le sort d'Athenes,

Signala l'équité de ses loix souveraines ?
 Sont-ce ces mêmes murs & ce même Palais,
 Où l'heureux Phocion méditoit ses projets ;
 Qui marquant chaque jour son zele & sa sagesse,
 Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece ?

DIONE,

Madame, . . .

CHRISIS.

Tu le vois, mille objets menaçans,
 Confirment à l'envi les chagrins que je sens ;
 Ces indignes enfans de notre Republique,
 Que mon Pere toujours éloigna de l'Attique,
 Amas presque infini d'esclaves, d'étrangers,
 Ne m'exposent-il pas à de nouveaux dangers ?
 Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon passage,
 Me rendoient en tremblant un legitime hommage,
 Aujourd'hui ne m'offrant que des yeux ennemis,
 Après de longs efforts m'ont à peine permis

De venir jusqu'ici faire parler mes larmes ,
Pour fléchir un Tyran ; trop impuissantes armes.

D I O N E.

C'est ce Tyran lui seul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la paix ;
Jaloux de Phocion , sa parricide envie ,
Attaque également & sa gloire & sa vie :
Il poursuit un Héros jusqu'ici tant vanté ,
Un Héros que la guerre a toujours respecté ,
Un Héros , . . .

C H R I S I S.

Ah ! finis cet éloge inutile ,
Reserve ces discours pour un tems plus tranquille ,
Et loin de retracer sa gloire & ses vertus ,
Songe que ce Héros peut-être ne vit plus :
Que Cassander aigri par les Tyrans d'Athenes ,
Ou le livre à la mort , ou le charge de chaînes.
Ingrats Atheniens , pourrez-vous le souffrir ?
Ah ! marchez sur ses pas , & pour le secourir
Dans les murs de Pellé hâtez-vous de répandre
Votre sang , que son bras sçut tant de fois dé-
fendre ;
Et toi barbare auteur de nos communs malheurs ,
Toi dont l'ambition fait couler tous nos pleurs ,
Agnonide , prévient les maux de ta patrie ,
En sa faveur du moins calme ta barbarie ;
Souviens-toi que ce Chef dont tu profanis les
jours ,
Contre tout l'Univers nous défendit toujours ,
Qu'Athenes va tomber , si ta haine l'opprime ,
Et vanger en tombant cette grande victime.

D I O N E.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux ,
Reconnoitra son crime , & suspendra ses coups ?
Madame , à ce retour je voi peu d'apparence ;
Esclave de son rang , & fier de sa puissance ,
Nous le verrons plutôt par de nouveaux forfaits

Avancer chaque jour ses infâmes projets,
 Mais tandis que sa haine injuste & sanguinaire,
 Détruit la République, & poursuit votre pere,
 Son fils, du moins, son fils, le jeune Alcinoüs,
 Vous force en même-tems d'admirer ses vertus,
 Je ne puis oublier avec quelle assurance,
 Du fidelle Licas trompant la vigilance,
 Il suivit Phocion, & courut partager
 De son sort incertain la gloire & le danger,
 Pouvez-vous . . .

C H R I S I S.

Sa vertu digne d'être estimée,
 Par ce noble dessein me fut trop confirmée ;
 Il vint dans le moment que mes premiers mal-
 heurs

Livroient mon ame en proye aux plus vives dou-
 leurs ;

Madame, me dit-il, la fortune contraire
 Au plus grand des perils expose votre pere,
 C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander,
 Dont la haine barbare ose le demander ;
 Je ne viens point ici par un lâche artifice,
 De cet ordre funeste excuser l'injustice ;
 Non, je viens en mêlant mes pleurs à vos sou-
 pirs,

Du moins par quelque espoir flater vos déplaisirs.
 Je pars malgré la loi du peuple de mon pere,
 Je me dérobe aux soins d'un Gouverneur severe ;
 On poursuit Phocion, je vole à son secours ;
 Au destin qui l'attend j'exposerai mes jours,
 Trop heureux si mon sang versé pour sa querelle
 Le rend à votre amour, & vous prouve mon
 zele !

Tels furent ses discours, & ses derniers adieux,
 Et dans le même instant s'éloignant de mes yeux,
 Il me fit concevoir une foible esperance,
 Et partit assuré de ma reconnoissance.

D I O N E.

D I O N E.

Mais , Madame , est-ce assez , & ne croyez-vous pas ,

Qu'adorateur secret de vos divins appas ,
Quand pour vos interêts il court tout entreprendre ,

Il se propose un prix qu'il a droit de prétendre ?

C H R I S I S.

Dione , que dis-tu ?

D I O N E.

Que son amour pour vous
Mérite en sa faveur des sentimens plus doux.

C H R I S I S.

Hélas ! crois-tu qu'il m'aime ?

D I O N E.

En doutez-vous encore ?

Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore ?

Ses regards , ses soupirs au défaut de sa voix ,
Du feu qui le consume ont parlé mille fois ;
Vous l'avez vû vous-même , avoüez-le Madame.

C H R I S I S.

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame ?
J'ai crû m'appercevoir dans tous nos entretiens ,
Que ses timides yeux trembloient devant les miens ;

Que son esprit confus & sa bouche incertaine
Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoit qu'à peine ,
J'ai même , le voyant interdit , inquiet ,
Senti , je l'avoüerai , quelque trouble secret :

Dione , je ne puis t'en dire davantage ,
J'ignore des amans les soins & le langage ,
Sur ce que j'ai crû voir je n'ose m'arrêter ,
Quoyqu'il en soit enfin j'en veux toujours douter ;

Eloignons ces objets de ma triste pensée ,
Grands Dieux ! preservez-moi d'une ardeur insensée ,

N

Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque
jour,
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

D I O N E.

Pourquoi vous formez-vous de si tristes allarmes ?

C H R I S I S.

Non, ces plaisirs parfaits, ces doux transports,
ces charmes,

Que l'amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis,
Ne sont point destinez à celui de Chrisis ;

Le sort me persecute avec trop de constance,
Pour permettre Mais Dieux ! notre ennemi
s'avance.



S C E N E III.

C H R I S I S, A G N O N I D E,
D I O N E, C L I T U S.

C H R I S I S.

E Nfin pour vous parler j'obtiens quelques mo-
mens,

Vos Gardes sont touchez de mes gemissemens,
Ils ne m'opposent plus de funestes barrieres :

Mais aucun ne m'apprend le destin de mon pere.

Que fait-il, ou plutôt par quelle injuste loi
Soumettez-vous sa vie aux caprices d'un Roi,

Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique
N'eurent jamais de droit sur cette Republique ?

Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ?

De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?

A-t'il sacrifié par de secretes haines

Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?

Comptez, examinez les jours de ce Heros,

Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;

Qu'une vertu sans cesse à nos yeux confirmée ,
Et dont la pureté passe la renommée.

A G N O N I D E.

Madame, je le vois, votre aveugle douleur,
Du sort de Phocion m'impute le malheur :
J'oublierai toutefois cette cruelle injure,
En faveur des transports qu'inspire la nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous desabuser,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuser.
Madame, ai-je trahi la severe justice ?
Ai-je seul ordonné que Phocion perisse ?
Tout le Peuple en fureur a conspiré sa mort,
Et nommé Cassander arbitre de son sort ;
Vous sçavez que ce Roi successeur d'Alexandre,
Contre la Republique alloit tout entreprendre.
Deux fois loin de ces murs Nicanor repoussé,
Et du Port de Pirée avec honte chassé,
De ce Roi contre nous allume la colere,
Il impute sa fuite aux soins de votre Pere :
Athenes toutefois l'accuse hautement
D'avoir pour sa défense agi trop lentement ;
Ainsi livré tout seul à la haine commune,
Ai-je pû l'arracher à sa triste infortune ?
Ai-je dû le sauver & prévenir vos pleurs,
Pour faire sur l'Etat tomber tous ses malheurs ?
Non, Madame, & mon fils Alcinoüs lui-même,
Ce fils qui m'est si cher par sa vertu suprême,
Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'hui,
S'il falloit prononcer entre Athenes & lui.

C H R I S I S.

Puissent les Dieux vangeurs me prendre pour vi-
ctime,
Si j'ose condamner cette noble maxime ;
J'en connois la justice, & Phocion cent fois
M'en fit dans ses leçons la plus sainte des loix ;
Si sa mort à l'Etat eût été nécessaire,
Vous deviez quelque tems la laisser volontaire.

Et voir si son grand cœur lâchement démenti,
 Auroit pû balancer à prendre son parti.
 Ah ! que dans cet état sa victoire dernière
 Eût dignement fini son illustre carrière !
 Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler,
 Heureux pour son país de pouvoir s'immoler.
 Et moi de sa vertu cherissant la memoire,
 Consolant ma douleur par l'excès de sa gloire,
 Voyant son nom par tout à jamais reveré,
 En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
 Mais que sans l'avertir du coup qu'on lui prépare,
 On le livre avec joye aux mains d'un Roi barbare !
 Car je ne compte plus parmi nos Nations
 Tout ces Chefs separez par leurs divisions ,
 Ces Grecs qui trop long-tems éloignez de la Gre-
 ce

Ont succé des Persans la haine & la moleffe,
 Ces Grecs qui sous un Roi le plus grand des Hé-
 rors ,

Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux,
 Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait con-
 noître

Que toute leur grandeur étoit dûë à leur maître ;
 Indignes du haut rang où sa main les a mis ,
 Et de donner des loix à ceux qu'il a soumis :
 Sur tout ce Cassander , ce monstre dont l'envie
 De ce vainqueur du monde a terminé la vie ;
 Et qui par le poison

AGNONIDE.

Ah ! Madame , arrêtez ,
 N'outragez plus ce Prince , & du moins respectez
 De son nom , de son rang l'auguste caractere.

CHRISIS.

Eh quoi ! s'il le profane , est-ce à moi de m'en
 taire ?

AGNONIDE.

Où, l'on doit ces égards au sacré nom du Roi.

CHRISIS.

Ce nom dans un tyran n'est plus sacré pour moi.

AGNONIDE.

Appellez-vous tyran un Prince légitime ?

CHRISIS.

J'appelle un Roi tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quel crime, Madame, a commis Cassander ?

CHRISIS.

Celui qui le soutient peut-il les demander ?

AGNONIDE.

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire,

Vous flatez-vous encor que Phocion respire ?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le preserver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras l'a pû sauver ;
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obstacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bien-tôt qui de nous s'est trompé.

CHRISIS.

Helas ! je cede au coup dont mon cœur est frappé.

Ma fierté ne peut plus soutenir la pensée

Du parricide affreux dont je suis menacée.

Poursui, tyran, poursui tes barbares desirs,

De l'excès de nos maux fais tes plus doux plaisirs.

Je voi quelle raison t'intresse à défendre,

Contre tout l'Univers, l'assassin d'Alexandre.

Les jours de Phocion détruisoient tes projets,

Ils vont être le prix de ta servile paix.

Peut-être à mes soupirs le Ciel encor propice,

Malgré tes soins cruels confondra l'injustice ;
 S'il me refuse enfin le secours de son bras ,
 Le secours des mortels ne me manquera pas.
 Je ne m'explique point ; mais si mon pere expire ,
 Il ne mourra pas seul ; & j'ose te prédire ,
 Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son
 sort ,
 Peut-être autant que moi tu pleureras sa mort.
 Adieu.



S C E N E I V.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Que me dit-elle, & qu'elle est son attente ?
 Mais non, je ne crains point sa menace impuis-
 sante,
 Et la foudre aujourd'hui dût-elle m'accabler,
 Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
 Il est tems de cueillir l'heureux fruit de mes pei-
 nes ;
 Accablons, cher Clitus, la liberté d'Athenes,
 Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
 Faisons-nous dans ces murs un trône & des su-
 jets ;
 Et renversant les loix de cette Republique,
 Rappelions la splendeur des premiers Rois d'At-
 tique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous

AGNONIDE.

J'ai tout examiné.

Je sçai que mon projet peut être condamné ;
 Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
 Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse ,
 Qui n'osant s'occuper de soins ambitieux ,
 Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux.
 Ces cœurs , dis-je , ennemis de mes desseins su-
 blimes ,

Leur donneront les noms qu'on donne aux plus
 grands crimes :

Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur
 Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur ;
 Qui loin de contracter de basse servitude ,
 Du soin de commander font toute leur étude ,
 Et ne pouvant souffrir de maître ni d'égal ,
 Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal ?
 Ces superbes mortels me prenant pour exemple ,
 Dans le fond de leur cœur m'élèveront un tem-
 ple ,

Et soit que le destin me favorise ou non ,
 Parmi les noms fameux ils compteront mon nom.
 Je t'avouïerai pourtant, quelque espoir qui m'ani-
 me ,

Que j'eus quelque terreur en commençant le cri-
 me ;

D'un violent remords mon cœur fut combattu ,
 Lorsque de Phocion j'attaquai la vertu :
 Mais voulant sur mon front placer le diadème ,
 Il falloit ou le perdre , ou me perdre moi-même.
 Pour m'éloigner du rang que je me suis promis ,
 Je le crains plus lui seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins dont le nombre l'acca-
 ble ,

Un seul homme , Seigneur , est-il si redoutable ?
 Et se peut-il enfin . . .

AGNONIDE.

Eh ! ne conçois-tu pas

N iij

Qu'un homme tel que lui fait le sort des Etats ?
 Quoyque mille raisons à sa perte m'attachent,
 Je lui dois un aveu que ses vertus m'arrachent :
 C'est un de ces mortels que le Ciel quelquefois
 Fait naître pour défendre ou retablir les Loix ;
 Un de ces cœurs choisis, de ces heureux genies,
 Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
 Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer,
 Et qu'un ennemi même est contraint d'admirer.

CLITUS.

Eh ! faut-il donc, Seigneur, attenter à sa vie ?

AGNONIDE.

Triste effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie !
 Avec moins de vertus Phocion sans secours,
 Tranquille dans ces murs eût vû couler ses jours,
 Et passé sans peril les plus longues années
 Qu'à son obscur destin la Parque auroit données.
 Mais loin de rappeler les pressantes raisons
 Qui le font immoler à mes justes soupçons,
 Etouffons les remords que me cause sa perte,
 En songeant quelle gloire à mon fils est offerte :
 Car, Clitus, c'est pour lui cent fois plus que pour
 moi,

Que j'aspire à ranger ce peuple sous ma loi ;
 C'est l'amour de ce fils digne d'une couronne,
 Qui rassure mon cœur quand le crime l'étonne,
 Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux,
 Et braver le courroux des hommes & des Dieux.

CLITUS.

Mais, Seigneur, votre fils par sa fuite imprévue...

AGNONIDE.

Ah ! ne m'en parle plus, ce souvenir me tue ;
 Finissons un discours qui me glace d'effroi.
 J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moi ;
 Il a surpris Licas, il m'a surpris moi-même,
 Et le sort secondant son fatal stratagême,
 Je n'ai pû découvrir le chemin qu'il a pris,

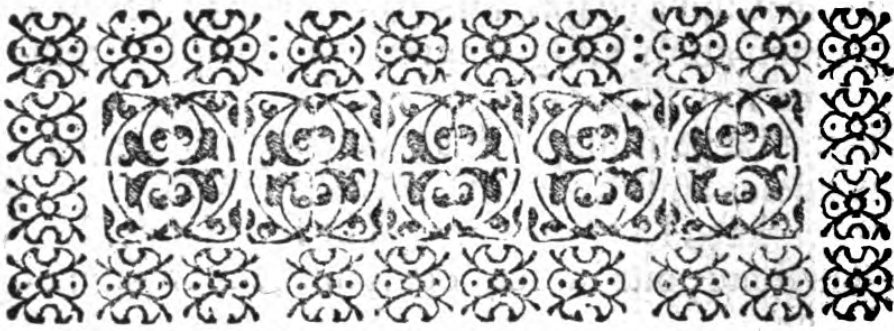
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris ;
Mais mon cœur affligé reprend quelque espéran-
ce ,

L'ingrat ne peut long-tems tromper la diligence
Des fideles amis qui vont de Cour en Cour
Le chercher , l'avertir , & presser son retour.
Allons donc pour lui seul consommer mon ouvra-
ge ,

Des cœurs que j'ai gagez ranimer le courage ,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort
Par l'espoir du salaire , ou la peur de la mort ,
Et m'instruire sur tout , si selon mon envie
Dans Pellé Phocion a vû trancher sa vie ,

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Approche, vien, Clitus, mes chagrins sont
 passez,
 Je voi mes vœux secrets par le Ciel exau-
 cez ;
 Dieux ! avec quels transports mon cœur s'ouvre
 à la joie !

CLITUS.

Eh, quel est le bonheur que le Ciel vous envoie ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah ! se peut-il...

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encore, on n'a pû m'en instruire ;
 Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu

Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu,
 Mais mon fils vit enfin, & bien-tôt sa presence
 Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperan-
 ce ;

Vous me l'avez sauvée, grands Dieux, ç'en est
 assez.

Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

(Il lit.)

*Ne me regardez point comme un enfant rebelle ,
 Seigneur , un soin pressant loin d'Athenes m'appelle ,
 La gloire l'autorise , excusez un dessein ,
 Que l'Univers entier voudroit combattre en vain :
 Si contre moi ma fuite arme votre colere ,
 Bien-tôt par mon retour j'irai vous satisfaire ,
 Et chercher , sans vouloir forcer vos sentimens ,
 La peine de mon crime , ou vos embrassemens.*

(Il continuë.)

Tu vois par son respect, tu vois par sa promesse,
 Que son empressement répond à ma tendresse :
 Cependant croiras-tu qu'en ce même moment
 Je rends graces aux Dieux de son éloignement ?
 Autant que son départ m'a fait sentir d'allarmes,
 Autant son prompt retour peut me coûter de
 larmes.

N'en doute point, je crains qu'un destin malheu-
 reux

Ne le ramene ici plutôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus, dans le dessein que mon cœur se propose,
 Prêt d'opprimer l'Attique, & de donner des loix
 A des peuples nourris dans la haine des Rois ;
 Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
 Il faudra l'assurer par plus d'une victime,
 Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
 Contre les ennemis de mon autorité ;

N vj

Proscrire, sans égard ni de vertu ni d'âge,
Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage,
Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
Si je ne les perdois, pourroit me prévenir :
Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes ar-
mes,

Dans ces proscriptions, ces combats, ces allar-
mes ;

Mon fils pourroit tomber, & je perdrois en lui
Le bonheur de mes jours, mon espoir, mon ap-
pui.

Je ne veux point enfin que le sceptre d'Athenes
Le rende comme moi l'objet de tant de haines :
Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner,
A ce fils innocent je les dois épargner,
Et le faire passer dans ses mains vertueuses,
Tel que jadis, sortant de ses courses fameuses,
L'invincible Thesée arrivé dans ces lieux,
Le reçut de son pere à la face des Dieux.

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos soins & vos tendresses.
Mais Cassander, Seigneur, tiendra-t'il ses pro-
messes ?

Etes-vous assuré d'obtenir son secours ?
Enfin de Phocion tranchera-t'il les jours ?
Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non, son appui m'est sûr, & ma victime est prête.
Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
A d'autres défenseurs mon destin est remis.
Demetrius, Cratere, Antigonus, Eumene,
Hazarderont pour moi leur grandeur souveraine ;
Constans à soutenir mes droits & mon dessein,
Ils paroîtront bien-tôt les armes à la main,
Et porteront ici cette sanglante guerre,
Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre.
Pour Phocion, ses jours ne scauroient m'écha-
per ;

Si Cassander l'épargne, & craint de le frapper,
 J'espere que le peuple armé contre sa vie,
 Viendra me demander qu'elle lui soit ravie.
 J'excite contre lui ses fureurs chaque jour,
 Je lui rendrai fatal l'instant de son retour.
 Pour aigrir contre lui ce peuple impitoyable,
 Je le fais souvenir de ce jour déplorable,
 Où Nicanor fut prêt de nous assujettir,
 Tandis que Phocion, loin de nous avertir,
 Condamnant nos soupçons contre ce temeraire,
 De ses trompeurs sermens vantoit la foi sincere ?
 Et lui donnant le tems d'avancer ses projets,
 Craignoit en l'attaquant de violer la paix.
 Voilà par quels chemins je prépare sa perte ;
 Et si j'en puis saisir l'occasion offerte,
 Quel comble à mon bonheur de le voir expirer
 Dans cette même place, où prompt à l'honorer,
 Nos Citoyens jadis par des cris de victoire,
 Celebroient à l'envi ses vertus & sa gloire !
 Mais sa fille paroît. Je crains de lui parler,
 De nouveaux déplaisirs je n'ose l'accabler :
 Laissons-la de ses maux accuser la Fortune,
 Sortons, & prévenons une plainte importune.



S C E N E I I.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

A Rrêtez. Il me fuit, & ne m'écoute pas,
 Je ne sçai quel dessein precipite ses pas.
 Quel trouble me saisit ? que faut-il que je pense
 De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
 Juste Ciel ! de mon pere a-t'il appris le sort,

Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
Dione , ç'en est fait , leur rage est assouvie.

D I O N E .

Non , Madame , l'amour vous répond de sa vie ,
Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus
Du départ , dès sermens du jeune Alcinoüs ?
Sa valeur vous promet un succès moins contraire.

C H R I S I S .

Ah Dieux ! sur quelle foi me dis-tu que j'espère ?
Alcinoüs peut-il en de barbares lieux
S'opposer aux desseins d'un Roi victorieux ,
Et renverser les loix de son pouvoir suprême ,
Qu'en hazardant ses jours , & se perdant lui-même ?

Helas , il a péri , sans sauver Phocion ;
Et pour redoublement à mon affliction ,
Athenes par leur mort est à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conservée.

D I O N E .

Mais songez

C H R I S I S .

Mon destin ne peut être adouci.

D I O N E .

Alcinoüs

C H R I S I S .

Eh bien !

D I O N E .

Madame , le voici.



S C E N E III.

ALCINOÛS , CHRISIS , DIONE.

C H R I S I S .

DE quel étonnement , grands Dieux , suis-je
frappée ?

Est-ce vous que je vois ? ne suis-je point trompée ?

Ah, Seigneur ! dissipez le trouble de mon cœur ;
Venez-vous augmenter ou finir mon malheur ?
Découvrez-moi mon sort , reverrai-je mon pere ?
A-t'il d'un Roi barbare évité la colere ?
Puis-je enfin me flatter de son heureux retour ?

A L C I N O U S.

Madame, en doutez-vous , puisque je vois le jour ?

Croyez-vous que soigneux de garantir ma tête ,
J'aurai vû sur lui seul éclater la tempête ,
Et son sang à mes yeux lâchement répandu ,
Sans que parmi ses flots le mien fût confondu ?
Non, Madame ; jaloux de défendre sa vie ,
Sa perte de la mienne auroit été suivie ;
Et du moins vous contant son déplorable sort ,
On vous auroit conté l'histoire de ma mort.
Mais grace à sa vertu, grace aux Dieux tutelaires,
Mes soins pour le sauver n'étoient pas necessaires.
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux
Vangé des noirs desseins de tous ses envieux.

C H R I S I S.

Ce changement soudain, cette joye imprévûe
Jette un trouble nouveau dans mon ame éperdue,
Et ma foible raison ; mes esprits languissans
Ne scauroient resister au plaisir que je sens.
Quoi , vos soins genereux n'ont point trouvé
d'obstacle ?

Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
Mon pere m'est rendu , qui me l'a conservé ?

A L C I N O U S.

Je vous l'ai déjà dit ; sa vertu l'a sauvé.
Sa fierté , sa sagesse & l'éclat de sa vie
Ont desarmé le bras qu'avoit armé l'envie ;
Vous devez à lui-même un si parfait Heros ,
Et lui seul s'est donné la vie & le repos.

O Ciel ! que ne peut point sur le cœur le moins
juste

L'intrepide regard , & la presence auguste
D'un mortel , dont les jours ménagez par les
Dieux ,

Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux ;
Madame , Cassander enflâmé de colere ,

Au milieu de sa cour fit traîner votre pere.

Le supplice étoit prêt. De barbares soldats

Attendoient le signal marqué pour son trépas.

Devant ce tribunal Phocion se presente ,

Et loin de faire entendre une voix suppliante ,

Tel que dans les perils se montrent les Heros ,

A ce Prince superbe il adresse ces mots :

Cassander , je ne sçai quelle fureur t'anime ,

Par quel droit prétens-tu me choisir pour victi-
me ?

Mon pais par mes soins s'est long-tems défendu ,

J'ai reculé sa chute autant que je l'ai dû ;

Loin de me repentir de ce fameux ouvrage ,

Que n'ai-je pour sa gloire encor fait davantage ?

Que n'ai-je pû ranger la Grece sous ses loix ,

Et détruire l'orgueil & l'empire des Rois !

Voilà mes sentimens , je ne veux plus les taire ,

Et ne m'attache point à calmer ta colere.

Verse pour me punir , si je t'ose offenser ,

Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer :

Mais songe pour le moins , quand tu vas le répan-
dre ,

Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre :

Que ce Roi , qui du monde a conquis la moitié ,

Après m'avoir connu , m'offrit son amitié ,

Et m'en fit confirmer les premiers témoignages

Par d'honorables soins & de précieux gages.

Je ne te dis plus rien ; frappe , perce ce cœur

Rempli pour ses devoirs de la plus vive ardeur ;

Et donne à l'Univers , par ce noir sacrifice ,

Un exemple éclatant d'horreur & d'injustice ,
Tandis que par les miens trahi , persecuté ,
J'en donne un de constance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! ô merveilleux coura-
ge !

ALCINOUS.

Cassander étonné d'entendre ce langage ,
De mouvemens divers en secret combattu ,
Est forcé malgré lui d'admirer sa vertu :
Va , lui dit-il , reçois le jour que je te laisse ,
Sois toujours l'ornement & l'honneur de la Gre-
ce :

Plus pénétré d'estime encore que de pitié ,
Je me fais un bonheur d'avoir ton amitié ,
Ne la refuse pas , c'est un Roi qui te prie ;
Et libre , va revoir & servir ta patrie.

CHRISIS.

Ainsi de mes ennuis le cours est terminé.

ALCINOUS.

Et moi plus que jamais à souffrir condamné ,
Je fremis des malheurs que le sort me presente ;
Votre infortune cesse , & la mienne s'augmente :
Trop digne d'exciter votre compassion ,
Je suis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous , Seigneur ? quel malheur peut troubler vo-
tre vie ?

ALCINOUS.

Helas , Madame , hélas ! faut-il que je le die ?
Cet aveu dangereux , loin de me soulager ,
Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger.
Toutefois dût ma peine en devenir plus rude ,
Elle me plaira mieux que mon incertitude.
Mais quoi , près d'expliquer le malheur de mon
fort ,
Mon courage abattu succombe à cet effort ;

Je commence un discours , qu'après je desavoue ,
 Et ma langue interdite à regret se dénouë.
 C'est vous en dire assez : mes esprits éperdus ,
 Mes regards incertains , mes soupirs confondus ,
 Ce long faisillement , ma surprise soudaine ,
 Cette source de pleurs que je retiens à peine ,
 Et la crainte surtout d'aigrir votre courroux ;
 Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah , Seigneur !

ALCINOUS.

Cet aveu ne doit point vous surprendre,
 Madame , & dès long-tems vous deviez vous at-
 tendre

A voir un jour enfin éclater cette ardeur ,
 Que jusqu'à ce moment j'ai caché dans mon
 cœur ;

Mais que déjà cent fois vous auriez dû connoître,
 Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux font
 naître.

J'ai vû le premier jour , sans vouloir me flatter ,
 Quelles difficultez j'avois à surmonter :
 Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles ;
 L'amour en ma faveur me promet des miracles ;
 Si je ne trouve pas , par un dernier malheur ,
 L'obstacle le plus grand au fond de votre cœur.
 Surtout je ne veux point que la reconnoissance
 Vous force malgré vous à quelque complaisance ;
 Si ma flâme vous gêne ou ne vous touche pas ,
 Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas :
 J'ai servi Phocion par égard pour lui-même ,
 Et ne l'ai point servi parce que je vous aime ;
 Ce seroit me traiter avec indignité ,
 Qu'imputer à l'amour ma generosité.
 J'aimai de Phocion la vertu consommée ;
 Dans un autre que lui je l'aurois estimée ,
 Et pour un inconnu lâchement opprimé ,

Avec la même ardeur mon bras se fût armé.
 Vous ne me devez rien ; n'écoutez donc, Madame,
 Que les seuls mouvemens que vous dicte votre
 ame ;
 Parlez , parlez fans crainte , & ne voyez en moi
 Que mon cœur , mon respect , mon amour & ma
 foi.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre ;
 Quel seroit mon bonheur , si vous pouviez me
 plaindre !

Montrez-moi par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je fors de ce Palais ,
 Je suis les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoi ! vous me laissez sans me vouloir rien
 dire ?

Vous refusez un mot à mon empressement ?

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement ?
 Voyez-vous dans mes yeux ni mépris ni colere ?
 Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
 Que ce triste soupir qui vient de m'échaper ,
 Et le cœur d'un Amant s'y devoit-il tromper ?





S C E N E I V.

ALCINOUS , CHRISIS , LICAS.
DIONE.

LICAS.

MAdame , Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raison , devoir , amour , precipitez mes pas.
Adieu , Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais . . .

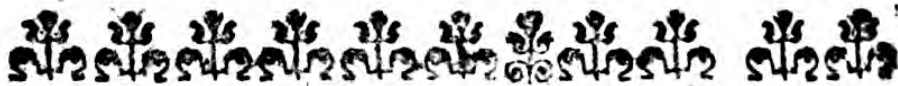
CHRISIS.

Non , ne me suivez pas.

Demeurez.

ALCINOUS.

J'obeis après votre défense ;
Mais que je vais souffrir de mon obeissance !



S C E N E V.

ALCINOUS , LICAS.

LICAS.

Que vois-je ? quel adieu ? quel discours ? ah !
Seigneur ,
Vos regards , vos transports ont trahi votre cœur.
Vous aimez. Juste Ciel ! que dira votre pere ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! lui voudras-tu reveler ce mystere ?

Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoi, mon cher Licas,
Pourrois-tu me trahir ?

L I C A S.

Non, ne le craignez pas.

Dans les soins que de moi demandoit votre en-
fance,

Vous avez trop souvent senti ma complaisance,

Et c'est encor l'effet de la même amitié,

Qui m'inspire pour vous une juste pitié :

Mais prévoyez, Seigneur, quelle suite funeste

Votre amour. . . .

A L C I N O U S.

C'est assez, épargnez-moi le reste ;

Dans cet heureux instant je ne veux rien prévoir,

Qui puisse traverser ma joie & mon espoir.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, DIONE.

PHOCION.

ENfin nous sommes seuls. Embrassez-moi, ma
 fille ;
 Le Ciel me fait revoir ces murs & ma fa-
 mille,
 Seuls objets où mon cœur porta toujours ses
 vœux.

Et que malgré mes soins le sort rend malheureux.
 Je ne le cele point ; à cette chere vûë,
 D'un transport si charmant mon ame s'est émuë,
 Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
 De mes profonds ennuis les cruels mouvemens.
 Pour vous, ce tendre amour & ce respect sincere
 Que vous avez toujours senti pour votre Pere,
 Vous ont fait, je le sçai, partager mes malheurs ;
 Nos barbares tyrans ont jouï de vos pleurs,
 Contre eux votre douleur n'avoit point d'autres
 armes.

CHRISIS.

Pourquoi rappelez-vous ces mortelles allarmes ?
 N'y songeons plus, Seigneur ; vous vivez, je vous
 voi,

Quelle gloire pour vous, & quel plaisir pour moi,
De pouvoir embrasser un Pere que j'adore !
Juste Ciel ! qu'il m'est doux de vous revoir en-
core

Tranquille, & respecté chez les Atheniens !

P H O C I O N.

Ah ! que tu connois mal quels sont nos Cito-
Des Peuples inconstans l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune ;
Et tel qu'ils adoroient dans la prospérité,
Deviens leur ennemi par son adversité :

Ils avancent sa perte, injuste ou legitime,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime,
Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits,
Quand suivi de captifs gemissans sous nos chaî-
nes,

Triomphant, j'approchois des sacrez murs d'A-
thenes ;
Et je voi qu'aujourd'hui ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux,
Et d'un Tyran barbare, aimant les injustices,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes servi-

C H R I S I S. [ces,

Eh ! laissez-le, Seigneur, ce Peuple criminel,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permettez plus la moindre inquietude
Pour des cœurs sans justice, & pleins d'ingrati-
tude,

A leur propre conduite abandonnez leur sort ;
Et bien-tôt l'infortune, ou les fers, ou la mort
Vangeront vos bontez trop mal recompensées :
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,
Inspirez à son cœur vos nobles sentimens ;
Que vos soins desormais soient pour votre fa-
mille ;

Que vivant avec vous....

PHOCION.

Que dites-vous, ma fille ?

Nos soins nos plus pressans, notre premier amour,
Sont dûs aux lieux sacrez où nous venons au jour.
Athenes plus que tout m'est précieuse & chere,
J'en étois citoyen avant que d'être pere ;
Son salut me tient lieu de tous les autres biens,
Et vos droits sur mon cœur sont moins forts que
les siens :

Mais puisque de ma foi l'ingrate se défie,
Et méprise ces soins que je lui sacrifie,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au penchant naturel qui m'entraîne vers vous.
Oùii, ma fille, mes vœux & mon bonheur suprême

Se bornent à jouïr de vous & de moi-même ;
Votre vertu me charme, approchez. Justes Dieux !
Conservez chèrement ce tresor précieux,
Et jusques à l'instant qui doit finir ma vie,
Sauvez notre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah, quel bonheur, grands Dieux ! que mon sort
est charmant !
Mais, Ciel ! Cleon vous cherche avec empressement.



SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON,
DIONE.

CLEON.

J'En'ai pû découvrir les desseins d'Agnonide,
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame
perfide ;

Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
 Tout le Peuple en tumulte accompagne ses pas ;
 Il triomphe , & j'ai vû briller sur son visage
 Du plaisir de son cœur l'assuré témoignage :
 Ces funestes apprêts peuvent vous menacer.

PHOCION.

Ce seroit trop , Cleon , je ne le puis penser :
 Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
 Est-ce un malheur pour moi qu'elle me soit ravie ?
 Et dois-je par la fuite en prolonger le cours ?
 Non , grands Dieux ! pour le peu qu'il me reste
 de jours ,

Je ne veux point survivre à la chute d'Athenes ,
 Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange dessein, Seigneur! quittez ces lieux,
 Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux ,
 Ma fille ; cet avis devoit moins vous surprendre :
 Quel que soit mon destin , je dois ici l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes soins, songez à vous, Seigneur,
 Quoi , mes pleurs ne scauroient émouvoir votre
 cœur ?

PHOCION.

Non , & ces lâches pleurs font honte à ma fa-
 mille ,

Mes yeux n'osent en vous reconnoître ma fille ;
 J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
 Contraire à mon devoir , ou funeste à l'Etat ,
 Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire,
 Vous devriez pleurer la perte de ma gloire ,
 Et voir avec douleur votre Pere privé
 D'un honneur si long-tems par son sang conservé :
 Mais puisque , grace au Ciel , la plus injuste envie
 Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie ,

O

Ne pleurez pas pour moi, pleurez d'autres mal-
heurs

Plus cruels que mon sort, plus dignes de vos
pleurs ;

Pleurez la liberté, surtout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je suis la victime.

C H R I S I S.

Malgré mes déplaisirs je l'avouërai, Seigneur,
Vos genereux discours flattent encor mon cœur,
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et je rends grace aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait
naître

D'un Heros dont la gloire est égale à la leur,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.



S C E N E I I I

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS,
CLEON, DIONE.

A L C I N O U S.

Seigneur, ma raison cede au coup qu'on vous
prépare,
Je fremis au seul bruit d'un projet si barbare :
Le peuple à haute voix demande votre mort.

C H R I S I S.

Juste Ciel !

A L C I N O U S.

Prévenez leur criminel effort ;
A leurs perfides coups dérobez votre tête ;
Fuyez, Seigneur, fuyez, évitez la tempête :
Vous me voyez ici prêt à guider vos pas,
Je viens pour vous offrir le secours de mon bras :
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous con-
vie

Devous rendre à mes vœux , d'assurer votre vie ;
 Mais ne differez point. Secondez mes transports,
 Seigneur : si vous joignez vos soins à mes efforts,
 J'ose attester des Dieux la majesté suprême,
 Qu'Athenes , que la Grece , & Cassander lui-même,
 Contre vos jours sacrez conspireroient en vain ;
 Je jure. . . .

PHOCION.

Je conçois quel est votre dessein ;
 Je sçai , pour dérober ma tête à cet orage ,
 A combien de perils l'amitié vous engage ,
 Je le juge aisément par tous vos soins passez ;
 Mais il n'en est plus tems, Seigneur, ç'en est assez.

ALCINOUS.

Ah ! que me dites-vous ? quelle funeste envie
 Vous fait abandonner le soin de votre vie ?
 Suivez-moi. . . .

PHOCION.

Moderez cette boüillante ardeur ,
 Et du moins un moment écoutez-moi , Seigneur.
 Ne vous opposez point au peuple qui m'opprime,
 Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
 Abandonnez ma vie , il veut me la ravir,
 Et conservez la vôtre encor pour le servir.
 Vous êtes dans un âge , où par d'heureuses peines
 Vous pouvez rétablir la puissance d'Athenes ;
 C'est là l'unique gloire où vous devez penser ,
 C'est là que vos vertus se doivent exercer.
 Pour moi qui gemissant sous le poids des années,
 Ne dois plus espérer de belles destinées ;
 Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter,
 Ne me sens plus de bras pour les executer ;
 Loin d'aller à genoux mandier des azyles ,
 Je méprise mes jours , puisqu'ils sont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel !

O h

PHOCION.

Je voi Clitus, & je n'ignore pas
 Quel funeste dessein conduit ici ses pas.



SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS,
 CLITUS, DIONE, Gardes.

CLITUS.
 SEigneur, je suis chargé d'un ordre....

ALCINOUS.

Temeraire....

PHOCION.

Arrêtez. Où vous porte un aveugle colere ?

ALCINOUS.

Laissez-moi....

PHOCION.

L'immoler, ce seroit me trahir ;
 Aux decrets de l'Etat j'ai juré d'obéir,
 Je me suis fait toujours de cette obéissance
 Un austere devoir, dont rien ne me dispense,
 J'en ai prescrit au Peuple une severe loi ;
 Pourrois-je, sans rougir, la violer pour moi ?
 Je n'examine point, au moment qu'on m'accable,
 Si je suis en effet innocent ou coupable,
 Si celui qui m'opprime observe l'équité,
 Je songe seulement à son autorité ;
 Puisqu'il la tient du Peuple, elle est juste & su-
 prême,
 Je la respecte en lui comme dans Solon même ;
 J'obéis sans murmure, & s'il faut me vanger,
 Je ne voi que les Dieux qui s'en doivent charger.

CHRISIS.

Ah, Ciel !

PHOCION.

Ne craignez rien , je vous suivrai fans peine,
 Clitus , j'assouvirai la fureur inhumaine
 De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort.
 Seigneur , ne tentez plus de criminel effort
 Pour prolonger des jours dont le cours m'importune ;

D'Athenes , s'il se peut , relevez la fortune ;
 Versez tout votre sang pour maintenir ses droits ,
 Et pour la garantir de l'empire des Rois.

Vous , ma fille , armez-vous d'un genereux courage ,

Laissez par vos vertus le sort qui nous outrage.
 Si je meurs aujourd'hui , n'accusez point les Dieux ,

Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ,
 De vos tristes foyers faites votre retraite ,
 Ne montrez de ma mort qu'une douleur discrete,
 Rappelez les conseils que je vous ai donnez ,
 Et voyez les malheurs qui vous sont destinez
 Du même œil dont je vois ceux où le Ciel me livre ;

Surtout , si vous m'aimez , gardez-vous de me suivre.

Adieu.



S C E N E V.

CHRISIS , ALCINOUS , DIONE.

ALCINOUS.

Quel cœur, grands Dieux, dans cette extrémité
 Porta jamais si loin son intrepidité ?

Je l'envie & le plains, je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moi, Seigneur, & moi je ne puis vous rien dire,
Vous sçavez mes malheurs, vous les connoissez
tous,

Et je dois seulement embrasser vos genoux.

ALCINOUS.

Ah, Madame!

CHRISIS.

Seigneur, soulagez ma misere,
Je meurs, j'ai tout perdu quand j'ai perdu mon
Pere;

Rendez-le-moi, vous seul pouvez nous secourir.

ALCINOUS.

Pour vous le rendre, hélas! ne faut-il que mourir?

J'y volerai, Madame, & vous serez servie.

J'exige seulement pour le prix de ma vie,

Que votre cœur separe en ces momens affreux,

D'un pere criminel un fils trop malheureux,

Et qu'au moins si je meurs où mon amour m'entraîne,

Mourant je ne sois point l'objet de votre haine.

CHRISIS.

Que me demandez-vous? Allez, Seigneur, allez,
Mes yeux par mes malheurs ne sont point aveuglez,

Ils ne confondent point l'innocence & le crime,

L'un a toute ma haine, & l'autre mon estime.

ALCINOUS.

Après un tel aveu, trop content de mon sort,

Je cours pour Phocion faire un dernier effort;

Je vai trouver mon Pere, & pour toucher son
ame,

Lui peindre avec transport tout l'excès de ma
flâme;

Madame, j'aime trop pour ne pas triompher

De l'injuste courroux que je veux étouffer.
Je suis cher à mon pere ; & mon respect , mes
larmes
De ses cruelles mains feront tomber les armes :
Ou contre sa fureur par l'amour affermi ,
Ne le regardant plus qu'en mortel ennemi ,
Mon cœur desespéré trouvera tout facile ;
Phocion par mes soins sera libre & tranquile ,
Mon bras le sauvera du Peuple & de ses Loix ,
Ou je vous dis adieu pour la derniere fois.

Fin du troisieme Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

J'Ay peine, je l'avouë, à te croire sincere;
Mes vœux sont traversez par un fils téméraire ?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur ; enflâmez de courroux,

Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut être la cause ?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ?
Mais pourquoi l'accuser ? un penchant genereux
Le pressoit de servir Phocion malheureux ;
Il ignore le prix que sa mort lui destine,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruine
De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever.
Ah ! quand je l'instruirai de la gloire immortelle,
Des suprêmes honneurs où sa perte l'appelle,
Je le verrai superbe, & plus ardent que moi,
Dévorer la Couronne, & l'heureux sort d'un Roi,
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile,

Pour jouir avec moi d'un crime plus utile :
Quoyqu'il en soit enfin , je réponds de mon fils.

CLITUS.

C'en est donc fait ; vos soins vont recevoir leur
prix.

AGNONIDE.

J'en en sçauois douter , mon triomphe s'avance ,
Le succès de mes vœux passe mon esperance ;
Tout le peuple assemblé condamnant Phocion ,
Vient d'ouvrir la barriere à mon ambition ;
Voici le jour fatal de ce grand sacrifice ,
Je dois lui prononcer l'Arrêt de son supplice ;
Va , ma garde t'attend pour le conduire ici.



SCENE II.

AGNONIDE *seul.*

Jusques à ce moment mes soins ont réüssi.
Fortune , à mes desseins sois encor favorable.
Ton retour ordinaire , & presque inévitable ,
Par moi-même , à mon tour , doit-il être éprouvé ?
Et si près du succès l'aurois-tu réservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence ,
Attens à me montrer ta fatale inconstance ,
Que ce peuple superbe aiant reçu mes loix ,
Puisse placer mon nom parmi ceux de ses Rois ,
Et qu'au moins un seul jour jouissant de ma gloire ,
Par ce titre éclatant j'assure ma memoire.
Mais Phocion paroît ; déclarons-lui son sort ,
Commençons , il est tems , mon bonheur par sa
mort.

Sortez donc de mon cœur , devoir , pitié , tendresse.
Je ne vous connois plus que pour une foiblesse ,

O V



Je renonce aux conseils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner.



S C E N E III.

AGNONIDE, PHOCION, CLITUS,
G A R D E S.

P H O C I O N.

A Rbitres de mon sort, Dieux! que votre puissance

Avec facilité confond notre prudence!

Qui l'eût crû qu'on verroit par un fatal retour

Phocion dans ces lieux accusé quelque jour;

Traîné honteusement par un peuple perfide,

Et pour comble d'horreur, jugé par Agnonide?

A G N O N I D E.

Ce mépris offensant, ces transports de courroux,

Démentent le grand nom d'un homme tel que

vous :

Mais loin de prolonger un discours inutile,

Songez que désormais vous n'avez plus d'azile :

Que je viens en ces lieux maître de votre fort....

P H O C I O N.

C'en est donc fait ; ce jour est celui de ma mort :

Car ne presume pas qu'une telle menace,

Que ta fureur, me porte à te demander grace,

Ma vertu rougiroit de ces indignes soins,

Et ne veux que mon cœur & les Dieux pour té-

moins.

Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie ;

Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie,

J'attens, ferme & constant à remplir mon destin

Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin :

Mais pour me dérober au peril qui me presse,
 Je ne sçauois descendre à la moindre foiblesse ;
 Un homme tel que moi , loin de s'humilier ,
 Conte ce qu'il a fait pour se justifier.
 Ose toi-même ici rappeler mon histoire ,
 Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
 Chaque instant est marqué par un exploit fameux,
 Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement
 honteux ?

Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie ?
 D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie ?
 J'en rougis : Je suis prêt à me desavoïer ;
 Prononce , j'aime mieux mourir que me loïer.

AGNONIDE.

Et ne comptez-vous point parmi vos faits au-
 gustes ,

Pour un traître Ennemi vos foiblesse injustes ?
 Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
 Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
 Que dis je ? sous le joug Athenes opprimée
 Serviroit de retraite à sa barbare armée ,
 Si malgré vos avis le Peuple furieux
 Ne l'eût surpris , défait , & chassé de ces lieux.

PHOCION.

Il est vrai ; prévenu de la plus forte estime ,
 Je n'ai pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ,
 Mais punit-on jamais avec severité
 L'excès de confiance & de fidelité ?
 Cet ennemi funeste a senti ma colere.
 Quand je l'ai défendu , je le croïois sincere :
 Trompé par ses sermens , & garant de sa foi ,
 Je voulois que le Peuple en jugeât comme moi ,
 Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes,
 Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eût applaudi si son noir attentat
 N'eût menacé que vous , & non pas tout l'Etat :

Mais puisque vos conseils & votre negligence
Laissoient nos murs , nos biens , & nos jours sans
défence ,

Le peuple justement irrité contre vous ,
Aux plus sanglans effets a porté son courroux.
Ses tribus ont réglé ce que je vous annonce ,
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce ;
On veut que de vos jours le cours soit terminé
Par le honteux supplice aux traîtres destiné ,
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuse à votre cendre un tombeau dans l'Attique ;
Cette terre ne peut le garder dans son sein.

PHOCION.

Dieux ! avez-vous permis cet horrible dessein ?
Que dira l'Univers instruit de ma fortune ?
Livré , quoyqu'innocent , à la haine commune ,
Je meurs , & mon pays sauvé par mes exploits ,
Pour qui l'on vit mon sang répandu tant de fois ,
Refuse après ma mort de recevoir ma cendre :
Enfin , par une loi qu'on ne pourra comprendre ,
Il faut loin des honneurs que je m'étois promis ,
Que je cherche un tombeau parmi mes ennemis !



SCENE IV.

AGNONIDE *seul.*

JE ne le cele point ; quand ma haine l'accable ,
J'admire malgré moi ce cœur inébranlable ,
Qui toujours préparé contre les coups du sort ,
Me fait presque envier la gloire de sa mort :
Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence ,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offen-
ce ;

Et c'est enfin pour lui le plus grand des forfaits,
D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.



S C E N E V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

ALCINOUS.

AH, Seigneur ! qu'a-t'on fait, qu'ose-t'on entreprendre ?

Phocion dans les fers ! quel sort doit-il attendre ?

Quoi, Cassander en vain a respecté ses jours,

Puisqu'un peuple barbare en veut trancher le cours ?

Et vous-même, Seigneur, précipitez sa chute ?

AGNONIDE.

J'accable un malheureux que le Ciel persecute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'accabler, protegez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs, que me demandes-tu ?

Apprens que c'est moi seul qui l'entraîne au supplice,

Que je joins contre lui l'audace à l'artifice ;

Mais que c'est pour toi seul, fils ingrat, qu'il perit.

ALCINOUS.

Pour moi, grands Dieux ! quel trouble agite mon esprit ?

AGNONIDE.

Où pour toi, fils ingrat, je le repete encore :

Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;

Ce tyrannique amour étouffant mon devoir,

Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir :

Appliqué sans relâche à te soumettre Athenes,

J'immole le seul Chef qui peut tromper mes pei-
nes,

Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
Malheureux, est-ce toi qui dois plaindre son sort ?

ALCINOUS.

Quoi, vous avez conduit cette injuste entreprise ?
Chaque mot, chaque instant ajoûte à ma surprise.
Hélas ! que n'avez-vous grands Dieux, dans mon
berceau

De mes funestes jours consumé le flambeau,
Quand vous avez prévu qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit être suivie !

AGNONIDE.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu ?

ALCINOUS.

Je le voi bien, ce cœur ne vous est pas connu.
Hélas ! y pensez-vous ? Quel funeste heritage
Prétendez-vous, Seigneur, me laisser en partage ?
Tyran de ma patrie ? est-il quelque grandeur,
Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capa-
ble, [pable :

Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point cou-
Sans violer des droits dans Athenes sacrez,
Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrés,
Du peuple en ma faveur réunir les suffrages,
Et mériter de lui les plus justes hommages :
Ou plutôt, sans changer les Loix de nos ayeux,
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux,
Posseder leurs vertus si dignes de nos Temples,
Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples,
Jaloux de ce Héros que l'on veut immoler,
Pour mourir comme lui, je voudrois l'égalier.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOUS.

Dans un fils peut-être il vous offense ;

Mais c'est le fruit des soins donnez à mon enfance :
 J'ose vous rappeler ce respect pour les Loix,
 Que vos sages conseils m'ont prescrit autrefois ;
 Et je dois reconnoître en sauvant votre gloire,
 L'amour qui de votre ame en bannit la memoire.
 Triomphez donc, Seigneur, de votre ambition,
 Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
 Permettez....

AGNONIDE.

Laisse-moi poursuivre mon ouvrage :
 Vainement voudrois-tu me presser davantage ;
 Tu n'auras point de part à ces coups inhumains,
 Qui mettront aujourd'hui le sceptre dans tes
 mains :

Du trône à mes perils je vais t'ouvrir la route,
 Sui-la sans t'informer des crimes qu'il me coute.

ALCINOÛS.

Seigneur, abandonnez cet horrible dessein,
 Ou vous m'allez plonger un poignard dans le
 sein.

Si votre cœur pour moi devenu moins severe,
 Peut encore s'ouvrir aux tendresses d'un Pere,
 Du triste Alcinoüs scachez tous les secrets,
 Et concevez par là, Seigneur, à quels regrets
 La mort de Phocion....

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre ?
 Quel aveu, quels secrets....

ALCINOÛS.

Que je vais vous surprendre ?
 Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux sur vous,
 Vous allez m'accabler de tout votre courroux :
 Mais duffai-je à jamais meriter votre haine....

AGNONIDE.

Parle, c'est trop tenir mon esprit à la gêne.

ALCINOÛS.

Vous voyez à vos pieds dans ce malheureux fils,
 Un Amant enchanté des beautez de Chrifis.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma défense,
Des astres sur les cœurs rappeler la puissance ;
D'un ascendant secret l'effort imperieux
A tiré son pouvoir de l'éclat de ses yeux :
Dès long-tems je l'adore, & je sens que mon ame
Ne peut jusqu'au tombeau brûler d'une autre flâ-
me ;

C'est de ce tendre amour le genereux transport,
Qui m'a de Phocion fait partager le sort,
Et qui chez Cassander m'a pressé de le suivre,
Resolu, s'il mouroit, de ne lui point survivre.
Les Dieux ont relevé ce Heros abattu,
Son malheur m'a fait voir jusqu'où va sa vertu.
Je brûlois du desir d'entrer dans sa famille,
J'ai peint en arrivant ma tendresse à sa fille ;
J'ai crû voir dans ses yeux quelque retour pour
moi,

Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroi ;
Pour son Pere enchaîné de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ses larmes ;
A l'excès de ses maux prête de succomber,
J'ai vû presque à mes pieds cette Beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma tristesse extrême.
Cet affligeant objet vous eût touché vous-même.
Si dans ce jour fatal Phocion doit perir,
D'un si sensible coup on la verra mourir ;
Je ne vous dirai point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'instant expirer avec elle,
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un discours si commun aux vulgaires Amans ;
N'en faites point d'épreuve à votre fils funeste ;
Seigneur, si pour ce fils quelque bonté vous reste,
Ce n'est point à regner que je mets mon bonheur,
Chrisis & ma vertu suffisent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il, Seigneur, que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de mon Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plutôt. Tes soins & ton amour
M'animent encor plus à lui ravir le jour ;
Sa mort me va vanger de ta perfide flâme,
Un fils qui m'a trahit ne peut rien sur mon ame :
Cesse donc de tenter des efforts superflus.

Va.

ALCINOUS.

Mon Pere

AGNONIDE.

Obéis, je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moi j'oserai tout, puisqu'on me desespere.
Mais non, je garde encor du respect pour mon
Pere ;

Il cesse de m'aimer, & je voi que son cœur
Sans trouble & sans combat acheve mon malheur ;
Mais ce jour finira mon sort & mon suplice ;
Et puisque Phocion meurt par votre injustice,
Dans mon sang innocent vous me verrez laver
La honte que je souffre à ne le point sauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne sont plus précieux à ton Pere ;
Mais tu caches en vain ta fureur téméraire :
Au travers du respect que tu veux affecter,
Je vois ta perfidie & ta haine éclater.
Mais de tes vains projets je préviendrai la suite,
Et je sçai le moyen de regler ta conduite.
Hola, Gardes à moi. Répondez-m'en, Licas,
Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.





SCENE VI.

ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

Ciel ! que vois-je ? Ah ! rends-moi la liberté
ravie,
Pere injuste & cruel , ou m'arrache la vie.
L'espoir seul de la mort m'est offert aujourd'hui ,
Si mes Gardes ne sont moins barbares que lui.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCINOUS *seul.*

ARCAS ne revient point. Ciel! quelle
impatience
De mes maux chaque instant aigrit la
violence?

Il vient.



SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

ALCINOUS.

Licas tient-il tout ce qu'il a promis?
A-t'il à me servir préparé mes amis?
Pour sauver Phocion sont-ils prêts à me suivre?
Dans le trouble où je suis je ne sçaurois plus vi-
vre.

ARCAS.

Oùi, Seigneur, ils sont prêts à seconder vos
vœux,
Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux:

Licas a tout conduit ; sa prudence & son zele ;
 Ont bientôt assemblé cette troupe fidele ;
 Dès le premier signal ils sont prêts à partir :
 Je vous laisse , & dans peu je viens vous avertir.



S C E N E III.

ALCINOUS *seul.*

HÉlas ! quelle infortune à la mienne est égale ?
 Ordre injuste & cruel, contrainte trop fatale !
 Déplorable Chrisis , peut-être en ces momens
 Ton cœur soupçonne-t'il la foi de mes sermens.
 Ô Ciel ! de mon dessein seconde la justice ,
 Empêche par mes soins que Phocion perisse ,
 Differe de sa mort les apprêts inhumains ,
 Et fais que je l'arrache à de barbares mains.
 Sa vertu t'interesse à prendre sa défense ;
 A soutenir un bras armé pour l'innocence.
 Que mon sort seroit doux , si je pouvois , grands
 Dieux !

Rendre un pere à Chrisis ; & mourant à ses yeux ,
 Imprimer dans son cœur la mémoire éternelle
 D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle !



S C E N E IV.

ALCINOUS , ARCAS.

ARCAS.

Venez , Seigneur , venez , voici l'heureux mo-
 ment
 Où vous pourrez sortir de cet appartement ;
 Ne perdons point de tems , le poison se prépare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prévenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez, votre Pere paroît.



S C E N E V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

AGNONIDE à Arcas.

Faites venir mon fils,



S C E N E VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

CLitus, ç'en est donc fait ?

CLITUS,

Oùï, Seigneur; Phocion, sans changer de visage,
Vient de prendre à mes yeux le funeste breuvage.
Mais avant que l'effet de ce mortelle poison
Ait glacé ses esprits & troublé sa raison,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Ah! qu'a-t'il à me dire ?

CLITUS.

Je l'ignore, lui seul pourra vous en instruire :
Puis-je voir, a-t'il dit, Agnonide un moment ?
Qu'il n'apprehende rien de mon ressentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne; accordons-lui cette dernière grace,
Je l'attendrai.



SCENE VII.

AGNONIDE *seul.*

L'Effet répond à mon audace ,
 Achevons, assurons le Sceptre dans mes mains ,
 Fermons, fermons mon cœur à des scrupules
 vains.

Quelque soit le projet où mon cœur s'abandonne,
 Je le crois innocent quand le Ciel le couronne :
 Je ne crains point pour moi la honte des Tyrans ,
 Je me place au contraire au rang des Conquerans |
 Qui font dans les Etats ces changemens celebres
 Qui de la nuit des tems perceront les ténèbres.
 Je couronne mon front pour couronner le tien ,
 Mon fils ; mais qu'avec toi mon dernier entretien
 D'un chagrin devorant empoisonne ma joie !
 L'amitié, l'interêt veut que je le revoie ,
 Ce fils qui me trahit, on va me l'amener ;
 A seconder mes vœux puiffai-je l'entraîner ?
 Vainement contre lui j'excite ma colere ,
 Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un pere.
 Peut-être que flatant son amoureuse ardeur ,
 Par le don de Chrisis je gagnerai son cœur :
 Après la mort du pere il peut aimer la fille ,
 Je consens que l'hymen l'unisse à ma famille ;
 Qu'il l'épouse, qu'il regne, & que le même jour
 Satisfasse à la fois & la gloire & l'amour :
 Aussi-bien quels honneurs pourroient m'offrir
 des charmes ,
 Si je voyois mon fils les payer de ses larmes ?
 Mais Clitus revient seul, que dois-je soupçonner ?



S C E N E V I I I .
A G N O N I D E , C L I T U S .

C L I T U S .

S E I G N E U R , q u ' e n c e m o m e n t j e v a i v o u s é t o n n e r ?
A G N O N I D E .

Comment ?

C L I T U S .

D'Alcinoüs je vous apprens la fuite ,
Tous ses Gardes gagnez marchent sous sa condui-
Le perfide Licas cedant à la pitié , [te ;
Ou vaincu par les soins d'une tendre amitié ,
Seconde ses desseins & soutient son audace ;
Je viens de les trouver dans la prochaine place ,
Les armes à la main , la fureur dans les yeux ,
Ils faisoient éclater des cris séditieux ;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée ,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée ;
Et juroit à l'envi de courir à la mort ,
Ou de changer bien-tôt son déplorable sort.

A G N O N I D E .

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? qu'elle étrange
nouvelle !

O téméraire fils ! O Licas infidele !
Mais je vais te punir. Cher Clitus , sui mes pas ,
Allons lui opposer mes fideles Soldats ,
Et répandons le sang , dans ma fureur extrême ,
Des mutins , de Licas , & de mon fils lui-même.



S C E N E IX.

PHOCION, CLEON.

P H O C I O N.

A Gnonide me fuit , & n'ose m'accorder
Le dernier entretien que j'ai fait demander.
Que le sort d'un Tyran , justes Dieux ! est à plain-
dre !

Sans armes , & mourant , je le force à me craindre.
Que le poison est lent , qui doit finir mon sort !
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma
mort ?

Quoi ? tu me dis rien ?

C L E O N.

Eh ! que puis-je vous dire ?
Mes yeux versent des pleurs , Seigneur ; mon
cœur soupire ,
Tous mes sens sont saisis du plus mortel effroi ;
Ah , Seigneur ! quels discours attendez-vous de
moi ?

Hélas !

P H O C I O N.

Ma destinée est celle de Socrate.
Immolé comme lui par ma patrie ingrate ;
Que dis-je ? c'est le sort des Generaux fameux
Que les Atheniens ont vû naître chez eux.
Mais , Dieux ! je vois ma fille.



SCENE X.



S C E N E X.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONÉ.

CHRISIS.

AH ! que votre presence
De mes vives douleurs suspend la violence !
A l'aspect , de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont osé m'outrager , ni retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Votre ennemi n'ose achever son crime ,
Il n'ose encor porter la main sur sa victime ;
Vous ne répondez point , & je vois dans vos
yeux....

PHOCION.

Préparez-vous ma fille , à nos derniers adieux.

CHRISIS.

[vrée,

Je vous perds donc , Seigneur ? Au desespoir li-
D'avec vous pour jamais je serai séparée ?
Non , de mes jours mes mains éteindront le flam-
beau ,

Et Chrisis vous suivra jusques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein téméraire ;
Songez qu'après ma mort vous m'êtes nécessaire.
L'implacable fureur de nos cruels tyrans
Refuse le repos à mes mânes errans ;
Je n'ai point en ces lieux de bûcher à prétendre ;
Ma fille , c'est à vous de recueillir ma cendre.
Sans pompe , sans éclat , portez loin de ces lieux
Les restes condamnez d'un Pere glorieux :

P

Mon Urne entre vos mains , gemissante, éplorée,
 Celebrez mes malheurs de contrée en contrée,
 Et ne vous arrêtez que sur les bords heureux,
 Où la terre plus douce , & propice à vos vœux,
 Vous pressant d'achever mes tristes funeraillles,
 A ma cendre proscrire ouvrira ses entrailles.

CHRISIS.

Quoi , vous me destinez à ce funeste emploi !
 Hélas !

PHOCION.

Je vous prescric encore une autre loi.
 N'entreprenex jamais de me vanger d'Athenes ;
 Que mon tombeau finisse & renferme vos haines ;
 Puisse le Ciel pour elle appaiser son courroux.
 Il me reste , ma fille , à disposer de vous ;
 Alcinoüs vous aime , & sa vertu m'est chere.
 Tous ses vœux , tous ses soins ne tendent qu'à
 vous plaire :

Si son cœur est pour vous fidele après ma mort ,
 Joignez par un saint noeud tous vos jours à son
 sort.

Je n'avois souhaité de voir ici son Pere ,
 Que pour en obtenir un aveu nécessaire ;
 Peut-être à mes desirs se seroit-il rendu :
 Mais le perfide , hélas ! ne m'a point attendu.
 Ne vous souvenex plus que sa fureur m'opprime,
 S'il est traître & cruel , le fils est magnanime ;
 Et voulant en mourant vous choisir un époux,
 Je ne trouve que lui qui soit digne de vous.

CHRISIS.

Lui , Seigneur ? ah ! plutôt que la foudre m'ac-
 cable !

Je ne vous cele point qu'il me parut aimable,
 Qu'avec plaisir tantôt mon cœur eût obéi
 Mais il m'est odieux puisqu'il vous a trahi.
 De mille faux sermens sa tendresse est suivie ;
 Il devoit ou perir , ou vous sauver la vie ,

Il me l'avoit promis ; & cependant , hélas !
Le perfide se cache , & ne vous défend pas ;
Il perd toute sa gloire , & montre sa foiblesse.



SCENE DERNIERE.

PHOCION , CHRISIS , ALCINOUS ,
DIONE , CLEON , LICAS.

A L C I N O U S.

Aux dépens de ses jours il vous tient sa promesse ,

Cet amant malheureux accusé sans raison.

Venez , Seigneur , sortez d'une indigne prison ,
Que votre liberté soit mon dernier ouvrage.

Mais , Dieux ! je voi la mort peinte sur son visage.
Ne seroit-il plus tems , Madame ? [ge ? .

P H O C I O N.

Non , Seigneur.

A L C I N O U S.

Ah ! ç'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur :

En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile .
Je meurs , & mon trépas vous devient inutile.

P H O C I O N.

Hélas ! que votre sort est terrible pour moi !

Qu'avez-vous entrepris ? pourquoi , Seigneur ,
pourquoi

Immoler votre vie au salut de la mienne ?

Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retiennent ;

Vous seul pouviez encor résister à leurs coups ,
Mais la foi , la vertu , tout expire avec vous.

C H R I S I S.

Destin cruel , prends moi pour dernière victime.

340 *Phocion, Tragedie.*

Un Pere que j'adore, un Amant que j'estime !
Dieux ; qui voyez mon cœur dans ce desordre af-
freux,

Vous sçavez qui de nous est le plus malheureux.

PHOCION.

C'en est fait, tout mon sang se glace dans mes
veines,

Grande divinité protectrice d'Athenes,
Minerve, daigne encor soutenir sa grandeur ;
Ecoute, & pénétrant jusqu'au fond de mon cœur,
Sois témoin que malgré sa poursuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'une Heros qu'Athenes a proscrit ;
Un soin bien different occupe mon esprit.

O toi qui fut toujours l'arbitre de ma vie ;
Je n'implore que toi, seconde mon envie ;
Amour, offre à l'objet pour qui je vais mourir,
Ma derniere pensée & mon dernier soupir.

PHOCION.

Adieu, ma fille.

ALCINOUS.

Hélas !

CHRISIS.

O fortune contraire !
J'ose après de tels coups défier ta colere.

F I N

ADRIEN,

TRAGÉDIE

Tirée de l'Histoire de l'Eglise.



A C T E U R S.

DIOCLETIEN, Empereur.

VALERIE, Fille de Diocletien.

ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & General de ses Armées.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.

SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

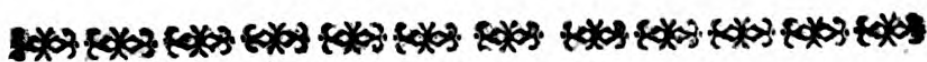
GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais de l'Empereur.



A D R I E N ,

T R A G E D I E .



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

V A L E R I E , J U L I E .

V A L E R I E .

Ous vous cachez, Madame , & vous
fuyez mes soins ;

Mes yeux sont-ils ici de prophanes
témoins ?

Troublent-ils la douceur de votre
solitude ?

Parlez ; c'est à Julie un supplice trop rude
D'adorer Valerie , & de voir chaque jour ,
Que fuyant les plaisirs d'une superbe Cour ,
Elle vient en ces lieux ensevelir ses charmes ,

P i i i j

Payer à ses chagrins un tribut de ses larmes :
Chagrins d'autant plus vifs, que toujours renfer-
mez

V A L E R I E.

Hélas !

J U L I E.

Quoi , mes respects tant de fois confirmez,
Quoi , mon attachement & si pur & si tendre ,
N'obtiendront point de vous ce que j'ose préten-
dre ?

V A L E R I E.

Laisse , laisse , Julie , & ne demande plus
L'aveu de ces chagrins dans mon cœur retenus ;
Qu'il les devore seul.

J U L I E.

Quels malheurs les font naître !
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroître ?
Plus j'en cherche la cause , & moins je l'entrevois,
Des destins votre rang semble braver la loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers revere ,
Seul objet de l'amour de cet auguste Pere ;
Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moissonne à pleines mains pour Diocletien ,
Seure que dès long-tems ce Vainqueur vous ado-
re ,

Aux douleurs votre sein peut-il s'ouvrir encore ?

V A L E R I E.

Eh , quel est le mortel parfaitement heureux ?

J U L I E.

J'entens. Un tendre amour tyrannise vos vœux.
L'absence d'Adrien faisoit couler vos larmes :
Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes :
Rome attend dans ses murs ce Guerrier redouté ,
Triomphant du Persan jusqu'alors indompté.

V A L E R I E.

Par son retour ici cesseraï-je de craindre ?

J U L I E.

Eh , quel est donc le mal qui vous force à vous plaindre ?

Madame , au nom des Dieux , confiez à ma foi Les secretes raisons du trouble où je vous voi. Vous n'appréhendez pas que mon cœur vous trahisse ?

V A L E R I E.

A ta fidelité je rends plus de justice. Va , tu m'applaudiras de n'avoir point parlé. Croi que par mon secret à tes yeux revelé , Je pourrois te charger de toute ma disgrace , Et porter dans ton sein le coup qui me menace.

J U L I E.

Et voilà ce qu'attend ma jalouse amitié. Ne m'accablez donc plus d'une fausse pitié. Je voi ces vains égards comme un indigne outrage.

Enfin de votre sort souffrez-moi le partage. Je vous suis dévouée , & mon sang vous est dû : Heureuse quand pour vous il sera répandu.

V A L E R I E.

Tu le veux ; c'en est fait , je cede à ta priere. Puisse le Ciel sur toi répandre sa lumiere ! Puisse-t'il , t'animant d'une sainte fureur , T'inspirer le dessein de braver l'Empereur ! Puisse enfin dans ce jour mon amitié fidelle , Pour faire ton bonheur , te rendre criminelle ?

J U L I E.

De quel saisissement je me sens frissonner !

V A L E R I E.

Ecoute ; il n'est pas tems encor de t'étonner. Attens à me montrer ce trouble inévitable , Que ma bouche ait trahi mon secret redoutable. Apprens donc , que ce peuple ennemi de vos Dieux ,

Que l'enfer conjuré persecute en tous lieux ,

P V

Ce Peuple dont le nom embrase de colere
 Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon Pere;
 Ce Peuple dont je voi par de si cheres mains
 Renverser la fortune, & trancher les destins;
 Ces Chrêtiens en un mot, accablez de misere.....

J U L I E.

O Dieux !

V A L E R I E.

Ces Chrêtiens sont mes amis & mes freres.

J U L I E.

Se peut-il.....

V A L E R I E.

Je ne sçai, dans le trouble où je suis,
 Ni vaincre mes terreurs, ni calmer mes ennuis.
 Tout m'afflige. Je crains; & d'importuns présages
 Remplissent mon esprit des plus sombres images..

J U L I E.

Les Chrêtiens vous sont chers ? Le croirai-je ?

V A L E R I E.

Mon cœur

Gémit de leur tristesse, & sent tout leur malheur.
 Je connois leur vrai Dieu, je le sers, & j'abhorre
 Tous ses frivoles Dieux que l'ignorance adore.

J U L I E.

Par quel funeste sort, hélas ! dans quels momens
 Avez-vous des Chrêtiens succé les sentimens ?

V A L E R I E.

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie,
 Contre ce Peuple saint j'approuvois sa furie.
 Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
 Destinez par nos loix à ces cœurs malheureux ;
 Quand voyant la vertu de ces tristes victimes,
 Je voulus pénétrer leur culte & leurs maximes.
 Sans doute leur Dieu seul, auteur de ce dessein,
 Se plut à le verser dans mon prophane sein.
 Je cherchai quelque tems un Ministre fidele
 Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle.

Sur Sebaſte à la fin mon choix fut arrêté.

JULIE.

Sebaſte !

VALERIE.

Et par ſes ſoins tout fut executé.

JULIE.

Quoi , malgré les faveurs dont ſon Maître l'accable ,

Il connoît , il ſoutient ce Peuple déteſtable ?

A-t'il ſi peu d'égard aux loix de l'Empereur ?

VALERIE.

Ah ! ſon cœur tout Chrétien les voit avec horreur.

Je ſçavois ſes projets , ſa foi m'étoit connue :

Cependant contre moi ſon ame prévenue ,

Craignant pour ſes amis de nouveaux déplaiſirs ,

Reculoit chaque jour l'effet de mes deſirs.

Enfin il ſe rendit à ma perſeverance ;

Et confeſſant tout haut ſa ſecrete croyance :

Venez , dit-il , venez contenter vos ſouhairs ,

Venez voir des Chrétiens l'innocence & la paix ,

Suivez-moi : mais tremblez à l'approche terrible

Des Myſteres profonds de l'Egliſe viſible ,

Que ſon Chef , prêt pour nous à ſe ſacrifier ,

Sur la Pierre immuable eut ſoin d'édifier.

Et me guidant alors dans la nuit la plus ſombre ,

Il conduiſit mes pas , à la faveur de l'ombre ,

En des lieux inconnus , où fier de ſon appui ,

Tout ce Peuple proſcrit ſ'asſembloit avec lui.

J'entrai. Ciel ! quels objets ſ'offrirent à ma vue !

Tout mon ſang ſ'alluma d'une ardeur imprévue.

Je les vis ces Chrétiens , rempliſſant tour à tour

Les devoirs inſpirez par le celeſte amour.

Aucun ne ſe plaignoit de ſa propre miſere ,

Et ne ſ'intereſſoit qu'aux malheurs de ſon frere.

L'un , par de ſaints diſcours , préparoit à la mort

Un ami dont les maux alloient finir le ſort.

Un autre , pour couvrir un vieillard vénérable ,
 S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoyable.
 Les peres au martyre encourageoient leurs fils ,
 Prêts à voir leur trépas sans en être attendris.
 Des corps déjà mourans, & couverts de blessures,
 Se sentoient soulagez par les mains les plus pures.
 Des Vierges à l'envi , par ces actes pieux,
 Prudentes , s'assuroient l'heritage des Cieux ;
 Et repetant des chants inventez par les Anges,
 De l'Éternel sans cesse entonnoient les loüanges.
 Enfin dans ce sejour obscur , mais fortuné ,
 Ce Peuple devant Dieu fut long-temps prosterné,
 Et tâchant par ses pleurs d'arrêter son tonnerre,
 Le prioit d'oublier les crimes de la terre ,
 D'assurer de mon Pere & les jours & le rang,
 Et de lui pardonner en faveur de leur sang.

J U L I E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

V A L E R I E.

Le jour venoit à peine,
 Quand , pour se dérober à sa clarté prochaine,
 Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écartez ,
 Je les vis à l'instant partir de tous côtez ,
 Satisfaits , & remplis de la tranquille joye
 Que la Grace du Ciel sur les ames déploye.
 Pleine de ces objets , j'arrivai dans ces lieux.
 Je n'eus plus ni respect, ni foi pour tous vos
 Dieux.

Je brûlai de la foif de cette eau salutaire
 Qui repare la mort de notre premier Pere.
 A Sebaſte aussi-tôt j'osai la demander ;
 Son zele fraternel me la fit accorder.
 Sa grace triomphante éclaira la nature ,
 La sainte verité dévoila l'imposture :
 Je pleurai mon erreur, je detestai l'encens
 Que j'avois fait brûler pour les Dieux impuiffans.
 Aux loix du Dieu vivant pour jamais asservie ,

Je lui donnai mon cœur, mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer, un si grand changement
Fait ceder mes esprits à mon étonnement.

C'est peu d'abandonner nos Dieux & votre Pere :
Je le voi, votre Amant commence à vous dé-
plaître,

Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faisoient pour lui souhaiter la victoire,
Et gemir des perils que lui coûte sa gloire.
De contraires pensers votre cœur prévenu
N'aspire. . . .

VALERIE.

Que ce cœur, hélas ! t'est peu connu !

De ce culte nouveau la constance & le zele
N'étouffent point en moi la tendresse fidele
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois :
Il se rend chaque jour plus digne de mon choix ;
Il m'est toujours plus cher, & toute mon envie
Se borne à lui donner la Foi que j'ai suivie,
A le faire jouir des plus solides biens,
A l'attacher à moi par de si forts liens,
Que du sort ennemi les disgraces communes
Ne puissent un instant separer nos fortunes,
Et que même la mort nous assurant la paix,
D'un amour tout divin nous unisse à jamais.

JULIE.

Comment. . . .

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confiance
Se perde dans la nuit d'un éternel silence.





S C E N E II.

DIOCLETIEN, VALERIE,
JULIE, MARCELLIN,
SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

MA Fille, Marcellin arrivé dans ces lieux,
Vient de me confirmer les succès glorieux
Qu'avoit jusqu'en ces murs porté la Renommée :
Les Persans fugitifs, sans secours, sans armée,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté,
Ont trouvé leur salut dans sa seule bonté.

Après avoir pour moi reçu leur humble hom-
mage,

Il vient chercher ici le prix de son courage.

C'est vous, c'est votre Hymen qui doit de ce He-
ros

Remplir l'ambition, & payer les travaux.

Avant que le Soleil précipité dans l'onde,

Fasse briller ses feux aux yeux d'un autre monde,

Cet illustre Guerrier paroîtra devant vous,

Brûlant d'être honoré du nom de votre Epoux.

Ces lauriers immortels qui couronnent sa tête,

Sont steriles pour lui sans une autre conquête ;

Il l'espère, ma Fille ; & croit voir en ce jour,

Après tant de soupirs, triompher son amour.

VALERIE.

Je cede sans contrainte à cet amour sincere.

Mon choix suivit de près les ordres de mon Père :

Rien ne peut desormais arrêter ce Vainqueur,

Siil ne lui reste plus à vaincre que mon cœur.

DIOCLETIEN.

Puisque de son retour l'heureux moment s'avance,
ce,

Signalons à la fois mon zele & ma puissance ;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos
Dieux,

Lorsqu'Adrien partit, je m'en souviens sans cesse,
Il exigea de moi cette sainte promesse :

Nous jurâmes tous deux aux pieds des Immortels,
D'offrir, au lieu d'encens, du sang sur leurs
Autels,

De livrer aux Chrétiens une éternelle guerre,
D'en abolir la race, & d'en purger la terre.
Tel fut ce grand serment; & d'un commun accord,
Le jour de votre hymen fut marqué pour leur
mort.

Il nous luit ; & les Dieux vont recevoir l'offrande
Que de nos cœurs soumis leur justice demande.

VALERIE.

Eh, pourrez-vous compter parmi vos jours heu-
reux,

Ce jour, le dernier jour d'un Peuple si nombreux ;
Où Rome confondant la joye & la tristesse,
Mêlant des cris d'horreur à des chants d'alle-
gresse,

Voyant de mon hymen consacrer les liens,
Verra sous le couteau tomber ses citoyens ?
Ah, Seigneur ! reculez ce tragique spectacle.

DIOCLETIEN.

Princesse, à ce dessein n'opposez plus d'obstacle.
Pressez, pressez plutôt & mon bras & mon cœur.
Redoublez les transports d'une sainte rigueur.

Irritez, s'il se peut, mes fureurs legitimes.
C'est assez immolé de muettes victimes.

Pour attirer sur nous l'œil propice des Cieux,
Le sang des animaux est trop peu précieux.

Allons , sacrifions une race insensée ,
 Que de tout l'Univers elle soit effacée. ⁱ
 Courons ; & qu'il ne reste aux siècles à venir ,
 De ce culte odieux qu'un honteux souvenir.
 Que je le hai ce Peuple : & que je porte envie
 A la tranquillité qui regne dans leur vie !
 Leur constance sur tout à remplir leur devoir ,
 Fait rougir mon orgueil de mon peu de pouvoir.
 Perdons tout , sans égard ni de sexe , ni d'âge.
 C'est à vous Marcellin , de commencer l'ouvrage.
 Cherchez tout ce que Rome enferme de Chré-
 tiens.

Qu'ils gemissent courbez sous le poids des liens.
 Que leur trépas s'apprête, & qu'enfin leur supplice
 Pour l'hymen d'Adrien serve de sacrifice,
 Ne perdez point de tems. Vos soins , & votre foi
 Recevront leur salaire & des Dieux , & de moi.



S C E N E III.

V A L E R I E , J U L I E.

V A L E R I E.

A H, soleil ! hâte-toi d'achever ta carrière,
 A mon funeste hymen refuse ta lumière,
 Si le moment choisi pour en former les nœuds,
 Doit terminer le sort de tant de malheureux.
 Exécrable journée, en vain trop attendue !
 Hélas ! de mon bonheur l'esperance est perdue.
 Je ne m'en flatte plus ; & loin d'en murmurer,
 C'est un crime à mon cœur, d'oser le desirer.
 Dure nécessité ! Douleureuse contrainte !
 Grand Dieu ! pardonne-moi cette legere plainte.
 Réduite à surmonter mes plus chers sentimens,

Puis-je à mon choix regler mes premiers mouvemens ?

Et qu'elle est la vertu si parfaite & si pure,

Qui sans émotion étouffe la Nature ?

Et toi , cruel sujet de tous mes deplaisirs ;

Tyran de ma pensée , objet de mes soupirs ;

Toi vers qui ma tendresse à toute heure portée ,

Sans un effort mortel ne peut être arrêtée ;

Vainqueur charmant , faut-il , pour troubler
mon repos ,

Qu'une aveugle fureur ternisse tes travaux ?

Que tandis que ta gloire en tous lieux confirmée ,

Occupe dignement toute la renommée ;

Ton bras rougi du sang d'insolens ennemis ,

Verse celui d'un Peuple innocent & soumis ?

JULIE.

Mais Madame...



S C E N E I V.

VALERIE , SEBASTE , JULIE.

VALERIE.

AH , Sebaste ! un sacrilege zele
Inspire à l'Empereur une fureur mortelle.
Les Chrétiens , ç'en est fait vont tomber sous ses
coups.

SEBASTE.

Madame , je le sçai ; j'en fremis comme vous.
De cet ordre inhumain la nouvelle semée ,
Par ses executeurs vient d'être confirmée ;
Et j'ai couru d'abord vous chercher en ces lieux.

VALERIE.

Ah ! fuyez l'Empereur ; cachez-vous à ses yeux.

Mais quoi , ne ſçaurions-nous deſarmer ſa colere ?
 Vous que le Ciel cherit , & que ſa grace éclaire ,
 Vous qui dans votre foi dès long-tems confirmé ,
 Des feux de l'Esprit ſaint devez être animé ;
 Parlez , ne craignez rien ; ma Julie eſt fidele ?
 Elle a ſçû nos ſecrets , & je vous répond d'elle.

SEBASTE.

Eh, Madame! eſt-il tems de prendre tous ſes ſoins ?
 Sebaſte ne craint plus de perfides temoins ;
 Et qui cours à Ceſar déclarer ſa croyance ,
 Peut à tout l'univers en faire confidence.

VALERIE.

Ciel ! vous allez vous-même . . .

SEBASTE.

Oùii , je vai lui parler ;

Il ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
 Allez & trop long-tems le beſoin de ma vie
 M'a forcé de contraindre une ſi juſte envie :
 Mes amis à la Foi chaque jour appelez ,
 Me voyant auprès d'eux , ſe trouvoient conſolez.
 Ces Soldats tout nouveaux dans la ſainte milice,
 En pouvoient de moi ſeul apprendre l'exercice.
 Je leur devois mes ſoins , mes leçons , mes ſe-
 cours ,

Et pour leur interêt je prolongeois mes jours.
 Mon pouvoir en ces lieux leur menagoit un Tem-
 ple. [xemple :

Mais Madame , aujourd'hui je leur dois mon e-
 On les cherche ; & déjà la plupart découverts
 En attendant la mort languifſent dans les fers.
 Croiroient-ils ou mon zèle , ou ma foi legitime ,
 Si je n'en devenois la premiere victime ?

Que pourroient-ils penſer de ces divines loix ,
 Que le Ciel ſi ſouvent leur dicta par ma voix ?
 Voudroient-ils ſ'immoler pour leur maître ſu-
 prême

Si leur Chef refuſoit de ſ'immoler lui-même ?

J'y cours ; & je ne puis sans infidelité
Me dérober au coup qui leur est présenté.

V A L E R I E.

Allez donc ; à vos pas constamment attachée ,
Je parlerai ; ma Foi ne fera plus cachée. [moi.
Quel bonheur ! Vos raisons sont les mêmes pour
Marchons.

S E B A S T E.

Non , non ; le Ciel vous fait une autre loi.
Ce n'est point vers la mort qu'il faut suivre ma
trace ,
C'est auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma
place.

Ils ne mourront pas tous ; & le Maître des Cieux
Cachera sous son aîle aux bourreaux furieux
Ceux qu'il voudra sauver de leur rage perfide ;
Et ceux qui tomberont sous le fer homicide ,
Renaîtront de leur sang ; vivront ; & leur tom-
beau

D'un nombre encor plus grand deviendra le ber-
ceau.

Ces enfans par ma mort auront perdu leur Pere.
Madame , c'est à vous de leur servir de Mere.
Ici votre pouvoir est au dessus du mien,
Soyez le seul appui de tout le Nom Chrétien.
Conservez au Seigneur un Peuple qui s'empresse
A le glorifier , à le prier sans cesse ,
Et qui seul , au milieu de cent peuples divers ;
Adore & craint le Bras qui soutient l'Univers.

V A L E R I E.

Non , je ne puis ; mon cœur renonce à tant de
gloire.

Le trépas seul m'assure une entière victoire.
Ç'en est fait ; mes desirs y sont tous attachez. [chez
Pourquoi m'enviez-vous le sort que vous cher-
Pensez-vous qu'à l'aspect du plus cruel supplice ,
Ce cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'atten-
Jugez-en mieux. [drisse ?

*Adrien,***S E B A S T E.**

Je sçai qu'un genereux transport
 Vous excite à braver la plus affreuse mort :
 Mais cette noble ardeur doit être retenuë.
 Votre heure, croyez-moi, n'est pas encor venue,
 Obéïffez. Le Ciel s'explique par ma voix.
 C'est à lui de regler votre sort à son choix.
 Honoré d'un emploi dont je me sens indigne,
 Je le laisse ; & ma mort en vos mains le résigne.
 Vivez. Du Tout-puissant deffendez le troupeau.
 Pour moi, que desormais tout appelle au tom-
 beau,

J'y vole ; & répondant au Ciel qui m'y convie,
 Je pleure les instans que j'ajoute à ma vie.
 Adieu. Puisse mon sang fortifier la Foi
 Des Chrétiens destinez à mourir avec moi !
 Puisse le reste en vous rencontrer un asile !
 Madame ; & je mourrai satisfait & tranquile.

V A L E R I E.

Quoi, Sebaste. . . .

**S C E N E V.****V A L E R I E, J U L I E.****V A L E R I E.**

IL me quitte, il court se rendre heu-
 reux

O tourmens ! ô trépas, digne objet de ses vœux !
 Il vous cherche, grand Dieu ! que ne puis-je le
 suivre !

Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de
 vivre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

CENE PREMIERE.

MARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

Est-ce vous Marcellin ? Sebaſte eſt arrêté.

De Ceſar par mes ſoins l'ordre eſt executé.
Sans ſçavoir encor ſa volonté ſuprême,
Courir à l'inſtant. . . Mais le voici lui-même.
Sa rage & ſa colere éclatent dans ſes yeux.



SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN,
SERGESTE.

DIOCLETIEN.

Qu'en eſt-il puni, cet ennemi des Dieux ?

SERGESTE.

Un ſeigneur ; mais ſa mort eſt déjà préparée.

D I O C L E T I E N .

Et pourquoi d'un moment l'avez-vous différée ?

S E R G E S T E .

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent son malheur avec tant de pitié ;
Vos gardes pour leur chef ont montré tant d'esti-
me ,

Que la douleur pourroit les porter jusqu'au
crime.

J'ai craint quelque desordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens soudains qu'on ne peut retenir,
Quand le peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injustice.

D I O C L E T I E N .

Dùssai-je voir mon trône aujourd'hui renversé ;
Dût être par leurs mains mon propre sein percé ;
S'il est Chrétien ; la mort, mais une mort cruelle,
Délivrera ma Cour d'un sujet infidelle.

Non que ses nobles soins, & ses travaux passez,
De mon esprit jamais puissent être effacez.

Je n'ai pas oublié, que toutes ses années
Des mains de la victoire ont été couronnées ;
Qu'en mille occasions il s'étoit signalé ;
Qu'il n'est point de climats où son nom n'ait volé ;
Mais je ne puis aux Dieux refuser son supplice.
Puisqu'il les meconnoît, je consens qu'il perisse.
Que dit-il ?

S E R G E S T E .

Insensible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil serein les apprêts des tourmens,
Et plus fier que jamais. . .

D I O C L E T I E N .

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve incessamment cette mort qu'il desire.
Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de son trepas.



S C E N E III.

DIOCLETIEN , SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOi, je pardonnerois à cette Loi funeste,
 Qui seule s'applaudit, & condamne le reste?
 Qui contraignant les cœurs, réprimant les desirs,
 Renverse la nature, & proscriit les plaisirs?
 Qui rend les Sectateurs heureux dans l'infortune;
 Et changeant des humains la conduite commune,
 De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
 Leur ordonne de voir la mienne avec mépris?
 Non, non; que la pitié n'entre plus dans mon ame
 Pour le reste odieux de cette race infâme.
 Laissons, laissons contre elle agir tout mon cour-
 roux.



S C E N E IV.

DIOCLETIEN , VALERIE , JULIE,
SERGESTE.

VALERIE.

Seigneur, je viens tremblante embrasser vos ge-
 noux.

DIOCLETIEN.

Ma fille....

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

*Adrien ,***DIOCLETIEN.**

Que me demande-t'il ? Qu'avez-vous à me dire ?
 Votre trouble m'afflige ; est-il quelque intérêt
 Assez puissant sur vous. . . .

V A L E R I E.

Revoquez votre Arrêt.
 Sauvez un malheureux , garantissez sa tête ?
 Il en est tems encor , écarterz la tempête.
 Sebaſte eſt cher au Peuple , à la Cour , aux Soldats.

DIOCLETIEN.

Que dis-tu ?

V A L E R I E.

Je le plains , je ne m'en cache pas.
 Si vous ſçaviez , Seigneur

DIOCLETIEN.

Quoi ! quel eſt ce myſtere ?

V A L E R I E.

Je voudrois vous l'apprendre , & je dois vous le
 taire.

DIOCLETIEN.

Dieux ! que dois-je penſer ?

V A L E R I E.

Seigneur , n'augmentez pas
 D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
 Ne vous ſuffit-il pas que ma douleur paroiffe ?
 Ah ! c'eſt aſſez pour moi qu'un Pere la connoiſſe.
 Conſervez un ſujet ſi fidelle autrefois ;
 Changez en ma faveur la rigueur de vos loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole , le traître , à ces loix légitimes.
 Quelle ſanglante mort peut expier ſes crimes !
 Je lui pardonnerois de m'avoir outragé :
 Mais le culte des Dieux ſera-t'il négligé ?

V A L E R I E.

Ah ! pour vous arracher cette funeſte envie ,
 Apprenez que je ſuis Laiſſez durer ſa vie.
 Seigneur , de vos bienfaits ce ſera le plus doux.

Une

Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez....

DIOCLETIEN.

A quel excès tu portes ton audace ?
Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grace ?
Apprens qu'il n'en est point dont j'épargne le sang.
L'amitié, le devoir, la naissance, le rang
Ne me rendront jamais à moi-même infidelle.
J'en ai fait le serment, & je le renouvelle
Tous les Chrétiens mourront.

VALERIE.

Ciel !

DIOCLETIEN.

Tout l'Empire en vain
Uniroit ses efforts pour rompre mon dessein.
Et pour vous ; à jamais j'impose à votre bouche
Un silence éternel sur tout ce qui les touche.
Ma haine se redouble, & vous la connoissez.
Craignez-en les transports ; j'ordonne, obeissez.

VALERIE.

Helas ! quelle disgrâce à la mienne est égale ?

DIOCLETIEN *revenant de son emportement.*
Ma fille, rougissez d'une pitié fatale.
D'un rebel sur et laissez trancher les jours.
Mon sang m'est précieux ; je vous aime toujours :
Mais ce nom des Chrétiens, je ne sçaurois le
taire,
Jusques à la fureur a porté ma colere.
J'en bannis la mémoire ; & par des soins plus
doux
Je vai faire éclater ma tendresse pour vous.
L'espoir de votre Hymen, fait mon bonheur su-
prême :
Je n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même,
Dans une heure au plus tard nous verrons votre
Aiant,
Je prétens vous unir dès ce même moment.

De mes ordres ici l'on viendra vous instruire,
Et vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.



S C E N E V.

V A L E R I E , J U L I E .

V A L E R I E .

A Quelle épreuve, hélas ! se trouve ma vertu ?
Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu !

Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane,
Que ma grandeur me pese ! & que mon sort
pompeux

Mé paroît désormais peu digne de mes vœux !
Que je fuis les honneurs où je suis attachée !
Aux regards de la Cour que ne fuis-je cachée !

J U L I E .

Et pourquoi, peu sensible aux soins de l'Empereur,

Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur ?
Etrange impression, que je ne puis comprendre !
Quel poison sur vos sens a donc pû se repandre ?
Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux éblouis n'étaient plus de charmes,
Votre cœur se nourrit de soupirs & de larmes ?
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous negligez les dons que les Dieux vous ont
faits ?

V A L E R I E .

De pareils sentimens ne te surprendroient guere,
Si le Ciel t'envoyoit la grace qui m'éclaire,
Un seul de ses rayons dissipe en un moment

la plus obscure nuit d'un long aveuglement ;
 et détruit à son gré, dans l'ame la moins pure ,
 toutes les passions qu'inspire la nature.
 et son pouvoir divin les effets glorieux
 attachent à toute heure , & mon cœur , & mes
 yeux.

vois d'un de ses traits une femme frappée ,
 renoncer aux plaisirs qui l'avoient occupée ;
 des soins assidus effacer les beautés
 et les cœurs les plus durs demeuroient en-
 chantés ;

attachés aux attraits de l'amour le plus tendre ,
 se dévêtir d'un cilice , & se couvrir de cendre ,
 se nourrir , au hazard , des plus sauvages fruits ,
 passer le sommeil dans les plus longues nuits ;
 offrir à son sexe un exemple terrible ,
 servir pour son séjour un Roc inaccessible.

Autre , dont le cœur profane , incestueux
 se fesoit à brûler des plus horribles feux ;
 méprisant du devoir la contrainte severe ,
 ignoit point les noms d'infâme , & d'adul-
 tère ,

est du Sauveur à ses yeux présenté ,
 son cœur hors de lui par la grace emporté ;
 méprisant de ses vœux l'indigne idolatrie ,
 & de ses cris va remplir Samarie.

Temples saints ne puis-je profiter ?

Si sont offerts que pour les imiter.

Conté de Sebaste , intrepide , on me voye
 ses perils , sa constance , & sa joye.

ne retient plus Mais je voi Marcel-





SCENE VI.

VALERIE , JULIE , MARCELLIN.

VALERIE.
Parlez ; que fait Sebaſte ? & quel eſt ſon deſtin ?

MARCELLIN.
Je cherchois l'Empereur , Madame , pour lui dire
Que nos Dieux ſont vangez ; & que le traître ex-

VALERIE. [pire.
Il eſt mort !

MARCELLIN.
Ç'en eſt fait ; & par ſon ſang verſé ,
De ſon impiété le crime eſt effacé.
Non , Madame , jamais une audace ſemblable
N'alluma de Céſar le courroux redoutable.
De ſes plus chers bienfaits cet ingrat accablé ,
Par ſon auguſte nom n'a point paru troublé.
Les ſoins de ſes amis l'ont rendu plus farouche.
D'exécrables diſcours ſont ſortis de ſa bouche.
Il affectoit encor d'être plus criminel.
Il eût voulu ſouffrir un trépas plus cruel ;
Et pour mieux ſatisfaire à ſa brûlante envie .
Il auroit ſouhaité d'avoir plus d'une vie.

VALERIE.
O Ciel !

MARCELLIN.
Quoi donc , ſa mort vous cauſe quelque ennui ?
La pitié vous fait-elle intereſſer pour lui ?
Non , Madame , étouffez un ſentiment trop tendre ,
Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'Enfer , par ſes enchantemens ,
Du trépas de ce monſtre a marqué les momens.

Quel prodige !

MARCELLIN.

L'Enfer honteux de son supplice,
vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Sans l'instant que Sebaste expirant, déchiré,
l'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré ;
par un charme soudain, dont je frémis encore,
il l'a vû plus brillant que l'Astre qu'on adore.
La terre a retenti de chants, & de concerts,
dont le bruit éclatant a volé dans les airs :
Le Ciel s'est entr'ouvert ; & sa voute azurée
par des rayons de flâme a paru séparée.
Ce prodige étonnant a glacé nos esprits :
mais dissipant l'erreur qui nous avoit surpris,
nous avons des Enfers reconnu la puissance,
qui d'une Secte impie embrasse la défense.
Lors l'étonnement a fait place à l'horreur ;
et contre les Chrétiens une juste fureur,
dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
d'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vais trouver César ; & fidelle témoin
de ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec soin.
Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne.



SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

Clatez, sentimens que je n'ai tûs qu'à peine,
Tant qu'a duré le cours de ce triste récit.
Qu'a donc vû Marcellin, ô Ciel ! & qu'a-t'il dit ?
Il viens, Dieu des Chrétiens, de marquer ta
puissance.

Je sçai de tes Martyrs quelle est la recompense ;
 Je sçai quelles faveurs leur prodigue ta main ;
 Ils vont après leur mort revivre dans ton sein :
 Mais j'ignorois encor, qu'avant leur trépas même,
 Ils connussent l'éclat de ta gloire suprême ;
 Qu'en leur faveur ta face illuminât les airs ,
 Et que leurs yeux mourans vissent les Cieux ou-
 verts.

Quel cœur , après ces traits , peut encor mé-
 connoître

Ton pouvoir infini , seul auteur de son être ?
 Je veux m'unir à toi ; rien ne peut désormais
 Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.
 Mon sang versé rendra cette union parfaite.
 Allons donc.

J U L I E.

Juste Ciel ! quelle ardeur indiscrete
 Vient encore porter vos desirs vers la mort ?
 Sebaste a condamné cet injuste transport.
 Oubliez-vous les soins dont il vous a chargée ?

V A L E R I E.

Puissai-je dans ce jour en être dégagée !
 Eh , qu'importe ma vie au salut des Chrétiens ?
 Leur Dieu pour les sauver manque-t'il de
 moiens ?

Ce Dieu qui fait gronder , & partir le tonnerre ,
 Ce Dieu qui peut d'un souffle anéantir la terre ,
 Ne confondra-t'il pas , par cent coups differens ,
 La rage des enfers , & l'orgueil des Tyrans ?
 Cesse de t'opposer au zele qui m'enflâme ?

J U L I E.

Quoi , ce grand interêt ne peut rien sur votre
 ame ?

Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
 Attend votre Hymenée , & vole vers ces lieux ;
 Enfin si vous suivez cette barbare envie ,
 Le coup dont vous mourrez terminera sa vie.

Vous n'en sçauriez douter.

V A L E R I E.

Cruelle, que fais-tu ?
Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant si cher mon cœur craint la présence !

Mes secrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? chaque instant ajoûte à mon amour.
Ah ! puisse ce Vainqueur reculer son retour !
Comment contre ses soins pourrois-je me défendre ?

Quel seroient mes remparts contre un penchant si tendre ?
Soutiendrois-je un moment ses regards, & ses pleurs,
Si je frémis déjà de ses moindres douleurs ?
Non, qu'il n'arrive point ; je sens croître ma crainte.

J U L I E.

Eh, Madame, suivez ce penchant sans contrainte.
Croyez-moi ; quel démon tyran de vos desirs,
Fait taire votre amour, & mourir vos plaisirs ?
Profitez d'un bonheur dont le sort est avare.
N'osez-vous en jouïr quand il vous le prepare ?
Pourquoi vous arracher à ce que vous aimez,
Et séparer deux cœurs l'un pour l'autre formez ?
Deux cœurs, dont l'union fait l'espoir de l'Empire.

V A L E R I E.

Hélas !

J U L I E.

Vous soupirez ?

V A L E R I E.

Il est vrai, je soupire.
La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne suffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excusera sans doute

Les soupirs que je pousse , & les pleurs qu'il
m'en coûte.

Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats,
Si tu m'étois moins cher , je ne te craindrois pas ,
Adrien ; de mon sort la funeste nouvelle

Portera dans ton ame une douleur mortelle,
Je le sçais : cependant s'il ne m'est plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis ,
De me lier à toi d'une éternelle chaîne ,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu souffriras moins encor par mon trépas ,
Que tu ne souffrirais , si je ne mourrois pas.

J U L I E.

Dieux puissans , détruisez un projet si funeste !

V A L E R I E.

N'implore plus pour moi des Dieux que je dé-
teste.

Mais c'est mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-tems me retient en ces
lieux ?

Que feroit d'un Amant la presence imprevûe ?
Cherchai-je à m'exposer au peril de sa vûe ?
Perdrai-je cet instant de constance , & d'ardeur ,
Où la grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices ,
Et nous laisse souvent au bord des précipices ;
Elle fuit , je le sçais , ceux qui l'osent trahir :
Elle parle , elle agit ; hâtons-nous d'obéir.
Allons de l'Empereur éprouver la colere.
Il ne gardera rien des sentimens d'un pere ,
Le plus cruel trépas me sera réservé ,
Et j'y cours.





SCENE VIII.

VALERIE, JULIE, SERGESTE.

SERGESTE.

Adrien, Madame, est arrivé.
VALERIE.

Adrien!

SERGESTE.

Rome entiere, au bruit de sa venuë,
Au devant de ses pas en foule est accourüe.
Tout le peuple est charmé de ses moindres exploits,
Et de ce Peuple immense il ne sort qu'une voix,
Qui par des cris de joye, & des chants de victoire,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de sa gloire.
Il voloit vers ces lieux. Cesar n'a pas voulu;
Sur son empressement ses loix ont prevalu:
Venez, Guerrier, venez prendre votre conquête;
Suivez-moi dans le Temple où votre Hymen s'apprête,
A-t'il dit.

VALERIE.

Quelle joye a saisi tous mes sens?
Ressemit-on jamais des transports si puissans?
Qu'il s'éleve en mon ame une funeste guerre!
Ah! malgré mes efforts, que je tiens à la terre!
Que je crains le succès de mes nouveaux combats!
Malheureuse! Le Ciel a retiré son bras.

JULIE.

Venez, partez; Cesar attend qu'on vous emmene.

Q V

Ma timide raison ne demêle qu'à peine
Le desordre honteux que je veux me cacher.



S C E N E IX.

VALERIE , JULIE , MARCELLIN ,
SERGESTE.

MARCELLIN.

L'Empereur est au Temple, & je viens vous chercher.

Aux yeux de votre Amant hâtez-vous de parêre,
Madame ; tout est prêt, la victime, le Prêtre ;
Aux pieds des immortels le Peuple est à genoux,
Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux présenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur ! de quels soins es-tu donc occupé !
Qu'un objet enchanteur t'a vivement frappé !

JULIE.

Pour vous seule on prepare une pompeuse fête.
Les momens vous sont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête ?

JULIE.

N'osez-vous plus fixer vos timides regards ?
Ils semblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à Cesar, de qui l'ordre suprême
Veut....

VALERIE.

Je vai lui porter ma réponse moi-même.



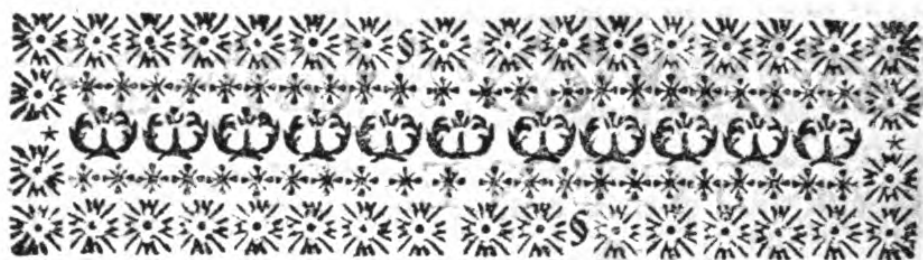
SCENE X.

JULIE *seule.*

Pour regne à son tour, il triomphe à la fin,
 Selon nos desirs va régler son destin.
 Soit de la mort fera place en son ame
 Soit d'être unie à l'objet de sa flâme.
 Qu'elle résiste, & contre son Amant
 Ce impetueux ne tiendra qu'un moment.
 Mais, ouvrez les yeux, que votre fureur
 Cesse,
 Car ce que vous servez connoissez la foiblesse.
 Qui doit hautement éclater en ce jour,
 Le devoir va céder à celui de l'amour.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE,
MARCELLIN, SERGESTE,
GARDES.

DIOCLETIEN.

ENfin de votre Hymen la fête est terminée,
Ma fille; benissons cette heureuse journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours fa-
meux

Dont le nom consacré passe chez nos neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur desormais n'a plus de vœux à fai-
re.

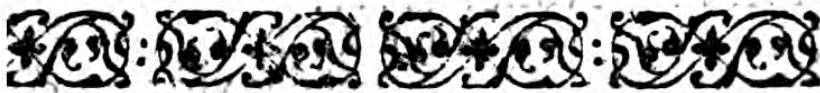
La Victoire elle-même assure mes Etats;
D'un Guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma gloire, & brulant pour ma fille,
Par des liens sacrez s'unit à ma famille.

Vivez tous deux; qu'Amour prenne soin de vos
jours,

Que la noire discorde en respecte le cours;
Et qu'Hymen ranimant votre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.
Je vous laisse, ma fille; attendez votre époux.

es ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
 consume le sort d'une race proscrite,
 remplit dignement la loi qu'il s'est prescrite.
 ore de son serment, & quitte envers les Dieux,
 viendra plein d'amour vous trouver en ces
 lieux.

ffai-je à mon retour voir son cœur & le vôtre
 or plus satisfaits, plus charmez l'un de l'autre!
 nons tous trois ensemble; & jusques à la fin
 fsons nos esprits, nos soins, notre destin.
 eu. Dans les transports où mon ame est en
 proye,
 tendre embrassement doit vous marquer ma
 joye.



SCENE II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

Adame, permettez que je montre à mon tour
 L'intérêt que j'ai pris au sort de votre
 amour :

ause, si je puis vous le faire paroître !

VALERIE.

is-je? Commencai-je encore à me connoître?

JULIE.

est fait; vos changrins doivent s'évanouir
 ect des plaisirs dont vous allez jouir.

l ! dans quel bonheur va couler votre vie !
 tin désormais prevendra votre envie.

VALERIE.

uage confus semble voiler mes yeux?

D'ou sortons-nous ? Comment me trouvai-je en
ces lieux ?

Dans cet appartement Cesar m'a-t'il conduite ?
Quel étoit l'appareil de sa pompeuse suite ?

JULIE.

Rome s'est attachée à célébrer ce jour ;
Le peuple avec éclat a fécondé la Cour.
Dieux ! avec quel respect l'Empire vous honore !

VALERIE.

Mon trouble malgré moi durera-t'il encore ?
Non ; il s'évanouit.

JULIE.

Goûtez donc à loisir,
Du sort qui vous attend, la gloire & le plaisir.
Ouvrez toute votre ame

VALERIE.

Enfin je voi mon crime,
D'une coupable ardeur déplorable victime,
J'ai marché vers le Temple, où ma foible raison,
De mes sens éperdus souffrant la trahison,
N'a pû rien opposer à l'empire suprême
Qu'exercent sur un cœur les yeux de ce qu'il aime,
Le mien empoisonné de ces tendres plaisirs,
S'est livré tout entier à ses premier desirs.
J'ai demeuré sans voix ; ma force ma quittée,
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel ! j'ai flechi les
genoux ?

Au pied de quels Autels ai-je pris un époux ?
Quel ministre a reçu la foi que j'ai donné ?
Ah, sermens odieux ! sacrilege hymenée !
Que tu vas me coûter de remords rigoureux !
Je romps dès ce moment tes détestables noeuds.
Perisse ta memoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes esprits, & devoroit mon ame ;
Quoi ! le premier regard d'un profane mortel,
A ravi tous mes vœux à l'Époux éternel ?

J'ai méprisé sa voix qui m'avoit inspirée ?
J'ai trahi son esprit qui m'avoit éclairée ?
Brûlante, j'ai cherché l'ennemi de sa Loi ?
Quelle horreur ! si sa main s'appesantit sur moi.

JULIE.

Votre erreur vous aveugle , & revient vous surprendre ?

VALERIE.

Laisse-moi ; je ne puis ni te voir , ni t'entendre.
De crainte & de douleur je me sens tressaillir.
En moi-même un moment je veux me recueillir,
Et meriter du Ciel , par de sinceres larmes ,
Que contre ma foiblesse il me prête des armes.
Grace de l'Esprit saint , Souveraine des cœurs,
Descends , frappe le mien avec tes traits vainqueurs.

Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie ,
Et fais agir en moi ta puissance infinie.
Mes vœux sont exaucez ; & ton secours revient.

Contre mes ennemis ta force me soutient.
D'un frivole bonheur esperances trompeuses ,
Objets charmans & vains , illusions flatueuses ,
Vous n'ébloüirez plus ni mon cœur ni mes yeux.

JULIE.

Vous croyez

VALERIE.

Ah ! c'est trop t'arrêter en ces lieux.

JULIE.

Eh puis-je vous quitter ?

VALERIE.

Eloigne-toi , te dis-je ;
Ton zele me desplaît , ton amitié m'afflige.
Epargne-moi l'ennui d'un discours superflus ;
Si mon repos t'est cher , ne me resiste plus.



S C E N E III.

VALERIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître,
 Que de mes vœux l'Amour fit si long-tems le
 maître.

Charmé de sa conquête , il viendra la chercher.
 Ah ! fuyons. Mais que dis-je ? Et pourquoi me
 cacher ?

Attendons-le plutôt , ce vainqueur redoutable,
 Combattons par mes soins sa fureur implacable.
 Je ne le connois plus , s'il poursuit un dessein
 Qui d'un sang que je pleure a fait rougir sa main.
 Que mes pleurs , en pitié fassent changer sa ra-
 ge.

C'est à toi , Dieu puissant , qu'appartient cet ou-
 vrage.

Toi qui brises les cœurs , & portes à ton gré ,
 Dans un sein criminel ton feu le plus sacré :
 Dieu benin , verses-en quelque heureuse étin-
 celle

Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidelle.
 Ton ennemi s'approche , & je vai lui parler.
 Mais si t'on bras n'agit , pourrai-je l'ébranler ?
 Prête à ma foible voix cette éclat du tonnerre ,
 Par qui le fier Saulus fut renversé par terre ;
 Quand poursuivant le peuple agréable à tes yeux,
 Un seul mot desarma ce Guerrier furieux ,
 Et lui donnant la Foi dont ton Esprit m'anime ,
 De ton persecuteur le rendit ta victime.
 Accorde cette grace à mes brûlans soupirs.
 Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.



SCENE IV.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

Que les momens sont longs loin de votre
 fence !

Madame , que mon cœur sentoit d'impatience !
 Mais , grace aux immortels , rappellé près de
 vous ,

Je puis flatter mes vœux du destin le plus doux ;
 Je puis en liberté vous exprimer

VALERIE.

Arrête.

A quel titre veux-tu que je sois ta conquête ?
 Sur quels droits fondes-tu cet espoir si charmant ?

ADRIEN.

Justes Dieux !

VALERIE.

Tes soupirs pouffez en ce moment ,
 En vain s'efforceroient de reveiller ma flâme :
 Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame ;
 Tu ferois sans succès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Hélas !

VALERIE.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.
 Tu viens, t'applaudissant de l'amour qui t'anime,
 Attester un Hymen que tu crois légitime ;
 Et fier de ces liens, augustes parmi nous,
 Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un é-
 poux !

Va ; cesse de penser que l'Hymen nous unisse.

Ecoute ; & deormais rends-toi plus de justice.
 Je ne voi plus en toi cet Amant genereux ,
 Ardent à soulager les peuples malheureux ,
 Implacable ennemi de l'horreur & du crime ,
 Et trop digne en effet de ma plus tendre estime.
 Après tes noirs forfaits , tu n'offres à mes yeux
 Qu'un lâche adulateur , qu'un tyran furieux ,
 Dont les mains jusqu'ici noblement triomphan-
 tes ,

Du meurtre des Chrétiens font aujourd'hui san-
 glantes.

Tu n'est que le bourreau de ce Peuple innocent
 Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant ;
 De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime ,
 Et dont l'esprit m'éclaire & m'inspire moi-même.

A D R I E N .

Qu'avez-vous prononcé ?

V A L E R I E .

Ce n'est pas tout encor.
 De la grace du Ciel j'ai reçu le trésor.
 Aux Mysteres sacrez Sebaſte m'a guidée ,
 Et par ses soins heureux je fus persuadée.
 Si tantôt dans le Temple , interdite à tes yeux ,
 J'ai l'aissé celebrer le Prêtre de vos Dieux ;
 Je ne le puis celer : ta presence trop chere ;
 En troublant ma raison , m'a forcée à me taire ;
 Mais revenuë ici de ce trouble soudain ,
 Une grace plus forte a coulé dans mon sein.
 L'amitié , ni l'amour n'ont rien qui me retienne ;
 J'immole tout à Dieu, puisque je suis Chrétienne.

A D R I E N .

Je tremble.

V A L E R I E .

Tu connois maintenant qui je suis ,
 Conçois , si tu le peux , l'excès de mes ennuis ,
 Au moment que je voi tes fureurs sanguinaires
 Conduire le poignard dans le cœur de mes freres.

Rome entiere rougit , & nage dans le sang
 Que le fer par ton ordre a tiré de leur flanc.
 Il ne reste que moi , de cette race sainte.
 Immole-moi , barbare ; acheve sans contrainte.
 Frappe , perce ce cœur digne de ton courroux.
 Qui te retient ?

A D R I E N.

Ah Ciel ! que me proposez-vous ?

V A L E R I E.

Tu fremis ? Ne crains pas de te charger d'un crime.
 Sacrifie à tes Dieux leur dernière victime.
 La fureur qui te porte à de tels attentats ,
 Contre un reste d'amour enhardira ton bras.
 Moi-même , s'il le faut , satisfait , intrepide ,
 Je guiderai ta main chancelante & timide.
 Je voi couler tes pleurs ? Est-il tems de pleurer ?
 Hâte-toi de choisir , c'est trop délibérer.
 Garde jusqu'à la fin ta fatale promesse ;
 Etouffe dans mon sang la Foi que je professe :
 Ou plutôt , renonçant à ton aveugle erreur ,
 Des celestes clartez laisse frapper ton cœur.
 Ou partage , ou punis le zele qui m'anime ,
 Et fai-moi ton épouse enfin , ou ta victime.
 Réponds.

A D R I E N.

Laissez du moins revenir mes esprits
 Du long étonnement qui les avoit surpris.
 Croyez-vous que la voix ne me soit pas coupée
 Par le coup imprevû dont mon ame est frappée ?
 Quel mélange confus de divers mouvemens !
 Mais qui peut tout d'un coup forcer mes senti-
 mens ?
 Quelle secrete voix m'épouvante , & m'entraîne ?
 Quelle contraire ardeur a dissipé ma haine ?
 Peuple saint , desormais ne crains plus mon cour-
 roux.

Je suis Chrétien , Madame , & Chrétien comme
vous.

V A L E R I E.

Quel retour ! Ce miracle , ô ciel ! est-il possible ?
Tes traits ont pénétré dans ce cœur insensible ?

A D R I E N.

Où ; dans vos sentimens ce cœur est affermi.
Ne me regardez plus comme votre ennemi.
Rendez-moi cette foi que vous m'avez jurée.

V A L E R I E.

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteste ce Dieu vengeur des faux sermens ,
Qui se découvre à vous dans cette heureux
moment.

Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & fin-
cere ,

Vous êtes mon Amant , mon Epoux , & mon
Frere.

C'est peu pour ma tendresse ; & tant de noms
si doux

N'expriment point encor ce que je sens pour vous.
Recevez donc ma main , & donnez-moi la vôtre ;
Redoublons , s'il se peut , notre amour l'un &
l'autre.

Le devoir le soutient , la piété , l'honneur ;
C'est là , cher Adrien , le suprême bonheur.
Des profanes Amans ignorant la contrainte ,
Nous brûlons sans remords , sans soupçons , &
sans crainte.

A D R I E N.

Quel transport , de vous voir répondre à mes
soupirs !

Que cet aveu charmant calme de déplaisirs !
Votre front est tranquille , & vos yeux sans co-
lere ;
Vous m'aimez ; je suis sûr du bonheur que j'es-
pere.

Mais tandis qu'enchanté du nom de votre époux,
Je passe de mes jours les momens les plus doux ;
De barbares soldats une troupe cruelle
Porte sur les Chrétiens une main criminelle.
Que dis-je ? par mon ordre on les cherche avec
soin.

Allons , que leur malheur ne passe pas plus loin.
Desarmons les bourreaux armez pour leur sup-
plice ,

Ou faisons de leur sang un juste sacrifice.
Je ne balance plus ; & par de grands effets ,
Je vai , si je le puis , reparer mes forfaits.

V A L E R I E.

Je ne vous quitte point.

A D R I E N.

Non , arrêtez , Madame.

V A L E R I E.

Puisque ma pieté s'accorde avec ma flame ;
Au nom de toutes deux , ne me refusez pas
La gloire & le plaisir d'accompagner vos pas.
Ne nous separons plus enfin , s'il est possible.

A D R I E N.

Venez donc signaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impetueuse ardeur
Dont le Dieu tout puissant embrase votre cœur.
Faisons-le triompher d'un ennemi funeste ,
Et laissons-lui le soin de regler tout le reste.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

Quel massacre inhumain se trouve à chaque pas,
Des malheureux en proye aux fureurs des soldats!

La mort regne en tous lieux, & ses tristes images

Font sentir la terreur aux plus fermes courages.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux,

Peuple, à qui l'imposture a fasciné les yeux.
Tu meurs, & pour jamais ta Secte est abolie.
Cesar paroît, sortons.



SCENE II.

DIOCLETIEN, JULIE,
SERGESTE.

DIOCLETIEN.

Non, demeurez, Julie;
Ma fille est-elle encor dans son appartement?

JULIE.

Je l'ignore, Seigneur ; j'arrive en ce moment.
 Par son ordre tantôt je me suis retirée.
 Je ne sçai de quels soins elle étoit dévorée :
 Mais j'ai vû de son cœur le desordre secret ,
 Et connu que ses yeux me voyoient à regret.

DIOCLETIEN.

Non, non ; dans vos soupçons vous vous êtes
 trompée.

De sa tendresse seule elle étoit occupée ;
 Et son cœur libre alors de tous les autres soins,
 Craignoit dans ses transports les regards des té-
 moins.

Croyez-moi. Cependant ne sçauriez-vous m'ap-
 prendre

D'où partent tous les cris que nous venons d'en-
 tendre ?

Des soupirs redoublez , des lugubres clameurs ,
 Un bruit triste & confus de plaintes & de pleurs,
 De mon Cabinet même ont percé la retraite ,
 Et porté dans mon ame une crainte secrète.

JULIE.

De ces plaintes, Seigneur, cessez d'être étonné.
 C'est la mourante voix d'un Peuple infortuné ,
 Qui pour fuir le supplice a deserté la Ville ,
 Et crû dans ce Palais rencontrer un azile.

DIOCLETIEN.

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux.

Allons plutôt le voir expirer à mes yeux.

Mais parmi tous ces cris que pousse la tristesse ,

J'ai démêlé des noms si chers à ma tendresse ,

Que j'ai senti long-temps mes esprits agitez

Par ces noms précieux trop souvent repetez.

C'est celui d'Adrien, c'est celui de ma fille.

Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma fa-
 mille ?

C'est joindre un nouveau crime à d'autres attentats.

JULIE.

Ils se flatent, Seigneur, d'éviter le trepas.
Par ces noms si sacrez ils demandent leur grace,
DIOCLETIEN.

Non ; perisse à jamais cette funeste race.
Je touche, grace aux Dieux, à l'instant fortuné
Où par le fer le reste en sera moissonné.
Mais ç'en est déjà fait. Marcellin plein de zèle
De leur destruction m'apporte la nouvelle.



SCENE III.

DIOCLETIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

M'Annoncez-vous la fin de tout le nom Chrétien ?

De ce Peuple odieux ne reste-t'il plus rien ?

MARCELLIN.

Il en reste encor deux, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Qu'osez-vous dire ?
N'ai-je pas commandé que le dernier expire ?

MARCELLIN.

Oùi, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompiez-vous mon espoir ?

MARCELLIN.

Seigneur, jusqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double sacrifice,
J'ai pensé qu'il falloit que je vous avertisse.

Si

Si vous voulez leur mort , vous n'avez qu'à parler ;

J'y vole ; je suis prêt à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux ? comment, en doutez-vous encor ?

Ah ! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.

Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer ,
Seigneur , de leur destin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez ; qu'attendez-vous ? Je brûle de l'apprendre.

Qui sont-ils ?

MARCELLIN.

Votre Fille. . . .

DIOCLETIEN.

O Dieux !

MARCELLIN.

Et votre Gendre.

J'ai fremi, cômme vous , au bruit de ce malheur.

J'ai prévu vos chagrins , & plaint votre douleur.

Mais s'il faut la dompter, s'il faut. . . .

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire ?

Quels seront mes projets , si le Ciel ne m'éclaire ?

MARCELLIN.

Sur-tout , ne croyez pas que la crainte ou l'espoir ,

Sur ces cœurs prevenus garde quelque pouvoir.

Jamais Chrétien, poussé d'une ardeur criminelle,

N'osa porter si loin la fureur de son zele.

C'est peu , Seigneur , c'est peu d'avoir à haute
voix

Fait éclater par-tout le mépris de vos loix :

Ils ont autorisé , par leurs propres exemples ,

Leurs timides amis à profaner les Temples .

R

Ils les ont secourus , ils les ont animez ;
 Dans leur foi chancelante ils les ont confirmez ;
 Ils ont mis en usage & la force & l'adresse.
 La Princesse pleurant leur marquoit sa tendresse,
 Elle leur enseignoit à braver le trépas ,
 Tandis que son époux massacroit vos soldats.

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis sans lancer votre foudre,
 Dieux, qu'ils ont offensez ?

MARCELLIN.

Il est tems de refoudre
 Si vous voulez punir , Seigneur , ou pardonner.

DIOCLETIEN.

Allez , & devant moi faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'est-il besoin , Seigneur , de tant de violence ?
 Vous les verrez bien-tôt chercher votre presen-

ce ;

Venir subir l'arrêt justement prononcé ;
 Et déjà dans ces lieux ils m'auroient devancé ,
 Si retenus ailleurs par les soins nécessaires
 D'élever des tombeaux à leurs malheureux freres ,

Ils n'avoient rassemblé leurs membres separéz ,
 Et recueilli leur sang dans des vases sacrez.

DIOCLETIEN.

Ah ! je ne puis trop tôt assurer ma vengeance.
 Je les entens ; vers moi l'un & l'autre s'avance.
 Sortez. Quelque fureur qui puisse m'agiter ,
 Empêchons quelque tems les transports d'éclater.





SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.
 Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle est prête.

Vous connoissez mon crime; & loin de le nier,
 Loin de vous émouvoir, pour me justifier;
 Grace au Dieu que je sers, je fais toute ma gloire
 D'être plus criminel que vous n'osez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace!

ADRIEN *jettant son épée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains
 Ce fer toujours heureux à servir vos desseins.
 Dans l'état où je suis, il ne m'est plus utile;
 Et mon bras desarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je fremis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos soldats,
 Peut-être encor de moi ne répondrois-je pas,
 Si je les retrouvois accablant l'innocence.
 Ce secours est un crime, & le Ciel s'en offence,
 Je le sçai; mais, hélas! je n'ai pu retenir
 Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les pa-
 nir.

DIOCLETIEN.

Criminel à mes yeux il s'applaudit encore;
 Il me brave!

V A L E R I E .

Telle est l'ardeur qui nous devore.

Oùï , Seigneur , nous venons tenter votre courroux.

Brisez tous les liens qui m'attachent à vous.
Ne vous souvenez plus combien je vous fus chere;
Oubliez , s'il se peut , que vous êtes mon Pere.
Oubliez que vainqueur de tous vos ennemis,
Mon époux est enfin devenu votre fils.

Terminez un Hymen qui mertoit notre vie
En état de braver la fortune & l'envie.

Finissez nos plaisirs à peine commencez.

Accablez de tourmens , de toutes parts pressez ;
Vous trouverez en nous la même confiance ,
Les mêmes sentimens & la même constance.

D I O C L E T I E N .

O Ciel ! quelle fureur a saisi vos esprits ?

A ma tendre amitié réserviez-vous ce prix ?

Et toi , ne t'ai-je fait entrer dans ma famille ,

Ingrat, que pour venir y séduire ma fille ?

N'es-tu donc son époux que pour m'assassiner ?

V A L E R I E .

Cessez de vous en plaindre , & de le soupçonner.
Apprenez tout , Seigneur, C'est moi qui la première ,

De la foi qui nous guide ai reçu la lumière.

C'est moi qui l'ai tiré de son aveuglement.

D I O C L E T I E N .

Penses-tu me tromper pour sauver ton Amant ?

Tu veux en t'accusant le rendre moins coupable ?

A D R I E N .

Non , non ; elle vous fait un aveu véritable,

J'ose le confirmer. Croyez en nos discours •

La pure verité les inspire toujours.

Du Dieu que nous servons les sages ordonnances

Défendent d'en changer les moindres circonstances ,

Ce Dieu, de la Princesse a fait parler la voix.
 D'un plus foible pouvoir il se sert quelquefois
 Pour ramener à soi les cœurs qu'il illumine
 Des rayons triomphans de sa grace divine.
 Si mon Epouse enfin ne m'eût rendu Chrétien,
 Je le serois, Seigneur, par quelque autre moyen,
 Puisqu'ainsi le vouloit ce Maître que j'adore.
 Je le suis, je veux l'être; & s'il me reste encore
 Quelque trouble pressant, quelque chagrin se-
 cret,

Croyez qu'il est causé par l'éternel regret
 D'avoir sacrifié tant de saintes victimes,
 Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
 Je fremis quand je voi qu'à mes tristes regards
 S'offrent ces flots de sang versez de toutes parts,
 Et que pour expier l'effet de tant de haines,
 Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

V A L E R I E.

Que je sens mes transports se redoubler pour
 vous!

A de tels sentimens je connois mon époux.
 Mais quelques mouvemens que ma flâme m'im-
 prime,

Je ne demande point grace pour votre crime.
 Nous nous aimons, Seigneur; & peut-être ja-
 mais

L'amour ne penetra deux cœurs de tant de traits.
 Mais, hélas! qu'éloignez des Amans ordinaires,
 Nous formons des desirs à leurs desirs contrai-
 res!

Nous sommes animez d'un espoir différent.
 Nous sçavons qu'un Chrétien n'est heureux qu'en
 mourant.

Je demande la mort pour moi, pour ce que j'ai-
 me,

Et mon époux, Seigneur, la demande de même.
 J'embrasse vos genoux; ne la refusez pas:

Commandez qu'on nous livre aux mains de vos
Soldats ;

Et nous vous en devons plus de reconnoissance,
Que si vous nous faifiez part de votre puissance.

DIOCLETIEN.

Effroyables malheurs, où je n'ose penser !

Qui suspend ma vengeance, & me fait balancer :

Objets infortunés de ma fureur mortelle !

Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle.

Elle combat pourtant : mais près de triompher,

L'intérêt de mes Dieux suffit pour l'étouffer.

Ils exigent ta mort, parjure & je leur cede.

A D R I E N.

Hâtez-vous ; contentez l'ardeur qui me possède ;
Mais, Seigneur, permettez que vous ouvrant
mon cœur,

Je vous montre du moins jusqu'où va votre er-
reur.

A ma Religion vous preferez la vôtre.

Une fois seulement comparez l'une à l'autre,

Seigneur, si vous voulez en faire un juste choix.

La vôtre n'eut jamais que de barbares loix ;

Elle ne se soutient que par la violence :

La mienne par la Paix, & par l'Obéissance.

La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir,

Moi, que des nœuds sacrez à vous doivent unir ;

Moi, qui dès le berceau Sujet toujours fidelle,

Par des soins assidus vous ai prouvé mon zele :

La mienne, quand je suis accablé de vos coups,

Me défend de penser à me vanger de vous.

Que dis-je ? elle m'impose une loi souveraine,

De m'offrir avec joye aux traits de votre haine ;

De ne vous point haïr, quand dès le premier
jour,

Vous m'ôtez pour jamais l'objet de mon amour ;

De conserver pour vous la foi la plus sincere ;

De vous rendre les soins que je dois à mon Peret ;

De dissiper la nuit de vos yeux aveuglez ;
Enfin , de vous aimer , lorsque vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah ! c'est trop écouter son insolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce est un nouveau blas-
phème.

Ne délibérons plus ; le moment est venu.
Forçons les sentimens qui m'avoient retenu ;
Et faisons éclater aux yeux de tout l'Empire ,
Les effets du courroux que leur crime m'inspire.
Oùi , vous serez punis , traîtres ; je le promets.
On ne sçauroit haïr autant que je vous haïs ;
Et je vai m'appliquer à choisir une peine
Digne de vos forfaits , & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux ,
Et ménagez l'instant de vos derniers adieux.



S C E N E V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

M Adame , ç'en est fait ; je connois votre Pere ;
J'ai lû dans ses regards jusqu'où va sa cole-
re ;

Sur ma tête bientôt les effets vont tomber :
Ma constance étonnée est près de succomber ;
Et mes yeux , toujours secs dans mes autres al-
larmes ,

En cet affreux moment se remplissent de larmes ,
Je l'avouë.

VALERIE.

Eh pourquoi me faites-vous trembler ,
Quand votre exemple seul pourroit me consoler ?

R iijj

Quelles sont vos terreurs? Manquez-vous de courage ?

A D R I E N.

Oùiii , j'en manque , à l'aspect du sort que j'envisage.

Si j'avois moins d'amour , je serois plus constant ;
Ou si je l'étois plus , je n'aimerois pas tant.

Mon genereux dessein accable la nature.

Des pertes que je fais mon triste cœur murmure.
Cent mouvemens divers , comme autant d'ennemis,

Naissent tous à la fois du coup dont je fremis ;
Puis-je aller à la mort, sans montrer de foiblesse ?

A peine votre époux , il faut que je vous laisse !
Au prix de tout mon sang , j'ai tâché d'obtenir
Que Cesar avec vous voulût un jour m'unir.

D'aujourd'hui seulement , après six ans d'allarmes ,

Je me voi , par l'Hymen , maître de tant de charmes.

Tranquille , je pourrois en jouïr desormais. . . .

Ah ! peut-être avant moi mortel ne vit jamais

D'un bonheur si parfait sa tendresse suivie ,

Et n'eut tant de raisons de souhaiter la vie.

V A L E R I E.

Pour vous encourager , songez en me quittant ,

Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.

Si vous souffrez la mort , quel bonheur va la suivre !

A D R I E N.

Eh , si je n'y pensois , cesserois-je de vivre ?

Croyez que pour ceder l'espoir d'un bien si doux,

Pour rompre nos liens , pour m'arracher à vous ,

J'ai besoin d'une Foi plus pure & plus ardente ,

Que ne l'eut des Martyrs la troupe triomphante.

Car enfin ma raison ne sçauroit concevoir

Que je puisse un moment renoncer à vous voir.

Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agreable ,
 Qui peut-être à la fin seroit trop redoutable ;
 Qui pourroit renverser mes projets malgré moi.
 Dieu que je fers ! je meurs, & ne meurs que pour
 toi.

Voi donc avec bonté, Divinité suprême,
 La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il ai-
 me.

Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
 Que par la violence, hélas ! que je me fais ?
 Ah ! si j'ose esperer d'appaïser ta Justice
 C'est moins par mon trépas que par ce sacrifice.

VALERIE.

Mourons donc sans foiblesse ; & ne regrettons
 pas

D'un Hymen fortuné les sensibles appas.
 Renonçons avec joye à des biens perissables,
 Puisqu'il nous est permis d'en trouver de dura-
 bles.

Que nous sommes heureux d'être privez du jour,
 Dans les premiers transports d'un legitime amour !
 D'emporter sous la tombe une flâme si pure,
 Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure !
 Nous sommes seuls peut-être entre tous les é-
 poux,

Jusqu'ici distinguez par un destin si doux.
 Que pouvoient desirer & mon cœur, & le vô-
 tre,

Que de mourir, charmez & contents l'un de
 l'autre ?

ADRIEN.

Non, je ne me plains plus. Satisfait de mon
 sort

D'un œil indifferent j'aborderai la mort.
 Votre exemple rappelle & soutient mon envie.
 Vous devrai-je toujours tout l'honneur de ma
 vie ?

R v

Vous le sçavez ; l'espoir de plaire à vos beaux
yeux ,

Me fit seul achever tant d'exploits glorieux.
Mes victoires ne sont que les fruits de ma flâme.
J'ai sucé près de vous les vertus de votre ame.
Je vous parlois. Sortant d'un entretien si doux,
Je me trouvois plus juste , & plus digne de vous.
Et je vous perds ? Pensée à mon cœur trop cruel-
le ,

Que d'instant en instant mon amour renouvelle !
Effroyable combat ! douloureux souvenir !
Laisse-moi : voici l'heure où je te dois bannir.
Adieu , trop digne objet de ma tendresse,
Vers qui mon ame vole , & se porte sans cesse.
Devant les assassins qui vont nous déchirer,
Tranquilles, nous devons mourir sans murmurer.



S C E N E V I.

VALERIE , ADRIEN , SERGESTE.

SERGESTE.

Cesar vous veut parler dans la chambre pro-
chaine.

Madame , il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne !

Qu'espere-t'il ?

ADRIEN.

Et moi , quel sera mon destin ?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux soins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame , le tems
presse ,
Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu ; souvenez-vous sans cesse
De mon ardent amour , & de tous vos sermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foi s'assure & croît à tous momens.



SCENE VII.

ADRIEN *seul.*

NOn , je ne sens plus rien qui s'oppose à l'en-
vie

Que m'inspire le Ciel de lui donner ma vie.

L'amour seul suspendoit mes vœux irresolus.

Princesse , ç'en est fait ; je ne vous verrai plus.

Je vivois pour vous seule ; & tout le reste ensem-
ble,

Tous les biens , les honneurs que la fortune as-
semble ,

Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.

Hors vous , de l'Univers je ne regrette rien.

Souverain Créateur de tout ce qui respire ,

Dont la Terre & les Cieux reconnoissent l'em-
pire !

Digne objet jusqu'ici de ton inimitié ,

Je le suis maintenant de toute ta pitié.

Tremblant au souvenir de tes Loix legitimes ,

Devant ta Majesté je confesse mes crimes.

Pour ceux que je connois je t'offre mon tre-
pas :

Mais lave-moi de ceux que je connois pas.

Je ne mérite point d'obtenir cette grace ,

Et desespererois de voir jamais ta face ,

Si tu n'établissois aux cœurs vraiment contrits

De cette vision l'ineestimable prix.

R vj

Le mien brisé des traits d'une douleur mortelle,
Gemit d'avoir vécu si long tems infidelle.

Fondé sur ta parole, il se flate aujourd'hui,

Que tes faveurs pourront se répandre sur lui.

Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil propice

Ceux qui persecutez souffrent pour la Justice.

Que tarde donc Cesar à me faire perir ?

Qu'attendent les bourreaux par qui je dois mourir ?

Que ne sont dans mon sang leurs mains déjà trempées !

Que ne sont contre moi leurs fureurs occupées !

Qu'ils viennent m'accabler ; je ne puis trop souffrir.

A leurs indignitez je suis prêt de m'offrir.

Etrange changement, miracle de la grace !

Ma fierté se confond ; le remords prend sa place.

Loin de moi, vanitez, orgueil, fortune, honneurs.

Je ne demande plus qu'opprobre, & que douleurs.

Des terrestres liens mon ame dégagée,

Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée,

Dédaigne de jouir du plus illustre sort,

Et cherche avec plaisir une honteuse mort.

On vient me l'annoncer.



S C E N E V I I I.

ADRIEN MARCELLIN.

GARDES.

MARCELLIN.

SEigneur, il faut me fuivre.

ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu, pour toi je vai cesser de vivre.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERIE *seule.*

Que de tristes objets occupent mon esprit !
 Quel rigoureux devoir l'Empereur me
 prescrit !

Il épargne ma vie ; & flatant ma tendresse ,
 Il cherche à m'inspirer quelque indigne foi-
 bleffe.

Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort !
 Qui l'a fait revenir de son premier transport ?
 Quelle raison funeste a calmé sa colere ,
 En lui rendant pour moi les sentimens d'un
 Pere ?

Tandis que je suis libre en cet appartement ,
 Peut être mon Epoux expire en ce moment.
 Quel malheur , si sa Foi pouvoit être affoiblie !
 J'apprendrai son destin par les soins de Julie.
 Qu'elle est lente à venir ! Mais enfin je la voi
 Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré moi





S C E N E II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AS-tu vû mon Epoux ? a-t'il perdu la vie ?
JULIE.

D'un supplice cruel son audace est suivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puissant, pardonne à mes douleurs,
Et ne t'offense pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle est donc sa mort ? tu crains de m'en
instruire.

Parle.

JULIE.

Par ses Soldats Cesar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal, vrai séjour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des Tigres dévorans, des Lions redoutables
Sont gardez avec soin pour punir les coupables.
C'est vous en dire assez.

VALERIE.

Barbare châtiment !

Affreuse ignominie ! effroyable tourment !

Mais je ne m'en plains pas. Plus sa mort est hon-
teuse,

Plus sa seconde vie en sera glorieuse.

Plus l'Eternel sur lui répandra de splendeur.

Plus il lui fera voir son immense grandeur.

Mais qu'attendrai-je encore ? Ah ! je rougis de
vivre.

Par quelque heureux effort meritons de le suivre.
 D'un credule Empereur renversons les Autels ;
 Faisons à tous ses Dieux des affronts solempnels.
 Par l'imprévû secours d'une éclatante injure ,
 Dans son cœur tendre encor détruisons la nature ;
 Forçons-le malgré lui d'armer tout son courroux,
 Et par un même sort rejoignons mon Epoux.
 Que voi-je ? Je fremis. Ne suis-je point trompée ?
 Ou d'un fantôme vain ne suis-je point frappée ?



S C E N E III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croyez-en vos
yeux.

C'est votre Epoux, c'est moi qui reviens en ces
lieux,

Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable sort jusqu'ici vous ramene ?

Malgré tant d'ennemis conjurez contre nous,

Je puis jouir encor d'un entretien si doux.

Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je
croye ?

Je tremble, & ma raison n'approuve point ma
joye.

Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,

Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour ?

S'il est ainsi ; va, cours jouir de la fortune,

Et porte loin de moi ta présence importune.

Que ce transport me plaît ! que j'aime ce cour-
roux !

Mais quittez votre erreur, Madame. Pensez-vous
Que je manque à la Foi que l'Esprit saint m'inspi-
re,

Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire ?

Pensez-vous que frappé d'une indigne terreur,

Et prévenu du soin de plaire à l'Empereur,

Je vienne à ses genoux pour obtenir ma grace,

Meriter les faveurs, & reprendre ma place ?

Des Tigres, des Lions vous me voyez sauvé ;

A de plus grands tourmens le Ciel m'a réservé.

Je viens m'y présenter ; & vous verrez, Madame,

Qu'il n'en est point qui puisse intimider mon ame.

V A L E R I E.

O constance ! ô vertu ! Pardonnez, cher Epoux.

Vous sçavez quels malheurs mon cœur craignoit
pour vous.

Je vous ai crû rentré dans votre erreur première.

Par quel heureux secours voiez-vous la lumière ?

Quel bras vous a tiré de cet Antre profond ?

A D R I E N.

Madame, en y pensant mon esprit se confond.

Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même

Du Maître des humains l'assistance suprême.

Au bord de l'Antre affreux Marcellin m'a con-
duit,

D'où venoit jusqu'à nous le formidable bruit

Qu'excitoient dans les airs les hurlemens terri-
bles

Qu'arrachoit la colere à ces monstres horribles.

On ouvre ; & dans ce gouffre aussi-tôt enfermé,

J'attendois le trépas sans en être allarmé.

Que dis-je ? je sentois une parfaite joye

De mourir de leurs coups de leur servir de proye.

Inutiles desirs ! dès l'instant ils ont tous

Interrompu leur cris , & perdu leur courroux ;
 Vainement je m'offrois à leur rage cruelle ,
 Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle :
 Et lorsqu'en les cherchant j'ai crû les irriter ,
 A l'envi l'un de l'autre ils sembloient me flater.
 Enfin pour m'obliger à differer ma perte ,
 De l'Antre tout à coup la porte s'est ouverte.
 Une invisible main , par de secrets efforts ,
 De mille fers unis a brisé les ressorts.
 Quelques rayons de jour ont frappé ma paupiere :
 A travers les rochers j'ai suivie leur lumiere ;
 Et sans perdre un moment, j'ai volé vers ces lieux
 Pour vous chercher , Madame , & mourir à vos
 yeux :

Car je ne doute point que d'un nouveau suppli-
 ce ,

Plus ardent que jamais, Cesar ne me punisse.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t'il son bras ?

A des signes certains ne se rendra-t'il pas ?

Suivra-t'il les conseils de son zele farouche ?



SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE,
 ADRIEN, JULIE, MARCEL-
 LIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Votre Epoux ne vit plus. Votre douleur me
 touche,
 Ma Fille ; je n'ai pû le sauver. . . . Mais , grands
 Dieux !

Quand je le croi puni , je le trouve en ces lieux ?
 Marcellin m'a trompé. Que diras-tu , perfide ?

MARCELLIN.

Seigneur , à cet objet je demeure stupide.
 Ma surprise est égale à votre étonnement.
 Mais puiffai-je éprouver le plus cruel tourment,
 Si j'ai manqué pour vous ni de soin , ni de zele.

ADRIEN.

Ah, Seigneur ! gardez-vous de le croire infidelle.
 Non , jamais souverain ne fut mieux obéi.

DIOCLETIEN.

Seducit par tes bienfaits , quelqu'autre m'a trahi.
 Quel est-il ? Dieux puiffans , faites-le moi con-
 noître.

Qu'il reçoive à mes yeux le salaire d'un traître.
 Quel plaisir de le voir percé de mille coups !

ADRIEN.

Celui qui m'a sauvé ne craint pas ton courroux ,
 Cefar ; c'est le vrai Dieu , qui forçant les obsta-
 cles ,

Au gré de ses desirs prodigue les miracles.
 Des monstres furieux reprimant la fierté ,
 Il vient de me tirer de cet Antre écarté ,
 Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
 Ainsi dans les deserts , pour son Peuple fidelle ,
 D'un sterile rocher , par d'inconnus canaux ,
 Sous la main d'un Prophete il fit couler les eaux,
 Et tomber en des lieux haïs de la nature
 La celeste liqueur qui fut sa nourriture.
 Ainsi pour ses Tribus il dessecha les mers ,
 Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts,
 Pour engloutir un Roi qui bravoit sa puissance.
 Ainsi d'un soin divin protegeant l'innocence ,
 D'un Tyran sanguinaire il sauva trois Enfans ;
 Dans l'ardente fournaise on les vit triomphans ,
 Consacrer à jamais sa grace & leur victoire ,
 En chantant dans les feux des hymnes à sa gloire.

Ainsi... Mais quelle bouche à jamais peut conter
 Les prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
 Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,
 Jusqu'à la détacher de l'objet de sa flâme ?
 Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort ,
 Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon
 sort ?

VALERIE.

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre,
 Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre.
 La force des Enfers a conservé tes jours ;
 C'est là de tes pareils l'ordinaire secours.
 Mais tu vas éprouver que ses coupables charmes
 N'ont point contre le fer d'assez puissantes armes.
 Prenez-le , Marcellin ; & que de toutes parts
 Sur son sein mes Soldats fassent pleuvoir leurs
 dards.

VALERIE.

Qu'osez-vous ordonner , Seigneur ?

ADRIEN.

Eh quoi , Princesse ?
 Votre intrepide cœur sent-il quelque foiblesse ?
 Après m'avoir vous-même inspiré de mourir ,
 M'enviez-vous le prix que je vais conquérir ?
 Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma gloire ;
 Voulez-vous par des pleurs profaner ma victoire ?
 Et donner en spectacle à nos persecuteurs
 Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
 Adieu ; ne pensez-plus au coup qui nous separe.
 Cesar, je vais chercher la mort qu'on me prepare.

DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute au moins pour la dernière fois
 Les Arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.

Je serai le dernier de ce Peuple fidelle
 Qu'osera condamner ta bouche criminelle.
 Que dis je ? tu perdras le fruit de tes fureurs.
 Eh, que pourront les soins des plus fiers Empe-
 reurs ?
 Contre le Nom Chrétien leur rage en vain con-
 spire ;
 Ce Nom saint durera plus que leur vaste Empire.
 Allons.



S C E N E V.

DIOCLETIEN, VALERIE,
 JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

JE le suivrai. Vos barbares Soldats
 Commenceront par moi. . . .

DIOCLETIEN.

Non, retenez les pas.

VALERIE,

Avec lui par pitié commandez que je meure,
 Seigneur, au nom du Ciel. . . .

DIOCLETIEN.

Fille ingrate, demeure.

VALERIE.

Ah ! subira-t'il seul une funeste loi ?
 Et n'est-il pas cent fois moins coupable que moi ?

DIOCLETIEN.

N'importe, je te vois avec même tendresse,
 Et je veux pardonner ton crime à ta foiblesse.
 Cruelle, par mes pleurs ne puis-je t'attendrir !

Et te faire quitter ce dessein de mourir ?
 Rappelle tous les soins donnez à ton enfance :
 Menage les honneurs qui suivent ta naissance :
 D'un Pere infortuné previen le desespoir,
 Tout mon bonheur se borne à t'aimer , à te voir ;
 Cesse d'empoisonner ce bonheur où j'aspire ;
 Je le prefere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non, ton peu d'amitié ne sçauroit m'irriter ;
 Et toute ma fureur tombe sur un perfide,
 Il voit couler son sang par le fer homicide.

VALERIE.

Helas !

DIOCLETIEN,

Sergeste vient.



CENE DERNIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE,
 JULIE, MARCELLIN,
 SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Est-il mort ?

SERGESTE.

Oùi, Seigneur,
 dant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

ré sans exemple ! injustice inouïe !

SERGESTE.

de tous côtez, il a perdu la vie.

i- vos Soldats ont ajusté leurs coups.

Adrien ,

Et mérité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Désormais je respire.

VALERIE.

Pour moi quelles douleurs !

SERGESTE.

Il me reste à vous dire

Quels effets , quels transports son supplice a produits ;

Si vous aimez sa mort , vous pleurerez ses fruits ;

A peine de son sang la terre étoit couverte ,

Que les mêmes soldats ministres de sa perte ,

Detestant votre Arrêt , & quittant leur fureur ,

De leur victime même ont embrassé l'erreur.

Ils ont tous souhaité la mort pour recompense.

DIOCLETIEN.

Ah ! se peut-il . . .

VALERIE.

Grand Dieu , j'admire ta puissance.

SERGESTE.

Oùi , vos Soldats , Seigneur , dans un instant
changez ,

Du crime d'Adrien sont maintenant chargez.

Leur exemple a séduit les premiers de la Ville,

Ils courent à la mort avec un air tranquille.

Les vieillards languissans s'efforcent d'y marcher,

La Jeunesse à l'envi vole pour la chercher.

Le pere offre son fils , espoir de sa famille ;

Et la mere avec joye y presente sa fille.

VALERIE.

Vous le voyez , Seigneur ; vos ordres rigoureux

Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nombreux ;

Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne sujet pour moi de ma rage mortelle !

Verrai-je malgré moi triompher les Chrétiens ;

Leur Dieu seul sera-t'il plus puissant que les
miens ?

C'en est fait, je renonce à la grandeur suprême.
J'aurois trop à rougir portant le diadème,
Puisqu'un Peuple odieux, en vain persecuté,
Renverse mes projets, & confond ma fierté.
Vis, malheureuse, vis dans une erreur profonde,
Dont j'avois entrepris de purger tout le monde.
A cette noble fin je n'ai pû parvenir ;
Je laisse à Maximin le soin de te punir ;
Plus fortuné que moi, plus jeune & plus severe,
Ses mains soustiendront mieux l'Empire & ma co-
lere.

Va servir dans sa cour ; va porter sur ton front
Au lieu de la Couronne un éternel affront ;
Et de ce rang auguste où le Ciel te fit naître,
Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau
Maître.

Puisse cet Empereur, commencer à regner,
Dans ton perfide sang à loisir se baigner !
Puisse-t'il dignement dégager ma promesse !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foiblesse,
Je vai loin de ces murs consacrez aux Cefars,
Des Peuples curieux éviter les regards ;
Et du moins pour un Dieu dont la gloire me gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haïne.

V A L E R I E.

Que j'ai peu de regret à ce rang que je perds ;
Fasse un jour l'Eternel que vos yeux soient ou-
verts !

Puisse-t'il accorder cette grace à mes larmes !
Mais allons des Chrétiens suspendre les allarmes,
Et joignant mes devoirs avec leurs soins pieux,
Honoré d'un Epoux les restes précieux.

F I N.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

ARSACE, Fondateur de l'Empire
des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arface.

ARTABAN, second Fils d'Arface.

ERINICE, Fille d'Arface.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du sang d'Arface.

MITRANE, Seigneur Parthe, Ami
de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Talestris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes
d'Arface.

GARDES, & Suite.

*La Scene est à Dara, Capitale de l'Empire des
Parthes, dans le Palais d'Arface,*



TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
 SCENE PREMIERE.
 ABRADATE, ARTABAN,
 ARTABAN.



*AUR O I s-je pû prévoir ? Le Ciel
 ne me renvoye

En des lieux où j'ai crû partager
 votre joye,

Que pour vous y trouver plongé
 dans les chagrins,

Et vous entretenir des malheurs que je crains.

Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en
 plaigne,

Et qu'à nous separer peut-être on nous contrai-
 gne,

Parlez ; qui vous offense ? & qui dois-je haïr ?

Par quelles mains le sort a-t'il pû vous trahir ?

Contre qui faudra-t'il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?
 Pourrai-je sans trembler, exposant mon malheur,
 Conter son injustice, & montrer ma douleur ?
 Peut-être tous mes maux causés par sa colere,
 Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un
 frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez ap-
 pris

Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
 Dans ses discours glacez j'ai méconnu mon frere ;
 Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
 Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang,
 Faisoit céder leurs droits aux tendresses du sang.
 Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
 Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point
 sur vous,

Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
 Mais de quels traits ! Grands Dieux ! qu'il est
 impitoyable !

Cependant croiriez-vous qu'au moment qu'il
 m'accable,

Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
 Je le voi pénétré de secretes douleurs.

Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
 Nourrissant son esprit de son inquietude,

Insensible aux objets qui flatoient ses desirs,
 Il respire à regret, il languit sans plaisirs ;

Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne,

Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'entourne.
 En vain l'Art des humains cherche à guerir ce
 mal,

Dont on ne connoît point le principe fatal.

En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume ;
 Il n'en souffre pas moins ; sa force se consume :
 Il meurt : & toutefois dans son barbare sort ,
 Il semble s'applaudir de me donner la mort.

A R T A B A N.

Lui , qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre ,

Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre ?

A B R A D A T E.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.

Tous ses Soldats brilloient des tresors des vaincus ;

Et des murs de Dara , jusqu'aux bords de l'Euphrate ,

On entendoit voler le nom de Tiridate.

Nous arrivons , flatant nos innocents desirs

De faire à nos travaux succeder nos plaisirs.

Votre charmante sœur , l'adorable Erinice ,

Avoit de mon amour reçu le sacrifice.

Flatté par nos succès , je viens offrir ma foi ;

Je parle enfin , j'obtiens le suffrage du Roi ;

La Princesse obéit , & consent que j'espere :

Quant le sort contre moi souleve votre frere ,

Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur ,

Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.

J'en ignore la cause ; injuste , ou legitime :

Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime ,

Et n'y découvre rien , jusques à cet instant ,

Qu'un respect pour ce Prince , & sincere , & constant.

Toujours aux plus grands biens preferant sa tendresse ,

J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse

Dans les jeux de la cour , dans l'horreur des combats ,

J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas ;

Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,

Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

A R T A B A N.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne ;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

A B R A D A T E.

Non, Seigneur ; je le dois avouer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire ;
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lau-
riers ;

Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son courage.
Mais il n'est plus lui-même.

A R T A B A N.

En vain il vous poursuit ;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

A B R A D A T E.

Pourrez-vous le refoudre à voir mon hymenée,
Quand sa longueur, du sien recule la journée ?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment ;
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son
Amant,

Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

A R T A B A N.

C'est au Roi de donner le prix à votre Amour,
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de régler sa famille.
Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur

Rendra, n'en doutez point, le calme à votre
cœur.

Adieu, je fors ; je vois Talestris qui s'avance.



S C E N E II.

ABRADATE, TALESTRIS,
BARSINE.

ABRADATE.

Quels seront les effets de ma reconnoissance,
Madame ? Chaque jour j'apprens de tous
côtés

Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontez.
Vous n'avez point fucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont votre Amant m'accable.

Soûmise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous regler ma destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée.

TALESTRIS.

Oùii, Prince ; je voudrois finir vos déplaisirs ;
Et peut-être le Ciel sensible à mes soupirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flate.
Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant, & frere d'Erinice,
Il doit regner : il faut respecter son caprice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais resister !
Je vous laisse.



S C E N E III.
T A L E S T R I S , B A R S I N E .

T A L E S T R I S .

TU vois quelle est sa destinée.
Je ne suis pas ici la seule infortunée ;
L'Amour y fait encor d'illustres malheureux ,
Barsine : Mais , hélas ! que mes maux sont affreux !
Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abra-
date !

B A R S I N E .

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
Madame , revoyez les bords Ciliciens .

T A L E S T R I S .

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens,
Ne te souvient-il plus , que sur mon hymenée
L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
Que ce nœud seul acheve , & confirme une paix
Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon frere , dont la foi garantit leur promesse ,
Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse .
Cependant vainement ils en pressent le jour ;
Le sort cruel confond leurs soins , & mon amour .
Ce Prince , dont le nom répandu dans l'Asie ,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie ;
Ce Prince , dont le bras , par des faits infinis ,
Renversa les projets de ses rivaux unis ;
Ce Prince , dont je dois suivre la destinée ,
Voit peut-être aujourd'hui sa dernière journée .

B A R S I N E .

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau ?

Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre tendresse,

Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse ?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons ?

T A L E S T R I S.

Non ; & je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere ,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
Il échape à mes yeux , quelque soin que je prenne.
La cause est inconnüe , & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès ;
Et l'amour dont le trouble augmente nos allar-
mes ,

Finist tous nos discours par un torrent de larmes.

B A R S I N E.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé ;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

T A L E S T R I S.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vüe



S C E N E I V.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE,
MITRANE.

TIRIDATE.

TAlestris en ces lieux ! O rencontre impré-
vüe !

T A L E S T R I S.

D'où venez-vous , Seigneur ? Quels importans
sujets

S V

Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
 Cherchez-vous, peu soigneux de votre illustre
 vie,

A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

T I R I D A T E.

Madame, un juste soin trop long-tems différé
 M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
 Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes,
 Il rend mon sort plus triste, & mes douleurs plus
 grandes.

De sa justice seule il écoute la loi,
 Et sa bonté sans borne, en a trouvé pour moi.

T A L E S T R I S.

Ah ! j'espère...

T I R I D A T E.

Laissez preparer pour ma tête
 Des vengeances des Dieux la prochaine tempête ;
 Je sens depuis long-tems leur bras appesanti,
 Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti.
 En avançant ma mort, peut-être ils me font grace.
 Mais vous ; dérobez-vous au coup qui me menace.
 Allez, abandonnez un Prince infortuné ;
 A souffrir, à mourir, je suis seul condamné.
 Car ne nous flatons point, le Ciel veut que je
 meure ;

Ma vie incessamment touche à sa dernière heure,
 Je le sçais, je le sens : Mais j'atteste les Dieux,
 Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux.
 Insensible à mon sort, je déplore le vôtre,
 Ils ne font point marquez pour s'unir l'un à
 l'autre,

Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
 Des plus vastes projets remplir l'heureux effor ;
 Revoyez vos Etats ; & vos soins pour la gloire,
 Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

T A L E S T R I S.

Dieux ! de quels sentimens m'osez vous soupçon-
 ner ?

Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Helas !

TALESTRIS.

Vous soupirez , & vos sens s'affoiblissent ;
 Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les remplissent ;

Ce discours trouble encor votre cœur languissant ,

Il aigrit vos douleurs , en vous attendrissant ;

Il faut le terminer. Seigneur, je me retire. [re,

Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspi-

Je leur obéirai : vous cependant vivez ,

Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.

Que le Ciel s'adoucisse , & calme vos allarmes ;

Qu'il reçoive mon sang , si c'est peu de mes larmes.

Heureuse , si je puis , victime de ses coups ,

Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ;

Les souffrir sans me plaindre , expirer sans foiblesse ,

Et voir votre bonheur égal à ma tendresse !



S C E N E V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls , & je puis , grace aux Dieux. . . .

Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?



S C E N E VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN
MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

Demeurez, mes enfans: Et vous, qu'on se retire.
(Ils s'assoyent.)

Prince, je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma
joye

Mais aussi, dans quels pleurs votre pere se noye,
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le
cours,

Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours !
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnue ?
D'ambitieux desirs votre ame prévenue,
Voit-elle avec chagrin votre Pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & votre sang ?
Parlez ; si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne ;
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils ; c'est ma tendresse.
Si j'ai vécu toujours glorieux & puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.

Eh ! que perdrai-je enfin , en vous cedant l'Empire ?

Quelques jours de grandeur que la mort va détruire ,

Qui tous ne valent pas , l'un à l'autre ajoûtez ,
Mon fils , un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats , Seigneur, quels crimes dans ma vie

Ont marqué pour le trône une coupable envie ?

Quel remede à mes maux votre amour vient offrir !

Que vous les redoublez en voulant les guerir !

Moi , je pourrois regner en dépouillant mon pere ?

Tombe plutôt sur moi toute votre colere.

Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens ;

Ils m'accableront moins que de tels sentimens.

Vivez , regnez , portez vos jours & votre empire

Aussi loin que mon cœur l'espere & le desire ;

Et croyez , si le Ciel répond à mes souhaits ,

Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites ,

Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous êtes ,

Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger ,

Pour terminer vos maux , ou pour les soulager.

Un autre soin , mes fils , en ces lieux nous assemble.

Vous n'êtes point unis , je le sçais , & j'en tremble ;

Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.

Helas ! de quels soupçons êtes-vous prevenus ?

Suivrez-vous les transports d'une jalouse rage ?

Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?

Je regne : mais songez , Princes , par quels che-
mins

Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains,
Né libre sur les bords que le Tanais lave ,
L'insolence des Grecs me traitoit en esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état ,
Que je formai contr'eux un illustre attentat.
Mais Alexandre encore au comble de sa gloire ,
Tranquille reposoit au sein de la victoire ;
Et son divin genie arbitre des mortels ,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.
Il mourut , ce Heros ; la trahison , l'envie ,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter ,
Une main parricide osa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus , on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets , leur orgueil & leurs
haines ;

Et chacun demandant le prix de ses travaux ,
S'attribuer l'Empire , & braver ses Rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos terres
Les soldats échapez de tant de longues guerres ,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux combats du Granique , & d'Arbelle , &
d'Iffus.

L'Orient avec joye en perdit la memoire ,
Et reprit sa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes , par moi seul , libres & triomphans ,
Promirent d'assurer mon rang à mes enfans :
Mon pouvoir par leurs Loix devint hereditaire :
Ainsi mon sang sorti d'une source vulgaire ,
Conduit par ma vertu , guidé par mes exploits ,
Merita le destin du sang des plus grands Rois.
Vous jouïrez , mes fils , de cet honneur suprême ,
Vos fronts seront un jour ornez du diadème :
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur ,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.

**Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie ,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'amour fraternel :
Exemple entre les Grands d'autant plus admira-
ble ,**

**Qu'à peine la memoire en conserve un semblable!
L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens ,
Déjà ma vigueur cede à l'injure des ans ,
Ma course va finir , & de toute ma gloire
La Mort ne laissera qu'une éclatante histoire :
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau ,
Faites que sans regret je descende au tombeau ,
Sûr de votre union ; & beaucoup moins illustre
D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre ,
Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux ,
Que d'avoir mis au jour deux fils si genereux.**

A R T A B A N.

**Seigneur , bien que suivant l'ordre de la naissance,
Tiridate avant moi dût rompre le silence ;
Je croi , sans l'offenser , pouvoir en liberté
L'assurer le premier de ma sincerité.
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage ,
Ce doute injurieux le seduit & m'outrage.
Je sçai qu'il a pour lui l'avantage du sang ,
Et qu'une juste loi l'appelle à votre rang.
Pour l'y faire monter , je combattrai moi même :
Trop heureux , si ma main soutient son diadème :
Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez ,
Dans leur possession mes vœux seront bornez :
Ou , si l'ambition me fait prendre les armes ,
J'irai loin de son Trône en porter les allarmes.
Seigneur , de mes desirs l'empetueuse ardeur
A pour objet la gloire , & non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin , quoi que je puisse faire ,
Que d'être dignement votre fils & son frere.**

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
 Prince, que je vous cede en generosité ?
 Connoissez Tiridate, & rendez-lui justice.
 La fortune des Rois n'a rien qui m'ébloiisse ;
 J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
 Si je vous ai paru soupçonneux & troublé,
 Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie,
 Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
 Je vous l'ai déjà dit ; de plus justes douleurs
 Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
 De votre ambition, j'aime la violence :
 Prince, n'en bornez point la superbe esperance.
 Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
 Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.
 Oûi, Seigneur ; si la Parque à mes jours moins
 cruelle,
 Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle ;
 Je ne monterai point au trône qui m'attend,
 Qu'Artaban avec moi n'en puisse faire autant.
 Vos enfans animez du feu qui vous inspire,
 Iront, à votre exemple, élever un Empire
 Dans les climats brûlans, ou sous les Cieux gla-
 cez ;
 Enfin vous regnerez, mon frere ; en est-ce assez ?
 Je répons du succès que nous devons attendre,
 Puisqu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je sens de joye en ces heureux
 momens !
 J'admire avec transport leurs nobles sentimens.
 Je ne crains plus la mort que le destin m'aprête,
 Puisque leur amitié soustiendra ma conquête,
 Et que par ma valeur cet Empire élevé,
 Doit être par la leur encor mieux conservé.
 Il ne me reste plus, après cette assurance,
 Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance.

Abradate soupire , accablé de douleur ;
 Il est de votre sang ; vous sçavez sa valeur :
 Fondé sur ma parole , il adore Erinice.
 (à Tiridate.) Prince , n'écoutez plus un injuste
 caprice ;
 Souffrez que votre Sœur l'accepte pour Epoux ;
 Que leur hymen. . . .

TIRIDATE.

Ah , Dieux ! que me proposez-vous ?
 Abradate , enflâmé d'un orgueil temeraire !
 Abradate , l'objet de toute ma colere !
 Que j'expire plutôt , que. . . .

ARSA CE.

Mon fils. . . .

TIRIDATE.

Non , Seigneur ;
 Un sujet ne doit point pretendre à tant d'hon-
 neur.
 Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
 Vous-même par les noeuds dont la force nous
 lie. . . .

Considerez , Seigneur , dans quel auguste rang
 Vos vertus , vos exploits ont porté votre sang :
 Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance ,
 Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance :
 Pouvez-vous vous résoudre à les offenser tous ,
 En donnant à ma Sœur un Sujet pour époux ?
 Non , qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-
 même :

Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
 Il est d'autres honneurs pour le recompenser ,
 Accablez-l'en ; je crois devoir vous en presser ;
 Je serai le premier à lui rendre justice :
 Mais pour un rang plus haut reservez Erinice.
 Enfin si mes respects , si mes mortels ennuis
 Vous ont rendu sensible à l'état où je suis ,
 N'augmentez pas , Seigneur , l'excès de ma misere ,

En forçant votre fils à se plaindre d'un pere.

(*Il sort.*)

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité ?

ARSACE.

Je ne sçai que résoudre en cette extrémité.

Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche ;

Cependant je le plains, sa disgrâce me touche.

Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,

Puis-je user contre lui de mon autorité ?

J'accorde quelques jours encore à son caprice :

Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice ;

Allez voir Abradate, & flater son tourment ;

Jurez-lui de ma part, que ce retardement

Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse :

J'en atteste les Dieux, mon fils, & je vous laisse.

ARTABAN *seul.*

Ah ! pour le consoler, quels seront mes discours ?

Mais ne nous lassons point de servir ses amours.

Faisons ceder mon frere ; & malgré son caprice,

Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

CENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il ?

TIMAGENE.

Oùi, Seigneur ; le voici.



SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE,
TIMAGENE.

ARSACE.

Dur des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans en-
vie,

le rang où je suis les restes de ma vie ;

Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
 Dispenser la Justice, & régler mon Etat.
 Jamais, depuis le jour que le sort favorable
 A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
 De si grands intérêts ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils. . . .

ARSACE.

Ecoutez.

Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice ;
 Je croi que la raison domptant votre caprice,
 Vous viendrez dès ce jour en presser le moment,
 Et rougir à mes pieds de votre emportement.
 Songez-y ; dès long-tems Talestris amenée,
 Voit de votre union reculer la journée.

Des maux que vous souffrez le dangereux poison,
 Auprès d'elle vous prête une juste raison :

Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangères,

Ce long retardement, & nos craintes sinceres.
 Son frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
 Se plaignent qu'on renonce à la foi des Traitez.

Pendant notre entretien, assemblez, pour m'attendre,

Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre :

Dans leurs yeux, par l'orgueil qui les animoit tous,

J'ai connu quel orage on forme contre nous.
 Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?

Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?
 La honte d'être encor supplians, ou défaits. . . .

ARSACE.

, on n'est pas toujours suivi de la victoire,
 i ne doit jamais, s'enyvrant de sa gloire,
 er l'équité, parce qu'il est heureux :
 une souvent a des retours fâcheux ;
 vû long-tems sa grandeur infinie,
 : sort à la fin couvre d'ignominie,
 t pas que frappé d'une indigne terreur,
 gne de ces Rois l'envie & la fureur :
 il faut avec eux recommencer la guerre,
 ns nos droits au reste de la Terre.
 un vain pretexte à leur inimitié ;
 Parthes laissez prenons quelque pitié,
 qu'en triomphant les Etats s'affoiblissent ;
 narque est vainqueur, & les peuples ge-
 issent :
 e rapide cours de ses vastes projets,
 re dont il brille accable ses Sujets,
 pour détourner une guerre odieuse,
 tre également funeste, & glorieuse,
 eds de nos Autels, je prétens dès demain,
 , que Talestris reçoive votre main.

TIRIDATE.

dès demain, Seigneur ?

ARSACE.

Oùi, mon fils ; cette fête
 s ordres déjà se publie, & s'apprêté,
 ai le plus court en seroit dangereux.
 e l'ai promis, il le faut, je le veux.
 , preparez-vous.



S C E N E III.
TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle est ma surprise !
MITRANE.

Achievez un hymen que l'amour favorise ,
Seigneur, de Talestris vous connoissez le cœur :
A peine votre flâme égale son ardeur.
Quels plaisirs vous promet une Reine si belle !

TIRIDATE.

Helas ! que n'est son cœur moins tendre & moins
fidelle !

Que ne vois-je finir ses amoureux transports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords !

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oüi, Mitrane, il est vrai, j'en rougis, j'en sou-
pire ;

Tu me vois malheureux, languissant, abattu ;
Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu :
Mais de tous les malheurs dont le destin m'accab-
le,

L'hymen de Talestris est le plus redoutable,

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscriit Talestris ?
Votte ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
Negligez-vous, Seigneur, une conquête aisée ?
Seroit-elle coupable, êtes vous inconstant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un merite éclatant.
 Son austere vertu, loin d'être condamnée,
 Ne peut être un instant justement soupçonnée :
 Mais sans vouloir porter tes regards curieux
 Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
 Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne :
 Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reine.
 Elle connoît ton zele, & se confie à toi,
 Tu peux seul la refoudre à s'éloigner de moi.
 Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi même

Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle
 m'aime.

Di-lui que quand la mort va terminer mes jours,
 Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours.
 Fai que de ses douleurs j'ignore les atteintes,
 Et que je meure au moins sans entendre ses plain-

MITRANE. [tes.

Moi, Seigneur? Pensez-vous de quoi vous me
 chargez?

Dispose-t'on des cœurs par l'amour engagez?
 Que peuvent les raisons, où regne la puissance?
 J'agirai : mais, Seigneur, je répons par avance,
 Que je n'obtiendrai rien. Dieux ! ne voyez-vous
 pas

Quels desordres nouveaux vont troubler vos
 Etats?

Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quel-
 le haine,

Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Rei-
 ne?

Si vous l'abandonnez....

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.

Que servent des raisons qui ne me touchent plus?
 Qu'un autre s'intéresse au repos de l'Empire :

Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux , je ne puis

MITRANE.

Achievez.

Declarez un secret que vous me réservez.

TIRIDATE.

Ah ! que plutôt des Dieux le pouvoir redoutable ,

Pour dérober à tous ce secret effroyable ,
Obscurcisse à jamais ce soleil qui nous luit ,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit !
Je ne sçai quel forfait irrite leur Justice ;
Je crains , en te parlant , de t'en rendre com-
plice :

Mais de tout leur pouvoir leur courroux sou-
tenu ,

Punit sans doute en moi quelque crime inconnu ,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont fremit la Nature ;
Mille indignes transports , mille horribles desirs,
Qui font en même tems mes maux , & mes plai-
sirs ,

Que ma vertu combat , & jamais ne surmonte ;
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discours ! Mais vous versez des
pleurs ;

Je vous voi succomber à vos vives douleurs.
Parlez , Seigneur ; le Ciel approuve ma priere ,
Achievez de m'ouvrir votre ame toute entiere.
Ne me répondez-vous que par de longs soupirs ?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma pru-
dence ?

Elle peut vous servir , vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats.

Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprens tout, puisqu'il faut que je te le declare:
Je vai , par cet aveu , perdre ton amitié ;
Tu me refuseras jusques à ta pitié :
Indigné , tu fuiras ma vûë abominable ,
Tu fremiras d'avoir un ami si coupable ;
Et toutefois , Grands Dieux ! devrois-je être accusé

D'un joug que ma raison a toujours refusé ?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice,
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Votre sœur ?

TIRIDATE.

Je prévoi par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce soin ; c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'amour qui me possede.
Avec le -tems mon courage en auroit triomphé,
Et sans te rien devoir , je l'aurois étouffé.
Respecte mon malheur , plains-moi , je le merite.
Devoré d'une ardeur que chaque instant irrite ,
Je m'affoiblis , je souffre un tourment infini.
Juste Ciel ! tu le sçais , je suis assez puni.
Ta vengeance épuisée a comblé ma misere ,
Et je puis désormais défier ta colere.

MITRANE.

Non , je ne prétens point accroître vos douleurs ;
Au lieu de mes conseils , je vous donne mes
pleurs.

Quel est votre dessein ? que pouvez-vous attendre ?

TIRIDATE.

Le seul trépas. Hors lui , je n'ai rien à prétendre.

T

Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander.
 Ils me haïssent trop. Loin de me l'accorder,
 Ils semblent ajouter des forces à ma vie,
 Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.

Du fer, ou du poison l'infailible secours,
 Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes
 jours ;

Il est vrai : mais il faut t'avoüer ma foiblesse :
 D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
 Non, que quand je m'apprête à me percer le sein,
 La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
 En me peignant la vie avec trop d'avantage :
 Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
 Je chers mon tourment, tout violent qu'il est ;
 Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaît.
 Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame ;
 Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
 Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,
 Que tout autre que toi les ignore à jamais ;
 Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
 La source de mes maux, & l'objet de ma peine.
 A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins,
 Quelle horreur, si ses yeux en étoient les té-
 moins !

Je l'aime sans espoir ; mais ma fureur jalouse
 Ne scauroit consentir qu'Abirate l'épouse.
 Je ne la verrai point recompenser ses feux ;
 Et tant que je respire, il ne peut être heureux.
 De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
 Je sens avec effroi que ma vertu s'offense :
 Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi,
 Que tous mes sentimens se forment malgré moi.
 Mon cœur n'en conçoit plus, que ma raison a
 vouë ;

Et de tous ses conseils, ma passion se jouë.

Artaban vient.



SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN,
MITRANE.

ARTABAN.

Seigneur je vois vos yeux troublez.
TIRIDATE.

Hélas, Prince ! mes maux sont encor redoublez,
Lieu, je vai chercher un repos necessaire,
les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.



SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

Que son malheur me touche ! hélas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans
mon cœur ?

Puis-je lis dans vos yeux le sort que je dois crain-
dre.

ARTABAN.

Prince, il est trop vrai, je ne puis que

vous plaindre :

Non que votre bonheur ne vous soit assuré,
Le Roi vous en répond ; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuser cette grace à mon frere.
Moi-même, malgré-moi, touché de sa priere,
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai senti que ses maux m'arracheroient ma pitié.

A B R A D A T E.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ai-je encore à prétendre ?

A R T A B A N.

Non , je tenterai tout pour un amour si tendre,
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pû contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage.
Ma sœur vient ; je pourrois troubler votre entretien,
Je vous laisse



S C E N E V I.

ERINICE , ABRADATE , ORASIE.

A B R A D A T E à Artaban qui s'en va.

SEigneur, je n'espere plus rien.
Madame, ç'en est fait, tout me devient contraire ;
Tiridate , Artaban , les Dieux & votre Pere :
Trahi de tous côtez , il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours désormais superflus.
On me hait , on m'accâble , & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je
vous aime ?

Et votre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant ?

Quel honteux desespoir à la mort vous entraîne ?

Votre malheur est grand, j'en juge par ma peine.

Mais quoi ? les sentimens que j'ai conçus pour
vous,

Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?

Vous voyez chaque jour mes plus tendres allar-
mes ;

Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs lar-
mes,

Je les verse sans art dans tous nos entretiens ;

Tels que sont vos chagrins, je vous montre les
miens ;

Je soupire avec vous, quand vos soupirs s'écha-
pent ;

Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le
frappent ;

Je ne vis que pour vous ; ne n'aime, je ne hais,

Je ne forme de vœux que selon vos souhaits ;

Je n'ai point de transports dont vous ne soyez
cause :

Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'op-
pose

Aux traits dont le destin cherche à vous acca-
bler,

N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

A B R A D A T E.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable ;

Madame, votre cœur n'est que trop pitoyable,

Vous faites plus pour moi que je n'ose esperer :

Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,

Quand je vois renverser la prochaine esperance

D'un hymen tant promis à ma perseverance.

Tiridate,

ERINICE.

Et bien , Prince , faut-il par un dernier effort ;
 Et vous prouver ma flâme, & changer votre sort
 Tiridate lui seul cause votre infortune ;
 Je vai lui déclarer qu'elle nous est commune.
 Il m'a toujours fait voir une tendre amitié ;
 Mes soupirs le rendront sensible à la pitié.
 Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire ;
 Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
 On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amou-
 reux

N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux.

ABRDATE.

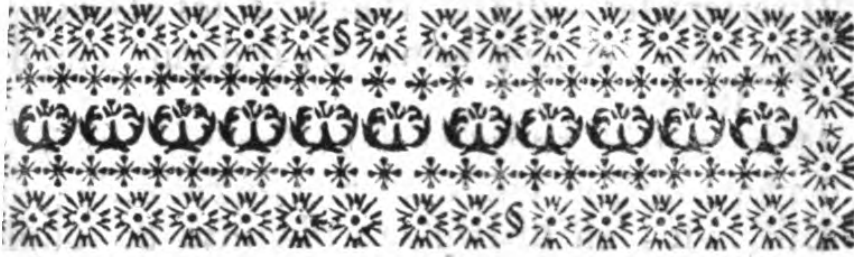
Ah, Madame , comment eussai-je osé prétendre.

ERINICE.

Un véritable amour ne peut trop entreprendre.
 Allez , Prince , attendez le sort d'un entretien
 D'où dépend désormais votre sort & le mien.
 Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate ,
 Ce jour éclairera le bonheur qui vous flate ;
 Ou si je n'obtiens rien , je vous donne ma foi
 Que vous serez encor moins à plaindre que moi.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ALESTRIS, MITRANE,
BARSINE.

TALESTRIS.

Je vois Mitrane. Allons satisfaisons mon ame,
Acquittons-nous des soins que je dois à ma
flâme.

Routez-moi, grands Dieux; dissipez mon effroi,
recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Cablez Talestris, conservez Tiridate,
aites qu'en sa faveur votre puissance éclate;
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Deux maux les plus cruels il est abandonné:
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
de cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi, donc? prétendez-vous, loin de le soula-
ger,
que ma vûë & mes soins servent à l'affliger?
Ces-vous remarqué qu'il craigne ma presence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence:

T iiii

Il retient les soupirs , il devore les pleurs ,
Que libre , & sans témoins , il donne à ses dou-
leurs ,

M'en croirez-vous ? laissez à son inquietude
La flateuse douceur d'un peu de solitude ;
Laissez-le , en liberté , se plaindre & soupirer.

T A L E S T R I S.

Dieux ! quel nouveau malheur m'osez-vous dé-
clarer ?

Lorsque le Roi m'apprend que mon hymen s'ap-
prête ,

Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Asie , & les miens sont rem-
plis ;

Je voi tous mes projets renversez par son fils.

M I T R A N E.

Madame. . . .

T A L E S T R I S.

Ce n'est point une illusion vaine.

D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne ;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé ,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.

Oùï , le Ciel met enfin le comble à ma disgrâce.
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse ,
Il évite ma vûë , il fuit mon entretien ;

Quel demon de nos cœurs a brisé le lien ?
Dans quel abîme , hélas ! ma tendresse me guide,
S'il est vrai que mes pleurs coulent par une perfide!

M I T R A N E.

Le soupçonneriez-vous d'une infidélité ?

T A L E S T R I S.

Que puis-je donc penser dans cette extrémité ?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez
dire ,

Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire ?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi ,
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.

Eh, pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma
presence ?

Dans ces vaines terreurs je voi son inconstance ;
Tout me l'apprend ; son trouble, ses regards con-
fus ,

Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus,
Mon ame, malgré-moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus ;
Je n'entens qu'à regret des discours superflus.
Laisse-moi, de mes maux interprete sinistre ;
D'un infidelle Amant trop fidelle Ministre.
Va lui conter mon trouble, & ton barbare soin,
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que
j'aime,

Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-mê-
me.



S C E N E II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BAR-
SINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus ; mes yeux se sont
ouverts :

Je voi que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nou-
velle,

T v

Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous , Madame ? en l'état où je suis ,
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis ?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang , j'aimerois à vous rendre

Le calme , & le bonheur que vous deviez attendre.

Mais , Seigneur , votre sort ne dépend plus de moi ,

Avouëz-le ; faisie de remords , & d'effroi ,

Votre sincerité ne se trahit qu'à peine ,

Et montre malgré vous , que la feinte vous gêne.

J'ai toujours démêlé vos secrets sentimens ;

Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens.

Je vous ai trop aimé , pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner ?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être ,

Que désormais livrée à des transports jaloux ,

En reproches sanglans j'éclate contre vous ;

Que pour vous ramener par des justes allarmes ,

Je présente à vos yeux toute l'Asie en armes ,

Tous ses Rois déjà prêts à vanger mes appas.

Tous ses Peuples unis , vous ne les craignez pas.

Vous ne jouïrez point , ingrat , de ma foiblesse.

Tranquille en apparence , & de mes sens maîtresse ,

Je devore des pleurs cruels à retenir ,

Et remets à l'Amour le soin de vous punir ;

Bien que vous m'exposiez , sans égard , sans justice ,

A toutes les horreurs d'un éternel supplice ,

Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort ,

Tragedie.

Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moi, Madame ;

Et mes derniers soupirs justifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors. . . .

TALESTRIS.

Prince, tous ces discours,
Pour guerir mes soupçons, sont d'un foible secours.

Que dis-je ? en ce moment vos yeux, votre contrainte ;

M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte ;

Mais il me reste encore assez de liberté,
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.



SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

Que je crains les soupçons, sa flâme, & sa colere ?

Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere,

Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ?

Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché ?

Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pu ses charmes ?

Mais du moins, si l'Amour me force à l'outrager,

Tiridate ,

444

Le trépas qui m'attend , suffit pour le venger.
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie ,
De mes sens revoltez permet la tyrannie ;
Que prêt à succomber à la noire fureur ,
Dont le nom seul inspire une invincible hor-
reur ;

Mon cœur presque entraîné par ce penchant ra-
pide

Craigne encore les noms d'ingrat , & de perfide ?
Non , non , détrompe-toi : Grace aux courroux
des Dieux ,

Il faut pour m'étonner , des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte , & ma
flâme ;

Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.

Que j'ai tantôt souffert ! Que de trouble , &
d'effroi ,

M'a causé l'entretien de mon frere , & du Roi !

Non , jamais ma raison , de tant d'horreurs saisie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

M I T R A N E.

Vous ne songez donc plus , qu'un opprobre éter-
nel

Suivra dans l'avenir cet amour criminel ?

T I R I D A T E.

Irrevocable Arrêt dont la rigueur me tuë ,

Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattue ?

Du Trône qui m'attend tranquille possesseur ,

Il m'est donc défendu de couronner ma sœur ?

Et je puis élever une Esclave à l'Empire ,

Sans qu'une loi barbare ose me contredire.

M I T R A N E.

Qu'entens-je ? vos transports à l'excès parvenus ,

D aucun frein désormais ne sont-ils retenus ?

Ne travaillez-vous plus du moins à les contrain-
dre ?

TIRIDATE.

Je ne voi que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc , & cachez dans l'éternel nuit

Vos vœux incestueux , la honte qui les suit.

N'attendez point de moi de lâche complaisance :

Je vous vois à regret vivre sans innocence :

Content qu'un prompt trépas vienne vous déro-

ber

A l'abîme effroyable où vous allez tomber ;

Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire.

Des droits les plus sacrez vous perdez la me-

moire ;

Votre cœur se nourrit dans l'horreur de son

choix ;

Par le mépris des Dieux , des hommes , & des

loix.

Rougissez des excès où sa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus for-

te.

A la surmonter même il ne faut plus songer :

Mais la fuite , & le tems , pourront me soulager.

Je ne puis vivre ici sans y voir la Princesse ,

Et ses moindres regards irritent ma tendresse ,

Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.

Sous un Ciel étranger mon sort sera plus doux.

Allons ensevelir , dans le fond de l'Asie ,

Mes crimes , mes remords , mes feux , ma jalou-

sie.

Partons , & choisissons des climats écartez ,

Où mes soupirs au moins ne soient point écou-

tez.

MITRANE.

Etes-vous résolu ?

Tiridate,
TIRIDATE.

Je meure si je differe.

Cachons à Talestris ce départ necessaire.

Quand je serai parti, je consens que le Roi

Recompense Abradate, en couronnant sa foi.

Qu'ai-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y souscrire ?

N'importe, je le veux, en vain il en soupire.

Va, cours tout préparer ; ménage les instans :

Un jour plus tard, peut-être, il ne seroit plus
tems.



S C E N E I V.

TIRIDATE *seul.*

C E départ m'affranchit-d'un fardeau qui me
pese.

Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'appaïse,

Puisque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,

Qu'il évite un objet de ma raison vainqueur.

J'ose même esperer qu'à jamais étouffée,

Ma flâme à ma vertu servira de trophée,

Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel,

Naïtra des feux éteints d'un amour criminel.

Je ne te verrai plus, ô sœur fatale, & chere !

Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.

Je ne te verrai plus : & toutes tes beautez

N'agiront que de loin sur mes sens enchantez.

Désormais je pourrai. ... Mais je la vois encore,

Sa presence rallume un feu qui me devore.

Je ne me connois plus. Impitoyables Dieux !

Quel tems choisissiez-vous pour l'offrir à mes
yeux ?



SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

Que je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie !

ORASIE.

Est-il tems de manquer de courage ?
Songez que votre sort ne dépend que de vous,
Parlez ; & Tiridate attendri. . . .

ERINICE.

Laisse-nous.



SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

Dans l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être in-
portune,

Si par mes sentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je souffre à vous voir dans cet état funeste !
J'implore chaque jour la justice celeste ;
Pour vous sur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuissans.

TIRIDATE.

Ah, ma sœur, est-il vrai, que mon malheur vous
touche !

Que cet aveu me plaît , sortant de votre bouche :
Que j'en suis soulagé ! Dieux ! quel puissant se-
cours

Recevrais-je à vous voir, à vous parler toujours !
Mais quoi que vous disiez pour flâter votre frere,
L'interêt de mon sort ne vous occupe guere.
D'autres soins , d'autres lieux arrêtent vos desirs ;
La Cour à votre cœur offre mille plaisirs,
Et leur appas flâteur vous y retient sans cesse.

ERINICE.

Hélas ! que ce reproche offense ma tendresse !
Prince , vous le sçavez , dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds si puissans ,
Que dans quelque disgrâce où le destin vous me-
ne ,

Je....

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égale point la mienne ;
Vous me la dépaignez avec trop de froideur ,
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah ! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme !
Que vous imitez mal les transports de mon ame !
Vous ignorez encor les plaisirs infinis
Répandus sur deux cœurs parfaitement unis ,
Lorsqu'ils sont parvenus à lier leur fortune ,
A se rendre la joye , ou la douleur commune ,
A se chercher sans cesse , à ne se cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ses plaisirs que le
mien ?

Et pour vous en donner une preuve sincere ,
Je viens vous reveler le plus secret mystere....

TIRIDATE.

Quoi. . . . que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose , je crains ,
 Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins ;
 Encor plus que jamais , quoi que je me propose ,
 Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
 Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir
 Le fort. . .

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer , toute ma crainte est
 vaine.

Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.
 J'aime ; mon cœur tenté par de charmants at-
 traits ,

N'a pû vaincre l'Amour , & parer tous ses traits.
 Abradate. . . . A ce nom je rougis , je soupire ;
 Ne penetrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
 Seul vous vous opposez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur
 moi !

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur , je vous montre ma flâ-
 me ;

Songez qu'elle peut tout sur mes sens , sur mon
 ame.

J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts ,
 Mes yeux comme les siens , aux larmes sont ou-
 verts ;

Et même en cet instant un intérêt si tendre ,
 Mes craintes , mes transports , me forcent d'en
 répandre.

Hélas ! par un refus vous me desesperez.

Que ne peut ma douleur. . . .

TIRIDATE.

Quoi , ma sœur , vous pleurez ?

Tiridate,

ERINICE.

En êtes-vous surpris ? Ce n'est que par des larmes

Qu'un amour violent exprime ses allarmes.
Le mien l'est cent fois plus qu'on ne le peut penser.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur se sent
percer !

ERINICE.

Un seul mot préviendra les maux que je redoute.
Assurez mon bonheur. Qu'est-ce qu'il vous en coûte ?

Mon frere, au nom des Dieux. . . .

TIRIDATE.

Ah ! c'est trop combattu ;
Contre tant de malheur , je manque de vertu,
Laissez-moi.

ERINICE.

Quels regards ! quelle sombre tristesse !
Mon frere , qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse,
Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduirai vos pas
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez , ne me secourez pas.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je croi qu'à la fin ne pouvant plus
me taire,
Ma bouche eût de mes feux déclaré le
Myftere.

Mais lorsque de mes sens l'usage suspendu,
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice est sortie; & sa prompte retraite
Rend malgré mes transports ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, con-
çois-tu

A quelle horrible épreuve elle a mis à ma vertu?
Pour son heureux Amant j'ai vû couler ses lar-
mes.

Helas! que sa douleur ajoûtoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! qu'elle est belle!
Grands Dieux!

Que sa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux!
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere,

Je n'en ai fait encor que toi dépositaire ;
Ils ne paroîtront point ; partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oùi , Seigneur ; & bien-tôt , au gré de votre en-
vie ,

Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre , & revien m'avertir.



SCENE II.

TIRIDATE *seul.*

O U me vois-je réduit par le Ciel en colere ?
Près de regner , je fors du Palais de mon
Pere :

J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir !
Mais telle est désormais la loi de mon devoir ;
Il faut ou m'éloigner , ou devenir coupable.
Garderai-je toujours un secret qui m'accable ?
Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'Amour ;
Si j'ai pû voir ma sœur me découvrir sa flâme ,
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame ;
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur ,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t'il d'un moment de foiblesse ?
Si je te revoyois , redoutable Princesse ,
J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu ,
Il est , comme à la vie , un terme à la Vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
Que je pense à regret... Mais que veut Timagene ?



SCENE III.

IMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

Bradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

date ! Ah ! ce nom suffit pour me troubler,
ez-vous de sa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

refuserez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demande avec tant de transport,
j'ai crû. . . .

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort ?
qu'attend-il de moi ? c'est en vain qu'il es-
pere
je puisse à ses vœux devenir moins contrai-
re ;
sa presence, sa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Seigneur ; il ne veut qu'embrasser vos ge-
noux ;
sa foible douceur borne son esperance.
je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune presence !
tiendrai-je sa vûë, & d'un cœur affermi
brimerai-je un Prince autrefois mon ami ?
ne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
qui n'est malheureux que par mon injustice ?
malgré mes fureurs je souffre en l'accablant !
son approche a rendu mon courage tremblant.
il vienne, je l'attens.



S C E N E I V.

TIRIDATE *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voyons - le sans courroux, & couronnons sa
flâme.

Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival;
Il n'a que trop gemi d'un caprice fatal.

Qu'un cœur né vertueux, se trahit avec peine!
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux ! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit, paroître devant moi.



S C E N E V.

TIRIDATE, ABRADATE,

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon
audace.

Me sera-t'il permis, Seigneur. . . .

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez ?
Ne pourrai-je à vos pieds. . . .

TIRIDATE.

Levez-vous , je l'ordonne ,
Plus que tous mes malheurs votre respect m'é-
tonne.

Je le crains ; il m'offense , & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

A B R A D A T E.

Quel funeste projet ! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'en-
tendre ?

De quoi suis-je coupable ? Expliquez-vous , Sei-
gneur.

Car lorsque je vous voi détruire mon bonheur ,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.

Quand vous me haïssez , vous me rendez justice,

Je le croi : Mais je jure à la face des Dieux ,

Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.

Je ne le connois point , ce déplorable crime ,

Par qui j'ai perdu tout , en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue.

A B R A D A T E.

Ah ! puis-je m'en flâter ?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse , en devez-vous douter ?

A B R A D A T E.

Dieux ! que de sentimens opposez l'un à l'autre !

Terminez à la fois & mon trouble , & le vôtre.

Ils durent trop long-tems ; parlez , Seigneur ,
parlez ,

Pourquoi m'estimez-vous , lorsque vous m'im-
molez ?

Ou pourquoi croyez-vous ma perte legitime .

Lorsque je vous paroissais digne de votre estime ?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable ! hélas !

Tiridate,
A B R A D A T E.

Pour quels malheurs

Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flâter que malgré votre haine, [ne,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraî-
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée ;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont
formée.

Elle reçut du Ciel un penchant genereux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? Je suis seul, entre un peuple innom-
brable,

Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable ;
Je suis seul à m'en plaindre : Enfin dans les cli-
mats

Où la gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après votre clemence ;
Un plein bonheur par-tout suivit votre presence ;
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos loix couroient de tous côtez.
Rappelez. . . .

T I R I D A T E.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

A B R A D A T E.

Ç'en est dont fait ? Suivons la fureur qui m'en-
flâme ;

Mon amour désormais réduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir ;
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voi qu'un remede :
C'est la mort, & j'y cours.

T I R I D A T E.

Non vivez.

A B R A D A T E.

Eh, comment
Vivrai-je

Vivrai-je pour sentir un éternel tourment ?
Je ne puis. . .

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage.
Prince , dispensez-moi d'en dire davantage
Vos malheurs sont du sort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t'il suspendre son courroux.
Cependant , loin de moi portez votre infortune,
Votre plainte m'aigrit, votre aspect m'importune ;
Vivez , je vous l'ordonne ; & sur-tout , désormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéïrai , Seigneur : Mais quel affreux supplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que sa vûë à mon cœur cause un trouble puis-
sant !

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meurs inno-
cent.



SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

M Adame , ma douleur ne peut plus se con-
traindre :
Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre sort mes jours puissent s'unir ,
Ou souffrez que j'évite un funeste avenir.
Adieu. Puissent vos pleurs attendrir votre frere !
Seigneur , si rien ne peut fléchir votre colere ,
Mon exil , ou ma mort rempliront votre espoir .
Et vous épargneront la douleur de me voir.

V



S C E N E VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Est donc-là le succès qu'ont obtenu mes larmes ?

A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?

Car malgré votre haine , il faut le déclarer ,
 Mon cœur d'avec le sien ne se peut separer :
 L'Amour les a serrez d'une si forte chaîne ,
 Que leur desunion porte une mort certaine ;
 Mes jours sont attachez à des liens si doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient votre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laissez ce nom qui m'importune ;
 Ce nom qui fait lui seul toute mon infortune ;
 Ce nom par qui mes vœux sont toujours traversés ;

Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel !

TIRIDATE.

Helas ! pourquoi le sort impitoyable
 Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable ?
 Pourquoi d'un même sang , & dans les mêmes lieux ,

Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
 Et pourquoi dans le sein d'une terre étrangere ?

Inconnuë à l'Asie , inconnuë à mon pere ,
 Où vos divins appas auroient pû se cacher ,
 Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
 Que par ce prix alors ma valeur animée ,
 Auroit de mes exploits chargé la Renommée !

ERINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité ?
 Est-ce une vaine erreur ? est-ce une verité ?
 Quel crime , quelle horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait , malheureux ! n'ai-je pû me défendre ...

C'est ma sœur qui me parle : Ah grands Dieux !
 qu'ai-je dit ?

Je rappelle en tremblant mes sens & mon esprit.
 Je regarde ... je songe ... & tout me desesperer.
 Ma sœur ... Que ce silence exprime de colere !
 Il m'est donc échappée ce secret odieux.

Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux.
 Je parlois triomphant de vos premieres larmes ;
 La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes.
 En proie à mes tourmens sans espoir d'en guerir,
 Je courois dans l'exil les pleurer , & mourir.
 Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire

Je finisse ma course avec toute ma gloire ;
 Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs ,
 Et je n'ai pû deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices.
 Ainsi , justifiez toutes mes injustices ,
 Et croyez que contraint à pousser des soupirs ,
 Je meurs sans esperance , & même sans desirs.
 Je vous atteste , ô Dieux ! votre puissance entiere

N'a pû de ma raison éteindre la lumière.
 Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
 J'ai conservé toujours un avantage égal.
 Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
 Du moins ma volonté n'y fut jamais soumise.
 Mais ce n'est point assez pour me justifier ;
 La surprise est un crime , il le faut expier.
 Ma gloire , vos terreurs , mes craintes, le deman-
 dent ;
 Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
 Par un affreux exemple il faut épouvanter
 Les cœurs infortunés qui pourroient m'imiter.
 De vos yeux indignez la colere m'anime ,
 Je crains , en les voyant , de faire un nouveau cri-
 me :

Mais je ne craindrai plus de les voir désormais ,
 Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
 Voyez couler mon sang au gré de votre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
 Arrêtez , malheureux ; ne' me condamnez pas ,
 Pour comble d'infortune , à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle ?



SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

Que vois-je ? Dieux puissans ! quel étrange
 spectacle !

ERINICE.

Ah , mon frere ! est- ce vous que je vois en ces lieux ?

Prenez soin de ce Prince.



SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

EN croirai-je mes yeux ?

Quels transports , quels projets la douleur vous suggere ?

Que dois-je soupçonner ?

TIRIDATE.

Ah ! par pitié , mon frere ,
Ne me regardez pas , je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons-le toutefois , prévenons sa fureur.

Fin du quatrième Acte.

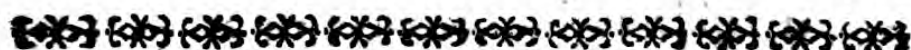


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine,
 En cent lieux differens mon desespoir m'en-
 traîne;
 Où puis-je m'enfermer ? quel exil, quels deserts
 Déroberont ma honte aux yeux de l'univers ?
 Qu'ay-je oüi ? Quels transports, quels desirs,
 quelle flâme,
 Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame ?
 Mon Frere est mon Amant, il me l'a dit ! Helas !
 A quoi destinois-tu, Ciel, mes tristes appas ?
 Et toi Divinité que l'Orient revere,
 A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
 Execrable projet d'un Prince criminel !
 Mais suis-je moins coupable ? Ah ! souvenir cruel !
 Seule, entre deux amis je fais naître la haine ;
 Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine ;
 Je détruis les vertus, j'efface les exploits
 D'un Heros jusqu'ici le modele des Rois ;
 Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :
 Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques char-
 mes ?



SCENE II.

ARTABAN , ERINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter
vos douleurs :

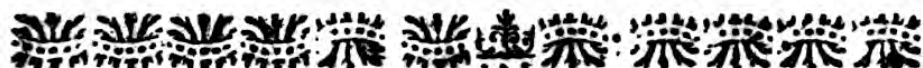
Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs ;
Leur bruit déjà par tout commence à se répandre.
La fiere Talestris , qui vient de les apprendre ,
Semble se preparer à s'éloigner de nous :

Que n'entreprendra point son amour en couroux ?
Elle ira publier la honte de mon frere :

Quels seront ses transports, & que dira mon pere ?

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ses yeux ;
Precipitons mes pas , pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine , & ma crainte mortelle.



SCENE III.

ARSACE , ERINICE , ARTABAN.

ARSACE.

MA fille , où courez-vous ? Mais en vain je
l'appelle.

Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ?
Artaban , demeurez , reconnoissez ma voix.

Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevue ;

V iiii

Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vie ?
 De ma rencontre ici vous-même épouvanté,
 Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
 Les yeux noyez de pleurs j'ai vû fuir Erinice,
 Elle a vû Tiridate ; auroit-il l'injustice,
 Haïssant son Amant, de la haïr aussi ?
 Vous le sçavez, parlez, j'en veux être éclairci.

A R T A B A N.

Eh, plutôt au Ciel, Seigneur, qu'il haït Erinice !
 Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclair-
 cisse,

Cherchez d'autres que moi pour vous en infor-
 mer ;

C'est à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

A R S A C E.

Que s'est-il donc passé, que vous n'osiez me dire ?
 D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?
 Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter ;
 Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater.
 Mais, Dieux ! à son amour quel autre objet l'en-
 leve ?

Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
 De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;
 Son étude à cacher son trouble & ses malheurs ;
 Pour l'Amant de sa sœur sa haine inexorable ;
 Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'ac-
 cable.

Mon aveuglement cede à de tristes clartez.

Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
 Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice ?

A R T A B A N.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un
 supplice,

En voulant penetrer, Seigneur, dans des secrets
 Qui ne vous offriront que d'odieux objets.

La crainte d'attirer votre juste colere,

Aux termes du devoir ramenera mon frere ;

Laissez agir sur lui la raison & le tems.

A R S A C E.

Ah ! vous m'en dites trop, mon fils, je vous entens.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable,
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable.
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon cour-
roux,

Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt... Talestris vient. Qu'on cherche aussi
ma fille;

Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.



SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS,
BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus
rigoureux ?

Venez-vous contre un fils me demander ven-
geance ?

J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offense ;

Vous l'obtiendrez. Heureux, si je puis en effet

Rendre la peine égale à l'horreur du forfait !

Je ne suis plus son pere.

TALESTRIS.

Et moi, desesperée,

De ses malheurs, des miens, des vôtres penetrée,

Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,

Quand mes vœux se bernoient à l'hymen de ce fils.

Je le tronve toujours, Seigneur, malgré son crime,

Digne de ma pitié, digne de mon estime :

Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa foi ,
D'avoir feint un amour qu'il n'eût jamais pour
moi :

Un trop noir ascendant tyrannisoit son ame ;
Il brûloit malgré lui d'une funeste flâme ,
Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur ,
Et dont malgré leur haine , il fut long - tems
vainqueur.

Souffrez que je le voye ; & s'il faut qu'il perisse ,
Qu'il connoisse du moins que je lui rends justice ;
Que sans lui reprocher les pleurs que je répans ,
Contre un Pere irrité seule je le deffends ,
Et m'apprête à mourir fidelle à sa memoire ,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire.

A R S A C E.

Ah ! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux , l'ingrat , qui vous a pû trahir &
Madame , vos bontez si mal recompensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.



S C E N E V.

ARSACE , ARTABAN , TALESTRIS ,
ERINICE , BARSINE , ORASIE.

ERINICE.

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux ,
J'obéis. Mais plutôt chassez - moi de vos
yeux ,
Seigneur , & que les miens de tant de maux
coupables ,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables :
Un éternel exil est tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah ! loïn de vous bannir , ma fille , je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate ,
Mitrane.....



SCENE VI.

ARSACE , ARTABAN , TALESTRIS ,
MITRANE , BARSINE , ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux sont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuser de le plaindre,
Si vous scaviez , Seigneur , tout ce qu'il nous fait
craindre ;

Si de son repentir vous voyiez les transports ,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire , & que fait Tiridate ?

MITRANE.

Je l'ai laissé , Seigneur , gardé par Abradate ,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir , soit pitié,
Plus que vous , à sa vûë accablé de tristesse ,
Cè Prince genereux dans son sort s'interesse.

ARTABAN.

Ah , frere infortuné !

TALESTRIS.

Que faut-il justes Dieux ?

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt , au sortir de ces lieux.
 D'abord s'enfermant seul , il se chache à ma vûë.
 J'approche malgré lui : Ta presence me tuë ;
 Laisse-moi , m'a-t'il dit ; pourquoi me venir voir ?
 J'ai brûlé , j'ai parlé , j'ai trahi mon devoir ;
 J'ai sacrifié tout à ma honteuse flâme ,
 Aux noirs égaremens , aux transports de mon ame ;
 Ma sœur les a connus : Quels criminels jamais
 Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ?
 Ah ! pour renouveler les fureurs de Cambise ,
 Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
 Après avoir tenté de seduire ma sœur ,
 Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.
 A ces mots n'osant plus soutenir la lumiere ,
 Il détourne les yeux , & ferme la paupiere ;
 Des reproches secrets que lui fait sa vertu ,
 Son esprit accablé , son corps même abbatu ,
 Il demeure immobile , il fremit , il s'égare ;
 Une aveugle fureur de son ame s'empare.
 Défiguré , saisi d'un morne desespoir ,
 Il relève sur moi ses regards sans me voir ;
 Il parle , & ne tient plus que des discours sans
 fuite ,

Malgré ma résistance il veut prendre la fuite
 Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux ,
 La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux ;
 J'ignore quels objets lui presente son ame :
 Mais il nomme Erinice , & vous aussi , Madame.
 Tout pleure , tout observe un silence profond ;
 A ses cris redoublez ce Palais seul répond ;
 Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire ,
 Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir , vous en êtes témoins ;
 Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ,
 Je le vois : toutefois si le crime est horrible ,

Que la punition, justes Dieux, est terrible !
Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.



SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE,
ARTABAN, ERINICE, TALES-
TRIS, MITRANE, TIMAGENE,
Suite.

TIRIDATE.

O U suis-je ? quel spectacle ici m'est présenté,
Artaban, Talestris, Erinice, mon Pere !
Que leur dirai-je ? O Ciel ! je ne puis que me
taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inspire d'effroi !
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous
au Roi ?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel soin prenez-vous d'un coupa-
ble ?

Seigneur, je n'attens point qu'un regard favora-
ble

Tombe encor par pitié sur un indigne fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis ;
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah, mon fils !

TIRIDATE.

Helas ! le suis-je encore ?

Mon amour, ma fureur, mon nom vous desho-
nore.

Tiridate ,

ARSACE.

Mon fils , ton repentir vient de me rendre à toi.
 Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
 O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours presens , accablent mon cou-
 rage.

Mes forfaits , mes malheurs , mes noirs égare-
 mens ,

Tout se montre à mes yeux dans ces affreux mo-
 mens.

Je perds tout en un jour , Dieux , par votre colere ,
 L'estime des Mortels , l'amitié de mon pere ,
 Ma gloire , ma raison , & même ma fureur ,
 Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs , & vos erreurs passées ,
 Que déjà vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah , mon frere ! la mort les effacera mieux :
 Je la sens qui s'approche , & j'en rends grace aux
 Dieux.

TALESTRIS.

Non , vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie.

Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ai , Seigneur , plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi ?
 Par un heureux poison j'ai disposé de moi ;
 Il agit maintenant.

T A L E S T R I S.

Ah Seigneur !

A R T A B A N.

O mon frere !

Helas ! qu'avez-vous fait ?

F I R I D A T E.

Ce que je devois faire.

Perdu , desesperé , honteux de mes fureurs ,
La Mort seule pouvoit me secourir ; je meurs.

Indigne de vos vœux dans mon destin funeste ,
Madame , de mes jours j'ai dû trancher le reste.
Mon frere plus heureux , & plus digne de vous ,
En assurant la paix , deviendra votre époux.

Oùii , Prince , c'est à vous de consoler mon pere ;
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux ,
Recevront avec joye un Roi si genereux.

Seul digne fils d'Arface , il faut que son Empire
Soit le prix des vertus que son sang vous inspire.

Ma sœur , car étant prêt d'aller devant les Dieux ,
J'ose vous regarder , & ne crains plus vos yeux ;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ,
Oubliez-moi. Pour vous , genereux Abradate ,
Jouïssiez d'un bonheur par ma mort affermi ;
Enfin , souvenez-vous que je meurs votre ami.

A B R A D A T E.

Ah , Seigneur ! je voudrois par tout mon sang....

T I R I D A T E.

Ce zele

Fait rougir un ami qui vous fût infidelle.

Je ne merite pas des soins si genereux.

Je meurs ; par mon trépas , vous vivrez tous heu-
reux.

Conservez seulement une indigne memoire

D'un Prince infortuné , qui s'immole à sa gloire ;

472

Tiridate, Tragedie.

Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi ;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que
toi.

ARSA CE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que sa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agreable ?

F F N.

LE
JALOUX
DÉSABUSÉ.
COMEDIE.



A C T E U R S.

DORANTE , Mari de Celie.

CELIE , Femme de Dorante.

JULIE , Sœur de Dorante.

CLITANDRE , Cousin de Celie , &
Amant de Julie.

ERASTE , Ami de Dorante & de
Clitandre.

DUBOIS , Secretaire de Dorante.

JUSTINE , Suivante de Celie.

BABET , Suivante de Julie.

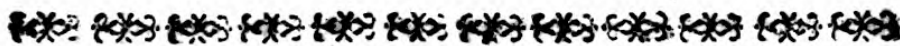
CHAMPAGNE , Valet de Clitandre.

*La Scene est à Paris , dans la maison
de Dorante.*



LE
JALOUX
DÉSABUSÉ.
COMEDIE.

ACTE I.



SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.



Ous voilà donc venue ? Approchez,
il est tems.

Que vous preniez de moi des avis
importans.

BABET.

Vrayment c'est une grace, où je n'osois prétendre.

Fort bien : mais avant tout commencez par m'apprendre

Votre âge & votre nom.

B A B E T.

Volontiers, j'y consens.

L'on m'appelle Babet. J'aurai bien-tôt vingt ans.

J U S T I N E.

Ah quel âge charmant ! Quel pays est le vôtre ?

B A B E T.

Paris : & vous & moi n'en connoissons point d'autre.

Par un heureux destin je viens servir ici.

J U S T I N E.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci ?

De quel air on'y vit, & quel homme est Dorante ?

B A B E T.

Je sçai qu'il a du moins vingt mil écus de rente,
Qu'il est homme de robe.

J U S T I N E.

Et sur ce fondement

Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément ?

Et que de ses pareils l'austere œconomie,

Exerce incessamment toute sa prud'homnie,

Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,

Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,

Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,

Et qu'à l'amour du bien, il immole sa vie ?

Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,

Ennemi du travail, toujours plein de loisir,

Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,

Nourri dans le repos, dans la magnificence,

Cherchant les Courtisans & les gens du bel air,

Imitant leur exemple, & les traitant de pair.

Il chasse, il court le Cerf, est homme de campagne,

Aime le jeu , la table & le vin de Champagne ;
Decide & parle haut parmi les beaux esprits ,
Impose , plaît , commande aux belles de Paris ,
D'habits tout galonnez remplit sa garde-robe ,
Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

B A B E T.

Qu'il porte rarement.

J U S T I N E.

On ne le peut pas moins.

Pour sa femme Celie , à qui je rends mes soins....

B A B E T,

Eh bien ?

J U S T I N E.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette ,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort : Mais elle ne hait pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu , mais elle est belle & femme ,
Elle aime à plaisanter , à sourire en passant ,
Elle a l'accueil flateur , le coup d'œil caressant ,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele ,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

B A B E T.

Une femme ainsi faite est un terrible écuëil.

J U S T I N E.

Ah que souvent Celie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'amour remplis de confiance !
J'en ai vû qui flattez d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'amour ,
Furent après six mois comme le premier jour.

B A B E T.

J'en suis persuadée : Et la sœur de Dorante
Julie , à qui le sort me donne pour suiivante .
Quel est son caractère ?

J U S T I N E.

Elle a de la douceur ,

Des appas.

B A B E T.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

J U S T I N E

En arrivant c'est vouloir trop apprendre.
Dame !

B A B E T.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

J U S T I N E.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

B A B E T.

Qu'il frequentoit ceans,
Et que Julie & lui s'aiment depuis deux ans.

J U S T I N E.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

B A B E T.

Ne vous deffendez pas, & soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de moi.

J U S T I N E.

Ah vous n'en êtes pas à votre apprentissage !

B A B E T.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

J U S T I N E.

Vous n'en sçavez que trop : mais croyez nean-
moins

Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

B A B E T.

J'entens. Eloquemment votre éloge s'explique.

J U S T I N E.

Erasme son ami, qui suit toujours les pas,
Merite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont sans
doute :

Mais voici le grand point. Vous rêvez ?

Désabusé.

479

B A B E T.

Non. J'écoute.

J U S T I N E.

Si Dorante jamais va vous interroger ;
Si de gré , si par force il veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame ,
A veiller sur les pas de sa sœur , de sa femme ,
Gardez-vous bien surtout.....

B A B E T.

Vaine précaution !

Le mesonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sçait quel parti doit prendre une suivante ,
Dont le premier devoir est d'être confidente ,
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur ,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

J U S T I N E.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile ;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez habile :
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point ;
Vous répondez à tout , & ne balancez point ;
Mais il est tard : allez trouver votre Maîtresse ,
Et pour la bien coëffer , redoublez votre adresse.

B A B E T.

J'y vais.



S C E N E II.

J U S T I N E *seule.*

Quelle rusée ! ô siècle ! ô tems ! ô
mœurs !
Tremblez hommes, tremblez , j'approuve vos ter-
reurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre.

Et toujours ... Mais voici le valet de Clitandre.



SCENE III.

JUSTINE , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bonjour Justine.

JUSTINE.

Eh bien Champagne , que dit-on ?
Ton Maître est-il content de notre invention ?
En attend-il l'effet que j'ose m'en promettre ?

CHAMPAGNE.

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens , tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir cet amour de mon Maître ,
Tous ses soins empressez ...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être ?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre , & d'un ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu , s'il est vrai , que ne l'épouse-t'elle ?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot .

CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi ?

JUSTINE.

Ignorez-tu qu'il faut que son frere y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante ;
Je la garantie fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t'il quatre cent mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépoiiillera-t'il en faveur d'un autre homme ?
S'il en est comme l'on dit le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa soeur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere ,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié ,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel mes projets ont toujours réussi ;
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oiii, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Erasme, & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je perirai.





SCENE IV.

JUSTINE , CHAMPAGNE ,
DUBOIS.

DUBOIS *dans sa coulisse.*

Quand Monsieur sera prêt je vous avertirai :
Voilà pour vous servir tout ce que je puis
faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous , Monsieur le Secretaire ?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au desespoir.
Il poursuit un Arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.



SCENE V.

DUBOIS , CHAMPAGNE.

DUBOIS.

ACe qui me paroît ,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'amour tu prétends. . . .

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire ?

Désabusé.

483

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire :
Ils vantent leur talens au lieu de les cacher.
Va , ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoi me fâcher ?

Ma foi , Monsieur Dubois , mon métier vaut le
vôtre.

DUBOIS.

Temeraire , oses-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous , j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.

Un Mancevre à present doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Notre Patron morbleu ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non , non , je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez , Monsieur , & de biens & de
gloire !

Sans peine , sans travail , sans incommodité ,
Que vous seriez bientôt un Juge redouté !
Perdez votre air de Cour , quittez ces cotteries ,
Où l'on ne pense rien que des badineries.

Un air plus sérieux convient à votre état ,
La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
Reformez votre habit , rendez-le plus modeste ;
Soyez fier , grave , dur , & je répons du reste.
De la main du Greffier je prendrai les procez ;

X ij

Je m'en instruirai seul , j'en ferai les extraits.
 J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire ;
 Et vous ne prendrez , vous , que celui de les lire ;
 Je ne vous trompe point. Regardez Ariston ,
 On l'estime par tout comme un autre Caton.
 La Province le craint ; la Cour le considere ;
 Cependant son merite est dans son Secretaire.

C H A M P A G N E.

Que dit-il à cela ?

D U B O I S.

Rien. Il a trop de tort.

C H A M P A G N E.

Ma foi vous êtes mal , & je plains votre sort.
 Ah , si Monsieur son pere , hélas ! vivoit encore ,
 Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.
 Que Dieu donne à son ame une éternelle paix.

C H A M P A G N E.

C'étoit donc un maître homme ?

D U B O I S.

Il ne dormoit jamais,
 Soigneux , entreprenant , avide , infatigable.
 Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
 Le Palais retentit encor de ses exploits :
 Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

C H A M P A G N E.

Diantre !

D U B O I S.

Aussi laissa-t'il des richesses immenses ;
 Et son fils les consume en de foles dépenses.
 Hélas ! si le bon homme eût prévu ce malheur ,
 Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur ;
 Mais ainsi va le monde.

C H A M P A G N E.

Un jour viendra peut-être ,
 Où vous verrez son fils



S C E N E VI.

JUSTINE, DUBOIS,
CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un Billet à Champagne.*

ADieu, dis à ton maître,
Qu'on a de tous ces Vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.
CHAMPAGNE.

Serviteur.



S C E N E VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

LE détour merite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des Vers? vous mocquez-vous de
moi?

Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous-là, la belle?

JUSTINE *à part.*

Comment faire?

X iij

Secrétaire , Greffier , Procureur , ni Sergent ,
N'ont jamais pû , dit-on , tenir contre l'argent ,
Seroit-il le premier ?

DUBOIS *à part.*

Fidelle à sa maîtresse ,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t'il là ?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que lui dire ?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille : parlons , je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trem-
ler. * * *Chacun s'avance de son côté. Ils se*

rencontrent nez à nez.

JUSTINE.

Hay , pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée ?
Vous étiez en secret puissamment agité ;
De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque reflexion
Sur le malheur du monde & sa confusion :
Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale,
Par quel ordre cruel , par quelle loi fatale ,
Me disois-je à moi-même , est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve par tout que contrariété ?
Pourquoi des gens fensez que le destin assemble ,
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple ; Dubois , disois-je , a de l'esprit.
Tout le monde connoît ses talens , sa prudence.
S'il vouloit avec nous être d'intelligence ,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs ,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs :
Cependant comme il est l'espion de Dorante ,
Que nous craignons ses yeux , & sa langue piquante ,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi , je me disois , se peut-il que Justine ,
Que l'on vante par tout , & que l'on croit si fine ,
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer ,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer ?

Que mes soins , mes emplois , ma longue expérience

M'ont acquis dans le monde assez de connoissance,
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux ,

Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;

Sur tout lors qu'il s'agit de la paix d'un ménage
Qu'on trouble sans retour par le plus foible om-
brage ?

J U S T I N E.

Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
Et que je sçache au moins s'il entend le François,
Ai je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge sterile.
L'emploi de Secretaire est mince chez Monsieur,
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Ja l'en revêtirai ; j'en répons sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

D U B O I S.

C'en est trop ai-je dit. Changeons notre destin.
Allons trouver Justine. Expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'em-
porte :

Que pour en acquérir, & pour le contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter ;
Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

J U S T I N E.

Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.

D U B O I S.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

J U S T I N E.

On ne peut pas plus juste, & notre intelligence
Me donne désormais une entière esperance.
Parle ; car entre nous il n'est plus de façons :
Monsieur soupçonne-t'il ce que nous lui brassons ?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme ?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

D U B O I S.

Oùii, toujours avec moi son cœur s'est épanché ;
Sur cet article seul il s'est encore caché,
Je ne sçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non. La peste me tuë.

De quelques soins pourtant son ame est combat-
tue :

Car depuis quelques jours il fait de grands sou-
pirs,

Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs :

Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,

Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.

Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends :

Et pour t'instruire à fonds de ce que je prétends ;

Il faut que dès l'instant sans aucun artifice,

De tout votre entretien, ton rapport m'éclaircisse ;

Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?

Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,

Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,

Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vrayment

Si tu crois les unir par son consentement,

Tu t'abuses : jamais il n'y voudront souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire :

Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos

Il est bon de te dire encore quatre mots.

Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,

Et les taxe, dit-il, à quatre cent pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

Le Jaloux
JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que sans trop me flater , je puis compter sur toi.
Touche-là : jure moi que tu seras fidelle.

DUBOIS.

Oüi, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele...

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !
Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter :
Je croi voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scelerat le parfait caractere :
Doit-on croire aux sermens d'un homme de Pa-
lais ?

DUBOIS.

Oüi , quand ce qu'il promet flatte ses interêts.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C Est assez ce me semble estimer mes paroles,
 Que d'en fixer le prix à quatre cent pistoles.
 Quel métier que celui de servir un amant ;
 On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
 Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse ?
 Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse ;
 Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procez.
 Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succez ?
 Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente
 Peut-être.....



SCENE II.

DORANTE, DUBOIS,

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

Quel effort faudra-t'il que je tente ?

X vj

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t'il dit ? Qu'il paroît agité !

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrémité !

Ciel : daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.

Helas !

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !

Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !

Il ne voit rien : il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'aperçoit.

Mais. . . ah ! c'est toi Dubois.

DUBOIS.

Où Monsieur c'est moi-même

Qui sens, je le vous jure une douleur extrême,

Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le desordre où je suis ?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE *à part.*

Où, parlons : mon tourment se redouble à le taire :

Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts.

A Dubois.

[crets ?

Tu me crois donc en proie à des chagrins se-

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore ?

DORANTE.

Non : Et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.

Mon Père fit long-tems l'épreuve de ta foi ;

Et pour me consoler je ne sçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable est tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur, & m'accable sans cesse :
Rien de ce que j'aimois ne flâte mes desirs ;
Et le sort m'a donné pour finir mes plaisirs
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.

Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desespéré.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse ?

DORANTE.

Ah plût au Ciel ! Ma vie en seroit plus heureuse :
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé char-
mer ;

Et je ne souffre, hélas ! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux ?

DORANTE.

Jusqu'à la frenésie.

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous frappé de cette fantaisie ?

Vous contre les jaloux déclaré hautement ?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment :
Quand j'entraî dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale ;
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les
jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées ;
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées ,
J'en plaisantois sans cesse , & traitois de bour-
geois

Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.

Quel est l'homme , disois-je , en faisant l'agréa-
ble ,

Qui garde pour sa femme un amour véritable ?

C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.

Ah ! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds ,

Loin que l'on me reproche une pareille flamme ,

Que je voudrai de bien aux amans de ma femme !

Que ne croirai-je point devoir à leur amour ,

S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour ?

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu , pour imiter les gens du haut étage ,

De qui les sentimens ou faux ou trop outrez

De la droite raison sont toujours égarez.

Connu sur ce pied-là , pour plaire à ma famille ,

Je m'engage ; j'épouse une petite fille ,

De qui l'air enfantin , & l'ingenuité

Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité :

Je crus la voir toujours avec indifférence :

Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance.

Sa beauté s'est accrue , & sa possession ,

Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme ,

Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon
ame :

De ce trouble secret je me suis allarmé ,

Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût char-

Mais enfin j'ai senti toute mon infortune. [mé ;

Je crains tous mes amis : leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ,
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage ,
Souffre des Etrangers au milieu d'un ménage ?
Sages Italiens que vous avez raison !
Vingts faineans sans cesse assiegent ma maison ;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air , l'autre qu'elle est po-
lie.

Celui-ci , que ses yeux sont faits pour tout char-
mer ,

Que sa grace jamais ne se peut exprimer :
Celui-là de ses dens vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable.
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur ,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace :
Ils viennent la chercher au sortit de son lit :
Chacun fait là briller ses soins & son esprit :
Ce ne sont que bons mots , que jeux , que raille-
rie ,

Que signes , que coups d'œil , & que minaude-
ries.

Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain ,
Et je voi quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure ,
Et le public rira si ma bouche en murmure ,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit ,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt ;
Et traité de bizarre & d'époux indocile ,

Je serai le sujet d'un heureux vaudeville.

Ah! François, qu'à bon droit les autres Nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et blâmant votre esprit de mode & de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale;

DUBOIS.

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manières d'Erasme.
Il cajole Celie, & le fait avec faste:
Il veut que je le voye; il paroît l'affecter:
Elle flate ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?

Parlerai-je à ma femme? ou faudra-t'il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que comme un mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je alors réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flâme?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.

Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Ce-
lie.

La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose préten-
dre;
Et pour gagner sa cause, il faut la faire enten-
dre.

DORANTE.

Oùi. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui :
C'est cacher trop long-tems ma peine & mon en-
nui.

C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à notre entretien la fin que je fouhaite,
O Ciel! j'entends du bruit, je la vois, laisse-
nous.



S C E N E III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait; mais par où commen-
cer?
Je tremble....

CELIE *à part.*
Mon abord semble l'embarasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme !

à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons, Bon jour Madame.

CELIE.

Bon jour Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée ,
Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous sortir ?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir ?
Que tous mes sentimens puissent ici paraître :

CELIE.

En pouvez-vous douter ? n'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien souvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins ;
Que sans cesse pour vous, je soupire & je brûle.

CELIE *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareille préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à de troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lorsqu'alterant la paix d'un heureux mariage,

à part.
On permet . . . Que je jouë un triste personnage!

CELIE.

En verité, Monsieur, je ne vous entends point,

DORANTE.

Les gens les plus sensez s'abusent sur ce point :
On se laisse à la fin séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur ;
Elle agit au dehors avec tant de sagesse,
Qu'elle n'y montre rien, dont le Public se blesse,
Et toujours attentive à ces soins importans,
Brave la calomnie, & les discours du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire ?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inspire.
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empressez à vous faire la cour ;
Ils ne vous quittent point ; & leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer passe la raillerie ;
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent . . .

CELIE *riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux ?

DORANTE.

Comment ?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le parétre.

DORANTE *au desespoir.*

Quoi vous ne croyez pas ? . . .

*Le Jaloux*CELIE *riant.*

Non, cela ne peut-être.

DORANTE.

Mais je vous dis la pure verité.

CELIE *riant toujours.*

Vous avez trop de sens ; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.

Morbleu, ç'en est assez pour me mettre en furie.

Madame on ne rit point sur un pareil sujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah ! c'est donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait ?

Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense ?

Voyons ?

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence ?

Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher ?

DORANTE.

Les assidueitez d'Erasme, de Clitandre.

De Cleon. . . .

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.

Des trois les deux m'étoient tout à fait inconnus.

Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie,

Et le sang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie

Fait que dès le berceau nous nous aimons-tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins, & leurs manieres,

Depuis un certain tems ne me conviennent guere. [res.
Ils sont toujours ceans, vont vous voir dans le lit,
Est-ce entre-nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?

Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?

Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de notre mariage,

Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que pour éviter leur vûë & leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?
Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere:
Vous êtes trop farouche, & trop particuliere:
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi,

Rendez à mes amis ma maison agréable;
Ou le sejour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi vous me les ameniez,
Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
Messieurs, ajoûtez-vous, divertissez Madame.
Je fors, excusez-moi. Je vous laisse ma femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez Monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!

A Celie.

Madame j'avois tort ; je le sçai ; mais enfin
 En faut-il moins calmer la douleur qui me presse ?
 Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

C E L I E.

Mariez votre sœur : ç'en est un sûr moyen :
 Clitandre l'aime ; il a du mérite & du bien.
 Pressez leur union. Bien-tôt cet hymenée
 Dispersera les gens, dont votre ame est gênée.
 Julie est riche & belle, ils veulent l'épouser.
 Croyez-moi.

D O R A N T E.

Ce moyen se peut-il proposer ?
 Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
 D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
 Differons ce malheur ; gagnons encor du tems.
 Que je vous doive enfin le repos que j'attens :
 Chassez ces étourdis qui. . . .

C E L I E.

Chassez-les vous-même.

D O R A N T E.

Moi ?

C E L I E.

Sans doute, D'où vient cette surprise extrême ?

D O R A N T E.

Moi ? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu ja-
 loux ?

C E L I E.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour
 vous.

D O R A N T E.

Je ne puis que loïer un si prompt sacrifice.

C E L I E.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéisse ?

D O R A N T E.

Oùi. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on
 doit.

Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CELIE.

[vre

Non, non. Ne doutez point, que je ne vous deli-
De tous ces importuns attachez à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CELIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter enfin sans me commettre.

CELIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promet-
tre.

DORANTE.

D'où vient ?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur :
Je ne veux point passer pour une extravagante :
J'estime ces Messieurs ; & j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît ; je les ai bien reçûs ;
Je ne me sçaurois pas dementir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point ?

CELIE.

Je vous le proteste.

DORANTE.

Madame....

CELIE.

Eh bien Monsieur ?

DORANTE.

Voyez...

CELIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce ?

DORANTE.

Ah ! j'ai mal connu votre perfide cœur.

Morbleu !

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur ?
 Allez. Loin de me faire une pareille offense,
 Ne devriez-vous pas louer ma complaisance ?
 Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
 Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me
 voir.

Les voici. Je leur vais expliquer ce mystère.

Leur dire que vous seul....

DORANTE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

Madame, gardez-vous de leur parler de moi ?

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point : je le veux, je le dois.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre.
 Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre,
 Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je
 pas ?

DORANTE *à part.*

La traîtresse !

SCENE V.



SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

Chez toi nous courons à grands
pas.

Notre ami, l'on ne peut en quelque part qu'on
aille

Trouver pour le commerce un homme qui te
vaille.

Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,

On loia ta maison d'une commune voix.

Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agreable,

CELIE.

Vous nous flatez Messieurs.

CLITANDRE.

Non Madame.

ERASTE.

Pour moi

Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne
foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Notre ami, tu sçais vivre.

Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.

Je viens de chez Damon.

Y

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ERASTE.

J'ai manqué , je l'avoué , à me mettre en cour-
roux :

Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa femme :
Tous les soins qu'on lui rend , le percent jusqu'à
l'ame.

JUSTINE.

Le fat !

ERASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?

Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut , quand on le peut , le redoubler encore,
Jegage que Dorante est de mon sentiment.

Le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE.

assurément,...

A part,

Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sottie bête.

DORANTE.

l'enrage !

ERASTE *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête ,

Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part,*

Je creve,

Desabusé.

507

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martyr,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guerir ?

ERASTE.

Oh non ; la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu fors ?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.



SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE.

ERASTE.

Où court-il ? que penser de cette promptitu-
de ?

CLITANDRE.

Il ma paru frappé de quelque inquietude.

JUSTINE.

Madame vous riez ?

X ij

Le Jaloux
CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment !

CELIE.

Il est jaloux.

Bien loin de penetrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Eraste, que Cleon m'aient de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi,
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble, ...

JUSTINE.

Eh bien Madame ?

Mes conseils sont-ils-bons ? en doit-on faire cas ?

CELIE,

Assûrement,

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.

Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crainte
Dont Monsieur votre époux a déjà l'ame atteinte ;
Qu'Eraste sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence :
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, & non pas vous ;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie ;
Et que pour les chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE.

Oùi sans doute ; nos soins auront un prompt effet.

Madame, que j'aurai de graces à vous rendre !
Mon sort est en vos mains, mon bonheur,

CELIE.

Mais Clitandre,

L'amitié que le ſang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car ſans être perfide enfin ni criminelle.
Je cauſe à mon époux une peine mortelle :
Me pardonnera-t'il ſon trouble , ſa douleur ?

JUSTINE.

N'eſt-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de maris de la plus haute claſſe ,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en ſa
place !

Quelle ſera ſa joye au moment qu'il ſera
Hautement détrompé ſur les ſouçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir ſon avarice ?
Et de ſon procédé corriger l'injuſtice ?
Quand pour jouir d'un bien qui revient à ſa ſœur
Il empêche un hymen qui feroit ſon bonheur :

CELIE.

C'eſt trop.

CLITANDRE.

Trahiriez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce ſcrupule ?
Votre mere , & Damis l'oncle de votre époux ,
Dans ce juſte deſſein ſont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur , & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenſer , mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me deſeſperez :
Prenez pitié des maux qui me ſont préparez ,
Madame , je mourrai ſi votre bonté ceſſe.

CELIE.

Eh bien juſqu'à la fin ſervons votre tendreſſe.
Allons trouver Julie , & lui faire ſçavoir
Que tout ſemble aujourd'hui répondre à notre eſ-
poir.

Fin du ſecond Acte. Y iij



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
Se prepare à finir le tourment qui m'ac-
cable.

Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter
tous,

Dorante permettra que je sois votre époux.

Quels transports dans mon cœur l'esperance fait
naître !

Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flatez peut-être.

L'interrêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.

Il ne souffrira point une si rude atteinte,

Madame, esperons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.

Pardonnez-la, Clitandre à mon cœur agité :

J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage ?
A quels soins de formais ce doux aveu m'engage ?

JULIE.

Soyez tendre & constant : vous ne me devrez rien,
La constance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir !

JULIE.

Seroit-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non. C'est son Secretaire.



S C E N E II.

JULIE, CLITANDRE, BABET,
DUBOIS.

DUBOIS à *Clitandre.*

E Loignez-vous d'ici ; Monsieur vous surpren-
droit.

Il me suit, & viendra sans doute en cette endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensem-
ble.

JULIE.

Allez donc.



SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien ce me semble,
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soûtiens la justice;
Car enfin n'est-pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste celibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr : mais on vient. Laissez-moi.



SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable,
Dubois.

Desabusé.

513

DUBOIS.

D'où venez-vous Monsieur ?

DORANTE.

Je viens de la quitter sans avoir rien mangé. Je fors de table,

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Ma femme m'assassine, & met tout en usage, Je suis pis qu'enragé.
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE

Notre entretien a très-mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sçai-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner que n'a-t'elle point fait !
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

A part. A Dorante.

Tant mieux. La perfidie est donc considérable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.

A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginée ce qui m'en a paru.

Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée

Y v

Pour en pouvoir douter , voudroit être avenglée :
 Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué ,
 Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a
 manqué.

Soins de plaire affectez , souris , agasseries ,
 Discours flatteurs , regards , gestes & lorgneries,
 Ma femme devant moi vient de le repeter ,
 Pour engager Erasme , ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe avec une impudence
 A lasser d'un martyr toute la patience :
 Moins timide qu'Erasme , elle l'embarrassoit ,
 Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous. Que faisiez-vous pendant ce badinage ?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
 Enfin puisqu'avec toi je puis trancher le mot ,
 Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
 J'ai manqué trente fois à renverser la table ,
 Pour punir l'infidèle , & pour me contenter.
 S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
 Quelle eût été ma joye !

DUBOIS

Ah ! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile

M'inspiroit cet éclat flateur autant qu'utile.
 Les mains me demangeoient : mais j'ai craint les
 brocards ,
 Qu'on m'auroit aussitôt jetté de toutes parts . . .

Que vous êtes heureux vous ! en qui la nature
 Agit sans aucun art & regne toute pure ,
 Qui bravant le public , & le qu'en dira-t'on ,
 Expliquez vos chagrins à bon coups de bâton ,
 Et que l'usage enfin sans crainte d'aucun blâme ,
 Autorisa toujours à battre votre femme.
 Gens du peuple , artisans , portefaix & vilains ,
 Vous , de qui la vengeance est toujours dans vos
 mains.

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oüi , le Diable m'emporte :
 On se soulage au moins en usant de la forte.

DUBOIS.

Vous vous moquez , je pense , avec de tels pro-
 pos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assûrer mon repos !
 Mais que dois-je résoudre en cette état funeste ?
 Prenons sans balancer le parti qui me reste.
 Courons chez mon beau-pere allons me plaindre à
 lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là soulager votre ennui ?
 Ah ! gardez-vous surtout de vous plaindre à son
 pere

Des chagrins que vous cause une femme legere.

Il vous condamnera s'il est homme d'esprit ;

Et vous n'emporterez que honte & que dépit.

Que gagne Licidas en suivant cette route ?

Il soupire ; il se plaint ; personne ne l'écoute.

Il entend publier son histoire en cent lieux.

Que d'exemples enfin sont presens à vos yeux !

Acaste hautement dit la femme infidelle :

Après ce grand éclat , il demeure avec elle :

Arcas fait le desordre , & passant plus avant ,

Il menace la sienne & l'enferme au Couvent :
 Mais bientôt à l'inscû de toute sa famille,
 Il va pour la ravoïr sangloter à la grille.
 D'abord elle resiste, & feint d'être en couroux ;
 Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
 Et rapporte chez lui pour vanger son absence,
 L'orgueil, la tyrannie, & l'extrême licence.
 Valere par la sienne offensé chaque jour,
 Differe à la punir par un excès d'amour,
 Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
 La rend à ses parens, & la reprend ensuite.
 A ces pieges honteux il faut vous dérober,
 Le plus sage s'aveugle, & s'y laisse tomber.
 Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen ?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi ma femme aura droit de me faire enrager ?
 Et je n'oserai moi parler, ni me venger ?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse morbleu. Sans cela que ferai-je ?
 Entre ma femme & moi les droits seront égaux.



S C E N E V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agreable.*

V. Voulez-vous bien Monsieur, me prêter vos chevaux ?

On vient de m'avertir qu'un des miens est ma-
lade,

Et je ne voudrois pas perdre la promenade :
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

D U B O I S *à part.*

Ceci sera fort plaisant, ou je suis fort trompé...

C E L I E.

Vous ne me dites rien ?

D O R A N T E.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide ?

C E L I E.

Est-pour rire ?

D O R A N T E.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlai jamais.
Je ne vous flate point. Craignez-moi désormais.
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

C E L I E.

Comment !

D O R A N T E.

N'attendez plus aucune complaisance.

Comme vous me forcez à vous mesestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

C E L I E.

A-t'il perdu l'esprit ?

D O R A N T E.

Je le perdis, Madame,

Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme ;
Lorsque je vous aimai.

C E L I E.

Quels transports ! quel couroux !

Quels noms injurieux !

D O R A N T E.

Ils sont encore trop doux.

Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter

Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela. . .

CELIE.

Ciel! qu'entens-je ?

DORANTE.

Allez coquette infigne.

Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'estime & du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eratte, & me manquez de foi ?

CELIE.

Je l'aime, moi ?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute ?
J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous
coûte.

Ventrebleu ! que ne puis-je ?

CELIE.

Ah quel emportement !

Qu'on me donne un fauteüil Dubois, & promte-
ment.

Je me meurs !

DUBOIS.

Molerez le trouble de votre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous Mada-
me ?

Helas que votre état m'inspire de frayeur !
Elle ne répond point. Vous avez tort Monsieur.

à part

Fort bien. L'on ne peut mieux jouër son person-
nage.

Madame n'en peut plus & voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avouë, & vois enice moment

Les funestes effets de mon emportement :

Et quand je la regarde : Ah Dubois quelle est
belle !

Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle.

Madame ! ouvrez les yeux , & voyez votre époux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux , & les refermant
aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel objet ! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie !

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi ?

CELIE *avec dédain.*

De grace laissez moi.

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obéir.

CELIE.

Que je suis malheureuse !

Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est dou-
reufe !

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, moderez ce couroux ;
Voyez mon desespoir.



SCENE VI.

DORANTE , CELIE , DUBOIS ,
JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien. Partirons-nous ,
Madame ? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais Ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit ? & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine ?

Le Jaloux

JUSTINE.

Eh bien Madame ?

CELIE.

Ah que ne suis-je morte !

Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait Monsieur , vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous ?

DORANTE.

Je ne sçaurois plus te cacher ma foiblesse
Je suis plein de soupçons de crainte , & de ten-
J'ai pris dans ce desordre un violent parti. [dresse.

JUSTINE.

Ah Dubois !

DUBOIS.

Il est vrai. Monsieur s'est démenti :

CELIE.

Me menacer ! montrer une fureur extrême !
Contre moi la douceur & l'innocence même !JUSTINE *à part.*Gagnons sa confiance ; excusons ses transports.
Vous devez pardonner , Madame , à ses remords.
Il vous aime , une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

*Sa flâme*A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux , ils ne sont qu'obligeans.

CELIE.

En use-t'on ainsi quand on aime les gens ?

JUSTINE.

Où. L'amour le plus tendre a souvent du ca-
price.

De sabusé.

321

CELIE.

Le veritable amour abhore l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le Contrat impose,
De sçavoir tour à tour se passer quelque chose.

DUBOIS.

C'est connoître le monde, & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison.
Autrement la Discorde y regne en souveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous sur-
prenne.



SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE,
JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

Madame tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez sans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir,

Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

J'en répons.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? non.

ERASTE.

As-tu quelque autre affaire ?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans
Il nous méprise.

DORANTE.

à part. à Celie.

O Ciel ! Chacun cherche ses gens,

Madame. Vous allez où vous serez contente.

Et moi de même.

CELIE.

Adieu Monsieur.

ERASTE.

Adieu Dorante,

DORANTE.

Adieu.





SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE *à part.*

QUE de contrainte & d'affectation!
 Qu'il est dur de forcer son inclination!
 Je feins de plaifanter quand j'enrage dans l'ame,
 Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme :
 C'en est trop, & s'il faut livrer tant de combats,
 Je sens bien que mon cœur n'y refiftera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je Monsieur ?

DORANTE.

Non.



SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne ſçai que dire.
 Est-ce ce bon eſprit que tout le monde admire ?
 Ce tranquille mari ? ce plaifant dangereux ?
 Qu'un galant homme eſt ſot quand il eſt amou-
 Comme nous le menons ! [reux !

DUBOIS.

Il n'en peut plus. Je gage.

JUSTINE.

N'as tu pas vû son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va ceder à son premier transport.
Encore un nouveau trait , & le bon-homme est
mort.

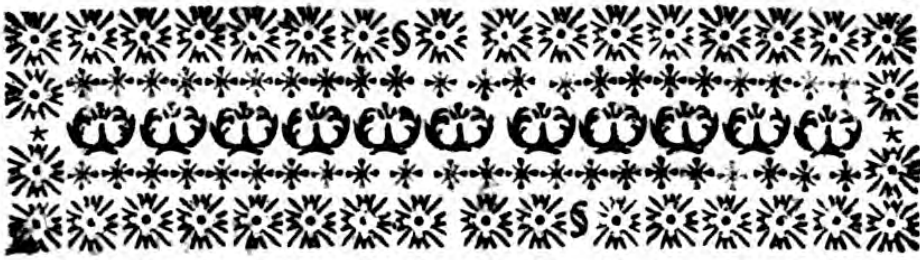
DUBOIS.

Je lui veux , comme on dit , donner le coup de
grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse ,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur ;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens quoique je fasse , une peine secrete.
 Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiete,
 De mes tristes soupçons sans relâche agité,
 Je voudrois de mon sort sçavoir la verité.
 Je la cherche , & la crains. Cependant il n'im-
 porte,
 L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte,
 J'attens ici Babet , à qui je veux parler.
 Elle me paroît propre à me tout réveler ;
 Elle est jeune , sans art , & sans expérience.
 Par elle j'apprendrai. . . La voici qui s'avance.



SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon métier,
 Et comme un ennemi le traiter sans quartier.

Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystère ?
Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il Monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes dit-on, une fort bonne fille ;
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux ;
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous ;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel
âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous mocquez Monsieur. Cela n'est pas
pressé.

DORANTE,

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surène.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long tems apparemment ?

BABET.

Qui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

Desabusé.

527

B A B E T.

Toujours. Tandis qu'Erasme étoit avec Celie.

D O R A N T E *à part.*

Hai !

B A B E T.

Nous les avons vûs marcher de tous côtez.
Ensuite dans le bois ils se sont écartez.

Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se
dire,

Mais presqu'à tous momens nous les entendions
rire.

D O R A N T E *à part.*

J'enrage ; je l'avouë.

B A B E T.

Enfin on a servi.

Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.

Tous vouloient être assis à côté de Madame.

D O R A N T E.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma
femme.

B A B E T.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,

A pris obligeamment Erasme par la main,

Et l'a mis auprès d'elle.

D O R A N T E *à part.*

Ah quelle circonstance !

Et tout après, sans doute, est allé d'importance.

B A B E T.

Jamais on n'a soupé plus agreablement.

Erasme en verité sçait agir galamment,

Il le faut avoïer ; & les fêtes qu'il donne,

Ont un air de bon goût, que n'attrappe person-
ne.

D O R A N T E.

Où. C'est un connoïsseur.

B A B E T.

Tout étoit délicat ;

Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat,
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chère une musique exquise,
La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs :
Et Madame en a fait cent contes differens.

DORANTE.

Fort bien,

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je creve : & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite ?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris,

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris,

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en
colere ?

Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire ?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux,
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en
couroux ?

Qui des moindres plaisirs pe perpetuels critiques,
Sont

Désabusé.

29

Sont toujours dévorez de chagrins domestiques ?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête loisir ;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres :
Ne feignez plus. Monsieur, je le vois clairement.
Je vous ai chagriné ; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière ;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien,
à part.

Ah que n'ai-je évité ce funeste entretien ?

BABET.

Eloignez-vous Monsieur, ou bien je suis perdue !
Justine ; que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera : précipitez vos pas ;
Fuyez. Qu'attendez-vous ?

DORANTE.

Je me retire ; hélas !



SCENE III.

BABET *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.





SCENE IV.

JUSTINE , BABET.

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur:
Ce mal les tient toujours. Par exemple Monsieur.
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire :
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux interressez il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.

Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.



SCENE V.

JUSTINE seule.

Cette fille & ses soins nous font d'un grand secours.

Nos amans ont beau jeu ; j'en répons sur ma tête :
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque Monsieur chancele , il le faut accabler.
Mais Erasste est un sot , à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire :
Le voici.



S C E N E VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites moi ; quel est donc ce mystere ?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami ?
Et pour lui votre zele est-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ! ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur , ou la timidité ,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi , loin d'augmenter les frayeurs de Do-
rante ,

Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languis-
sante ?

Celie en vain vous lorgne , & vous parle cent
fois :

Vous ne groüillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné que bravant la colere
D'un mari , qu'un coup d'œil irrite & desespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier ,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit !

Le Jaloux

ERASTE.

Ah, ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine,
 Ne devrait-on pas croire, à voir cet air de Cour,
 Que ce seroit un maître en matiere d'amour.
 Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.
 Eh morbleu, ce métier est-il si difficile?
 Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
 A toute heure, en tous lieux, ne nous instruit-il
 pas?

[me,
 Ne sçauriez-vous enfin pour montrer votre flâ-
 Dans les regles de l'art assieger une femme?

ERASTE.

Helas!

JUSTINE.

Que cet helas est froid & mal placé!
 Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
 Que vous eût-il coûté, pour allarmer Dorante,
 D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante?
 Il falloit seulement pour servir nos desseins,
 Lui parler à l'oreille & lui prendre les mains,
 La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
 Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
 Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
 En feignant un amour que je ne sentoie pas,
 J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment!

ERASTE.

De ses beautez le charme inevitable,

M'a fait sentir pour elle un amour véritable. . . .
Ses trompeuses faveurs , ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes , je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

J'en ai pu résister à la douce espérance ,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflâmois , plus j'étois circonspect ;
Et l'amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre ,
Par ces fausses bontez , où je n'ose répondre.
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi ,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçois.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique ?

JUSTINE.

Ma foi j'en en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine ? c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi Monsieur ?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort ,
Soulager mes tourmens , prévenir ta Maîtresse ,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal , & ma maîtresse &
moi.

Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante ,
Refuse un gain certain que le sort lui présente ,
Et puisse résister à la tentation ?
Mais je suis un phénix dans ma profession :
Outre que me chargeant d'une telle ambassade ,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.
Celle est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point. Monsieur , m'en croi-
rez-vous ?

Epargnez-vous les soins d'une poursuite vaine ,
 Moderez les transports dont l'ardeur vous en-
 traîne.

Cachez-les à Celie. Ou si sans m'écouter ,
 Vous êtes resolu de les faire éclater ;
 Sans employer personne , expliquez-vous vous-
 même ,

Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on
 aime ?

Pour ne dire qu'un mot , faut-il tant de façons ?
 Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
 D'un cœur bien enflâmé l'éloquence est touchan-
 te.

Je vois Celie. Adieu. Je suis votre servante.



S C E N E VII.

CELIE , ERASTE.

ERASTE *à part.*

Elle me laisse. O Ciel ! que vais-je devenir ?
 CELIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir :
 Toute la compagnie en est scandalisée ,
 Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
 Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trou-
 ver.

ERASTE.

Lorsqu'on est amoureux , on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet , dont votre ame est char-
 mée ?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée ,

Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter ?

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surpren-
dre ;

Mais comme apparemment il ne peut nous enten-
dre,

Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoi m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?
Rien n'est plus vrai Madame.

CELIE.

Encor. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un ferment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, & je ne puis plus vivre
Accablé des tourmens, où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc Eraste ? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet amour avez-vous esperé ?

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous
plaire.

CELIE.

Ce ne sont que des mots ; l'amour veut un salaire,
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un ;
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage ?
Et combien votre espoir me déplaît, & m'outrage ?

ERASTE.

Madame. . . .

C E L I E.

J'avouërai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux:
Cependant par malheur je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre methode.

E R A S T E.

Quoi vous pouvez penser.

C E L I E.

Je ne m'étonne pas,
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime;
Le mépris au contraire est son prix legitime.
Et s'il en est beaucoup & sur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes,
Qui des folles ardeurs sçavent garder leurs ames;
Posseder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

E R A S T E.

Mais permettez du moins. . . .

C E L I E.

Que pouvez-vous me dire ?
Je rougis des transports que l'amour vous inspire ?
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amans,
Sans doute autorisé de pareils sentimens,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle,
S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie, & sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses,
Un homme tel que vous n'est pas à negliger,
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

E R A S T E.

Quelle froideur ! & quelle raillerie !
Ç'en est trop.



SCENE VIII.
DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet ! il me met en furie.
Je ne sçai....

ERASTE.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûe en ce moment comble mon desespoir.



SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrâce est certaine,
Elle fuit, l'infidèle ! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie & venir tête à tête !
Se voir & se parler ! Non, non rien ne m'arrête.
Je ne balance plus, & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique ;
Mais aussi donnerai-je une scène publique ?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris ?
Ciel ! dans cet embarras daigne éclaircir mon âme !
J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma femme.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.
 Dans ma propre maison je ne me connois pas.
 Je cours de tous côtez, & d'étage en étage,
 Sans pouvoir reconnoître l'ingrate qui m'outrage.
 Je méconnois sa chambre & son appartement.
 L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
 Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
 Ciel ! as-tu de fleau plus cruel qu'une femme !
 Insensé que je suis de m'être marié !
 Mais encore, avec qui me suis-je apparié ?
 Prendre une belle femme, ah ! c'est mon infor-
 tune.

Il est tant de guenons ; que n'en ai-je pris une ?
 Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté !
 N'importe. Sa laideur feroit ma sûreté.
 Comment ai-je oubilé qu'une femme fort belle
 Du plus sensé Mari déranga la cervelle ?
 Que quand par un miracle avec tous leurs appas,
 Ses soins de mille amans ne la toucheroient pas,
 Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,

Son époux n'est jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin ?



S C E N E II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici ?

CHAMPAGNE.

Qui moi Monsieur ?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc ?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême ?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne sçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas ?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi ?

Je vous voi tous les jours, puis-je vous m'écon-

DORANTE.

[noître ?

Répons donc. Que fais-tu ceans ?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Est-il encore ici ?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?

Nous sommes loia de l'heure où le Coq doit chanter.

On songera peut-être alors à la retraite ;
 Supposé que du jeu la reprise soit faite ,
 Et que quelqu'un picqué n'aille pas s'aviser ,
 D'en demander une autre , & de la proposer :
 Ou bien que de concert la compagnie entiere ,
 Ne veuille pas à fonds traiter quelque matiere .
 Ou que de conte en conte égayant leurs propos ,
 Répétant des chansons , des vers & de bons mots ,
 Et lançant à l'envi les traits de la satire ,
 Ils ne se livrent pas au plaisir de médire .
 Enfin depuis deux ans que sans manquer un jour ,
 Nous venons tous les soirs faire ici notre cour ,
 Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître ,
 Sans voir en même-tems le point du jour paraître .

D O R A N T E .

Ah quelle étrange vie !

C H A M P A G N E .

Aussi c'est trop souffrir :
 A force de veiller je suis prêt à mourir .
 Mon Maître dort le jour ; & moi je cours la Ville .
 Pour sommeiller un peu je cherchois un azile ,
 Quand je vous ai trouvé Monsieur dans ce salon .
 Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison .
 Loin de tout ce fracas dans une bonne chaise ,
 Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise .
 Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir troublé .

D O R A N T E .

Je ne puis plus tenir . Je suis trop accablé .
 Pour sortir d'embarras , démêlons quelque route ;
 Et calmons-nous enfin quelque prix qu'il en coûte .
 L'on ne résiste point à des tourmens pareils .
 Allons chercher Dubois & suivons ses conseils .
 Risquons tout pour trouver une fin à ma peine .

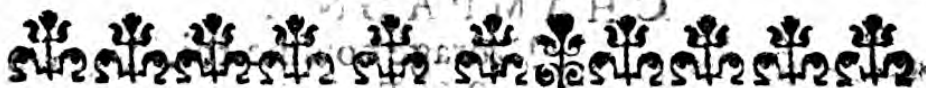


S C E N E III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t'il ? & pourquoi cette fuite foudaine ?
Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fu-
reur ?

Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.



S C E N E IV.

B A B E T , C H A M P A G N E .

C H A M P A G N E .

TU me charmes Babet , je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

B A B E T .

C'est parler sans façon.

C H A M P A G N E .

Faut-il tant de mystere ?

Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils se vont épouser.
Pour ton époux aussi je me viens proposer ;
Aime-moi ; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage ?
N'y pensons plus.

C H A M P A G N E.

Comment !

B A B E T.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets , & nous fait bien du mal.
Cecie a resolu d'éventer l'artifice. [ce:
On ne sçait tout d'un coup d'où lui vient ce capri-
Mais elle ne veut plus cacher à son époux ,
La feinte & le dessein que nous conduisions tous,
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je suis au desespoir.

C H A M P A G N E.

J'enrage comme toi.

B A B E T.

Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroi :
Clitandre veut mourir ; j'ai vu pleurer Julie :
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Cecie.

C H A M P A G N E.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser !
Ah c'est pour contredire , & pour embarrasser !
On a beau la louer. Mais je me donne au Diable ;
Elle est femme. Il suffit. Elle est déraisonnable,
Elle vient.

B A B E T.

Nos amans la suivent pas à pas.





SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET,
CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

Q Uoi, Madame, à la fin ne vous rendez-vous pas ?
Detruirez-vous ainsi toute notre esperance ?
Ciel !

CELIE.

Je ne puis garder plus longtems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang faire votre bonheur :
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prevois des malheurs que je dois prevenir.
Eraste viendra-t'il ?

JUSTINE.

Madame il va venir.

JULIE.

Helas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET.

Etrange contretemps !

CELIE.

Vous me maudissez tous

Je vous l'ai déjà dit. Je souffre autant que vous.
 Mais mon repos, l'honneur, la bienfiance même,
 S'opposent tout ensemble à notre stratagème.
 Dorante est furieux ; mais enfin le voici.



S C E N E . V I .

DORANTE, CELIE, JULIE,
 CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE,
 BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE à *Dubois*.

Alions. Fort à propos je les rencontre ici.
 Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
 Madame, s'il vous plaît ; après vous parlerez.
 Ma sœur, Monsieur, vous aime, & vous l'épouserez.
 J'y consens de bon cœur, & pour cet hymenée,
 Prenons sans differer cette même journée.
 Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
 Que l'hymen, s'il se peut, redouble vôtre flâme :

à *Celio*.

Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous Madame,
 Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,

Ces Messieurs du bel air, que je voyois ceans,
Y viennent pour ma soeur, & non pour votre
compte.

J'en ai beaucoup souffert. Je l'avouë à ma honte.
J'ai balancé long-tems sans me déterminer ;
Je craignois les brocards qu'on pourroit me don-
ner ;

Mais je me rends enfin, & quoi qu'on puisse dire,
Je défend désormais. Qu'avez-vous donc à rire ?
En verité ce ris est rare & singulier.

Cependant nous vivrons d'un air plus regulier.
Je renonce à Paris, & vais à la campagne,
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux; c'est à vous de choisir;
Vous y vivrez tranquille, & pourrez à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû suivre.
Mais quoi, je vous voi rire encore ?

C E L I E.

Oui Monsieur ;
Et même j'avouërai que je ris de bon cœur.

D O R A N T E

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule ?
On se mocque de moi sans crainte & sans scrupule.
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

C E L I E.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison ;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offence ?
Ma mere est du projet : votre oncle contre vous,
M'a seul déterminée & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie ;
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre dessein. Nos soins ont réüffi.
Calmez donc votre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre,
Erasme va venir ; & vous allez entendre,

Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien , de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage,

Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage.

JULIE.

Assûrément.

DORANTE.

Dubois , que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi , Monsieur , car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi , toi-même est entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Où sans doute ; & j'ai cru vous rendre un grand service ,

Dans la reflexion vous-même en conviendrez ,

Et j'espere qu'un jour vous m'en remercierez.

CELIE.

Helas ! si vous sçaviez pour soutenir ma feinte

Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.

Ah dans le moment même où vous venez d'entrer,

Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.

Non. Je n'écoutois plus votre sœur ni Clitandre,

Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre,

Je sacrifiois tout à votre seul repos.

Mais Erasme paroît. Il vient fort à propos.





S C E N E . V I I .

DORANTE, CELIE, JULIE,
ERASTE, CLITANDRE,
JUSTINE, BABET, DUBOIS,
CHAMPAGNE.

CELIE.

Eraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait.
Mais dans le même tems évitez ma présence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel ! Quelle deffence ?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander,
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen. Et partons.

DORANTE.

Non Madame.

Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris ; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.

548 *Le Faloux Désabusé.*

Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
Je veux le ménager, quoyque vous puissiez dire.
Et me cachant au monde au moins pour quelque
tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont
contens.
Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-
frere,
Je partirai demain. Rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi,
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec
moi.

J U S T I N E.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah quelle
femme!

Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur
d'ame!

Exemple dans ce siecle & bien rare & bien beau!

Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.

Si vous voulez sçavoir quelle est votre Compagne.

Messieurs proposez-lui de vivre à la campagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

 APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *Les Tragedies de Monsieur Campistron*, & j'ay cru que le Public en verroit la réimpression avec plaisir. Fait à Paris ce 14. Novembre 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Pietro Della Valle, Voyage de Jean Struys, Oeuvres de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin traduite en François avec des Remarques*; mais comme il ne le peut faire réimprimer s'en s'engager à de très-grands frais, il nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour la réimpression desdits Voyages ci-dessus spécifiées, que pour celles de plusieurs autres: A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou & reconnoître son zele, &

lui donner les moyens d'exécuter ces Ouvrages, voulant en même-tems encourager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions de Livres aussi utiles au Public, pour l'avancement des Sciences & des belles Lettres, qui ont toujours été florissantes dans notre Royaume; ainsi qu'à soutenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui a été cultivée jusqu'à present par nos Sujets, avec tant de reputation & de succès, & récompenser ceux qui se distinguent dans cette Profession par les Editions des bons Livres, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits Voyages de Pietro Della Valle, Voyage de Jean Struys, Ouvres de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin traduite en François avec des Remarques; en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire lesdits Voyages, Oeuvres de Regnard, de Campistron & Histoire de Justin, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires con-

trefaits , de six mille livres d'amande contre
 chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous,
 un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers
 audit Exposant , & de tous dépens, dommages &
 intérêts ; à la charge que ces Presentes seront
 enregistrées tout au long sur le Registre de la
 Communauté des Libraires & Imprimeurs de
 Paris , & ce dans trois mois de la date d'icel-
 les ; que l'impression desdits Voyages , Oeuvres
 de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin,
 sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ,
 en bon papier & en beaux caractères , confor-
 mément aux Reglemens de la Librairie , & qu'a-
 vant que de l'exposer en vente il en sera mis
 deux Exemplaires dans notre Bibliothèque pu-
 blique , un dans celle de notre Château du Lou-
 vre , & un dans celle de notre tres-cher & feal
 Chevalier Chancelier de France le Sieur Voyfin,
 Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de
 nullité des Présentes : du contenu desquelles
 vous mandons & enjoignons de faire jouir
 l'Exposant ou ses ayant cause , pleinement &
 paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait
 aucun trouble ou empêchement : Voulons que
 la Copie desdites Présentes qui sera imprimée
 au commencement ou à la fin desdits Livres ,
 soit tenue pour dûëment signifiées , & qu'aux
 Copies collationnées par l'un de nos amez &
 feaux Conseillers & Secretaires ; foi soit ajoutée
 comme à l'original : Commandons au premier
 notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execu-
 tion d'icelles tous Actes requis & nécessaires,
 sans demander autre permission , nonobstant
 clameur de Haro, Charte Normande, & Let-
 tres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir.
 Donnée à Versailles le huitième jour du mois
 de Mai , l'an de grace mil sept cent quinze, & de

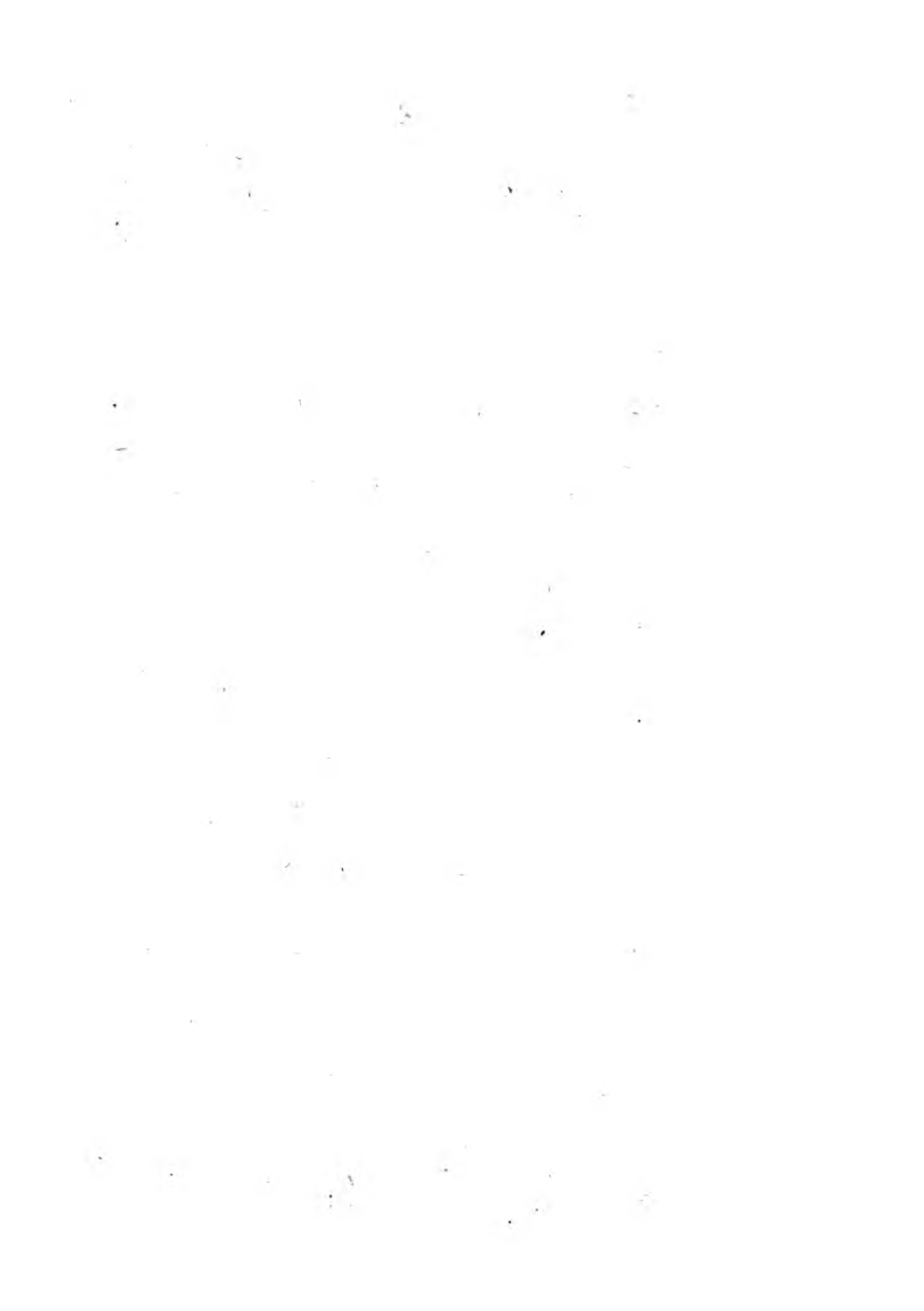
552

notre Regne le soixante-douzième. Par le Roi en
son Conseil.

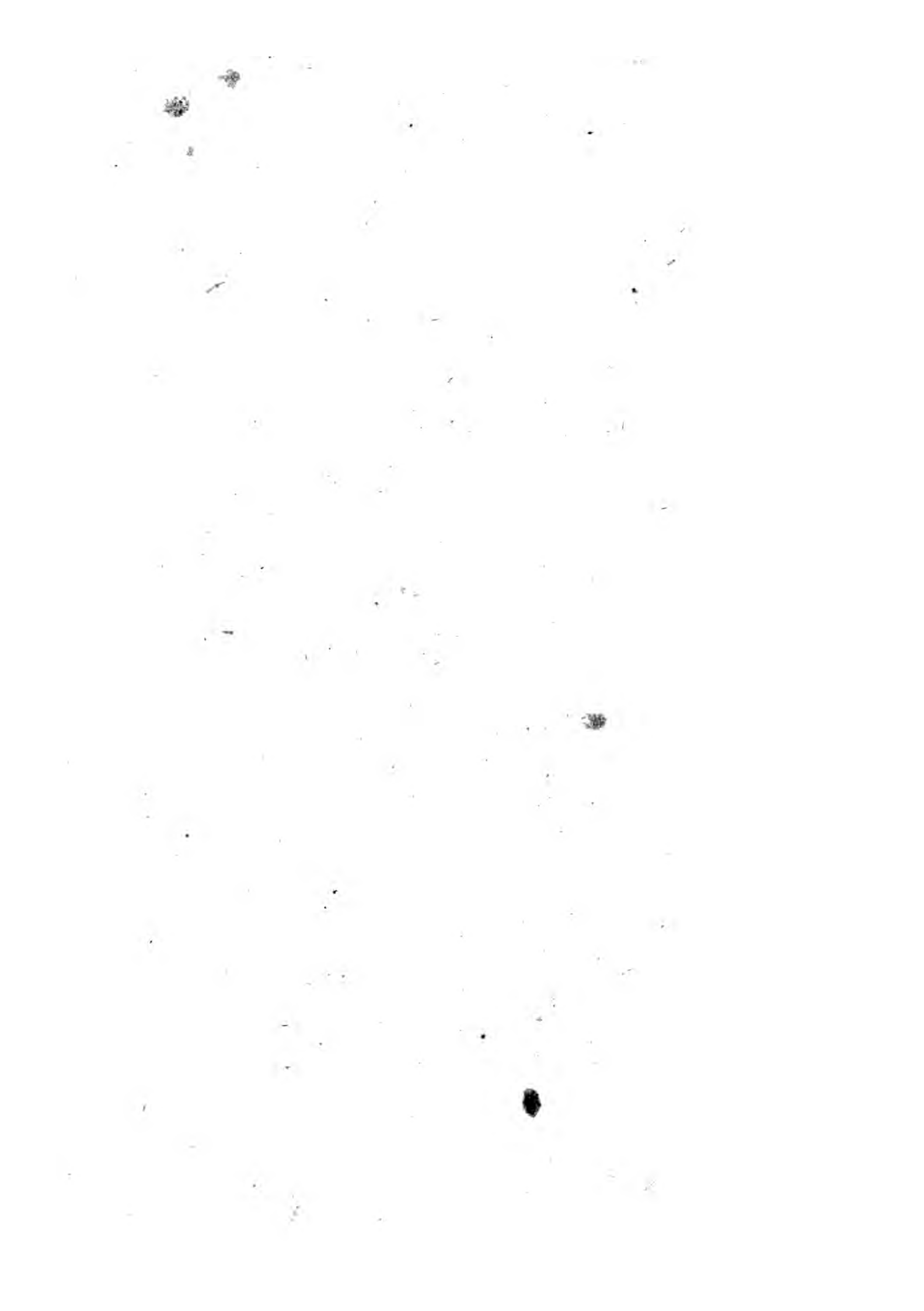
FOUQUET.

*Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté
des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 940.
N. 1205 conformément aux Reglemens, & no-
tamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A
Paris le 13. Mai 1715.*

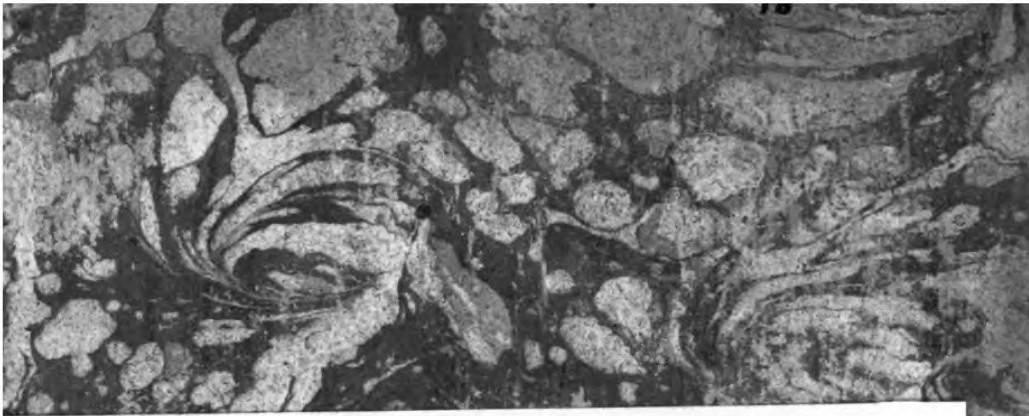
ROBUSTEL, Syndic.



73742483







Vet. Fr. II A. 1132



